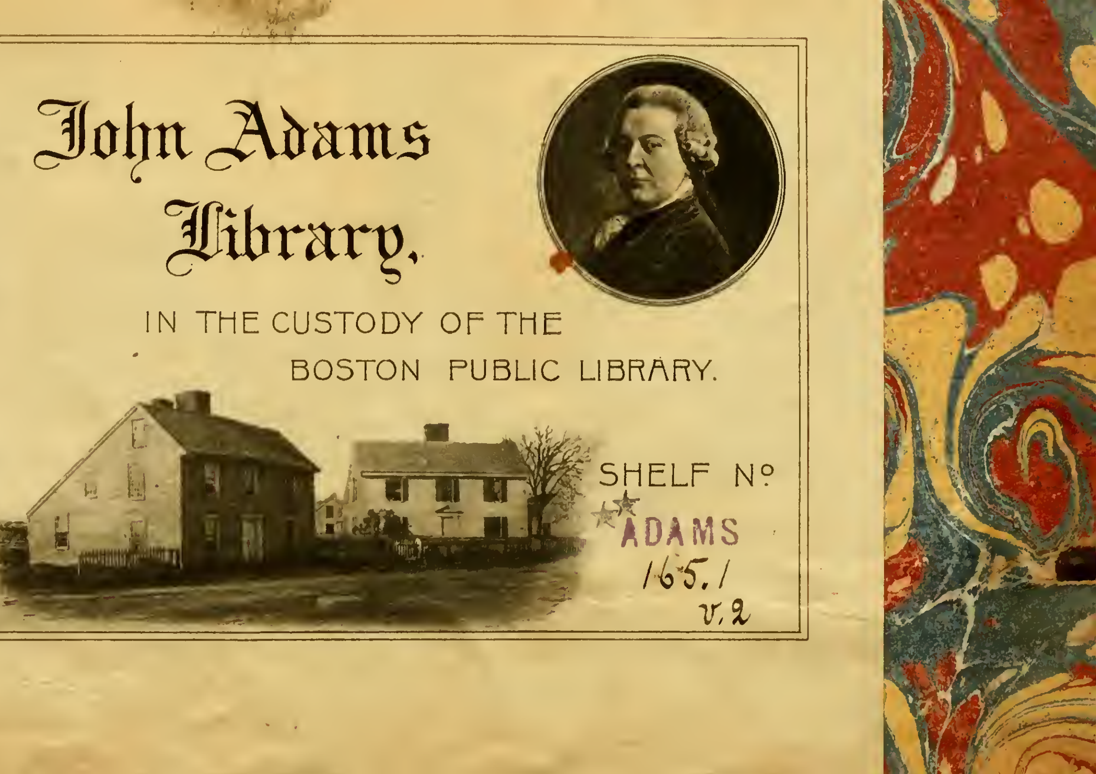






MÉMOIRES
DU MARÉCHAL
DE BERWICK,

ÉCRITS PAR LUI-MÊME;

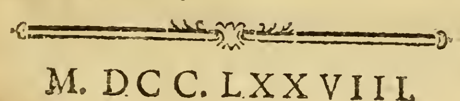
AVEC une ſuite abrégée depuis 1716, juſqu'à ſa mort en 1734; précédés de ſon Portrait, par Milord BOLINGBROKE, & d'une ébauche d'Eloge hiſtorique, par le Préſident de MONTESQUIEU; terminés par des Notes & des Lettres ſervant de pieces juſtificatives pour la campagne de 1708.

TOME SECOND.

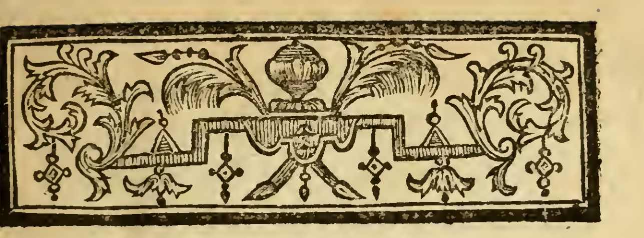


A PARIS,

Chez MOUTARD, Imprimeur-Libraire de LA REINE, de MADAME, & de Madame la Comteſſe d'ARTOIS, rue des Mathurins, à l'Hôtel de Cluny.



M. DCC. LXXVIII.



MÉMOIRES DU MARÉCHAL DE BERWICK,

ÉCRITS PAR LUI-MÊME.

A MON arrivée à Verſailles, je fus nommé pour commander l'armée en Dauphiné, à la place du Maréchal de Teſſé; mais, peu après, cela fut changé. 1708.

L'Electeur de Baviere, depuis la perte de ſes Etats, par la bataille d'Hochſtet, en 1704, faiſoit ſa réſidence en Flandre, dont il étoit Vicaire général & Gouverneur perpétuel, & par conſéquent il y commandoit l'armée des deux Couronnes. Monſeigneur le Duc de Bourgogne demandant avec empreſſement de ſervir cette année, le Roi ne crut pas

1708. pouvoir lui refuser cette grace, d'autant que le Duc de Vendôme, qui commandoit en Flandre, le souhaitoit aussi, espérant sans doute d'être plus le maître sous un jeune Prince sans expérience, que sous l'Electeur qui avoit servi toute sa vie, & même commandé les armées en Chef, depuis 24 années. Le Roi résolut donc d'envoyer le Duc de Bourgogne en Flandre; mais, pour cela, il falloit trouver des prétextes spécieux pour engager l'Electeur à se transporter sur le Rhin.

M. de Chamillart fit un projet magnifique qu'il crut praticable : il ne s'agissoit pas moins que de pénétrer en Allemagne, avec une armée formidable, de faire soulever la Baviere, & de se rendre maître de tout le pays, entre Munich & l'Alsace, afin d'établir une communication assûrée avec la France. Saint-Fremont, Lieutenant Général, fut chargé d'aller faire goûter la proposition à l'Electeur, qui dans l'instant l'accepta;

ſur quoi Mgr. le Duc de Bourgogne fut nommé pour la Flandre, avec M. le Duc de Vendôme ſous lui; l'Electeur pour le Rhin, & moi ſous ſes ordres : le Maréchal de Villars, qui y commandoit alors, fut nommé à ma place, pour le Dauphiné, à cauſe de l'incompatibilité qu'il y avoit entre l'Electeur & lui. 1708.

Je ne ſus rien du projet dont Saint-Fremont étoit chargé, qu'après ſon retour de Compiegne, que le Roi lui ordonna de me le communiquer. Après l'avoir examiné à fond, je le trouvai impraticable en tout point; ainſi je crus qu'il falloit diſcuter l'affaire ſérieuſement avec le Roi, afin de ne me point attirer enſuite le blâme de ne l'avoir point exécuté. Je ſuppliai Sa Majeſté que, lorſque j'aurois l'honneur d'en raiſonner avec Elle, Saint-Fremont y fût préſent, comme étant mieux inſtruit que perſonne, tant du projet, que du pays. Je menai donc Saint-Fremont avec moi dans le Cabinet du Roi à Marli, & là

nous eûmes une longue converſation,
1708. dans laquelle je fis voir clairement, de l'aveu même de Saint-Fremont, le ridicule du projet. Le Roi en fut ſi convaincu, qu'il me dit que j'avois raiſon, & qu'il me laiſſoit le maître de faire ce que je jugerois le plus à propos pour ſon ſervice. Il ajouta de plus, avec un viſage riant : » Chamillart croit en ſavoir » beaucoup plus qu'aucun Général; mais » il n'y entend rien du tout «. Ce diſcours me ſurprit d'autant plus, que M. de Chamillart étoit le Miniſtre favori, & qui avoit toute la confiance du Roi : je gardai ſur cela le ſilence; mais je compris de là que le Roi connoiſſoit parfaitement l'inſuffiſance de ſon Miniſtre; toutefois durant le cours de cette campagne, il ne laiſſa pas que de ſe laiſſer aller à ſes idées extraordinaires, ainſi qu'on le verra dans la ſuite.

Je partis au mois de Mai pour Strasbourg, & l'Electeur y arriva quelques jours après. Notre armée étoit compoſée

de ſoixante-quinze bataillons, & de cent cinquante eſcadrons ; les ennemis en avoient davantage : cependant, par leurs manœuvres, ils faiſoient voir qu'ils avoient deſſein de garder la défenſive ſur cette frontiere. La ſituation du pays rendoit ce projet très-facile : car, par le moyen des lignes d'Etlinguen, qui barroient depuis le Rhin juſqu'à la montagne, ils nous bouchoient abſolument le paſſage, à moins que nous ne vouluſſions nous enfourner dans la forêt noire, choſe impraticable, vu les difficultés du pays & des ſubſiſtances. Il eſt vrai que quelques perſonnes croyoient, qu'au lieu de recevoir, pour ainſi dire, la loi des ennemis, nous devions, par nos manœuvres, les retenir ſur le Rhin, ou, s'ils s'en éloignoient, les obliger à revenir ſur leurs pas, pour la défenſe de l'Empire ; mais il n'étoit pas raiſonnable de croire que le Duc de Marlborough & le Prince Eugene, qui avoient, dès l'hiver, concerté leurs projets, fuſſent

1708.

1708. assez mal habiles pour ne pas voir comme nous, que, supposé que nous pussions forcer les lignes d'Etlinguen, & que nous nous portassions sur le Nekre, ils n'auroient rien d'essentiel à appréhender, tant que leur armée ne perdroit pas une bataille ; car se tenant auprès de Philisbourg, à cheval sur le Rhin, il ne nous étoit pas possible de pénétrer plus avant, de prendre des établissemens fixes, ni d'assûrer une communication libre avec notre pays, à moins que d'être infiniment supérieurs en nombre, & d'avoir pris d'avance de grandes mesures pour les voitures & autres choses nécessaires pour le service ; ainsi il auroit fallu de nécessité revenir prendre des quartiers en Alsace. Ils auroient donc été fort aises de nous voir nous amuser à des opérations, qui n'auroient été de nul autre avantage que celui de la sauve-garde, pour le Général, pendant qu'à l'imitation de ce que M. de Marlborough fit en 1704, le Prince Eugene se feroit

porté diligemment en Flandre avec des forces considérables, pour y écraser l'armée du Roi, & entamer la France de ce côté-là. 1708.

Je fis donc convenir l'Electeur, que nous ne pouvions songer, quant à présent, à percer dans l'Empire, & qu'ainsi il falloit, en attendant une occasion favorable, chercher à subsister aux dépens du pays ennemi, & à veiller à la conservation du nôtre.

L'Electeur de Brunswick étoit leur Généralissime, & le Prince Eugene commandoit sous lui.

Comme je savois que Mgr. le Duc de Bourgogne avoit de grands desseins en Flandre, je crus devoir principalement avoir attention aux mouvemens des ennemis, afin de lui envoyer des troupes à mesure que les ennemis y en feroient passer: aussi, dès la premiere nouvelle que nous eûmes, que les ennemis en faisoient filer vers le Bas-Rhin, nous détachâmes M. de S. Fremont sur

la Sarre, & nous y formâmes, en diffé-
1708. rens camps, un corps de trente-cinq bataillons, & de cinquante-deux escadrons. Cependant l'Electeur de Brunswick se tint derriere les lignes, & le Prince Eugene se rendit à Mayence.

Nous avions passé le Rhin à Strasbourg & au Fort Louis, & nous étions pour-lors campés à Lichtenau; mais sur l'avis de la marche du Prince Eugene, nous repassâmes le Rhin, & avec une partie de l'armée nous allâmes sur la Sarre: pour y déterminer l'Electeur qui ne vouloit se dégarnir d'aucunes troupes, ni rester avec une petite armée, je lui faisois appréhender pour les places que nous avions de ce côté-là, comme aussi que les ennemis ne songeassent à pénétrer en France par la Lorraine; mais ma véritable raison étoit, que je ne voulois pas me laiser devancer en Flandre par le Prince Eugene, dont je savois que c'étoit le dessein.

Nous laissâmes le Comte du Bourg,

Lieutenant Général, dans les lignes de la Loutre, avec trente bataillons, & trente-ſept eſcadrons, pour s'oppoſer à l'Electeur de Brunſwick. Enfin, après bien des marches & contre-marches de la part des ennemis & de la nôtre, pendant un mois, nous apprîmes que le Prince Eugene étoit parti de Coblentz pour la Flandre; qu'il y avoit fait embarquer trente-ſix bataillons, pour le ſuivre, & que ſoixante-dix eſcadrons avoient auſſi pris la même route par terre : ſur cela, ayant reçu les ordres du Roi par un Courier, le 7 Juillet, je me ſéparai de l'Electeur à Rémick ſur la Moſelle, & il reprit le chemin d'Alſace avec beaucoup de chagrin, voyant qu'il y alloit reſter les bras croiſés. 1708.

J'emmenai avec moi trente-quatre bataillons, & ſoixante-cinq eſcadrons. Pour faire plus de diligence, je marchai par brigade à travers des Ardennes.

Nous avions appris à Rémick, que nos troupes en Flandre avoient ſurpris

Gand; Bruges s'étoit rendu bientôt
1708. après; de maniere que les affaires y avoient pris une heureuſe face: auſſi c'eſt ce qui détermina le Prince Eugene à diligenter la marche de ſes troupes, afin de réparer, par le gain d'une bataille, la perte que les Alliés venoient de faire.

Monſeigneur le Duc de Bourgogne avoit d'abord eu envie de faire le ſiege d'Oudenarde, ce qui auroit été le droit du jeu; mais enſuite il changea de deſſein, & ſe détermina à celui de Menin. Pour cet effet il envoya à Tournai & à Lille le ſieur de Bernieres, Intendant, pour y faire les préparatifs néceſſaires. Ce Prince devoit ſe placer avec ſon armée entre la Lis & l'Eſcaut, vis-à-vis d'Oudenarde, & s'y retrancher pendant que le ſiege ſe feroit ſur ſes derrieres par des détachemens. Je devois en même temps m'approcher de Mons, afin d'être également à portée de veiller à la ſûreté des places de la Meuſe & de la Sambre, auſſi-bien que de joindre la grande ar-

mée, si les ennemis se réunissoient pour secourir Menin. J'arrivai à Givet sur la Meuse le 11, & j'allai le même jour joindre à Florennes le corps de Saint-Fremont, qui faisoit mon avant-garde. Le 12, j'allai camper à la Bussiere sur la Sambre, où j'appris que le 11 il s'étoit donné un combat auprès d'Oudenarde. L'armée du Roi ayant passé l'Escaut à Gavre pour s'y venir camper, selon le projet ci-devant marqué, le Duc de Marlborough avoit passé en même temps à Oudenarde, & l'avoit attaqué. 1708.

M. de Bernieres qui m'avoit donné la nouvelle, me marquoit que les ennemis avoient remporté l'avantage, & que notre armée se retiroit du côté de Gand, fort en désordre. Quoique j'eusse résolu de séjourner le lendemain, à cause des grandes traites que nous avions faites, je crus qu'il étoit important, dans la conjoncture présente, de pousser promptement une tête à Mons. J'y fis donc marcher les vingt escadrons que j'avois avec

moi ; je donnai auſſi ordre que le reſte
1708. de mes troupes prît la route de Valenciennes à meſure qu'elles arriveroient ; & de ma perſonne j'allai en poſte à Tournai, pour voir de plus près de quoi il étoit queſtion. J'y trouvai force débris de l'armée, auxquels M. de Bernieres fit donner la ſubſiſtance. Par la revue qui en fut faite, le nombre ſe montoit, tant à Tournai qu'à Lille & Ypres, à neuf mille & quelques Soldats ; les ennemis nous avoient fait pareil nombre de priſonniers. Mon infanterie ne pouvant arriver de quelques jours, & la frontiere ſe trouvant totalement dégarnie, je répartis ces débris dans les trois ſuſdites places, & je fis en même temps avancer, des garniſons reculées, le peu de bataillons qui y étoient ; car M. de Vendôme, dans la vue d'être ſupérieur aux ennemis, avoit tout mené en campagne, ayant à peine laiſſé de quoi garder les portes. Je ne puis le blâmer entiérement, mais toutefois l'expérience avoit fait voir,

dès 1706, que la perte d'une bataille avoit entraîné celle de la Flandre, faute de garnisons. 1708.

L'armée de Monseigneur le Duc de Bourgogne s'étoit retirée à Lovendeghem, derriere le canal qui va de Gand à Bruges; & les ennemis, après avoir séjourné quelques jours auprès d'Oudenarde, vinrent camper le 14 au pont d'Espierres, d'où le lendemain ils passerent la Lis, forcerent les lignes de Commines, qui n'étoient gardées que par une centaine de Soldats, & se camperent à Warwick.

Je me rendis le 14 à Lille, d'où, après avoir donné tous les ordres nécessaires, je m'en allai le 17 à Douay pour y assembler mes troupes. J'eus soin de fournir de toutes sortes de munitions les places, & à mesure que mon infanterie arrivoit, je l'y distribuois, afin que, de quelque côté que l'ennemi se portât, il y pût trouver de la résistance.

Le Prince Eugene, de sa personne, s'é-

1708. toit trouvé au combat d'Oudenarde ; mais ses troupes, quoiqu'elles eussent plusieurs jours d'avance sur les miennes, n'arriverent pourtant en Flandre qu'après. Elles se tinrent dans le voisinage de Bruxelles & de Louvain, & n'en devoient partir que pour escorter un grand convoi que l'on préparoit.

J'en avertis Monseigneur le Duc de Bourgogne & M. le Duc de Vendôme ; je leur représentai la nécessité de battre ce convoi, ou du moins de l'empêcher de passer ; je proposai pour cet effet, qu'à jour nommé ils sortissent de Gand, avec la plus grande partie de leur armée ; que je passerois en même temps l'Escaut à Condé, & que nous nous porterions tous sur la Dendre, pour attaquer le convoi, ou lui faire rebrousser chemin. M. de Vendôme ne voulut jamais y consentir, alléguant pour raison qu'il étoit bien posté à Gand ; que, tant qu'il y seroit, les ennemis n'oseroient rien entreprendre, & qu'ainsi il ne vouloit

en aucune façon ſonger à ſe déplacer. Je ſavois toutefois que les ennemis avoient réſolu de faire le ſiege de Lille, & ils ne le pouvoient, ſans faire venir de Bruxelles l'artillerie & tout le reſte de l'attirail néceſſaire. Autre convoi plus conſidérable ſe préparoit : je propoſai que l'on prît des meſures pour l'attaquer ; mais M. de Vendôme demeura toujours ferme dans ſon idée. Je ne laiſſai pas que de lui faire encore une propoſition dont l'exécution auroit entiérement dérangé tous les deſſeins des ennemis, d'autant que nous aurions empêché la jonction de l'armée du Prince Eugene avec celle du Duc de Marlborough : ce fut que Mgr. le Duc de Bourgogne partiroit le ſoir de Gand, & viendroit le lendemain camper ſur la hauteur d'Oudenarde du côté de Bruxelles, & que je me rendrois en même temps de Mortagne à Pottes & Eſcanaffe, où ſeroit la gauche de la grande armée. Cette ſituation réuniſſoit toutes nos 1708.

forces, ſéparoit abſolument celles des
1708. ennemis, & empêchoit Marlborough de pouvoir regagner le Brabant, & d'en rien tirer, à moins que de nous forcer derriere l'Eſcaut, choſe moralement impoſſible, attendu que nous étions d'un tiers plus forts. Il ne pouvoit y avoir qu'une objection : ſavoir; que M. de Marlborough marcheroit à Bruges, où il arriveroit plutôt que nous : à cela je répondois que notre droite étant fort près de Gand, nous y pouvions être aſſez tôt pour le ſecourir; mais que le pire qui pourroit arriver, c'étoit de perdre Bruges : or la conſervation du reſte de nos places après une bataille perdue, nous en devoit conſoler. Bref, rien ne ſe fit, tous les convois & l'armée du Prince Eugene paſſerent; après quoi les ennemis inveſtirent Lille. J'y avois mis vingt-trois bataillons & trois régimens de Dragons. Le Maréchal de Boufflers s'y étoit renfermé avec MM. de Surville, de la Freſéliere & de Lée, Lieutenans Généraux.

Voyant qu'on ne vouloit point se remuer, j'obtins qu'on m'envoyât le sieur Cheyladet, Lieutenant Général, avec quarante-un escadrons pour me mettre plus en état de couvrir notre pays, & d'inquiéter les ennemis. 1708.

J'avois proposé à la Cour, aussi bien qu'à Monseigneur le Duc de Bourgogne & à M. de Vendôme, de songer à faire une entreprise assez considérable, ou pour obliger les ennemis à lever le siege, afin d'en empêcher l'exécution, ou pour nous dédommager de la perte de cette ville, si on nous laissoit faire. Je voulois que nous marchassions à Bruxelles, & que, nous rendant maîtres de tout le Brabant, nous établissions par-là une communication libre & assûrée avec Gand & Bruges. Cela ne fut point du goût de M. de Vendôme, qui vouloit qu'on allât attaquer les ennemis à leur siege; mais qu'on ne s'ébranlât qu'après que leurs batteries auroient commencé à tirer : car M. de Vendôme soutenoit

1708. toujours que les ennemis n'oseroient faire le siege, & que le tout n'étoit qu'une feinte pour le déplacer de Gand.

Quelque rebuté que je dusse être du peu de cas que M. de Vendôme faisoit de mes avis, le desir de prévenir les malheurs dont nous étions menacés par le parti auquel on s'étoit déterminé, me fit encore hasarder une proposition. Je ne pouvois imaginer, qu'ayant donné aux ennemis le temps de se placer, ou du moins de reconnoître la situation qu'ils prendroient, & qu'étant présentement aussi forts que nous, il nous fût possible de les attaquer. Du temps que les armées étoient petites, on pouvoit, par des marches dérobées, tomber tout d'un coup sur un quartier foible, & secourir la place assiégée; mais il n'en étoit pas de même présentement que l'on avoit en tête une armée de cent mille hommes, capable de barrer tout un pays, & d'être de tous les côtés campée sur deux ou trois lignes.

M. de Marlborough étoit pour lors campé sur la Rône, de l'autre côté de 1708.
l'Escaut, avec son armée. Le Prince Eugene faisoit le siege de Lille, avec soixante bataillons & quatre-vingts escadrons. Cette disposition des ennemis me parut favorable pour le projet que j'avois à proposer. C'étoit, que Mgr. le Duc de Bourgogne, passant l'Escaut à Gand, marchât droit à M. de Marlborough, comme s'il le vouloit combattre; qu'en même temps je partisse de derriere la Scarpe, où j'étois campé avec cent escadrons, & qu'ayant rassemblé quarante bataillons tirés des garnisons, ce que je pouvois faire sans que les ennemis le pussent savoir, je marchasse droit au Prince Eugene, dont j'attaquerois les lignes qui n'étoient pas encore achevées.

La Cour goûta tellement cette proposition, qu'elle m'envoya ordre de l'exécuter, si je le jugeois à propos; & j'avois déjà si bien pris mes mesures, que j'aurois été sur le Prince Eugene, avec

1708. mon armée, avant qu'il eût pu ſavoir que j'en avois une. Mais M. de Vendôme, qui ne vouloit pas démordre de ſon idée, de marcher tous enſemble, me fit envoyer un ordre poſitif de Mgr. le Duc de Bourgogne, pour l'aller joindre incontinent, nonobſtant tout autre ordre du Roi. J'aurois pourtant pu ne pas obéir; mais la crainte qu'il n'arrivât quelque malheur à Mgr. le Duc de Bourgogne, dont on n'auroit pas manqué de rejetter la faute ſur moi, joint à ce que je ne pouvois être ſûr de battre le Prince Eugene, me détermina à marcher pour joindre la grande armée, ſelon le rendez-vous qui m'avoit été donné.

Je raſſemblai donc à Mons trente-cinq bataillons, & quatre-vingt dix-huit eſcadrons, & j'en partis le 28 Août, pour aller à Herines, au delà d'Enghien. Mgr. le Duc de Bourgogne arriva le même jour à Ninove; ainſi notre jonction devint ſûre, nous trouvant tous deux couverts par le ruiſſeau de Viane.

La Cour avoit craint que nous ne trou- 1708.
vassions de grandes difficultés, & que
M. de Marlborough ne vînt m'attaquer
dès que j'aurois eu passé l'Haine; mais
celui-ci avoit son plan fait, & ne vouloit
risquer le hasard d'une action, que
dans les postes reconnus autour de Lille;
il n'étoit même venu sur la Rône, que
pour la commodité des fourrages, &
pour être plus à portée de nous observer,
& d'avoir des nouvelles de Bruxelles.
Dès qu'il vit que nous avions fait notre
jonction, il repassa l'Escaut, & se retira
en dedans de la Marque, près de
Lille (*a*).

Le soir que j'arrivai au camp de Mgr.
le Duc de Bourgogne, je pris le mot
de M. de Vendôme, le Roi me l'ayant
ordonné par écrit; après quoi je restai

(*a*) Voyez toutes les lettres placées à la fin de ce volume, qui regardent cette campagne de 1708. Elles sont aussi curieuses & instructives pour les gens de guerre, que justificatives de la conduite du Maréchal de Berwick.

sans autre fonction, que d'être attaché
1708. à la personne du Prince. J'avois fait mon possible pour ne pas venir en Flandre, par la raison que je ne croyois pas qu'un Maréchal de France pût obéir à d'autre qu'à un Prince du Sang, & que je ne voulois pas qu'on me reprochât d'avoir établi un pareil exemple; mais le Roi voulut absolument que je marchasse en Flandre, & quant à la difficulté de prendre le mot, il voulut que je le prisse une fois par obéissance à ses volontés: il avoit même été si piqué de mon refus, qu'il avoit eu envie de faire partir de Paris les trois plus anciens Maréchaux de France, pour aller prendre le mot de M. de Vendôme; il en fut empêché par M. de Chamillart & Madame de Maintenon. Il sembloit que M. de Vendôme devoit être fort content de la décision du Roi, & que c'étoit à moi seul d'en être fâché; toutefois il ne put jamais me pardonner d'avoir osé mettre l'affaire en doute, & il n'y a sorte de

dégoûts qu'il ne cherchât à me donner. 1708.
Le 30 Août, notre armée, composée de cent quarante bataillons, & de deux cent cinquante escadrons, marcha à Lessines, le lendemain à Brac, le 1.er de Septembre auprès de Tournai, & le 2 nous passâmes l'Escaut.

Il fut alors question de savoir par où l'on iroit attaquer les ennemis. Je proposai d'aller camper à trois quarts de lieue de Pont-à-Tressin, la gauche à peu près vers Cisoin, & la droite vers les marais de Wilhem, afin de voir si l'on pourroit tenter le passage de la Marque en cet endroit, & de faire des chemins par notre droite & notre gauche, pour aller vers Pont-à-Marque, ou vers la Basse-Marque, & par ce moyen tâcher de dérober quelques marches aux ennemis. M. de Vendôme fut d'avis de gagner au plus tôt le chemin de Douay, afin d'avoir le gros canon qn'il y avoit ordonné, & avec lequel il prétendoit ruiner & ouvrir les retranchemens des ennemis. Nous

nous mîmes donc en marche le 3, &
1708. prîmes la route de Cisoin, d'où M. de Vendôme assûroit que nous pourrions remonter la Marque par une belle plaine; mais dès que nous fûmes à une lieue & demie de Tournai, tous les gens du pays & Paysans nous vinrent dire que ce chemin-là étoit très-difficile, coupé de bois & de marais; ce qui obligea Mgr. le Duc de Bourgogne de représenter à M. de Vendôme, qu'il valoit mieux suivre le chemin d'Orchies, que de se fourrer dans un pays si serré, & si à portée des ennemis, qui, par les Ponts-à-Tressin & à Bouvines, pouvoient tomber sur notre arriere-garde. M. de Vendôme se fâcha d'abord, & s'en prit à moi, avec des expressions très-vives, auxquelles, par respect pour Mgr. le Duc de Bourgogne, je ne repliquai pas; mais ayant ensuite lui-même parlé aux gens du pays, il changea son ordre de marche, & nous prîmes le chemin d'Orchies, où nous campâmes le soir.

Quelques

Quelques personnes ont voulu débiter depuis, que M. de Vendôme vouloit aller attaquer les ennemis par les Ponts-à-Treffin & à Bouvines, & que c'eft moi qui l'empêchai; mais je puis afsûrer & prouver que dans la difpute, que nous eûmes enfemble, il ne fut queftion feulement que du chemin que l'on prendroit, pour aller à Pont-à-Marque, où M. de Vendôme avoit déterminé la marche; car pour moi j'avois toujours été d'avis d'aller droit au Pont-à-Treffin. 1708.

Le lendemain 4, nous allâmes à Mons en Puelle: en y arrivant, nous découvrîmes l'armée ennemie qui arrivoit auffi dans la plaine entre Seclin & Lille, & qui étendoit fa droite vers Noyelles; fa gauche débordoit les marais de Fretin, à deux lieues de Mons en Puelle. Il fut réfolu de camper le foir dans le terrein où nous étions, & de faire feulement occuper Pont-à-Marque, diftant d'une petite lieue du camp ennemi, par quel-

1708. ques brigades d'infanterie. M. d'Artagnan, Lieutenant Général, y marcha, & les postes que les ennemis y avoient se retirerent à son approche. Nous fîmes aussi occuper les châteaux d'Attiche & de Lassessoir.

Le 5, nous allâmes sur les hauteurs d'Avelin & d'Attiche, reconnoître la situation des ennemis. Les avis furent partagés : M. de Vendôme opinoit de les attaquer ; mon sentiment étoit contraire au sien, sur ce que les ennemis se trouvant dans une belle plaine, où ils se pouvoient remuer commodément, nous ne pouvions aller à eux qu'en défilant au travers d'un bois & d'un pays fort coupé de haies, de maniere que, lorsque nous voudrions déboucher, ils nous chargeroient avant que nous pussions nous former ; de plus, la situation du terrein étoit telle, que, quand même ils nous auroient laissé former, nous ne pouvions marcher ensuite en avant sans être pris en flanc par la droite & par la gauche,

La raiſon en étoit claire ; ſavoir, que le terrein entre la haute Deule & les marais de la Marque, par où il falloit néceſſairement paſſer, s élargiſſoit toujours en allant aux ennemis. 1708.

Quoi qu'il en ſoit, M. de Vendôme continuant dans ſon ſentiment, mais tombant d'accord qu'on ne pouvoit aller aux ennemis ſans faire auparavant des chemins pour les colonnes, ordonna qu'on y travaillât dans l'inſtant ; toutefois, malgré le grand nombre de travailleurs, ils ne purent être faits que le 7 au ſoir, de maniere que les ennemis ayant de leur côté commencé, dès le 5, à ſe retrancher, il eſt aiſé de juger que nous n'aurions pas été bons marchands de cette affaire, puiſque leurs retranchemens furent finis & très-élevés le 7. Leur droite étoit appuyée aux marais de la Deule auprès de Noyelles ; leur centre étoit aux deux villages d'Entieres, qui faiſoit un ventre en avant, & leur gauche s'étendoit par-delà Fretin.

1708. Il eſt à remarquer que M. de Vendôme, en arrivant le 4 à Mons en Puelle, ne parla nullement d'attaquer les ennemis, & même il n'étoit pas poſſible ce jour-là de le pouvoir faire; car, comme le pays étoit fort coupé, la marche avoit été très-lente, & toutes les troupes n'arriverent que dans la nuit.

L'on viſita encore la poſition des ennemis, & mon ſentiment, auſſi-bien que celui de la plupart des Officiers Généraux, fut, qu'on ne pouvoit, ſans une perte preſque aſsûrée, les attaquer dans le poſte qu'ils occupoient. M. de Vendôme ſoutint toujours que la choſe étoit facile, & qu'il répondoit, avec ſon gros canon, de chaſſer les ennemis de leurs retranchemens, ſans conſidérer que leur terrein étoit de beaucoup ſupérieur au nôtre. Monſeigneur le Duc de Bourgogne ne voulut pas décider par lui-même d'une matiere ſi grave & ſi délicate; ainſi il prit le parti d'envoyer un Courier au Roi pour recevoir ſes ordres:

M. de Vendôme écrivit en même temps.
La réponse fut qu'il falloit attaquer les 1708.
ennemis, & que M. de Chamillart partoit pour venir à l'armée expliquer plus amplement les intentions de Sa Majesté. Jusques-là il n'y avoit que peu ou point de temps perdu ; car le Courier fut de retour le 8 au matin, & M. de Chamillart arriva le lendemain. Aussi-tôt l'on tint conseil, où assista Monseigneur le Duc de Bourgogne, Monseigneur le Duc de Berry, qui étoit Volontaire, M. de Vendôme, M. de Chamillart & moi. Le Ministre déclara que le Roi vouloit absolument, qu'au hasard de tout ce qui en pourroit arriver, nous attaquassions les ennemis. L'on ne songea donc plus qu'aux moyens de l'exécuter. Pour cet effet nous passâmes tous les fonds & bois, & nous campâmes de l'autre côté de la Marque, à un quart de lieue du camp ennemi, notre droite à Ennevelin, & notre gauche à Phalempin: ni l'une, ni l'autre n'étoit appuyée,

1708. ni couverte par chofe au monde. Nous reconnûmes les retranchemens dès le foir, & l'on crut qu'il falloit encore le faire le lendemain matin. Nous nous approchâmes à la portée du moufquet ; notre canon cependant tiroit tout le jour fur les villages d'Entieres, fans d'autre effet que d'obliger les ennemis à n'y laiffer que quelques petits poftes.

Le rapport que nous fîmes de la bonté du pofte, & des retranchemens ennemis, le fentiment unanime de prefque toute l'armée, & ce que M. de Chamillart avoit vu par lui-même, joint à ce que M. de Vendôme tomboit d'accord que la chofe étoit devenue impraticable, tout cela, dis-je, fit réfoudre M. de Chamillart de fufpendre toute réfolution jufqu'au retour d'un Courier qu'il dépêcha au Roi. La réponfe fut conforme à nos avis ; ainfi l'on prit le parti de s'approcher de l'Efcaut pour tâcher d'empêcher qu'il ne pafsât plus de convois ; car il étoit indubitable que,

ſans de nouveaux ſecours, les ennemis manqueroient de tout, avant que de pouvoir ſe rendre maîtres de Lille. Nous ne laiſsâmes pas de reſter encore trois jours à Pont-à-Marque, ſans que jamais j'en aye ſu la raiſon. Pendant ce ſéjour, deux convois venant de Bruxelles paſſerent tranquillement, quoique nous fuſſions informés de leur départ, & cela parce qu'on nous diſoit, quand nous voulions en parler, qu'il n'étoit pas queſtion de l'empêcher, & que le Roi ne vouloit pas que l'on ſongeât à autre choſe qu'à combattre les ennemis. 1708.

Le Duc de Marlborough & le Prince Eugene, voyant la mauvaiſe poſition de notre armée, vouloient à toute force, pendant la nuit, abattre leurs retranchemens pour nous attaquer; mais par bonheur les Députés des Etats Généraux n'y voulurent jamais conſentir, alléguant que, puiſqu'ils eſpéroient prendre Lille ſans combattre, il ne falloit pas mettre l'affaire au haſard, ſur-tout ſe trouvant

1708. ſi éloignés de chez eux, que la retraite, en cas de malheur, ſeroit très-difficile. Je ſuis perſuadé que ſi ce projet eût été exécuté, nous aurions été battus à plate couture, d'autant que nos flancs étoient découverts, & que nous n'avions pas aſſez de fond & de terrein pour nous pouvoir remuer.

Nous décampâmes le 14 Septembre, & notre retraite s'étant faite en bon ordre, nous campâmes le même jour à Berſée. M. de Chamillart retourna à la Cour. Le lendemain nous allâmes à Orques auprès de Tournai, & le 16 au matin nous paſsâmes l'Eſcaut. M. de Chemeraut, Lieutenant Général, fut détaché avec vingt-trois bataillons & quarante eſcadrons pour aller maſquer Oudenarde : le reſte de l'armée fut étendu depuis Berkem, Eſcanaff, Pottes, & Hérines, juſqu'au Saulſoy, où étoit le quartier général. Comme on craignoit que les ennemis ne tiraſſent des convois d'Oſtende, tout autre paſſage leur étant

bouché, l'on ordonna au Gouverneur de Nieuport de lâcher les eaux, afin d'inonder les bords du canal depuis Plassendal jusqu'à Nieuport, ce qui rendroit la marche des convois très-difficile. 1708.

Le Comte de Bergueick, qui étoit Surintendant des Finances du Roi d'Espagne en Flandre, & qui gouvernoit toutes les affaires de Sa Majesté Catholique en ce pays-là, voyant que la résolution étoit prise de se porter derriere l'Escaut, avoit projetté de surprendre Bruxelles, ou, si cela ne se pouvoit, de le prendre de vive force : il comptoit qu'il étoit possible d'en venir à bout en deux jours, attendu qu'il y avoit une très-foible garnison. Pour cet effet, dès le lendemain de notre arrivée au Saulsoy, l'on détacha dix bataillons Espagnols, douze François, & quelque cavalerie, aux ordres du Comte de la Motte, Lieutenant Général. Il s'approcha de Bruxelles; mais, comme les ennemis en ayant eu vent y avoient fait entrer

1708. des troupes de celles qui étoient reſtées en garniſon dans le Brabant, Bergueick jugea que l'affaire deviendroit trop ſérieuſe ſi on l'attaquoit de force, & que cela nous détourneroit de l'objet principal, qu'on s'étoit propoſé, de barrer les paſſages à tous les convois : on venoit même d'être averti que l'on en préparoit un très-conſidérable au Sas-de-Gand, à l'Ecluſe & à Oſtende; ainſi il fit retourner le Comte de la Motte avec ſes troupes derriere le canal entre Gand & Bruges. Le Duc de Vendôme, qui avoit envie lui-même d'aller ſe mettre à la tête de ce Corps, vouloit que l'on pourſuivît le deſſein du ſiége de Bruxelles, & ce ne fut qu'au bout de deux jours qu'on le détermina à n'y plus ſonger; ce qui retarda de deux jours la marche des troupes du Comte de la Motte, & donna le temps à quatre ou cinq mille hommes nouvellement débarqués à Oſtende de ſe ſaiſir du poſte de l'Effingue, & de le fortifier.

Le Comte de Bergueick, qui vint

ensuite à l'armée, me pressa si fort d'aller faire un tour du côté de Gand & de Bruges, que j'y consentis, dans la vue de pouvoir être plus en état de dire mon avis, après avoir visité le pays. Je partis donc le 24 Septembre, & en arrivant à Gand, j'appris que les ennemis faisoient partir d'Ostende un grand convoi pour leur armée devant Lille; sur quoi j'écrivis, pour diligenter la marche des troupes qui revenoient d'auprès de Bruxelles, & je pris sur moi de faire venir deux régimens de Dragons du camp du sieur de Chemeraut, afin de grossir le Corps de la Motte: je fis aussi partir la nuit les bataillons qui se trouverent arrivés. Le 25, j'allai à Bruges. Le 26, onze bataillons y arriverent avec une partie de la Cavalerie & des Dragons, le reste devoit s'y rendre la nuit; ainsi le Comte de la Motte m'ayant consulté, (car je n'avois nulle autorité pour commander) résolut de marcher le lendemain vers le canal de l'Effingue, & 1708.

d'envoyer d'avance tous ſes Grenadiers
1708. ſe ſaiſir d'Odembourg. Son corps d'armée conſiſtoit en trente-quatre bataillons & ſoixante-trois eſcadrons, dont quarante-deux de Dragons. La même nuit, il eut avis que le Duc de Marlborough marchoit en grande diligence à Rouſſelar, avec un corps très-conſidérable, afin de faciliter & aſſûrer le paſſage du convoi. Sur cette nouvelle, qui paroiſſoit d'autant plus vraiſemblable, que la continuation, ou la levée du ſiege de Lille ſembloit dépendre de la ſûreté de ce convoi, je conſeillai au Comte de la Motte de s'avancer avec le gros de ſes troupes, ſeulement à moitié chemin d'Odembourg, dont il ſe ſaiſiroit au plus tôt, & puis d'attendre des nouvelles plus poſitives par le retour de ſes partis, afin de ſe décider enſuite en exécution des ordres qu'il avoit du Duc de Vendôme, lequel lui mandoit d'attaquer les ennemis forts ou foibles. Il ſe mit en marche le 27, & je repris le chemin de Gand,

d'où le lendemain je retournai joindre Monſeigneur le Duc de Bourgogne. Le 1708. Comte de Bergueick avoit de Bruges écrit par un Courier, à ce Prince, de m'ordonner de prendre le commandement des troupes du Comte de la Motte; mais par le retour je reçus une lettre, par laquelle il me mandoit de me rendre au plus tôt auprès de lui.

Le détachement envoyé par le Comte de la Motte pour ſe ſaiſir d'Odembourg, avoit été prévenu par ſix cents hommes des ennemis, & nos gens ne les y attaquerent pas. Cependant le convoi étant ſorti d'Oſtende ſans qu'on en eût de nouvelles, choſe ſurprenante, (car Plaſſendal n'en étoit qu'à une lieue) avoit paſſé à l'Effingue, & de là à Slippe, continuant ſa route par le dedans du Mordeick. M. le Comte de la Motte s'étant porté avec ſes troupes ſur le ſuſdit Mordeick, y apprit que le convoi étoit déjà paſſé, ſur quoi il marcha droit ſur Winendal pour tâcher de le joindre : il y

trouva dix-huit bataillons & cinq cents
1708. chevaux ennemis, qui s'étoient placés
entre deux bois, dans un terrein fort étroit. Il mit auſſi-tôt ſes troupes en bataille, ſon infanterie ſur quatre lignes, ſes Dragons derriere ſur trois, & la cavalerie encore plus en arriere ſur deux lignes. Après avoir canonné pendant une demi-heure, il fit marcher ſon infanterie pour commencer l'attaque; mais aux premieres décharges que firent ſur elle quelques bataillons ennemis poſtés à droite & à gauche dans les bois, elle plia, & il ne fut plus queſtion de la pouvoir faire remarcher en avant : les Dragons s'avancerent un peu pour donner le temps à l'infanterie de ſe rallier, & eſſuyerent un très-gros feu, dont ils eurent beaucoup de monde de tué. Pendant tout ce temps, le convoi filoit toujours par les derrieres, & la nuit étant ſurvenue, le Comte de la Motte jugea à propos de ſe retirer vers Bruges, dans la crainte qu'avant le matin le Duc de Marlbo-

rough n'arrivât ſur lui avec des forces ſupérieures. 1708.

Jamais homme de guerre ne s'y prit ſi mal ; car au lieu de n'attaquer les ennemis que par le même front qu'ils occupoient, s'il leur avoit ſeulement oppoſé partie de ſes troupes, & ſi avec le reſte il avoit tourné l'un des bois, les ennemis étoient défaits, & le convoi pris.

L'on ne pouvoit ſur cela blâmer, ni Monſeigneur le Duc de Bourgogne, ni le Duc de Vendôme ; car enfin, malgré le retardement qu'avoit cauſé l'affaire de Bruxelles, les troupes étoient arrivées à temps, & étoient en aſſez grand nombre, ſi le Comte de la Motte eût ſu s'en ſervir.

Toutes les fautes, qu'il commit, étoient énormes ; 1.° de n'avoir pas vu lui-même ſi l'inondation avoit été faite ſelon les ordres donnés ; 2.° ayant commandé depuis ſix ans dans ce pays, de n'avoir pas eu des gens affidés pour l'avertir dans le moment que le convoi ſortoit d'Oſtende ;

3.° d'avoir fait une diſpoſition ſi ridi-
1708. cule pour attaquer un ennemi qui lui étoit inférieur de plus de moitié ; mais il falloit principalement blâmer la Cour, qui l'avoit placé dans un poſte de cette importance ; auſſi eſt-ce le plus ſouvent ce qui cauſe les malheurs qui arrivent à la guerre ; l'on n'a pas aſſez d'attention à ne ſe ſervir que de gens capables & experimentés, & d'ordinaire la préférence eſt donnée à ceux qui ont le plus de crédit & de faveur.

Le Duc de Vendôme, fâché de ce qui venoit d'arriver, partit lui-même pour Bruges le 2 Octobre, afin d'y diſpoſer toutes choſes de maniere qu'il ne paſsât plus de convois à l'avenir. Dès qu'il y fut arrivé, il raſſembla toutes les troupes qui y étoient, faiſant cinquante-un bataillons & ſoixante-trois eſcadrons, & ſe campa, la droite au Mordeick, & la gauche au canal qui va de Bruges à Plaſſendal, ayant ſon quartier à Odembourg, derriere le centre

de la ligne : il envoya à Nieuport pour faire lâcher les eaux, lesquelles crûrent 1708.
à un tel point que les bords de la digue, qui va de l'Effingue depuis Steenbrug jusqu'à Ostende, furent inondés.

Le Duc de Marlborough, sachant la situation du camp du Duc de Vendôme, marcha du camp de Ronques le 7, avec soixante bataillons & cent escadrons, à dessein de l'attaquer. Il arriva le même jour à Rousselar, d'où le lendemain il marcha à Tourout. Le Duc de Vendôme eut bien de la peine à se laisser persuader par les Officiers Généraux de se retirer du trou où il s'étoit mis; car, en cas de malheur, il étoit impossible qu'un seul homme s'en sauvât, & il ne s'y détermina que sur ce que ces Messieurs firent lâcher exprès les eaux, qui commençoient déjà à inonder son camp.

Le Duc de Marlborough, instruit de la retraite du Duc de Vendôme, retourna à Rousselar : il fit visiter Odembourg & la digue de l'Effingue, pour voir s'il ne

pourroit pas encore faire venir un con-
1708. voi ; mais comme le Duc de Vendôme avoit mis dans le Poldre nouveau quinze bataillons, & deux régimens de Dragons, sous le feu desquels il falloit nécessairement passer pour aller par la digue à l'Effingue, il ordonna qu'on rassemblât des bateaux, afin de faire venir par l'inondation les poudres & autres munitions nécessaires pour la continuation de leur siege. Le Duc de Vendôme ramassa aussi nombre de bateaux, dont il fit une petite flotte : le sieur de Langeron, Lieutenant Général de la Marine, étant en même temps sorti de Nieuport avec force chaloupes & bateaux, on vint à bout d'empêcher la navigation des ennemis sur les inondations ; mais ce ne fut qu'après qu'ils eurent fait passer cent cinquante milliers de poudre, de l'argent, de l'eau-de-vie & du sel, dont ils manquoient beaucoup.

Le Duc de Vendôme, jugeant que l'unique moyen d'être en repos de ces cô-

tés-là feroit de fe rendre maître du pofte de l'Effingue, y envoya le fieur de Puyguion, Lieutenant Général. On ouvrit la tranchée fur la digue, & l'on mit du canon en batterie; mais comme la digue étoit fort étroite, on auroit eu bien de la peine à chaffer les ennemis du village, qu'ils avoient bien retranché par la tête; ainfi le Comte de la Motte, qui s'y étoit auffi rendu de Bruges avec quelques troupes, fit une difpofition pour l'attaquer de toute part. Le 25 Octobre, les Grenadiers & détachemens pafferent au travers des inondations & Watregans, forcerent le village par les derrieres, & y prirent tout ce qu'il y avoit de Soldats, au nombre de douze cents Anglois & Hollandois, & foixante Officiers. On mit à l'Effingue quatre bataillons, qui eurent ordre de s'y bien fortifier, afin de pouvoir, pendant l'hiver, garder ce pofte, abfolument néceffaire pour la communication avec Bruges. 1708.

Pendant que l'on fe préparoit à l'at-

taque de l'Effingue, le ſieur d'Alber-
1708. gotti, Lieutenant Général, avoit un jour preſſé vivement Monſeigneur le Duc de Bourgogne de paſſer l'Eſcaut & la Lis avec toute ſon armée, pour ſe joindre à Deinſe au Duc de Vendôme, & puis marcher tous enſemble pour attaquer le Duc de Marlborough à Rouſſelar. Cette propoſition n'étoit point de mon goût, par pluſieurs raiſons. Il nous falloit paſſer deux rivieres ſous la vue d'Oudenarde, & puis faire neuf grandes lieues, le tout ſans que Marlborough en fût averti, ce qui ne ſe pouvoit croire : ſi donc il nous attendoit de pied-ferme, il étoit certain que ſon poſte étoit bon ; & s'il ne l'étoit pas, il n'avoit qu'à ſe replier derriere la Lis, & par-là il nous en barroit le retour, & nous obligeroit, pour revenir derriere l'Eſcaut, à faire le tour par Gand. Il pouvoit auſſi, pendant cette marche, trouver peut-être moyen de faire venir de nouveaux convois de Bruxelles : toute-

ſois ne voulant point que mon avis ſeul empêchât l'exécution du projet, s'il étoit 1708. bon, je ſuppliai Mgr. le Duc de Bourgogne d'en écrire au Duc de Vendôme. Celui-ci fit réponſe que la propoſition ne valoit rien, alléguant à peu-près les mêmes raiſons que moi; & de peur que Mgr. le Duc de Bourgogne ne voulût l'entreprendre, il envoya un Courier à la Cour, & attira du Roi une défenſe formelle d'exécuter ce projet. Peu de jours après, Albergotty fut envoyé à Bruges, avec quelques bataillons de renfort: il ne manqua pas de faire la même propoſition au Duc de Vendôme, qui alors l'approuva, & en écrivit à Mgr. le Duc de Bourgogne. Ce Prince lui répondit que, comme il ne lui donnoit pas de raiſon pour détruire celles qu'il lui avoit alléguées auparavant, il ne croyoit pas qu'il dût préſentement changer de ſentiment. Le lendemain il arriva un Courier de la Cour, avec ordre de faire tout ce que le Duc de Vendôme

proposeroit; ainsi on fit dans l'instant
1708. toutes les dispositions pour la marche, & l'on avertit le Duc de Vendôme, que Mgr. le Duc de Bougogne seroit, le 27, à Deinse. Le Duc de Vendôme récrivit pour le supplier de n'y arriver que le 30, afin que l'affaire de l'Effingue finie, il pût mener avec lui toutes les troupes; mais, pendant cet intervalle, nous aprîmes que, le 22, le Maréchal de Boufflers avoit battu la chamade, pour la ville de Lille, & s'étoit retiré dans la citadelle; ce qui mit fin au projet, & il fallut attendre de nouveaux ordres de la Cour, sur ce qu'il y avoit à faire.

Nous avions écrit continuellement depuis notre retour auprès de Tournai, pour savoir les intentions du Roi, croyant qu'il convenoit de n'être pas embarrassé, en cas que la place se rendît; mais nonobstant les différens projets que nous envoyâmes, jamais nous n'eûmes d'autre réponse, sinon qu'on ne pouvoit se résoudre à songer que Lille se perdroit,

& qu'il ne tenoit qu'à nous de l'empêcher, ou du moins d'en rendre la prise inutile aux ennemis. 1708.

Mgr. le Duc de Bourgogne & moi étions d'avis, qu'il étoit impossible de barrer aux ennemis le passage du canal & de l'Escaut, & qu'ainsi il falloit songer uniquement à garder le premier, afin de conserver Gand & Bruges. Pour cet effet, nous voulions mettre derriere le canal un nombre de troupes capable de le défendre, & nous porter, avec le reste de l'armée, dans l'Artois, pour couvrir la France, & empêcher les ennemis de continuer à vivre à nos dépens. Nous fûmes confirmés dans notre sentiment, par la nouvelle que nous eûmes, qu'ils avoient mis à la Bassée treize bataillons & trente escadrons; qu'ils y faisoient travailler à force, pour la mettre en état de défense, & que de plus ils avoient poussé à Lens un gros corps de troupes.

Mgr. le Duc de Bourgogne, persuadé qu'il n'y avoit plus de temps à perdre

1708. pour ſe déterminer, envoya à Bruges le ſieur de Contade, Major Général de l'armée, pour repréſenter au Duc de Vendôme les inconvéniens de notre ſituation, & lui propoſer notre idée; mais le Duc de Vendôme ne voulut, ni écouter notre Ambaſſadeur, ni lire le Mémoire qu'il portoit; ainſi il fut obligé de revenir. Il rapporta, pour toute réponſe, que le Duc de Vendôme ſeroit auſſi au Saulſoy, le 1.er de Novembre, & qu'alors il verroit le parti qu'il y auroit à prendre, enſuite des conférences que nous devions avoir avec le ſieur de Chamillart. Le Roi ſachant que nos avis étoient partagés, le renvoyoit encore à l'armée, pour nous obliger à garder l'Eſcaut, & même il lui avoit ordonné, en cas qu'il nous trouvât en marche pour exécuter notre projet, de nous faire incontinent retourner d'où nous venions. Le Sr de Chamillart arriva le 31 Octobre, & le Duc de Vendôme le lendemain.

Le 2 de Novembre, on tint Conſeil, où

où l'on débattit le parti à prendre. Le Duc de Vendôme insista toujours qu'il 1708.
falloit marcher au Duc de Marlborough pour le combattre, ou que, si cela ne se pouvoit, il falloit barrer aux ennemis tout chemin de retour, afin de les réduire à la nécessité de mourir de faim, ou de demander la paix. Je soutenois que, comme il n'étoit pas possible que nous pussions empêcher les ennemis de se faire un passage en quelque endroit, attendu la prodigieuse étendue de pays qu'il nous falloit garder, il étoit nécessaire d'exécuter ce que nous avions proposé auparavant, afin de garder quelque chose. Je représentois aussi que, si nous nous obstinions à rester dans la situation où nous étions alors, il nous arriveroit quelque catastrophe fâcheuse.

Le sieur de Chamillart, qui avoit le pouvoir de décider, détermina qu'on resteroit derriere l'Escaut & le canal, jusqu'après la prise de la citadelle de Lille; ensuite de quoi on verroit ce qu'il

y auroit à faire : que, pour défendre
1708. plus facilement l'Escaut, on feroit des digues, pour faire regonfler la riviere, & en inonder les bords, depuis Gand jusqu'à Tournai. Le sieur de Chamlay, que le Roi avoit envoyé avec son Ministre, & moi, nous eûmes beau représenter que la chose étoit impossible, Chamillart conclut qu'elle étoit facile, & l'on se mit en devoir de le faire; mais jamais l'on ne put parvenir, qu'à former par-ci par-là quelque flaques d'eau.

M. de Chamillart repartit peu de jours après; &, comme il avoit été témoin lui-même des vivacités du Duc de Vendôme, sur mon chapitre, il obtint la permission, pour que je retournasse en Alsace : je l'en avois fort sollicité, d'autant que la jalousie du Duc de Vendôme contre moi ne pouvoit être que très-préjudiciable au bien du service. Je reçus mon ordre le 14 Novembre; je partis le 16, & le 22 j'arrivai à Strasbourg.

J'avois ordre de ne point ſéparer l'armée du Rhin, juſqu'à ce que la campagne fût finie en Flandre. 1708.

Pendant que j'étois au Saulſoy, je reçus ſecrétement une lettre du Duc de Marlborough, qui me marquoit que la conjonćture préſente étoit très-propre pour entamer une négociation de paix; qu'il falloit en faire la propoſition aux Députés des Etats Généraux, au Prince Eugene & à lui Marlborough; qu'ils ne manqueroient pas de la lui communiquer; & qu'il feroit tout de ſon mieux pour la faire accepter. Rien ne pouvoit être plus avantageux que cet avis du Duc de Marlborough : cela nous ouvroit une porte honorable, pour finir une guerre onéreuſe. J'en parlai à Mgr. le Duc de Bourgogne, & à M. de Chamillart, qui envoya auſſi-tôt un Courier au Roi pour recevoir ſes ordres ſur la réponſe. Le Roi les envoya à M. de Chamillart, qui, par un excès de politique, s'étoit imaginé que cette propoſition de Marlbo-

rough ne provenoit que de la mauvaise
1708. situation, où se trouvoit l'armée des Alliés.

J'avoue que ce raisonnement me passoit ; & par la maniere dont Marlborough m'avoit écrit, j'étois persuadé que la peur n'y avoit aucune part, mais seulement l'envie de finir une guerre, dont toute l'Europe commençoit à se lasser. Il n'y avoit aucune apparence de mauvaise foi dans tout ce qu'il me mandoit, & il ne s'étoit adressé à moi, que dans la vue de faire passer la négociation par mes mains, croyant que cela pourroit m'être utile. M. de Chamillart me dicta la réponse que je devois faire, & je la trouvai si extraordinaire, que je l'envoyai en françois, afin que le Duc de Marlborough pût voir qu'elle ne venoit pas de moi : en effet, il en fut si choqué, qu'on ne put retirer de cette ouverture aucun fruit pour la paix. Je suis même persuadé que cela fut principalement cause de l'aversion que le Duc de

Marlborough montra toujours depuis, pour la pacification. 1708.

Dès que je fus parti du Saulsoy, l'Electeur de Baviere, qui étoit revenu à Mons depuis six semaines, forma, de l'avis du Comte de Bergueick, le dessein de prendre Bruxelles. En effet, ayant rassemblé un corps de troupes, il y marcha, & en fit le siege. Le Duc de Marlborough & le Prince Eugene, se trouvant maîtres de la ville de Lille, & ne croyant pas avoir besoin de toute leur armée pour le siege de la citadelle, dont l'investissement étoit très-court & très-facile, résolurent de secourir Bruxelles. Ils marcherent donc avec le gros de leurs troupes sur l'Escaut, & dans la nuit le passerent, tant à Oudenarde, que sur des ponts qu'ils firent, sans trouver aucun obstacle, & même à l'insu de nos troupes qui bordoient cette riviere, de maniere que le matin tous les différens Corps qui y étoient repartis, voyant les ennemis marcher à eux, se replierent

1708. en grand défordre fur le quartier général au Saulfoy. Les ennemis continuerent leur marche en toute diligence fur Bruxelles, & l'Electeur fut obligé d'en lever le fiege avec tant de précipitation, qu'il abandonna fon canon, fes munitions de guerre & de bouche, tous fes bleffés & malades. Mgr. le Duc de Bourgogne, avec le Duc de Vendôme, fe retira fous Douay. Les ennemis, après avoir exécuté leur projet, retournerent auprès de Lille.

Le Duc de Vendôme étoit fi convaincu que les ennemis ne pouvoient forcer aucun paffage, ni fur l'Efcaut, ni fur le canal, qu'il avoit, la veille de l'efclandre, mandé à la Cour, que l'on fût en repos, & qu'il en répondoit. Le Roi apprenant le lendemain que le contraire étoit arrivé, & d'ailleurs ennuyé des mauvaifes manœuvres de toute cette campagne, en fut fi outré, qu'il envoya ordre à Mgr. le Duc de Bourgogne & au Duc de Vendôme, de féparer incontinent l'armée,

& de s'en retourner de leurs personnes à Versailles. Le Duc de Vendôme, qui connoissoit l'importance de conserver Gand, représenta au Roi, que s'il lui vouloit permettre d'aller se camper derriere le canal, avec le gros de l'armée, les ennemis seroient fort embarrassés, pour remplir les magasins de Lille, attendu que ne le pouvant que par terre, de Bruxelles, ils avoient besoin de presque toute leur armée pour escorter les convois, à cause du voisinage de Gand; de plus, qu'il leur falloit tout l'hiver pour cela, ce qui, joint à la mauvaise saison & aux mauvais chemins, ruineroit totalement leurs troupes, sans qu'ils pussent peut-être venir à bout d'y conduire tous les approvisionnemens nécessaires. Le Roi, malgré tout ce que put dire le Duc de Vendôme, demeura ferme sur l'ordre qu'il avoit donné; & l'armée fut renvoyée en quartiers d'hiver, quoique la citadelle de Lille ne fût pas encore prise. Il est étonnant que le Roi, pendant

1708.

la campagne, eût donné dans toutes les
1708. propoſitions extraordinaires du Duc de Vendôme, & qu'il s'obſtinât alors à rejetter l'unique raiſonnable qu'il eût faite.

Dès que le Maréchal de Boufflers eut capitulé pour la citadelle de Lille, les ennemis, qui ſavoient les difficultés qu'ils auroient à voiturer par terre dans la ville les proviſions néceſſaires, réſolurent de s'ouvrir la navigation des rivieres, afin d'y pouvoir, ſans fatigue, ni dépenſe, conduire tout ce qu'ils voudroient. Pour cet effet, ils marcherent droit à Gand, ville qui, par ſa ſituation, étoit la clef de toutes les rivieres & de tous les canaux. Le Comte de la Motte y étoit avec trente-ſept bataillons: au bout de quatre jours de tranchée ouverte, il battit la chamade, & ſe rendit, quoiqu'il n'y eût pas encore de batteries contre le corps de la place, & que le chemin couvert n'eût pas été attaqué. Il donnoit pour excuſe la crainte d'être

obligé de se rendre prisonnier de guerre, & de perdre par-là une garnison dont on auroit besoin la campagne suivante, pour former une armée. S'il n'avoit pas tout sacrifié à ce faux raisonnement politique, les ennemis auroient été obligés de lever le siege; car la grande gelée commença le même soir qu'il se rendit, avec une telle force, qu'il auroit été impossible de remuer la terre, ni de rester campé. 1708.

Ainsi finit cette campagne, d'autant plus malheureuse, qu'elle ne devoit pas l'être : il fallut, pour la rendre telle, que nous fissions sottises sur sottises; & malgré tout cela, si l'on n'avoit pas fait la derniere, on auroit eu beau jeu, l'année d'après.

Le Maréchal de Boufflers s'acquit beaucoup de gloire par la défense de Lille : ce fut de son propre mouvement qu'il demanda à se jetter dans la Capitale de son Gouvernement : aussi à son retour à la Cour, le Roi le fit Pair de France, lui donna les entrées de pre-

1708. mier Gentilhomme de la Chambre, & la ſurvivance de ſon Gouvernement à ſon fils.

Je ne puis m'empêcher de faire remarquer ici, qu'en quatre mois de temps, je me ſuis trouvé commander les armées du Roi en Eſpagne, ſur le Rhin, ſur la Mozelle & en Flandre, ſans compter la patente que l'on m'avoit donnée pour le Dauphiné.

Je n'ai pas parlé de l'entrepriſe que le Roi Jacques fit en Ecoſſe au commencement de cette année, à cauſe que je n'y eus point de part; je ne la ſus même qu'après qu'elle eut éclaté. A la ſollicitation de la plus grande partie de la Nobleſſe Ecoſſoiſe, le Roi réſolut d'y envoyer ſix mille hommes avec ce Prince. Il s'étoit embarqué à Dunkerque; mais les vents contraires l'ayant détenu dans ce port, les Anglois eurent le temps de mettre une flotte en mer, de maniere qu'ils le ſuivirent de ſi près qu'ils le joignirent à la hauteur de la riviere d'Edim-

bourg : ne pouvant débarquer à leur vue, la flotte se dispersa, quelques-uns des vaisseaux furent pris, & le Prince regagna Dunkerque. 1708.

Cette affaire avoit été très-mal concertée du côté de la France, & cela par la mésintelligence & la jalousie de MM. de Chamillart & de Pontchartrain, le premier, Ministre de la Guerre, & le dernier, Ministre de la Marine. L'on prétend aussi que si le Chevalier de Fourbin, qui commandoit l'escadre, avoit voulu risquer de perdre ses vaisseaux, le jeune Roi auroit pu mettre pied à terre ; car il ne tenoit qu'à lui d'entrer dans la riviere d'Edimbourg, & d'y échouer, moyennant quoi les troupes auroient débarqué : à la vérité, les Anglois auroient peut-être pu brûler les vaisseaux, avant qu'on en eût retiré tous les attirails de guerre & toutes les munitions qui y étoient. Cette considération ne devoit pas être un obstacle ; car l'affaire essentielle étoit, que le Corps de

troupes avec le jeune Roi fût débarqué :
1708. toute l'Ecoſſe l'attendoit avec impatience, prête à prendre les armes en ſa faveur : de plus, l'Angleterre étoit alors entiérement dégarnie de troupes, de maniere qu'il auroit pu, ſans obſtacle, s'avancer dans le Nord, où nombre de perſonnes conſidérables avoient promis de le joindre. Il y a même apparence que ſa ſœur, la Reine Anne, dans la crainte d'une guerre civile, auroit cherché à s'accommoder avec lui, moyennant quoi il auroit été sûr d'être rétabli ſur le trône de ſes ancêtres. La conſternation étoit ſi grande à Londres, que la banque royale manqua culbuter, tout le monde accourant pour retirer ſon argent ; mais la nouvelle du mauvais ſuccès de l'entrepriſe rétablit bientôt le crédit du Gouvernement. Il n'y eut que le Comte de Gacé à qui cette expédition fut heureuſe. M. de Chamillart, ſon ami intime, l'avoit fait nommer Général des troupes Françoiſes, & il reçut à bord le brevet de

Maréchal de France. Les Ecossois m'a- 1708.
voient demandé avec instance ; mais le Roi ne le voulut point, disant qu'il avoit besoin de moi ailleurs ; c'étoit l'effet de l'intrigue de Chamillart pour le Comte de Gacé.

Le Roi Jacques fit ensuite la campagne, *incognito*, auprès de Monseigneur le Duc de Bourgogne, se trouva au combat d'Oudenarde, où il montra beaucoup de valeur & de sang-froid, & acquit par son affabilité l'amitié de tout le monde ; car naturellement on se prévient en faveur des malheureux, quand il n'y a pas eu de leur faute, & que leur conduite d'ailleurs est bonne.

Le Roi fit au mois de Mars une nou-
velle destination pour les armées. Il 1709.
nomma pour celle de Flandre Monseigneur le Dauphin, & le Maréchal de Villars sous lui : celle du Rhin fut pour Monseigneur le Duc de Bourgogne, & le Maréchal d'Harcourt sous lui : celle des frontieres du Piémont, composée de

quatre-vingt-quatre bataillons, & de
1709. trente escadrons, fut mon partage.

Je partis le 22 Avril, & arrivai à Grenoble le 26. Mon premier soin fut d'examiner l'état des magasins, & je trouvai que loin d'en avoir pour la campagne, il n'y en avoit pas pour la subsistance journaliere des troupes jusqu'à la fin de Mai; sur quoi je dépêchai un Courier à la Cour, pour représenter les dangers, où le manque de vivres nous alloit jetter, l'impossibilité de rassembler l'armée, & par conséquent de nous opposer aux entreprises des ennemis, dont les préparatifs du côté de Suze étoient fort grands, & qu'ainsi il falloit incontinent y apporter du remede, ou que je me trouverois dans la dure nécessité de mettre simplement dans chaque place un nombre de troupes proportionné aux vivres, & de renvoyer le reste en France.

Comme pour toute réponse, l'on me manda qu'on parleroit aux Entrepre-

neurs, & qu'on eſpéroit qu'ils trouveroient le moyen de ne nous pas laiſſer manquer, je crus que, puiſque la Cour, nonobſtant l'importance de l'affaire, ſembloit nous abandonner, il falloit chercher ſoi-même des expédiens pour défendre cette frontiere, la plus mauvaiſe du Royaume, & par où l'ennemi pouvoit en une campagne pénétrer en France. J'écrivis donc à tous les Intendans voiſins & éloignés, je leur expoſai notre triſte état, leur en fis voir les conſéquences, & les conjurai de nous aider ſans perdre de temps. Je fis moi-même un tour en Languedoc, d'où, par le moyen de M. de Baſville, Intendant, je tirai quelques grains. J'envoyai le ſieur de Mauroy, Maréchal de Camp, en Franche-Comté, Bourgogne & Champagne; il m'en apporta des bleds, qu'il fit deſcendre par la Saone. Je fis auſſi des impoſitions en Savoie, Dauphiné & Provence, que je levai très-promptement par le moyen des Officiers, à qui j'en

1709.

donnai la commiſſion. M. le Gendre, Intendant de Montauban, quoiqu'il n'eût aucun ordre, ni fonds, nous en envoya ſur ſon ſimple crédit vingt mille quintaux. Enfin, nous vînmes à bout de nous aſsûrer des grains pour une partie de la campagne, en attendant la récolte; mais comme, à cauſe de l'éloignement, il nous falloit beaucoup de temps pour qu'ils puſſent être mis dans les différens emplacemens, nous ne pûmes jamais vivre qu'au jour la journée, toujours au haſard de manquer, ſi le moindre accident arrivoit à nos voitures.

1709.

Le manque d'argent étoit encore un grand embarras : la Cour ne nous envoyoit pas le moindre ſecours; tout ce qu'elle pouvoit ramaſſer étoit auſſi-tôt voituré en Flandre. Cela m'obligea à prendre d'autorité tout l'argent que je trouvai dans les recettes. M. Deſmaretz, Contrôleur-Général des Finances, m'en écrivit, pour me repréſenter que cela étoit contre toutes ſortes de regles;

nais je lui répondis qu'il l'étoit encore 1709.
plus, de laiſſer périr une armée qui bar-
roit aux ennemis l'entrée de la France, & il ne m'en parla plus. J'arrêtai auſſi une voiture de cent mille écus, qui alloit de Marſeille à Paris : M. de Trudaine, intendant à Lyon, trouva moyen d'y emprunter autre cent mille écus, & de cette maniere je me mis un peu à l'aiſe.

Après avoir mis toutes choſes dans le meilleur train qu'il m'étoit poſſible, je viſitai la frontiere.

Je commençai par le Haut-Dauphiné, d'où je m'en allai en Provence, de là je revins en Savoie, puis en Tarentaiſe, d'où je retournai par la Maurienne à Briançon.

La connoiſſance que je venois de prendre du pays, me détermina ſur la maniere de me placer pour la défenſe de cette frontiere, ſavoir, depuis Antibés jusqu'au Lac de Geneve. Cette étendue étoit de plus de ſoixante lieues au travers des Alpes.

La défensive étoit difficile, vu qu'un
1709. ennemi qui se tenoit dans la plaine de Piémont, & qui avoit son projet formé, se pouvoit tout d'un coup porter avec toutes ses forces du côté qu'il vouloit ; au lieu qu'incertains de ses desseins, nous étions obligés de nous séparer pour porter notre attention de tous côtés ; ainsi il étoit vraisemblable que nous serions percés en quelque endroit ; auquel cas les ennemis deviendroient les maîtres de ce qu'ils voudroient. J'imaginai un nouvel emplacement, par lequel je me trouvois à portée de tout, & en état d'arriver partout avec toute l'armée, ou du moins avec des forces suffisantes pour barrer le passage aux ennemis.

Je me fis donc l'idée d'une ligne dont le centre avançoit, & la droite & la gauche étoient en arriere, en sorte que je faisois toujours la corde, & que les ennemis nécessairement faisoient l'arc.

Je pris Briançon pour le point fixe de ce centre, où devoit être le gros de mes

oupes, & d'où je devois les faire filer 1709.
ır la droite ou sur la gauche, selon les
ıouvemens des ennemis. Ma ligne à
roite passoit par la vallée de Barcelo-
ette, & tomboit de là par le col de la
Caillolle, dans la vallée d'Entraume,
ù le Var prend sa source, & conti-
uoit, en suivant cette riviere, jusqu'à
on embouchure dans la Méditerranée
ntre Saint-Laurent & Antibes. Pour
ssûrer ma communication de ce côté-
à, je fis faire à Tournoux, dans la vallée
le Barcelonette, un camp retranché, qui
levoit me servir comme de magasin &
e réservoir à troupes, en cas que les
nnemis se portassent vers Côni, ou le
col de Tende. L'entrée par la vallée de
Barcelonette étoit fort aisée, & de là
es ennemis auroient pu, sans passer de
col, aller à Seyne & sur la Durance,
& se trouver par-là tout d'un coup au
milieu de notre pays; ainsi j'étois bien
aise d'être sûr de leur barrer cette porte,
en faisant bien accommoder le poste de

Tournoux, par où il falloit paſſer pour
1709. aller plus en avant.

Ma ligne à gauche paſſoit par le col du Galibier, tomboit à Valoire, de là à Saint-Jean de Maurienne, & puis à couvert de l'Arc juſqu'à ſon embouchure dans l'Iſere, que je ſuivois juſqu'à Montmélian & Barraux, où j'avois médité un camp retranché. Je ne comptois pas garder la Tarentaiſe, ni le reſte de la Savoie, à cauſe que ma ligne auroit été trop droite, & que les ennemis auroient pu très-aiſément, par des contre-marches, me percer quelque part; mais, reculant ma ligne, j'avois toujours le temps de les devancer. Pour aſsûrer les navettes néceſſaires, j'avois ma principale attention ſur Valoire, poſte excellent, qui couvroit le Galibier, empêchoit les ennemis de deſcendre par la Maurienne, plus bas que Saint-Michel, & par conſéquent les rejettant néceſſairement dans la Tarentaiſe, s'ils vouloient aller en Savoie, me donnoit tout le temps d'y

iver avant eux, & de me placer. J'é-
is bien sûr, que tant que je ne laisse- 1709.
is aux ennemis de communication avec
Piémont que par le petit Saint-Ber-
rd, ils ne pouvoient hiverner en Sa-
ie, attendu que leurs subsistances
endroient de trop loin, & que de plus
us pouvions facilement, quand les
iges auroient bouché les passages, tom-
r sur eux, avec un tel nombre de
oupes qu'il plairoit au Roi de nous
voyer des autres frontieres.

Comme de la conservation du point
ilieu de ma ligne dépendoit tout mon
stême, je crus qu'il falloit principale-
ent s'en assûrer; ainsi Briançon étant
ne très-mauvaise place commandée de
ir-tout, & sur laquelle je savois que
Duc de Savoie avoit toujours la vue,
fis travailler à un camp retranché sur
s hauteurs des têtes au dessus de la
lle. Cela se fit avec tant de diligence,
u'en un mois de temps il fut en état
e défense; j'occupai aussi le Randouil-

1709. let, autre hauteur qui commandoit aux têtes : dans la ſuite, à force de travailler, j'en fis un poſte ſi excellent, que douze bataillons ſuffiſoient pour ſa défenſe contre toute une armée : le tout étoit baſtionné avec chemin couvert, ouvrages extérieurs, & cinq cents pieces de canon. J'y fis auſſi bâtir des maiſons, & y conduiſis de l'eau de fontaine ; car l'on ne pouvoit que difficilement en aller chercher dans la Durance, quoiqu'au pied du camp. Toutes ces diſpoſitions faites, je me campai dans la vallée de Monneſtier, à deux lieues de Briançon, avec le gros de mon infanterie. Je mis cinq bataillons dans la vallée de Queyras, douze dans le camp de Tournoux, & neuf en Provence : je plaçai quatre bataillons à Valoire, quatre à Villars-Gondrin, auprès de Saint-Jean de Maurienne. J'en détachai auſſi ſept en Tarentaiſe, avec toute ma cavalerie, aux ordres du ſieur de Thouy, Lieutenant Général, à qui j'ordonnai de faire bonne

ontenance; mais de se replier sur Con-
lans, & de là à Montmelian, si les en- 1709.
emis marchoient à lui, avec des forces
upérieures.

Je suis entré dans un plus grand dé-
ail, à cause que cette guerre étoit toute
lifférente des autres, & que, sans tout
e que je viens de dire, on n'auroit pu
a comprendre. Elle paroît d'abord ex-
raordinaire & fort difficile; mais je puis
ssûrer, qu'en suivant l'idée que je m'en
uis faite, c'est la plus aisée. Il ne s'agit
que d'être bien averti des mouvemens
les ennemis, & de faire ses navettes à
ropos: l'un & l'autre est très-facile; car,
par ma position, on voit venir l'en-
nemi de si loin, que l'on peut toujours
rriver à temps, quand même il déro-
beroit quelques marches.

Il faut observer, qu'en fait de guerre
le montagne, quand on est maître des
hauteurs, l'on arrête son ennemi; &
c'est ce que j'avois eu attention de
ménager dans la ligne que je m'étois
proposée.

1709. Pour preuve que je croyois ma défensive bonne, la campagne d'après je donnai, de mon propre mouvement, vingt bataillons des quatre-vingt-quatre que j'avois, afin que le Roi pût en grossir ses armées ailleurs.

Au mois de Mai il y eut un soulevement causé par des Fanatiques. Le Duc de Roquelaure, Lieutenant Général, qui commandoit en Languedoc, me demanda du secours. Je lui envoyai aussitôt quatre bataillons, qui attaquerent les Rebelles, & les défirent; en sorte que le calme y fut rétabli incontinent après.

Vers le 12 de Juin, nous eûmes la nouvelle d'un changement dans le Ministere : M. Voisin fut fait Secrétaire d'Etat de la Guerre, à la place de M. de Chamillart. La cause de la disgrace de ce dernier venoit du déchaînement de tout le monde contre lui, de maniere que le Roi, vu le bouleversement général des affaires, ne crut pas devoir le maintenir en place plus long-temps, malgré

malgré l'amitié perſonnelle qu'il avoit pour lui. Il faut avouer que c'étoit un bon homme, qui avoit de très-bonnes intentions; mais il avoit ſi peu de génie, qu'il eſt étonnant comment le Roi, doué d'une profonde pénétration, avoit pu le choiſir pour Miniſtre, ou du moins le garder ſi long-temps, au haſard du tort qui en revenoit journellement à ſes affaires. Il avoit une opinion merveilleuſe de ſa capacité, & diſoit toujours, quand on commençoit à lui parler: *Je le ſais*, quoiqu'il fût queſtion de toute autre choſe que de ce qu'il s'imaginoit. Il croyoit être Général; auſſi manda-t-il une fois au Maréchal de Teſſé, que, s'il étoit à la tête d'un corps de cinq à ſix mille chevaux, il ne ſeroit pas embarraſſé de faire de belles manœuvres. La premiere connoiſſance que le Roi eut de lui, fut à l'occaſion du billard; il étoit un des meilleurs Joueurs du Royaume, & comme le Roi jouoit très-volontiers, cela lui donna lieu

1709.

1709. de venir ſouvent à la Cour, & d'être dans les parties du Prince : par ce moyen, il obtint une charge d'Intendant des Finances, & s'étant introduit dans la faveur de Madame de Maintenon, il fut fait Contrôleur Général, lorſque M. de Pontchartrain devint Chancelier. Peu après M. de Barbeſieux, Secrétaire d'Etat de la Guerre, étant mort, on lui donna auſſi cet emploi. Il n'eſt pas étonnant qu'il ne pût s'en bien acquitter, puiſque MM. Colbert & de Louvois, deux des plus grands Miniſtres qu'il y ait eu en France, ſe trouvoient chacun aſſez chargé d'un ſeul de ces emplois. En 1708, ne ſachant plus où il en étoit, il ſupplia le Roi de le décharger des Finances, qui furent données à M. Deſmaretz; & enfin, voyant qu'il n'y avoit pas moyen de le laiſſer plus long-temps en place, ſans riſquer de tout perdre, le Roi lui accorda une groſſe penſion, & donna ſa charge à M. Voiſin. Le Marquis de Cany, fils de M. de Chamillart, avoit été reçu

en ſurvivance ; il fut obligé de donner auſſi ſa démiſſion ; il acheta le régiment 1709.
de la Marine, qui ſervoit en Dauphiné avec moi, & le joignit au plus tôt ; il a continué à ſervir avec diſtinction, aimé des Officiers de ſon régiment, qui n'avoient pas coutume de ſe ſoucier de leur Colonel, eſtimé de tout le monde par ſa valeur, douceur & politeſſe ; en un mot, il ne paroiſſoit pas en lui qu'il eût jamais été Secrétaire d'Etat : auſſi ſa conduite lui attira toute ſorte de conſidération. Il mourut de la petite vérole, en 1716.

L'origine de la fortune de M. Voiſin fut, qu'étant Intendant de Maubeuge, pendant les ſieges de Mons & de Namur, il eut occaſion d'être connu de Madame de Maintenon, qui goûta fort ſa femme ; ce qui, joint à ſa probité & à ſon application, fut cauſe que Madame de Maintenon le chargea des affaires de S. Cyr, & lui fit avoir une place de Conſeiller d'Etat. En 1714, le Chancelier Pontchartrain, ayant demandé à

1709. se retirer, pour songer uniquement à son salut, M. Voisin fut fait Chancelier, & conserva toujours, & la charge de Ministre de la Guerre, & l'administration de S.-Cyr : il mourut d'apoplexie au commencement de 1717. C'étoit un homme de sens, capable de grands détails, mais peu versé dans les affaires de politique : il étoit fort dur dans ses réponses, toutefois très-juste, & cherchoit avec soin à découvrir les gens de mérite, pour les mettre en place : il étoit toujours appliqué à sa besogne, n'ayant nulle autre passion. Plusieurs, qui l'ont connu à fond, pensoient qu'il étoit l'homme du Royaume le plus propre à être Contrôleur Général des Finances.

Le Maréchal de Villeroi, qui ne pouvoit souffrir Chamillart, m'envoya un Courier pour me donner avis de ce changement.

Vers le commencement de Juillet, les ennemis ayant rassemblé le gros de leur infanterie dans le voisinage de Suze,

firent travailler à accommoder les chemins du Mont-Cenis; le 11 ils passerent 1709.
les Alpes, & se camperent dans la Haute-Maurienne, entre l'Annebourg & Termignon; sur quoi je détachai M. de Cilly, Lieutenant Général, avec deux brigades d'Infanterie, pour aller à Valoire joindre le Marquis de Broglie, Maréchal de Camp, qui y étoit déjà avec une autre brigade. Je fis aussi avancer tous les Grenadiers de ces troupes à la Sourdiere, poste excellent sur l'Arc, entre S. Michel & S. André, afin de barrer les passages à la gauche de l'Arc. Je fis rapprocher de Briançon les troupes, que j'avois étendues sur ma droite.

Le Comte de Thaun, Feld-Maréchal de l'Empereur, qui commandoit en Chef l'armée des ennemis, s'avança ensuite entre Ausoy & Bourget, & de là auprès de S. André. Un petit corps s'approcha en même temps du petit S. Bernard par les vallées d'Aost; & le sieur de Rebender, Général des troupes du

1709. Duc de Savoie, vint camper à Oulx, avec dix-huit bataillons & quelques escadrons : le gros de leur cavalerie resta dans la plaine, près Orbassan.

Je ne voulus pas faire d'autre mouvement jusqu'à ce que je visse plus clair dans le dessein des ennemis, étant bien sûr d'arriver toujours à temps, de quelque côté qu'ils se portassent.

Le Comte de Thaun, nous voyant résolus de ne point quitter les postes que nous occupions, jugea qu'il ne pouvoit pas descendre plus avant dans la Maurienne, ni trouver jour à nous déplacer d'auprès de Briançon; ce qui étoit son principal objet. Il se détermina donc à prendre le chemin de la Tarentaise, pour pénétrer en Savoie. Pour cet effet, il fit prendre les devants à six mille hommes par le col de la Vanoise, & en même temps M. de Shulembourg descendit le petit S. Bernard.

Dès que je vis M. de Thaun déterminé, j'alongeai mes troupes par la

Baſſe-Maurienne, juſqu'à l'Iſere, afin de paſſer cette riviere ſur le pont de bateaux que j'avois fait conſtruire à Freterive, de m'oppoſer aux ennemis de l'autre côté, & de donner la main à M. de Thouy. L'inſtruction, que j'avois donnée par écrit à ce dernier, étoit de ſe replier derriere l'Arly, à meſure qu'un ennemi ſupérieur s'avanceroit, & s'il en étoit chaſſé, de ſe retirer à Freterive, rejettant trois bataillons dans les montagnes de Tamieres, & cinq eſcadrons de Dragons du côté de Faverges & d'Anneci, afin de mieux obſerver les mouvemens des ennemis, & les inquiéter ſur leurs derrieres, s'ils continuoient à ſuivre l'Iſere. 1709.

M. de Thouy, en conſéquence de mes ordres, retira ſes troupes de la tête de la Tarentaiſe, puis évacua Mouſtiers; mais quand il arriva auprès de Conflans, au lieu de mettre l'Arly devant lui, il ſe plaça dans la plaine, entre la Roche-Sevin & Conflans. Les ennemis l'y attaquerent le 28 Juillet, & il fut culbuté,

tant à cauſe du nombre ſupérieur, que
1709. par ſa mauvaiſe diſpoſition, ayant mis ſon infanterie en plaine, & la cavalerie dans un marais : il eut pourtant le bonheur de ne perdre que deux cents Cavaliers, & environ trois ou quatre cents hommes de pied, & il ſe retira à Freterive, où j'arrivai en même temps que lui avec la tête de l'armée. Je trouvai qu'il avoit oublié de faire occuper le col de Tamiers, de maniere que de Conflans les ennemis pouvoient gagner par-là les hauteurs, qui dominoient ſur la plaine de Freterive; ainſi je me repliai au camp de Francin, mettant ma droite à la ville de Montmelian, & ma gauche à la montagne, pour empêcher que les ennemis ne puſſent y venir. J'envoyai le ſieur de Bérenger, Colonel d'Infanterie, avec quatre cents hommes, occuper les Bauges; je le fis ſuivre, deux jours après, par le ſieur de Maulevrier, Brigadier, avec douze cents hommes de renfort. Le ſieur de Prades, Brigadier, ſe retira du

côté de Faverges, avec deux régimens de Dragons. 1709.

Les ennemis se camperent en deçà de l'Arly, dans la plaine de l'Hôpital, occupant le col de Tamiers, & puis firent venir toute leur cavalerie, au nombre de soixante-dix escadrons.

Il sera curieux & même utile, pour l'avenir, que j'explique la position de mes troupes, d'autant qu'elle étoit aussi singuliere que nouvelle & avantageuse. Ma principale attention étoit non-seulement de couvrir Barraux, mais de conserver en même temps une communication sûre avec le Haut-Dauphiné, de crainte que les ennemis, par des contre-marches, ne trouvassent le moyen de se mettre entre moi & Briançon, que je ne pouvois plus secourir, s'ils étoient une fois placés. Il étoit donc question de garder vingt-cinq lieues de montagnes; car il y en avoit autant de Briançon à Montmélian. Je laissai à M. de Dillon vingt-deux bataillons, pour la garde du camp des

Têtes, de Queyras, & de la vallée du
1706. Monneſtier; trois bataillons à Valoire, pour la garde du col du Galibier, qui étoit le point eſſentiel pour notre communication. Je mis trois bataillons à S. Jean de Maurienne, quatre à S. Etienne de Quines, quinze à Ayguebelle, cinq à Ayguebellette, & autant d'eſcadrons près de l'embouchure de l'Arc dans l'Iſere, & je me plaçai à Francin, avec dix-neuf bataillons & vingt eſcadrons. Depuis Valoire juſqu'au pont de Montmélian, tous ces différens corps étoient couverts de l'Arc ou de l'Iſere, & avoient ordre de tenir continuellement des partis ſur les hauteurs, pour obſerver les mouvemens des ennemis dans la Tarentaiſe, ou du côté de Conflans: elles devoient marcher par leur droite, ou par leur gauche, ſelon ce qu'ils verroient faire aux ennemis, ſans attendre de mes nouvelles, afin de pouvoir ſe trouver en force de quelque côté que l'ennemi voulût tenter de percer notre ligne. Rien

n'étoit plus ſimple que toutes nos manœuvres, & à moins que de nous endormir, l'ennemi ne pouvoit nous prévenir nulle part, attendu qu'on voyoit tous les mouvemens qu'il faiſoit, & qu'il avoit toujours un cercle à faire, dans le temps que nous coupions au court: pour que nos navettes ſe fiſſent plus promptement, j'avois fait des chemins par-tout. 1709.

Les ennemis pouſſerent des détachemens par Faverge, & près du lac d'Anneci, pour entrer dans les Bauges, ſans quoi ils ne pouvoient nous dépoſter de Montmélian; mais la bonne contenance de nos troupes fut cauſe qu'ils n'en firent pas même la tentative: toutefois, pour ne pas reſter les bras croiſés, & pour tâcher, par un dernier effort, à nous déplacer, ils avancerent toute leur cavalerie vers le Rhône. Ils avoient de plus un nouveau motif pour s'en approcher; ſavoir, de ſe mettre à portée de donner la main au Baron de Mercy, lequel étoit

entré dans la Haute-Alſace, avec un
1709. corps d'armée; &, s'il réuſſiſſoit, ils comptoient, au moyen de la communication qu'ils établiroient avec les troupes Impériales en Franche-Comté & Alſace, de pouvoir hiverner en Savoie, & par-là d'être en état, la campagne d'après, de pouſſer en avant.

Les ennemis donc, pour ces raiſons, firent d'abord attaquer le château d'Anneci, où nous n'avions que ſoixante hommes; ils s'en rendirent aiſément les maîtres, enſuite s'avancerent juſqu'au Rhône.

M. de Prades, qui avoit alors huit eſcadrons de Dragons, ſe retira à Seiſſel; & je lui envoyai ſix cents hommes de pied, pour lui aider à défendre le Rhône, conjointement avec les Milices de Bugey & de Breſſe, que j'avois fait convoquer. Je plaçai onze compagnies de Grenadiers à la Chana, pour être à portée de joindre M. de Prades: j'en mis cinq au Bourget avec cinq

cents hommes de pied, & j'envoyai M. de Cilly, Lieutenant Général, camper à Chambery avec ſeize eſcadrons & cinq bataillons : de cette maniere, je me préſentai de par-tout. 1709.

Les ennemis n'oſoient trop s'affoiblir à Conflans, crainte que je n'y marchaſſe; car ce poſte leur étoit néceſſaire pour ſe conſerver la communication avec leur pays; & ſi par haſard je m'en étois emparé, leur retraite en Piémont n'auroit pu ſe faire qu'en paſſant par la Suiſſe.

Pendant que nous étions tranquilles de part & d'autre à nous regarder, le Général Rebender voulut faire quelque action d'éclat: pour cet effet, il marcha de ſon camp auprès d'Exilles, & vint ſur le Mont Genevre à deſſein de mettre à contribution le Val-Deſprés, & ſur-tout le bourg de la Vachette, qui n'étoit éloigné que d'une demi-lieue de Briançon. M. Dillon, qui commandoit de ces côtés, voyant que Re-

1709. bender étoit descendu du Mont-Genevre sur la Vachette, y marcha avec deux bataillons & six compagnies de Grenadiers, qu'il posta derriere le bourg. Dès que les ennemis (après s'être mis en bataille); se furent ébranlés pour attaquer un mauvais retranchement de palissades qu'on y avoit fait, M. Dillon sortit sur eux par la droite & la gauche du bourg, & les chargea avec tant de bravoure, qu'il les battit, en tua sept ou huit cents sur la place, & fit quatre cents prisonniers. Rebender se retira tout au plus vîte auprès d'Exilles, & ne montra plus le nez du reste de la campagne.

Nous apprîmes, peu de jours après, que le Comte de Mercy avoit été attaqué en Haute-Alsace par M. le Comte du Bourg, & battu à plate-couture. Cette victoire fut très-complette: les ennemis y eurent deux mille hommes de tués, & autant de prisonniers. Ce succès détermina le Comte de Thaun

à s'en retourner en Piémont, ne voyant plus d'apparence de réussir dans aucun 1709. de ses desseins ; ce qu'il exécuta à la fin de Septembre, partie par le col du petit Saint Bernard, & partie par le Mont-Cenis. Je remarchai en même temps par ma droite, & regagnai Briançon, où il ne fut plus question que d'attendre que le mauvais temps fût venu, pour que l'on pût, sans danger pour la frontiere, renvoyer les troupes en quartiers d'hiver.

Pendant que j'étois campé auprès de Briançon, je reçus ordre de me rendre en toute diligence à l'armée de Flandre. Il y avoit eu, quelque temps auparavant, à Malplaquet, un combat très-sanglant, où le Maréchal de Villars avoit reçu une blessure si grave au genou, qu'il ne pouvoit servir le reste de la campagne. Le Maréchal de Boufflers, qui s'étoit trouvé au combat comme Volontaire (quoique l'ancien du Maréchal de Villars), prit alors le com-

mandement de l'armée. Il éroit queſtion
1709. de ſauver Mons, qu'enſuite de leur
victoire les ennemis aſſiégerent. Je partis le 11 Octobre de Briançon; je paſſai par Verſailles, où je reçus les ordres du Roi, & j'arrivai le 18 à l'armée auprès du Queſnoy. Le Maréchal de Boufflers & moi viſitâmes les approches du camp ennemi, pour voir s'il n'y auroit pas jour de tenter le ſecours de Mons : mais, outre que la choſe étoit preſque impraticable, par la poſition des ennemis, dont la droite étoit à la Haine, la gauche à la Sambre, & le front couvert de bois & de ruiſſeaux, nous avions une autre difficulté inſurmontable; ſavoir, celle de notre ſubſiſtance. De notre camp, il y avoit ſept lieues à celui des ennemis; ainſi il nous falloit deux jours pour y aller. Les Directeurs des vivres, bien loin de pouvoir nous donner du pain d'avance, n'étoient pas même en état de faire le ſoir la diſtribution du pain qui étoit dû le matin.

Cela nous détermina à ne songer qu'à mpêcher les ennemis de faire d'autres 1709.
onquêtes; & pour cet effet je me ren-
.is à Maubeuge avec cinquante batail-
ons & cent escadrons. Le Maréchal de
Boufflers resta campé entre Valenciennes
& le Quesnoy avec le reste de l'armée,
fin de couvrir ces deux places. Je tra-
aillai de mon côté à un camp retranché
ur les hauteurs de l'autre côté de la
ambre; & dans peu de jours je le
nis en si bon état, que je ne pouvois
aturellement y être attaqué. Mons ca-
itula le 20 Octobre, & les ennemis
éparerent leur armée dans les derniers
ours du mois. Nous en fîmes autant,
près quoi je retournai à la Cour.

Le Roi érigea cet hiver la terre de War-
y en Duché & Pairie pour moi & mes
éritiers mâles du second lit. Je fis
hanger le nom de Warty en celui de
Fitz-James.

Il n'y eut rien de changé dans le com-
nandement des armées; mais, comme 1710.

la campagne en Dauphiné commençoit
1710. toujours très-tard, le Roi, à la priere du Maréchal de Villars, m'ordonna d'aller en Flandre pour le ſecours de Douay que les ennemis aſſiégoient. Le Maréchal de Monteſquiou, qui avoit commandé l'hiver en ce pays-là, auroit aiſément pu empêcher ce ſiege; mais il fut ſi peu averti des mouvemens des ennemis, qu'il ne ſut leur armée aſſemblée que lorſqu'elle paſſoit la haute Deule & au lieu de ſe retrancher ſous Douay (choſe très-facile), il ſe laiſſa ſurprendre à Vitry, & n'eut le temps que de ſe retirer en déſordre vers Arleu, & de là à Cambray.

Dès le mois de Mars, M. Voiſin m'avoit propoſé, de la part du Roi, de commander l'armée de Flandre, juſqu'à ce que la bleſſure du Maréchal de Villars lui permît de s'y rendre. J'y avois conſenti, à condition de partir dans l'inſtant, afin de prendre les meſures convenables pour me choiſir un poſte

ccommoder, & rassembler l'armée au
emier avis d'un mouvement de la 1710.
irt des ennemis ; car j'étois convaincu,
i'avec ces précautions il étoit très-
ossible de garantir Douay, & toutes
s Places, depuis là jusqu'à la Sambre;
ais aussi je soutenois que si une fois
s ennemis y étoient placés, on n'en
ourroit plus secourir aucune, attendu
ie ces grosses armées barrent tout un
iys. Depuis cette conversation avec
I. Voisin, il ne m'en parla plus ; &
crois que cela vint, partie par jalousie
1 Maréchal de Villars, qui n'avoit
oint envie que je me trouvasse seul à
tête de l'armée, & partie par les
ux avis que la Cour recevoit de Flan-
re, que les ennemis ne seroient pas
1 état de se mettre en campagne avant
: mois de Juin.

Je partis donc au mois de Mai, &
ie rendis à Cambrai, où le Maréchal
e Villars assembloit l'armée. Nous mar-
hâmes à Arras ; & de là ayant passé

la Scarpe, nous nous portâmes ſur les
1710. ennemis que nous trouvâmes bien retranchés; leur droite aux marais de Lens, & leur gauche à la Scarpe, vis-à-vis de Vitry. Après les avoir reconnus, nous tombâmes d'accord qu'il n'étoit pas poſſible de les y attaquer. Il auroit été tout auſſi impraticable de paſſer le ruiſſeau de Lens, & la Haute-Deule, d'autant qu'il nous falloit pour cela beaucoup de temps, & que les ennemis ſe retrouvant derriere la Scarpe, nous aurions encore moins pu les y forcer. Le côté de Vitry étoit pareillement ſi bien accommodé par des inondations & doubles retranchemens, qu'on ne pouvoit, avec prudence, imaginer de les y attaquer. L'on ſe détermina donc à ne plus ſonger qu'à empêcher les ennemis de faire d'autres conquêtes après la priſe de Douay; & en attendant, l'on ſe rapprocha du Mont Saint Eloi pour la commodité des fourrages.

N'étant donc plus queſtion de batail-

r ſitôt, j'eus ordre d'aller prompte- 1710.
ent à mon poſte naturel en Dau-
iiné, où les ennemis commençoient
faire quelques mouvemens.

J'arrivai à Chambery le 22 Juin, &
Briançon le 27.

J'appris que l'armée du Duc de Sa-
ɔie s'aſſembloit dans la plaine de Pié-
ont, aux environs d'Orbaſſan; qu'il
avoit un corps de troupes du côté de
vallée de Sture; que l'on voituroit
Coni & Démont force munitions de
ıerre & de bouche, & qu'outre cela
y avoit à Suze de très-gros magaſins.
: crus donc qu'il falloit ſe mettre en
at de s'oppoſer aux deſſeins que les
ınemis pourroient avoir du côté du
'ar, ou de Barcelonette, ſans toute-
ɔis perdre de vue le haut Dauphiné
: la Savoie. Pour cet effet, je fis la
:partition ſuivante de nos troupes.

Je donnai à M. d'Artagnan, Lieu-
:nant Général, ſix bataillons, & deux
égimens de Dragons pour la défenſe

1710. du Var : je mis à Seyne deux régimens de Dragons ; dans le camp de Tournoux en Barcelonette, dix bataillons ; à Guilleſtre, où j'établis le quartier général, douze bataillons ; au camp de Rouſſe, en Queyras, ſept bataillons ; à Briançon, dix-neuf bataillons ; à Saint Michel en Maurienne, ſept bataillons & en Tarentaiſe, deux bataillons, & vingt-ſept eſcadrons.

Dans cette ſituation, j'étois également à portée de tout, ſoit qu'il fallût par ma droite, pouſſer des troupes ſur le Var (à cette fin j'avois fait travailler à des chemins juſqu'à Brok, où nous pouvions arriver de Tournoux en cinq jours de marche) ; ſoit qu'il fût queſtion de ſoutenir la vallée de Barcelonette, ou de me reporter par ma gauche en Queyras, à Briançon, ou en Maurienne, ſi les ennemis marchoient vers le Mont-Genevre, ou paſſoient le Mont-Cenis.

Je ne craignois que pour Monaco

r cette place étant hors de la ligne que 1710.
m'étois formée, je ne pouvois en em-
:cher le siege : de plus, par la situa-
ɔn du pays, il n'étoit guere possible
: la secourir, d'autant que les ennemis
ı pouvoient faire le siege avec vingt
taillons, & nous observer avec cin-
ıante.

L'armée des ennemis étoit composée
: soixante-dix bataillons, & soxante-dix
cadrons, sans les garnisons · la nôtre,
: soixante-dix bataillons, y compris
utes les garnisons, & trente-un esca-
ons.

Vers le 10 Juillet, le gros de l'ar-
ée ennemie commença à défiler du
té de Coni & de Démont. Je me con-
ntai de pousser quelques bataillons à
olmars, & de me camper moi-même
r le col de Vaars. Je rapprochai de Brian-
ɔn les bataillons de la Maurienne, &
: marcher à Grenoble douze escadrons,
dix à Monestiers, afin qu'ils eussent
ıoins de chemin à faire pour gagner

le Var, ſans pourtant encore s'éloigner
1710. de la Savoie.

Les ennemis, pour me jetter dans l'incertitude de leur véritable projet, & me donner jalouſie de par-tout, firent avancer à Oulx, & puis à Salbetran M. de Rébender, avec une douzaine de bataillons. M. de Shulembourg ſe préſenta en même temps dans la ville d'Aoſt avec quatre bataillons & de la cavalerie ſur cela, je marchai à Guilleſtre, & pouſſai quelques bataillons vers Briançon & la Maurienne.

Enfin, vers le 21 Juillet, le Comte de Thaun, avec le gros de l'armée, paſſa le col de l'Argentiere, & entra dans la vallée de Barcelonette. Sur cela je marchai de Guilleſtre, & me portai au Château de Vaars; poſte excellent ſur la montagne de même nom, qui barroit totalement l'entrée du Dauphiné, donnoit la main au camp de Tournoux dont il n'étoit éloigné que de deux petites lieues, & ſe pouvoit garder ſûrement

nent avec douze bataillons. Ma droite
étoit aux ruines du vieux Château, 1710.
& couverte par la riviere de Vaars,
laquelle coulant par des précipices impraticables jusqu'auprès de Guillestre,
assûroit ma communication avec cette
petite ville, d'où je tirois mes vivres.
Ma gauche étoit à la grande montagne,
qui sépare la vallée de Sécrins d'avec
celle de Vaars.

J'envoyai le sieur de Chamarande,
Lieutenant Général, avec quelques troupes, renforcer le camp de Tournoux,
de maniere qu'il y avoit quinze bataillons. Je campai au col de Vaars une
brigade d'Infanterie, & deux régimens
de Cavalerie ou Dragons, pour mieux
observer les ennemis.

Le Comte de Thaun attaqua le Château de l'Arche, qui se trouvoit dans
une petite plaine, au débouché du col
l'Argentiere : il s'en rendit maître en
deux jours; & le 26, il vint camper
à Fouilouse. Le 27, il fit descendre de

gros détachemens sur S. Paul & le Castelet; sur quoi les troupes, que j'avois placées au col de Vaars, se replierent sur moi. Les ennemis occuperent ensuite le Castelet & les hauteurs à côté du col de Vaars, vis-à-vis de mon camp; ils avoient aussi fait avancer dans la vallée de S. Pierre & du château Dauphin quelques troupes & beaucoup de Barbets: ce qui m'obligea à laisser à Guillestre une brigade d'Infanterie, tant pour n'être point inquiété dans notre communication avec Briançon & Queyras, que pour renforcer le camp de Rousse en Queyras, s'il en étoit besoin, ou me joindre, n'y ayant du château de Vaars à Guillestre, que deux lieues. Je plaçai aussi auprès du Mont-Dauphin deux bataillons, & onze escadrons: je fis venir de Provence à Colmars le sieur d'Artagnan avec trois bataillons, & deux régimens de Dragons, afin de tenir la communication libre de ce côté-là avec le camp de Tournoux, comme je faisois du mien.

1710.

Le Général Rebender, pour nous donner jaloufie, & tâcher de nous dé- 1710.
placer, s'avança le 29 Juillet fur le Mont-Genevre; mais, comme nous ne fîmes fur cela aucun mouvement, & que M. Dillon, que j'avois laiffé au camp de Briançon, l'incommodoit fort par fes partis, il fe retira bientôt à Sefanne, où il fut joint par le Baron de S. Remi, & quelques bataillons.

Dans le même temps que les ennemis faifoient tous ces différens mouvemens, je reçus un Courier du Duc de Roquelaure, Commandant en Languedoc, pour me donner avis que deux mille hommes avoient débarqué auprès de Cette, dont ils s'étoient rendus maîtres; qu'ils s'étoient enfuite avancés à Agde, & qu'il y avoit à craindre que les Mal intentionnés ne fe joigniffent à eux, fi l'on ne les chaffoit au plutôt, qu'ainfi il me prioit de lui envoyer promptement des troupes. J'avois de tous côtés tant d'affaires fur les bras, que

1710. je ne pus faire ce qu'il ſouhaitoit; & de plus, comme j'avois découvert les véritables projets des ennemis, j'étois sûr qu'en arrêtant le Comte de Thaun ſur cette frontiere, j'empêcherois que la deſcente n'eût les effets que l'on s'étoit propoſés. Voici le fait comme j'en avois rendu compte au Roi, & dont j'avois été informé par différens endroits, même par lettres interceptées, & par l'aveu de ceux qui y étoient engagés.

Les ennemis comptoient de ſe rendre maîtres de la vallée de Barcelonette; après quoi ils auroient fait venir toute leur cavalerie, qu'ils avoient laiſſé exprès auprès de Coni : ils ſe feroient enſuite alongés par leur gauche ſur la Durance, & après avoir paſſé cette riviere, ils ſe feroient campés à Gap, en conſervant leur communication avec le Piémont, par le moyen des troupes qu'ils auroient poſtées au col de Pontis, de l'Echalette, des Orres, & de Parpaillon : en même temps les Mal-inten-

:ionnés, & les nouveaux Convertis du
Dauphiné, devoient se soulever & se 1710.
oindre tous ensemble auprès de Dye,
où ils avoient à cet effet fait passer plu-
ieurs Refugiés, & nombre d'armes.

La descente à Cette se devoit faire
lans le même temps que les ennemis
entreroient en Dauphiné, & les nou-
veaux Convertis, à l'appui des troupes,
levoient se soulever en Dauphiné & en
Languedoc.

Les Révoltés devoient se communi-
quer par le long de la Dromme, & de
a vallée de Crette, & de là par le Vi-
arais. Les ennemis, dans cette situation,
e seroient emparés par leurs derrieres,
ans coup férir, de Sisteron, Seyne &
Digne, & nous auroient ainsi coupé la
ommunication avec la Provence.

Quelques troupes, que j'envoyai dans
e Diois, firent que personne n'osa re-
nuer, & la position que j'avois prise,
endoit l'exécution du projet des enne-
nis impraticable; mais aussi je ne pou-

vois ſecourir le Duc de Roquelaure. Le
1710. Duc de Noailles, qui commandoit en Rouſſillon & Lampourdan, ſe trouvant moins occupé & plus près, prit ce qu'il avoit de meilleures troupes, & de plus ingambes, & ſe tranſporta avec une extrême diligence en Languedoc, de ſorte que le ſieur de Seiſſan, qui commandoit les ennemis, ne voyant aucun ſoulévement dans la Province, & craignant tout d'un coup d'être écraſé, regagna promptement ſes vaiſſeaux.

Le Comte de Thaun, ne voyant plus moyen de pouvoir exécuter ſon projet, & ſe trouvant d'ailleurs fort incommodé par la multiplicité des Gardes & des Eſcortes de convois, réſolut de regagner le Piémont; mais craignant que dès qu'il auroit repaſſé le col de l'Argentiere, nous ne nous portaſſions avec toutes nos forces ſur le Général Rebender, il détacha, le 12 Août, huit bataillons pour le renforcer. Ces troupes paſſerent par la vallée de Maurin, par le col Loup, de là

dans la vallée du château Dauphin, & puis ayant passé par le col Laniel, elles entrerent dans le haut de la vallée de Queyras. Cela me fit d'abord appréhender qu'elles n'eussent envie d'attaquer le camp de Rousse en Queyras, où j'avois laissé M. de Cadrieu, Maréchal de Camp, avec sept bataillons. La conservation de ce poste étoit très-importante, d'autant que je considérois Queyras comme le chemin couvert de Briançon : si les ennemis s'en étoient emparés, nous ne pouvions, qu'avec danger, ou grosse escorte, communiquer d'Embrun avec Briançon. 1710.

Le camp de Rousse, au dessus du château de Queyras, quoique d'une grande étendue, étoit facile à garder, & j'étois sûr, que, si la tête ne tournoit pas à ceux qui y commandoient, nous aurions toujours le temps d'y arriver en force : la droite étoit sur une hauteur escarpée à Pic, le front étoit sur un rideau fort élevé, avec un ruisseau en

avant, la gauche étoit appuyée à la grande
1710. montagne auprès du col d'Iſſoire : l'on y arrivoit par les derrieres, ſans être même vu par les ennemis. De Briançon, par le col des Ayes, on pouvoit y être en cinq heures de marche : de Guilleſtre, par le long du torrent de Guill, il ne falloit pareillement que cinq heures. Il y avoit de plus, entre ce dernier paſſage & celui des Ayes, deux autres cols pour entrer en Queyras.

Pour obvier à toute entrepriſe de la part des ennemis, je fis marcher cinq bataillons au col de Furfande, & j'en plaçai autant auprès de Guilleſtre.

Le 14 Août, l'armée ennemie décampa de Foulioufe, reprenant le chemin de la vallée de Sture, par où elle étoit venue. J'avançai dans l'inſtant à S. Paul ſur l'Abbaye, avec douze bataillons, & je pouſſai à Barcelonette deux brigades du camp de Tournoux, afin d'être plus à portée de gagner le Var, ſi les ennemis paſſoient le col de Tende,

& descendoient dans le Comté de Nice;
mais enfin, au bout de quelques jours, 1710.
appris que les ennemis s'étoient rapprochés de Pignerol, & que le corps, qui étoit entré dans le haut de la vallée de Queyras, avoit continué son chemin par le col de la Maye, & avoit joint, à Oulx, le Général Rebender; ainsi je remarchai à Briançon, & remis toutes les troupes dans la même position, où elles étoient au commencement de la campagne. Le Comte de Thaun vint, le 28, camper au dessus de Sezanne, avec toute son armée; sur quoi j'avançai quelques brigades derriere la Vachette, & renforçai mon camp, auprès de Briançon, de plusieurs troupes que je retirai de la vallée de Barcelonette.

Au mois d'Octobre, les deux armées se séparerent pour entrer dans des quartiers d'hiver.

Vers la fin du mois d'Août, l'Archiduc défit totalement auprès de Sarragosse, l'armée du Roi d'Espagne, qui

s'y trouva. S. M. C. se retira du côté
1710. de Burgos, pour en rassembler les débris ; sur quoi le Duc de Noailles demanda vivement qu'on lui donnât un gros corps de troupes, afin qu'il pût entrer en Catalogne, &, par cette diversion, obliger l'Archiduc à revenir sur ses pas. Philippe V, dans l'embarras où il se trouvoit, m'avoit demandé pour Général ; mais le Roi n'avoit pas voulu me retirer du commandement des frontieres d'Italie. Dans cette circonstance, je me crus en devoir, par la connoissance que j'avois de l'Espagne, de dire mon avis : il se trouvoit opposé à la proposition du Duc de Noailles. Je représentai donc ce que je croyois qu'il convenoit de faire ; & voici mon raisonnement. Rien ne pouvoit être plus avantageux à l'Archiduc, que l'idée d'une diversion en Catalogne par le Roussillon, d'autant que le Comte de Staremberg, Général de ce Prince, auroit été charmé de voir l'armée de France atta-

chée à un siege, afin d'avoir le temps de chasser totalement le Roi d'Espagne 1710. hors de la Castille, & de donner la main à l'armée de Portugal; après quoi, il seroit revenu, avec toutes ses forces réunies, faire contre nous une guerre à l'ordinaire en Catalogne. Je soutenois donc que le seul moyen de sauver S. M. C. étoit de faire entrer tout au plutôt une armée par la Navarre; ce qui feroit une diversion réelle & efficace. Car si le Comte de Staremberg ne revenoit pas sur l'Ebre, pour nous faire tête, nous aurions repris l'Arragon en aussi peu de temps qu'on l'avoit perdu; & au pis aller, nous serions restés maîtres de tout le pays en deçà de l'Ebre, depuis Miranda-di-d'Ebro, jusques à Lerida. Si Staremberg revenoit sur l'Ebre, sa jonction avec le Portugal devenoit presque impossible; & le Roi d'Espagne se pouvoit aisément soutenir de l'autre côté du Tage, retourner même à Madrid, former une nouvelle armée

pendant l'hiver, &, dans le printemps,
1710. manœuvrer, de concert avec l'armée de France, qui seroit en Navarre, pour rechasser les ennemis de l'Arragon. De plus, les Espagnols voyant qu'on songeoit sérieusement à soutenir S. M. C. auroient été par-là encouragés à demeurer fideles, & à assister leur Roi.

Non-seulement ce que je proposois étoit plus utile pour le Roi d'Espagne, mais nous en tirions aussi un avantage certain pour la France; car nous ne pouvions douter que, l'Espagne soumise, les ennemis ne revinssent par-là, avec toutes leurs forces, attaquer nos frontieres. Ainsi il valoit beaucoup mieux pour nous, de faire la guerre sur l'Ebre, dans l'Arragon ou la Navarre, que sur la Bidassoa, aux portes de Bayonne, ou dans le Roussillon.

Je voulois donc que M. le Duc de Noailles marchât incontinent à Pampelune avec toutes ses troupes; & comme l'arriere saison approchoit, j'au-

ois détaché de mon armée dix batail-
ons, & vingt escadrons pour le joindre. 1710.
Mon avis ne fut point suivi, & l'on resta les bras croisés, en attendant qu'on eût fait les préparatifs pour le siege de Gironne, auquel le Duc de Noailles avoit déterminé la Cour.

Au mois d'Octobre, j'eus ordre d'envoyer en Roussillon trente-quatre bataillons, & trente-un escadrons. Toutefois le Duc de Noailles ne put être en état, qu'à la fin de Décembre, de se mettre en mouvement; & peu s'en fallut qu'il n'échouât dans son entreprise, à cause des pluies continuelles qui le désolerent. Par bonheur pour lui, les affaires du Roi d'Espagne changerent alors de face. Le Duc de Vendôme commandoit l'armée, Philippe V ayant demandé ce Général, sur le refus que Sa Majesté avoit fait de m'y envoyer. Le Roi d'Espagne avoit trouvé moyen de ramasser une armée : il étoit remarché aux ennemis, & leur avoit donné bataille à Vil-

1710. laviciosa. Quoique Staremberg eût eu l'avantage de cette journée, néanmoins la perte que celui-ci avoit faite, la veille, des troupes Angloises dans Brihuega, au nombre de quatre mille hommes, jointe au manque total des vivres, l'obligea de se retirer avec une telle précipitation & un tel désordre, que son armée se trouva réduite à cinq ou six mille hommes de pied, ou de cheval, quand il rentra en Catalogne *; de maniere qu'il ne put songer à secourir Gironne, & le Duc de Noailles s'en rendit maître.

* *Voy.* la note n. 3.

J'avois eu, durant la campagne, quelques négociations secretes avec la Cour de Turin : on sera peut-être curieux de les savoir. Vers le milieu du mois d'Août, me trouvant en Barcelonette, après la retraite du Comte de Thaun, le sieur le Guerchois, Maréchal de Camp, qui commandoit d'ordinaire dans cette vallée, me dit qu'un nommé Arnaud, Religieux, dont le

Duc de Savoie ſe ſervoit en beaucoup d'affaires, avoit parlé au nommé Laurent, Procureur de la ſuſdite vallée, au ſujet de la guerre qui étoit entre le Roi & S. A. R. Il lui avoit donné à entendre que l'on pourroit aiſément trouver les moyens de s'accommoder, & lui permit de le citer dans l'occaſion. Je dis à M. le Guerchois que le ſieur Laurent pouvoit aller trouver le Pere Arnaud, & aſsûrer, en termes généraux, que, de notre côté, l'on feroit toujours enclin à écouter des propoſitions de paix. Je crus que tout cela n'étoit que diſcours en l'air; mais, le 5 Septembre, le ſieur Laurent me vint trouver auprès de Briançon, & m'apporta une lettre du P. Arnaud, qui marquoit que S. A. R. écouteroit volontiers les propoſitions qu'on lui feroit, pourvu qu'il y pût trouver la sûreté de ſes Etats, & un dédommagement pour les Places qu'on lui avoit raſées. 1710.

1710. Pour cela, il demandoit que nous lui donnassions Briançon ou Barraux, Antibes & Monaco. Avant que de donner aucune réponse, j'écrivis à la Cour, & je reçus les instructions, & les pouvoirs nécessaires; après quoi, j'envoyai au Pere Arnaud le Mémoire suivant.

» Le Roi est si porté à s'accommo-
» der avec Son Altesse Royale, qu'il
» m'a chargé d'entrer en négociation,
» & m'a envoyé les pouvoirs nécessai-
» res. Ainsi, pour abréger la matiere,
» & parvenir à une prompte conclusion,
» je prends la liberté de proposer à Son
» Altesse Royale de vouloir bien or-
» donner à quelque personne de con-
» fiance de s'aboucher avec moi, afin
» qu'informé des véritables intentions
» de S. A. R. je puisse faire les pro-
» positions convenables. En cas que Son
» Altesse Royale ne juge pas à propos
» de m'envoyer quelqu'un, je la sup-

» plie de vouloir bien me faire ſavoir » par qui, & comment elle ſouhaite » que je traite l'affaire en queſtion. En » mon particulier, je regarderai comme » le plus grand bonheur de ma vie, de » pouvoir contribuer à la réconciliation » parfaite de Sa Majeſté avec un Prince, » à qui j'ai l'honneur d'appartenir de » ſi près, & pour qui j'ai un reſpect » infini «.

1710.

Je fus, pendant près de trois ſemaines, ſans avoir de réponſe; mais enfin, le 4 Octobre, le ſieur Laurent me vint trouver, & me dit que le Pere Arnaud lui avoit vivement repréſenté que Son Alteſſe Royale ne pouvoit entrer en négociation avec la France, ſans être sûr d'y trouver des avantages conſidérables. Il donnoit auſſi à entendre qu'il conviendroit qu'il ſe fît une ligue avec les Vénitiens, & les autres Princes d'Italie: il offroit ſa médiation pour la paix générale; il propoſoit, moyennant le

Traité, de demeurer neutre, où bien
1710. de ne point faire paroître au Public,
qu'il fût d'accord avec la France, mais
de rester en apparence uni avec les Alliés, & seulement de les empêcher de rien entreprendre de nos côtés. Tout cela me paroissoit d'un homme qui vouloit battre la campagne, & tâcher de découvrir ce que nous lui offririons, afin de s'en faire un mérite auprès des Alliés. La victoire que, dans ce temps-là, l'Archiduc venoit de remporter en Espagne, ne contribua peut-être pas peu à le tenir en suspens; car l'on pouvoit naturellement supposer l'Archiduc totalement maître de l'Espagne, & par conséquent toute guerre finie dans ce pays-là. Aussi, sans la fidélité inouie des Espagnols, & la faute grossiere que l'Archiduc commit, en ne s'emparant pas de la Navarre, contre l'avis du Comte de Staremberg, le Roi Catholique eût été hors d'état de recevoir aucuns se-

cours de France, & par conséquent eût été bientôt écrasé. 1710.

Quoique je n'espérasse pas grand succès de ma négociation, toutefois, comme la Cour ne vouloit pas la rompre, j'écrivis la Lettre suivante au Duc de Savoie, le 5 Octobre.

» L'affaire, dont il s'agit, ne peut » être traitée trop secrétement; mais » comme, en même temps, il est né- » cessaire, pour avancer matiere, de » commencer à mettre quelque chose en » forme, j'ai cru qu'en vertu des pou- » voirs que j'ai reçus du Roi, & vu la » maniere avantageuse dont V. A. R. » s'est expliquée à mon égard, je de- » vois préférer à toute autre voie celle » de m'adresser en droiture à V. A. R. » & de lui envoyer un Mémoire, que » je la supplie de vouloir bien faire » apostiller. Vous n'y verrez point de » Figures de Rhétorique, mais un dis- » cours simple, tel qu'il convient à un » homme de mon métier «.

1710.

MÉMOIRE.

» PERSONNE ne peut douter que le » le Roi ne ſouhaite de bonne foi la » paix avec Son Alteſſe Royale, puiſ- » que l'intérêt de Sa Majeſté s'y trouve: » l'on a auſſi lieu de croire que celui » de Son Alteſſe Royale s'y trouvera » pareillement. C'eſt dans cette vue que » Sa Majeſté m'a chargé de donner tou- » tes les aſsûrances néceſſaires de ſon » conſentement à tout ce qu'on pourra » raiſonnablement lui demander.

» Comme Son Alteſſe Royale ſou- » haite qu'on lui rende compte des » avantages & ſecours qu'elle recevroit » de S. M. T. C., il eſt bon, avant » de les expliquer, de faire les réflexions » ſuivantes; après quoi, S. A. R. ſera » plus en état de juger de la ſolidité des » offres de Sa Majeſté Très-Catho- lique.

» Les prétentions de l'Empereur ſur » toute l'Italie, les maximes conſtantes

» du Conſeil de Vienne, & les chi-
» canes que cette Cour fait journelle- 1710.
» ment à Son Alteſſe Royale, pour élu-
» der l'exécution de ſes Traités, toutes
» ces choſes font juger que, dès que
» l'Empereur ſera débarraſſé de la guerre
» avec la France, & qu'il n'aura plus
» beſoin de Son Alteſſe Royale, non-
» ſeulement il ne ſera plus queſtion,
» ni du Vigevénaſque, ni d'un équi-
» valent; mais qu'il voudra encore
» ôter à Son Alteſſe Royale ce qu'il lui
» a déjà donné, & le réduire au même
» état de ſoumiſſion que les Princes
» d'Italie. Son Alteſſe Royale, à la pé-
» nétration de laquelle rien n'échappe,
» ſait bien, qu'en ce cas elle ne pourra
» ſe défendre qu'avec ſes propres forces;
» car il n'y aura plus de puiſſance en
» Europe, ni à portée, ni en volonté
» de la ſecourir. La France ne ſongera
» plus qu'à jouir de la paix, & à
» ſe rétablir des maux cauſés par la
» guerre. L'Angleterre & la Hollande

» seront dans le même esprit, puisque ce
1710. » sera leur intérêt, & ne voudront de long-
» temps se rembarquer dans une guerre, à
» moins qu'il ne s'agisse du commerce.
» Reste donc la Maison d'Autriche, la-
» quelle, suivant toujours les mêmes
» vues d'agrandissement, données par
» Charles-Quint, ne manquera pas de
» tâcher de profiter de l'occasion; &
» comme Son Altesse Royale peut être
» le seul, ou du moins le premier obs-
» tacle à ses vastes projets, ce sera pa
» elle, qu'elle voudra commencer.

» Son Altesse Royale sait mieux qu
» personne les mesures qu'elle doit pren-
» dre, pour prévenir de pareils incon-
» véniens; mais il paroît, à vue d
» pays, qu'il n'y en peut avoir de so-
» lides, qu'en se liant avec la France
» Voici donc, en gros, ce que le Ro
» offre.

» 1.° La restitution, de part & d'au-
» tre, des Etats que l'on s'est pris de-
» puis le commencement de cette guerre

» 2.° La cession entiere des droits du 1710.
» Roi d'Espagne sur l'Etat & Duché de
» Milan, que S. M. C. abandonne sans
» réserve à S. A. R. pour lui & ses Successeurs.

» 3.° L'union des forces du Roi à
» celles de S. A. R., tant pour la conservation de la partie du Milanez,
» qu'elle possede, que pour le recouvrement de l'autre partie de cet Etat,
» que l'Empereur s'est réservé, & dont
» le Roi d'Espagne, à qui, de droit, le
» tout appartient, aura fait la cession à
» S. A. R.

» 4.° Un parfait concert entre S. M.
» T. C. & S. A. R., tant pour la quantité, que pour la qualité des secours
» qu'on lui fournira, & dont on laissera
» le commandement absolu à S. A. R.

» 5.° S. M. T. C. donnera les subsides nécessaires, à proportion de ce
» que S. A. R. recevroit des Alliés. Cet
» article demande une plus ample explication, & ne peut être entiérement

1710. » fixé, qu'on n'entre dans un plus grand » détail.

» 6.° S. M. T. C. reconnoîtra S. A. R. » pour Roi de Lombardie «.

Le sieur Laurent me revint trouver le 21 Octobre, & me dit d'abord que le Duc de Savoie avoit mandé au Pere Arnaud de rompre toute correspondance, mais que pourtant le Sr Lanfranchi, Secrétaire du Cabinet de ce Prince, avoit envoyé un long Mémoire à ce Pere, afin de me le communiquer. Cette façon d'agir me surprit : toutefois, comme la Cour ne vouloit pas rompre la négociation, je raisonnai à fond avec Laurent sur les matieres qui y étoient contenues. 1.° L'on vouloit que le Roi dédommageât le Duc de Savoie de toutes les places qu'on lui avoit rasées ; 2.° que S. A. R. retînt Exilles & Fenestrelles ; 3.° qu'on mît garnison Suisse dans Briançon & Barraux, pour la sûreté de l'exécution du Traité ; 4.° qu'on donnât à S. A. R. Monaco.

Sur

Sur le premier point, je répondis que c'étoit en considération des places qu'on avoit rasées, que S. M. T. C. vouloit bien céder Exiles & Fenestrelles : que le second point étoit répondu par le premier : que par rapport au troisieme, Sa Majesté ne pouvoit en aucun cas consentir à mettre entre les mains d'aucuns étrangers deux places qui étoient les clefs de son Royaume ; & qu'à l'égard du dernier article, le Roi ne pouvoit, ni en honneur, ni en conscience, disposer d'un bien qui n'étoit pas à lui. Que d'ailleurs si les affaires de S. A. R. demandoient quelque secours d'argent, S. M. T. C. l'aideroit autant que ses propres finances lui pourroient permettre, sans toutefois s'engager à rien par un traité public. 1710.

Je renvoyai le sieur Laurent avec cette réponse, qu'il porta lui-même au sieur Lanfranc à Turin ; mais je ne pus en avoir la réponse qu'après mon retour à Saint-Germain : car ayant reçu les quartiers d'hiver, & les ennemis s'étant

pareillement retirés, je séparai l'armée
1710. & m'en retournai à la Cour dans les premiers jours de Décembre.

1711. Cet hiver, l'Abbé Gautier vint à Versailles, avec des propositions de paix de la part de l'Angleterre; ce qui détermina le Roi à me faire mander au Duc de Savoie, que s'il avoit quelque chose à proposer, il falloit que cela fût par le canal de la Reine d'Angleterre, sans laquelle la France étoit résolue de ne plus traiter avec aucune Puissance. Je ne parlerai de la part que j'eus dans cette négociation, qu'après avoir fini ce qui regarde mes campagnes; je me contenterai seulement ici de dire un mot de l'Abbé Gautier, dont la fortune a été des plus bizarres. Sa naissance étoit toute des plus ordinaires, & ses facultés à l'avenant, c'est-à-dire, très-pauvre. Etant Sacristain de la Paroisse de Saint-Germain-en-Laye, son ambition fut de devenir un des Clercs de la Chapelle du Château, qui peut valoir environ

de trois à quatre cents livres par an. L'Abbé du Vivier, Maître de ladite Chapelle, fâché de ce qu'il cherchoit ce petit emploi, par un autre canal que le sien, ne parla pas avantageusement de lui au Roi, si bien que d'autres gens qui y aspiroient, se déchaînant contre lui, il prit le parti d'aller chercher fortune ailleurs. Il trouva moyen d'être un des Chapelains du Maréchal de Tallard, Ambassadeur en Angleterre : puis la guerre étant survenue, il se mit en la même qualité auprès du Comte de Gallas, Ambassadeur de l'Empereur. Cela lui donna occasion de connoître la Comtesse de Jersey, qui y alloit entendre la Messe ; & comme le Comte de Jersey, Grand-Chambellan de la Reine, avec quelques autres, songeoient à culbuter le ministere de Godolphin & de Marlborough, & que cela ne se pouvoit qu'en faisant la paix avec la France, la Comtesse indiqua Gautier à son mari, comme un homme dont on pourroit se servir sans 1711.

soupçon. On lui parla, & l'on s'en servit à porter des messages en France. La familiarité qu'il avoit chez le Comte de Gallas, lui fournissant souvent le moyen d'avoir des passe-ports, il s'en acquitta avec esprit; & enfin ce fut par lui uniquement que passa la négociation. Le Comte d'Oxford, devenu premier Ministre, le regardoit comme son homme de confiance. M. de Torcy en faisoit de même; & il sut si bien profiter de la bonne opinion qu'on avoit de lui, qu'il se fit trente à quarante mille livres de rente, soit en pensions, ou en Abbayes.

1711.

Monseigneur le Dauphin mourut à Meudon de la petite vérole, le 14 Avril, âgé de cinquante ans: c'étoit un très-bon Prince, d'un génie médiocre, toutefois sensé. Jamais Roi n'eut un meilleur fils; toujours attentif à faire sa cour, & à ne se mêler de rien, qu'autant qu'il plaisoit à son pere.

Je partis au mois de Mai pour me rendre en Dauphiné, & j'arrivai à Gre-

noble le premier de Juin : après avoir donné tous les ordres néceſſaires, je m'en allai en Provence, afin de viſiter moi-même les bords du Var, depuis ſon embouchure juſqu'à ſa ſource : après quoi je retombai en Barcelonette le 13 Juin, & de là je me rendis à Briançon. 1711.

Les ennemis commençoient à s'aſſembler dans la plaine de Piémont, auprès d'Orbaſſan & de Vignon, & ils faiſoient de grands préparatifs à Coni ; ce qui ſembloit dénoter un deſſein ſur le Comté de Nice, ou ſur la Vallée de Barcelonette.

Pour être en état de m'oppoſer aux ennemis, de quelque côté qu'ils ſe portaſſent, j'allai camper à Guilleſtre, avec vingt-quatre bataillons.

J'en plaçai dix dans le camp de Tournoux, quatre à S. Martin-d'Entraume, près la ſource du Var, & quatre à S. Laurent-du-Var. Je répandis quinze eſcadrons, depuis Gap juſqu'à Fréjus, & ſept le long du Rhône, devers Valence

& Montelimart. Je laissai, tant à Briançon qu'en Queyras, quinze bataillons, & cinq en Maurienne & en Tarentaise, avec sept escadrons. Dans cette position, par ma droite je pouvois arriver en cinq jours sur le Var, avec trente-six bataillons & vingt-deux escadrons; ce qui étoit suffisant pour en défendre le passage, d'autant que les bords en sont difficiles, & que de plus j'avois fait faire de bons retranchemens. Si les ennemis se portoient du côté de la Maurienne, ou de la Tarentaise, par le moyen du Galibier j'y aurois été trois jours plutôt qu'eux, avec tel nombre de troupes qu'il m'auroit plu.

1711.

Dans les premiers jours de Juillet, toute l'infanterie ennemie s'enfourna dans la Vallée de Suse, à l'exception de deux bataillons qui resterent dans celle de Sture; leur cavalerie prit la route de la vallée d'Aost, & le Duc de Savoie partit de Turin pour Suse. Sur quoi je fis remarcher par la gauche toutes nos

troupes, laissant la droite au camp de Tournoux, & sa gauche à Valoire, afin d'être toujours en état de me présenter également de par-tout, si les ennemis faisoient quelques contre-marches. Enfin je n'eus plus lieu d'être en doute du projet du Duc de Savoie : car le 6 Juillet, ayant passé le Mont-Cenis, il campa à l'Annebourg avec partie de son armée ; & le lendemain il s'avança à Termignon, d'où il détacha quatre mille hommes, pour aller au col de la Vanoise, afin d'obliger nos troupes d'abandonner la Tarentaise, & de pouvoir donner la main à ce qui devoit passer par le petit Saint-Bernard. 1711.

Je marchai à Valoire, & poussai plusieurs bataillons à S. Jean-de-Maurienne, Ayguebelle & Montmelian, afin de faire la même manœuvre qu'en l'année 1709.

Le Duc de Savoie ne croyant pas pouvoir forcer son chemin en Savoie par la Maurienne, suivit peu de jours après le détachement qu'il avoit envoyé par la

Vanoiſe ; & ayant continué ſa marche
1711. par Moutiers, il paſſa l'Arly auprès de Conflans, & ſe campa, la droite à Cheuron, & la gauche à l'Iſere. Je repris alors mon ancien camp de Montmelian ; & au lieu d'un détachement de quinze cents hommes, que j'avois tenu auparavant dans les Bauges, j'y envoyai ſix bataillons & deux cents dragons. Je laiſſai quelques bataillons pour la conſervation de ma communication avec le Galibier par la Maurienne.

L'armée des ennemis étoit compoſée de cinquante-quatre bataillons, & d'environ ſoixante eſcadrons ; la nôtre de quarante-quatre bataillons & vingt-quatre eſcadrons : j'entends ce qui étoit en deçà des montagnes dans le Duché de Savoie ; car je n'y comprends pas ce que les ennemis avoient laiſſé pour garder leur camp retranché près d'Exiles & des autres poſtes, non plus que ce que, par la même raiſon, nous avions laiſſé auprès de Briançon, de Queyras, &c.

Notre cavalerie qui, en se retirant de Conflans à Montmelian, avoit été suivie par quelques escadrons ennemis, & des Houssards, tomba en quelque désordre; mais à l'arrivée du sieur de Cilly, Lieutenant Général, lequel y accourut, tout cessa, & il y eut très-peu de perte. M. de Prades, Brigadier, se retira à Seissel, avec un régiment de Dragons, pour défendre le Rhône : je lui envoyai aussi un détachement d'infanterie. 1711.

Les ennemis ne pouvant me déposter de Montmelian qu'en se rendant maîtres des Bauges, & par là des hauteurs qui dominoient mon camp, détacherent le Général Sumjungen, qui s'avança d'abord au Chastelard : le sieur de Maulevrier, qui étoit posté à l'Abbaye d'Aillon, ne crut pas pouvoir s'y maintenir, & se retira devers mon camp; sur quoi les ennemis gagnerent le col & les bois de la Linde, d'où je ne pouvois plus les empêcher de venir à la Thuile, & sur les hauteurs de Mont-

1711. melian : ainsi ne pouvant avec prudence rester plus long-temps dans mon camp, je me retirai le 21 Juillet au matin, & campai, le cul à des montagnes, sur le bord de la plaine, depuis Chapareillan jusqu'à Saint-Bardaux à une demi-lieue de Chambery, d'où j'eus soin d'évacuer tout ce que nous y avions de magasins.

Je restai un jour entier dans ce camp pour faire voir aux ennemis que nous ne fuyions pas ; & le 23 j'allai prendre le camp de Barraux, à une lieue & demie de Montmelian.

Je l'avois reconnu deux ans auparavant, dans l'intention de le prendre alors si les ennemis s'étoient rendus maîtres des Bauges : ma droite étoit sur des hauteurs auprès de l'Isere, ma gauche à une chaîne de montagnes très-escarpées, au haut desquelles cependant j'avois un poste de deux cents hommes qu'il étoit impossible d'en chasser : j'avois avec moi trente-cinq bataillons, & quoique le poste fût tout des plus excellens, je fi

ravailler en diligence à de bons retran-
hemens, afin d'être en état de faire de 1711.
gros détachemens s'il en étoit besoin.

J'envoyai M. de Cilly, Lieutenant Général, avec ma cavalerie & huit cents hommes de pied derriere les Echelles, pour empêcher les ennemis de faire des courses du côté de Lyon : je mis le sieur Cadrieu, Maréchal de camp, auprès du château d'Entremont, avec quinze cents hommes de pied & quelques Dragons, pour que les Partis-bleus ne pussent se glisser dans le voisinage de Grenoble, & infester nos derrieres.

La position où j'étois, couvroit Barraux & Grenoble, & je conservois, par le moyen d'un pont que j'avois fait sur l'Isere à Pontchara, ma communication avec la Maurienne & Briançon. Pour cet effet, j'avois placé vis-à-vis de Montmelian quatre bataillons & un régiment de Dragons, afin d'observer les mouvemens des ennemis, & d'empêcher qu'ils ne pussent refaire le pont que j'avois dé-

truit en me retirant. Je mis deux ba-
1711. taillons à Aiguebelle, où commence l'entrée de la Maurienne : ils devoient tenir un détachement de cent hommes vis-à-vis de Fréterive, & avoir continuellement des partis au dessus de Conflans, pour observer ce qui se passoit sur les derrieres des ennemis. Comme l'Arc n'étoit point encore guayable, je me contentai d'ordonner des patrouilles, & je laissai trois bataillons pour la garde de Saint-Jean & de Valoire. J'avois des chemins bien accommodés pour me porter diligemment de mon pont à Aiguebelle, à Saint-Jean & à la Grave, moyennant quoi j'étois sûr de ne point être surpris, ni devancé par les ennemis, à moins que tous les Commandans des troupes, qui faisoient ma chaîne, ne s'endormissent de concert.

Comme le camp de M. de Cilly n'étoit pas assez considérable pour arrêter les ennemis s'ils y marchoient en force, j'envoyai ordre que les Milices Bour-

geoises de Lyon montassent de grosses gardes au pont de la ville sur le Rhône, 1711. en attendant que les vingt-cinq escadrons, qui avoient ordre de venir d'Alsace, y fussent arrivés.

L'armée ennemie parut le 28 dans la plaine vis-à-vis de nous, & se campa auprès du château des Marches, la droite près l'Abbaye de Miannes, & la gauche auprès de Francin, à un quart de lieu en deçà de Montmelian : comme ils étoient obligés de suivre l'Isere, le canon que nous avions placé à la Chavane, causa assez de mal à leurs colonnes. Les ennemis envoyerent prendre possession de Chambery, & toute la cavalerie s'y campa.

Au bout de quelques jours, mes retranchemens étant finis, je détachai dix bataillons de notre camp pour la Croix-d'Aiguebelle & Aiguebelle, afin de n'avoir aucune inquiétude pour la Maurienne, d'autant que les rivieres commençoient à devenir guayables.

Le 8 du mois de Septembre, l'armée
1711. ennemie décampa du château des Marches, & reprit la route de Saint-Pierre-d'Albigny & de Conflans, pour regagner ensuite le Piémont par le même chemin qu'ils étoient venus. J'avois calculé que, vu notre position & celle des ennemis, je pourrois arriver sur Exilles plusieurs jours avant eux, & qu'étant une fois placé, j'en ferois le siege sans craindre que la place pût être secourue ; j'avois fait secrétement en conséquence toutes les dispositions ; & dès que je vis les ennemis en marche, sous prétexte de craindre pour ma ligne de la Maurienne, je poussai nombre de bataillons vers Aiguebelle & Saint-Jean. Voici mon arrangement.

Messieurs d'Asfeld & de Dillon devoient partir le 13 d'auprès de Briançon avec quatorze bataillons & un régiment de Dragons, & se trouver le 16 vis-à-vis du camp de Saint-Colomban de l'autre côté de la Doire. M. de

Broglie devoit partir en même temps de S. Martin-d'Arc, avec douze bataillons, remonter la Haute-Maurienne, gagner le petit Mont-Cenis, & s'emparer des Tétines & de la Touille, & se trouver, ledit jour 16, au dessous du camp de S. Colomban, donnant à connoître son arrivée par des fusées & des fumées. M. d'Asfeld devoit passer la Doire, au dessous de Chaumont, monter aux Ramals, & par-là attaquer M. de la Roque, en même temps que M. de Broglie attaqueroit par les hauteurs.

1711.

Il n'étoit pas naturel de croire que le Comte de la Roque voulût demeurer dans une si mauvaise situation, où il courroit risque d'être pris avec toutes ses troupes. Ainsi, indubitablement, il se seroit retiré devers Suze, & nous aurions fait le siege d'Exilles : mais la vivacité du Marquis de Broglie, ou plutôt le desir de faire tout, sans que d'autres y eussent part, fut cause que l'af-

faire échoua, dans le temps qu'elle
1711. avoit, pour ainsi dire, réussi.

Broglie, au lieu de régler ses marches, selon que je lui avois marqué, & d'arriver le 16 à la Touille, y arriva le 15, à la pointe du jour : il reconnut les retranchemens des ennemis. Le 16, au matin, sans attendre de nouvelles de MM. d'Asfeld & Dillon, il attaqua la redoute des quatre Dents. Quelques Soldats & Officiers y entrerent ; mais, comme les ennemis n'étoient point attaqués par les Ramals, d'Asfeld ne pouvant encore être arrivé, ils jetterent toutes leurs troupes devers Broglie, & l'obligerent à cesser l'attaque, après lui avoir tué ou blessé cent soixante hommes : il se retira ensuite en Maurienne. S'il étoit resté jusqu'au lendemain, malgré son échec, tout réussissoit ; car M. d'Asfeld étoit arrivé le 16 au Puy de Pragelas, & s'étoit, dans l'instant, avancé au col d'Argueil, vis-à-vis d'Exilles. Il avoit même avancé un gros

létachement, pour reconnoître les en-
iemis, & faire les dispositions pour 1711.
ttaquer le lendemain. Le Comte de la Roque se voyant pressé par les manœu-
res de M. d'Asfeld, & ne sachant pas
a retraite du Marquis de Broglie, aban-
onna le 16, au soir, ses retranche-
iens, jetta son canon dans le ruisseau,
t entrer trois cents hommes dans Exil-
es, & se retira au delà du Ravin de
Claret, près de Jaillon, afin d'y attendre
es secours qui lui venoient de Savoie,
u du moins empêcher qu'on ne pût
ouper la communication entre lui &
uze. M. d'Asfeld n'ayant aucune nou-
elle de Broglie, & sachant seulement,
ar le bruit des paysans, qu'il avoit
ttaqué, & avoit été repoussé, ne crut
as devoir passer la Doire avec ses qua-
orze bataillons, & se placer entre Exil-
es & Suze, crainte que le gros de l'ar-
née des ennemis, qui revenoit à tire
'aîle, ne lui tombât sur le corps. Il
esta donc au-dessus de Chaumont,

1711. jusqu'au 17, à cinq heures après midi, dans l'espérance qu'il apprendroit quelque chose de M. de Broglie; mais voyant que le Comte de la Roque, mieux informé de la retraite de Broglie, & renforcé de cinq ou six bataillons, rentroit dans le camp de S. Colomban, il se retira au Puy de Pragelas, & ensuite au Cotte-Plane, mettant sa gauche à Oulx. Je le fis joindre par les troupes de M. de Broglie, & y arrivai moi-même, le 25 Septembre, avec le reste de l'armée; de maniere que j'y avois cinquante bataillons, & dix-sept escadrons: j'étendis ma droite dans la vallée de Pragelas.

Je peux dire que jamais projet n'avoit été mieux concerté, & n'auroit été plus glorieux pour les armes du Roi, puisque, dans le temps que le Duc de Savoie avoit compté nous en imposer par la supériorité de troupes, & même entamer la France, nous lui enlevions une Place, qui faisoit la sûreté de ses

ropres Etats au delà des Monts : nous
urions peut-être même pris Feneſtrelle. 1711.
J'avois laiſſé M. de Cilly en Savoie
vec ſept bataillons, & le reſte de ma
Cavalerie. Les ennemis acheverent le
6, de repaſſer le Petit S. Bernard;
vers la fin du mois, le Corps de
Roque ſe trouva augmenté juſqu'à
ente bataillons. Je reſtai dans ce camp
uſqu'au 12 Octobre, que je remarchai
Sezanne; d'où, le 14, je repaſſai le
Mont Genevre, & allai camper au pont
e Serviere, près Briançon.

Je renvoyai quelques troupes en Savoie, de celles qui y devoient hiverer; & M. d'Asfeld prit auſſi la route
e la vallée de Barcelonette, avec celes qui étoient deſtinées pour la Provence. Il marcha aux barricades, au
delà du col de l'Argentiere. Les ennemis, à ſon approche, les abandonnerent, & ſe retirerent auprès de la planche,
où ils avoient des retranchemens gardés par deux bataillons, & nombre de bar-

bets. M. d'Asfeld les y fit attaquer ; &
1711. & après un combat d'une heure & de
mie, il les en chassa, & les poursuivi
jusqu'auprès de Démont. Il amena en
suite de la vallée de Sture nombre d'ô
tages pour la contribution, & reprit pa
la vallée de Barcelonette le chemin d
Provence.

Le sieur le Guerchois, Maréchal d
camp, étoit entré en même temps dan
la vallée de Mayre, avoit forcé de
retranchemens gardés par un bataillo
& des paysans, & avoit pareillemen
ramené des ôtages. Le sieur de Cilly
Lieutenant Général, devoit entrer dan
la vallée d'Aoust, avec seize bataillons
& la cavalerie ; mais il tomba une
prodigieuse quantité de neiges, qu'i
fut obligé de mettre ses troupes en quar
tiers, sans rien entreprendre. A la fi
du mois d'Octobre, je séparai totale-
ment l'armée, & arrivai à la Cour a
commencement de Novembre.

Je ne puis omettre une aventure très-

xtraordinaire, qui arriva à Lyon, vers
e mois de Septembre : l'on avoit cou- 1711.
ume de ſonner une cloche, pour avertir
eux qui étoient de l'autre côté du pont
u Rhône, que l'on alloit fermer les
ortes. Plus de trente mille perſonnes
toient à ſe promener : le Sergent, qui
ardoit la porte, ſonna la cloche une
eure plutôt que de coutume, ſur
uoi tout le monde s'empreſſa de ren-
er : le Sergent, qui avoit ſes vues,
nt la barriere fermée, pour attraper
uelque argent; de maniere que la foule
augmentant, ceux qui étoient les plus
rès de la barriere, furent tellement
reſſés, qu'il y en eut plus de mille
'étouffés, ou griévement bleſſés. Un
aroſſe & des chevaux, qui s'y trou-
erent, furent écraſés : en un mot, ce
it une choſe affreuſe que de voir les
nonceaux de corps entaſſés les uns ſur
es autres, & cela dans un inſtant. Le
ergent fut arrêté, on lui fit ſon pro-
ès, & il fut rompu vif.

Au mois de Février, mourut Ma-
1712. dame la Dauphine ; huit jours après
le Dauphin son mari ; & au bout d
trois semaines, le nouveau petit Dau
phin mourut aussi. Ils furent tous troi
inhumés ensemble à S. Denis. La pert
de Monseigneur le Dauphin fut très
sensible à la France ; car elle envisageo
son regne futur, comme devant être
sinon la fin, du moins l'adoucissemen
de ses miseres. Il est certain que jama
Prince ne joignit ensemble plus de re
ligion, & plus d'esprit ; il sembloit qu
la nature avoit pris plaisir à le dédom
mager par-là d'avoir si mal partagé so
corps, qui étoit difforme. Il étoit d'u
tempérament très-colere ; mais il éto
tellement venu à bout de se surmonter
qu'il n'en paroissoit plus rien au dehors
il étoit fort enclin aux plaisirs ; mais
piété lui défendit toujours les illicites
& le porta à s'abstenir souvent des pl
permis. Quoiqu'il aimât fort sa femme
elle ne le put jamais déranger de s

ıeures de prieres & de lecture : sa cha- 1712.
ité étoit telle, qu'il se refusoit mille
ommodités pour donner aux pauvres.
l poussa si loin le pardon des injures,
& l'amour du prochain, qu'il risqua sa
ropre réputation, plutôt que de parler
ontre des calomniateurs, & même de
aisser paroître aucun mécontentement
ontre eux. Je l'ai vu recevoir ces per-
onnes avec autant de politesse & d'ami-
ié, que s'ils ne s'étoient jamais écartés
les regles de la vérité, & du respect
ju'ils lui devoient. Quoique j'eusse l'hon-
eur de sa confiance, il ne s'est jamais
ermis de me parler de leur mauvaise
onduite, tant il étoit en garde contre
out ce qui pouvoit blesser la charité
hrétienne : en un mot, il faisoit à Dieu
ın sacrifice continuel de toutes les tra-
erses & mortifications qu'il essuyoit. Il
voit un très-bon sens & une grande
énétration, aimoit fort la lecture, &
a conversation des gens de mérite &
nstruits. En cela, il avoit en vue de

se rendre capable de bien gouverner,
1712. pour faire le bonheur de ses peuples
lorsqu'il seroit sur le Trône : mais la
Divine Providence, soit pour récompenser ce Héros chrétien, ou pour nous priver d'un Prince dont nous n'étions pas dignes, le fit passer de cette vie mortelle à une éternité bienheureuse, dans la fleur de son âge, n'ayant que trente ans lorsqu'il mourut.

L'âge avancé de Louis XIV, & l'extrême enfance du Dauphin, qui n'avoit que deux ans, furent cause que beaucoup de personnes presserent fort le Roi de faire un testament, & de nommer une Régence, afin d'éviter les troubles qui, sans cela, pourroient arriver. Le Roi en parla à M. de Harlay, qui avoit été Premier Président du Parlement de Paris, homme d'une sagesse & d'une probité distinguées, & qui s'étoit démis volontairement. Il eut ordre de travailler à un projet, qui pût être le plus conforme aux Loix du Royaume, & au bien de

l'Eta

l'Etat. M. de Harlay, étant très-valétudinaire, se servit de son fils, Conseiller d'Etat, pour rédiger par écrit toutes les pensées qui lui venoient. Celui-ci, qui avoit de l'esprit & beaucoup d'imagination, mais peu de solidité, établit pour principe fondamental, que le Roi d'Espagne, oncle du jeune Dauphin, devoit être son Tuteur, & Régent du Royaume; mais, comme S. M. C. ne pouvoit s'absenter de ses propres Etats, il nommoit le Cardinal Deljudicé, pour gouverner la France en son nom, & sous son autorité. Il porta au Roi ce projet de la part de son pere; mais ou le trouva si extraordinaire, qu'à la seule lecture il fut mis de côté. M. de Harlay le fils ne laissa pourtant pas de s'imaginer que le Roi pourroit s'y conformer; & afin de s'en faire un mérite auprès du Roi d'Espagne, il s'en ouvrit au Cardinal Deljudicé, lorsqu'en 1714 il vint en France de la part de S. M. C. Le Roi le sut, & pensa l'envoyer à la

1712.

Baſtille. Le Duc d'Orléans en fut auſſi
1712. informé ; mais il ne lui en a témoigné d'autre reſſentiment, que de ne lui pas donner de l'emploi dans le Miniſtere.

Je retournai dans le mois de Juin reprendre le commandement de l'armée du Dauphiné : je commençai par viſiter la Savoie, & m'approchai de Geneve avec quelques troupes, pour donner jalouſie au canton de Berne, &, par-là, tâcher de le rendre plus traitable envers les autres cantons, avec leſquels il n'étoit pas d'accord. Enſuite je me rendis à Briançon. Comme le Traité de paix qu'on négocioit en Angleterre, étoit fort avancé, le Duc de Savoie n'avoit point fait cette campagne de projets contre nous ; au contraire, de crainte des Allemands, il avoit mis la plupart de ſes troupes en garniſon : ainſi je crus qu'il convenoit de ſe porter avec l'armée de l'autre côté du Mont Genevre, tant pour vivre aux dépens du pays, que l'on devoit céder à ce

Prince, que pour épargner le nôtre. Je m'ébranlai le 11 Juillet, pour passer les Alpes; & le 12, je me campai au Sault d'Oulx, avec quarante-un bataillons & neuf escadrons de Dragons, appuyant ma droite au Duc dans la vallée de Pragel.s, & ma gauche à Oulx. Les ennemis mirent dans les retranchemens de S. Colomban dix-huit bataillons, cinq auprès de Fenestrelle, & le reste de leur armée fut répandu depuis Exilles, jusqu'à Suze. Nous restâmes dans cette position, jusqu'au 6 de Septembre, que nous remarchâmes à Sezanne, & le lendemain au Pont de Cervieres. 1712.

J'aurois pu trouver à Oulx de la subsistance encore plus long-temps; mais j'avois projetté de faire, par un autre côté, une course dans la plaine de Piémont; & j'avois deux motifs en cela: l'un étoit, qu'en cas que les ennemis se déplaçassent d'auprès d'Exilles, pour courir après moi, je pourrois facilement, par une marche forcée, me retrouver

en deux jours à portée d'investir cette
1712. Place ; l'autre, qu'au pis aller, si les ennemis ne faisoient point de mouvement, je leverois des contributions, & ferois voir au Roi la facilité qu'il y avoit de percer au delà des Alpes.

Le même jour que j'arrivai à Briançon, vingt escadrons y arriverent pareillement, au grand étonnement de notre Infanterie & des gens du pays, qui n'avoient jamais vu de camp de Cavalerie.

Je me mis en marche le 8 Septembre, & passai par les cols des Ayes & d'Issoire, dans la vallée de Queyras, d'où je détachai MM. d'Arenes & de Cilly, Lieutenans Généraux, avec ma Cavalerie, & dix bataillons. Le sieur de Cadrieu, Maréchal de camp, qui marchoit devant avec cent Dragons, vingt-cinq compagnies de Grenadiers & autant de Piquets, descendit par le col de Lagnel, dans la vallée de S. Pierre, chassa quelques détachemens ennemis

qui défendoient les retranchemens, & campa à S. Pierre. MM. d'Arennes & de Cilly s'y avancerent : le premier y resta avec les bataillons, & le dernier marcha avec la Cavalerie & le détachement de M. de Cadrieu. Il laissa son Infanterie à Venasco, sur le bord de la plaine de Piémont, où il entra avec la Cavalerie : il trouva deux régimens de Cavalerie des ennemis, qu'il chargea, & fit quelques prisonniers; mais le gros de la Cavalerie ennemie s'étant mis en marche de ces côtés-là, il ne jugea pas à propos de poursuivre plus loin que Villa-novera, & se contenta d'envoyer force partis dans les bourgs & villages à la ronde, afin de prendre des ôtages pour la contribution : ils en ramenerent beaucoup, & nous en tirâmes cinquante mille écus. Dans l'action qu'il eut, nous eûmes une quarantaine de Cavaliers de tués, & vingt de blessés. La perte des ennemis étoit plus grande.

1712.

Je m'étois avancé avec le gros de

1712. l'Infanterie à la Chana, auprès du Château-Dauphin, & M. d'Asfeld avoit en même temps marché par le col de l'Argentiere, forcé les barricades & mis Démont à l'obéissance; &, ayant débouché dans la plaine de Coni, il y avoit ramassé beaucoup d'ôtages, & étoit revenu ensuite dans la vallée de Barcelonette.

M. de Cilly, après être revenu à Venasco, envoya un gros détachement dans la vallée de Mayre, qui en ramena nombre d'ôtages. Un autre détachement descendit dans la vallée du Pô, & y mit tout à contribution jusqu'à Barges.

Etant de retour au pont de Servieres, je fis partir dix bataillons pour le Roussillon, où ils devoient être aux ordres du Comte de Fiennes. La campagne finit vers les derniers jours d'Octobre; & ayant séparé l'armée, je retournai à Grenoble, & de-là à la Cour.

Pendant cet été, les affaires en Flandre changerent totalement de face : au

commencement de la campagne, le Prince Eugene y avoit attaqué le Quesnoy. 1712.

Pendant ce siege, Mylord Bolingbroke étant venu en France, pour finir le Traité de paix, & ayant tout réglé, la Reine d'Angleterre envoya ordre au Duc d'Ormond, son Général, de cesser tout acte d'hostilité. Ainsi, après la prise du Quesnoy, il déclara au Prince Eugene les ordres qu'il avoit de la Reine, & qu'il alloit faire publier l'armistice. Le reste des Généraux, aussi bien que celui de l'Empereur, ne voulurent pas l'accepter : ainsi Ormond se retira avec ses troupes à Gand, & envoya, selon l'article préliminaire, quelques bataillons prendre possession de Dunkerque. De toutes les troupes étrangeres, payées par la Reine, il n'y eut que celles de Holstein qui le suivirent : le reste refusa de lui obéir.

Le Prince Eugene, pour montrer aux Alliés qu'il étoit en état de pousser les

conquêtes, malgré l'abandon des An-
1712. glois, s'avança à Landrecy, qu'il assiégea. Le Maréchal de Villars eut ordre de tâcher de secourir la place : l'opération n'étoit pas facile ; mais, heureusement, sur ce qu'il s'étoit approché de la Sambre, les ennemis en firent de même avec toutes leurs troupes, laissant seulement à Denain, sur l'Escaut, dix-huit bataillons & quelques escadrons, pour conserver ce poste nécessaire pour la sûreté de leurs convois; car tout leur venoit de Douay & de Tournay. Le Maréchal de Villars fit la nuit une contre-marche, & se porta diligemment sur l'Escaut, y fit jetter des ponts, passa cette riviere, & attaqua le corps campé à Denain, qu'il défit totalement. Le Prince Eugene venoit au secours; mais l'affaire se trouva finie avant qu'il pût arriver. Il voulut, de désespoir, faire attaquer les ponts de l'Escaut, auprès de Denain : il y perdit plus de mille hommes, & cela très-

inutilement ; car, quand on lui auroit abandonné les ponts, il n'en auroit pas 1712.
plus osé passer l'Escaut devant l'armée du Roi. Le Prince Eugene, malgré cet échec, vouloit continuer son siege; mais les Députés des Etats généraux l'obligerent de le lever, & de se retirer à Mons. Le Maréchal de Villars prit Douay, & ensuite Bouchain & le Quesnoy; ce qui détermina les Hollandois à ne plus refuser la paix que la France proposoit, & que la Reine d'Angleterre approuvoit.

Après être revenu à la Cour, j'eus ordre d'en repartir dès le mois de Novembre. Le Comte de Fiennes, ayant marché avec six mille hommes pour secourir Gironne, que les ennemis tenoient bloqué, les trouva si bien postés à la Côte-Rouge, & de plus si supérieurs en nombre, qu'il se crut trop heureux de pouvoir regagner le Roussillon sans échec. Sur cela, le Roi craignant que, faute de vivres, Gironne ne se perdît,

résolut de m'y envoyer avec une armée
1712. suffisante pour réussir. Je me rendis à Perpignan le 10 Décembre, après m'être arrêté quelques jours à Montpellier pour concerter avec M. de Basville les secours dont j'avois besoin pour mon expédition, & qu'il me fournit. Les troupes qui devoient composer mon armée, venant d'Allemagne, du Dauphiné & de Provence, ne purent arriver que le 23 & le 26. Je campai en front de bandiere au Boulou, avec trente-quatre bataillons, quarante-un escadrons & trente pieces de canon. La subsistance pour les hommes & pour les bêtes étoit très-difficile, attendu la saison & qu'il nous falloit traverser quinze mortelles lieues de pays ennemi & difficile. Nous avions rassemblé une espece de flotte qui devoit nous côtoyer, afin de nous fournir ce dont nous avions besoin; mais l'on n'est jamais sûr de rien, quand on dépend des vents.

Le 28 nous marchâmes du Boulou,

& paſsâmes les Pyrénées : nous allâmes 1712.
camper à la Jonquieres, premier village
de Catalogne. Le 29, nous marchâmes à
Figuieres, où nous mîmes la droite &
la gauche à Alfar : nous ſéjournâmes le
30, afin de faire venir de Roſes, du pain
& de l'avoine. Le 31, nous paſsâmes la
Fluvia, & nous campâmes à Armantera.

Le Comte de Staremberg, ayant appris
que je venois au ſecours de Gironne,
avoit fait marcher au blocus la plupart
des troupes qui étoient en Catalogne,
& s'y étoit rendu lui-même : il avoit
trente-ſix bataillons & trente ſept eſcadrons.

Je remarchai le 2 Janvier d'Armantera, & allai camper à Vergès ſur le Ter, 1713.
à trois lieues du camp des ennemis, &
à quatre de Gironne. Dès le ſoir, je
fis faire trois décharges de mon artillerie, afin de faire ſavoir mon arrivée au
Marquis de Brancas qui y commandoit.
Comme je ſavois que le poſte de la Côte-Rouge, qu'occupoient les ennemis, étoit

encore meilleur par la nature du terrein,
1713. que par les retranchemens qu'ils y avoient faits, je crus qu'ils ne falloit pas songer à les attaquer par là, quoique ce fût le plus commode pour y arriver, étant le grand chemin qui va en deçà du Ter à Gironne : si l'on vouloit se rejetter sur la droite, l'on tomboit dans de grandes montagnes, où les ennemis auroient pu nous chicaner plus long-temps que nous n'aurions eu de vivres ; ainsi je me déterminai à marcher au secours de la place par l'autre côté du Ter. Comme il falloit pour cela avoir quatre jours de pain, attendu que le tour étoit grand à cause des montagnes, je résolus d'attendre mon biscuit, qui devoit venir débarquer à l'Escale ; & cependant je feignis de n'avoir d'autres vues que d'attaquer la Côte-Rouge.

En arrivant au camp de Vergés, je fis passer le Ter à un détachement de six cents chevaux, afin d'éloigner les Miclets & quelques troupes de cava-

lerie qui y paroiſſoient, & j'avançai pareillement du côté de l'armée ennemie un détachement pour avoir des nouvelles. 1713.

Le Comte de Staremberg ſe doutant bien que je prendrois le parti de paſſer le Ter, & craignant qu'en ce cas ſa retraite ne pût ſe faire ſans riſque, décampa à l'entrée de la nuit, & quittant la Côte-Rouge, repaſſa le pont Mayor, d'où, avant le jour, il prit le chemin d'Oſtalric, abandonnant quelques pieces de canon & des munitions de guerre & de bouche. Je ne fus informé que le matin aſſez tard de cette marche; j'envoyai auſſi-tôt M. de Cilly, Lieutenant Général, avec deux brigades d'infanterie & tous mes Dragons, pour occuper la Côte-Rouge & établir une communication avec Gironne: je m'étendis enſuite ſur une ligne depuis Vergés, en remontant le Ter, & reſtai en cette ſituation juſqu'à ce que j'euſſe totalement ravitaillé la place, où il ne reſtoit

1713. plus aucune ſorte de vivres; j'en changeai auſſi la garniſon, qui paroiſſoit plus morte que vive.

Nous travaillâmes tant, que le 21 Janvier l'approviſionnement de Gironne fut fini; après quoi je décampai de Vergès, & me retirai à Figuieres, où je laiſſai le Comte de Fiennes avec une vingtaine de bataillons & autant d'eſcadrons, afin de prendre des quartiers en Lampourdan. Je renvoyai le reſte des troupes dans les différentes Provinces, d'où elles étoient venues, & puis je m'en retournai à la Cour, où j'arrivai le 5 Février 1713.

M. Voyſin m'avoit propoſé de raſer Gironne après l'avoir ſecouru, ſous prétexte d'épargner la dépenſe d'une garniſon; mais en effet c'étoit pour ôter aux Eſpagnols une place de plus ſur notre frontiere; je lui dis que je ne le pouvois exécuter ſans un ordre exprès de la main du Roi. Quand j'en parlai à Sa Majeſté, je vis qu'Elle le ſouhaitoit

ıſſi ; mais l'ordre que je demandois
ıi repugnoit, & je ne crus pas devoir 1713.
ı'expoſer à l'indignation de S. M. C.
ıns avoir mon excuſe en bonne forme;
inſi l'on ne m'en parla plus.

A mon arrivée, je trouvai que
:s articles de paix étoient ſur le
oint d'être réglés, & que l'on cédoit
ı Duc de Savoie toutes les vallées au-
elà du Mont-Genevre, comme ſi elles
'étoient d'aucune valeur; je les con-
oiſſois rrop bien pour ne pas me croire
bligé de repréſenter au Roi, qu'il ne
onvenoit pas d'abandonner un ſi grand
: ſi bon pays, ſans tâcher au moins d'avoir
ıuelque eſpece d'équivalent. Je conſeillai
lonc de demander la vallée de Barce-
onnette, qui nous étoit un grand
ıvantage pour la facilité de nos navettes
ur cette frontiere, & pour défendre
'entrée de la Provence & du Dauphiné.
Le Roi & les Miniſtres n'avoient nulle
envie de faire la propoſition, de crainte
que cela ne retardât la concluſion de

la paix ; mais enfin j'insistai si fort qu'c
1713. y consentit. Le Duc de Savoie, qui, c
son côté, craignoit que s'il faisoit
difficile, les autres Alliés ne signasse
sans lui, & qui de plus ne connoissc
pas l'importance de ce qu'on lui demai
doit, ne fit aucune difficulté; & de cet
maniere, la France, en perdant Exill
& Fenestrelle, a gagné une vallée trè
abondante & composée de douze Con
munautés.

Enfin, le 11 Avril la paix fut sign
à Utrecht, entre la France, l'Espagn
l'Angleterre, la Hollande, la Savoi
le Portugal & la Prusse; Mais l'Emp
reur & l'Empire n'y entrerent pas. I
Cour de Vienne a toujours eu la coi
tume de ne pas vouloir accéder au
différents traités en même temps qu
les autres Couronnes, croyant par-
montrer la supériorité de sa grandeur
de sa puissance, quoique dans le fon
elle ne puisse jamais soutenir long-tem
seule la guerre.

Il n'y eut donc plus de guerre que 1713.
r le Rhin, où le Maréchal de Villars
ommanda à la place du Maréchal d'Har-
ourt, qui avoit eu une attaque d'apo-
exie. D'abord il fit le siege de Landau,
puis celui de Fribourg, sans que le
rince Eugene, qui étoit de beaucoup
férieur en nombre, & qui se tenoit
os & couvert derriere les lignes d'Etlin-
uen, donnât le moindre signe de vie.
'armée du Roi étoit de deux cents ba-
illons & de trois cents escadrons. Sur
 fin de la campagne, les deux Géné-
ux eurent des conférences, & puis
 congrès se tint l'hiver à Rastat, où
 paix fut signée.

J'avois cédé au mois de Mai mon
égiment d'infanterie à mon fils aîné,
fin qu'il pût servir la campagne avec
lus d'agrément; il en avoit déja
ait deux avec moi.

L'Angleterre & la Hollande avoient
fait un traité particulier pour l'évacuation
de la Catalogne, signé le 14 Mars 1713,

& les Plénipotentiaires de l'Empere
1713. l'avoient ensuite signé. Il y étoit por
que les Alliés retireroient toutes leu
troupes de cette Province, & la reme
troient entre les mains du Roi d'E
pagne, Philippe V. En effet le Com
de Staremberg remit Tarragone & O
talric, & au mois de Décembre 171
s'embarqua à Barcelonne avec toutes s
troupes. Les peuples de cette ville, ma
gré les conseils de Staremberg & d
Cardinal de Sala, leur Evêque, ne vou
lurent jamais se soumettre à S. M. C
à moins que préalablement on ne leu
promît de leur conserver tous leurs priv
leges. Ils résolurent donc de se défendre
& ordonnerent au Gouverneur de Ca
donne, qui étoit Catalan, de ne poin
livrer cette place aux Espagnols, malgr
l'ordre qu'en avoit donné Staremberg.

Par les termes du traité, Staremberg
étoit non-seulement obligé d'évacuer
mais aussi de livrer à S. M. C. toute
les places de Catalogne, & de ne s

'erver que Barcelone ou Tarragone
on choix, lesquelles même en s'em- 1713.
rquant il devoit aussi livrer. A la
ité le sieur de Grimaldi, Lieutenant-
énéral Espagnol, ayant été envoyé vers
aremberg, pour concerter l'exécution
traité, en fit une espece de nou-
au, dans lequel il omit le terme de
rer; ce qui servit de prétexte à Starem-
rg, pour ne pas obliger les Barce-
nois à ouvrir leurs portes, ainsi qu'il
uroit dû selon le traité signé en
ollande.

A mesure que les Impériaux se reti-
ient, le Duc de Popoly s'avança en
atalogne, & fit sommer Barcelone
se soumettre; mais les habitans ne
ulant rien écouter, l'armée de S. M. C.
avança auprès de la ville pour la blo-
ier, en attendant que l'on pût avoir
ttirail nécessaire pour le siege. L'Es-
igne en étoit dépourvue; ainsi le Roi
rdonna qu'on fournît à S. M. C. de
os places & magasins tout ce qu'Elle

1713. demanderoit, & envoya le ſieur Ducaſſ Lieutenant Général de Marine, ave deux vaiſſeaux de ligne pour comman der la flotte Eſpagnole, deſtinée pou bloquer Barcelone par mer.

1714. Au commencement de cette ann mourut la Reine d'Eſpagne; ſur qu le Roi réſolut de m'envoyer à M drid, ſous prétexte d'un complimen mais en effet pour déterminer cet Cour à ne plus différer de ſigner paix avec la Hollande. Il s'agiſſoit d'u Principauté en Flandre, que le R d'Eſpagne vouloit abſolument donne la Princeſſe des Urſins. Les Anglois les Hollandois, que cela ne regardo pas, y avoient conſenti; mais l'Emp reur, à qui la ſouveraineté des Pays-B étoit cédée, ne voulut jamais en enten dre parler. Toutefois les Hollandois qui ſe trouvoient alors maîtres de Flandre, offroient de la mettre en po ſeſſion de cette petite Principauté; ma cela ne ſatisfit pas le Roi d'Eſpagne

i vouloit que, par le traité de paix,
s'engageassent à l'y maintenir; ce que 1714.
Etats Généraux refuserent : sur quoi
M. C. donna ordre à ses Plénipo-
itiaires de ne pas signer la paix avec
x, qu'à cette condition. Les Hollandois
mmerent le Roi de la parole qu'il
ır avoit donnée : savoir; que le Roi
ı petit fils feroit la paix avec eux aux
nditions déjà réglées, dont la garan-
: de la Principauté pour la Princesse
s Ursins n'avoit jamais été un article.
ɔilà donc le principal motif de mon
yage à Madrid. J'avois de plus ordre,
cas que le Roi d'Espagne signât la
ix, de concerter avec lui les moyens
: réduire Barcelone, & d'offrir une
mée Françoise, à condition toutefois
ı'elle seroit commandée par un Général
ı Roi.

Avant que de me faire partir, on
ıgea à propos d'envoyer un courier en
spagne. La surprise fut grande, quand
ar le retour on apprit que S. M. C.

prioit ſon grand-pere de ne me poi
1714. envoyer à Madrid, mais de me fai
aller en droiture à l'armée devant Barc
lone ; cette expédition lui étant pl
néceſſaire qu'un compliment de cond
léance. Les Ambaſſadeurs de Hollan
firent en même temps de très-viv
plaintes, ſur ce que S. M. C. les jouoi
& inſiſterent toujours ſur les engag
mens que le Roi avoit pris avec eu
ſur quoi, non-ſeulement le Roi m'o
donna de ne point partir, mais écriv
au Roi d'Eſpagne, qu'il ne donneroit,
troupes, ni vaiſſeaux, ni aucuns ſecou
pour le ſiege de Barcelone, juſqu'à
qu'il eût ſigné la paix avec la Holland

Trois mois s'écoulerent ſans répon
de Madrid. Orry qui gouvernoit l'E
pagne ſous la Princeſſe des Urſins, al
au camp devant Barcelone, afin d
voir s'il étoit poſſible de faire ce ſieg
ſans le ſecours de la France, & e
même temps le Cardinal Deljudicé fu
envoyé à Paris, pour veiller à tout c

i se passeroit, & tâcher d'empêcher Roi de prendre des mesures con- 1714.
ires aux vues de S. M. C. Mais enfin ry n'ayant point trouvé praticable de ssir sans les secours de la France, Roi d'Espagne, au mois de Juin, ivit par un courier au Roi, pour con-tir à tout ce qu'il voudroit, & lui voya les ordres nécessaires pour les nipotentiaires Espagnols à Utrecht : oressa en même temps le Roi de faire partir au plutôt; ainsi j'eus re de me rendre à Barcelone, & i fit mettre en marche les troupes nçoises destinées pour cette expé-on,

Je partis donc le 22 Juin, & en ant à Narbonne, je reçus un courier S. M. C. avec la patente de Géné-ssime, & une instruction sur la ma-re dont je devois me conduire à gard des Barcelonois; il y étoit mar-é, qu'en cas qu'ils demandassent à ituler avant l'ouverture de la tran-

chée, je ne m'engageasse qu'à de bo
1714. offices de ma part, auprès de leur Princ
pour avoir la vie sauve; mais si u
fois j'avois commencé les travaux & l
batteries, il m'étoit absolument défen
de les recevoir autrement qu'à discrétio
Cet ordre me parut si extraordinair
si peu chrétien, & si contraire même a
intérêts de S. M. C. que je dépêch
sur le champ au Roi, son grand-per
pour savoir ses intentions; j'en eus po
réponse, la liberté de faire ce que
jugerois à propos. J'écrivis aussi à M
drid, pour représenter mes raisons; m
tout ce que je pus en obtenir, fut
promettre mes bons offices après l'o
verture de la tranchée, & le canon
batterie. Je ne fus nullement surpris
ces sentimens de la Cour de Madri
car depuis l'avénement du Roi Philippe
à la couronne, elle avoit toujours sui
des maximes de hauteur, & par-là s'ét
souvent trouvée à deux doigts du pr
cipice, par les mécontentemens q
ce

ela caufoit : jamais les Miniftres ne
arloient que de la grandeur de ce Mo- 1714.
arque, de la juftice de fa caufe & de
indignité de ceux qui ofoient l'attaquer:
ous ceux qui s'étoient révoltés devoient
:re paffés au fil de l'épée; tous ceux
ui ne prenoient pas parti contre fon
compétiteur, devoient être traités en
nnemis, & ceux qui l'affiftoient, n'é-
ient cenfés que d'avoir fait leur devoir,
ns que S. M. C. leur en dût tenir le
oindre compte. Si les Miniftres & les
énéraux du Roi d'Efpagne avoient tenu
ı langage plus moderé, ainfi qu'il
mbloit que la prudence le demandât,
ırcelone auroit capitulé d'abord après
départ des Impériaux; mais comme
adrid & le Duc de Popoly ne par-
ient publiquement que de fac & de
rde, les peuples devinrent furieux &
:fefpérés : à la vérité Popoly avoit
ıe haine perfonnelle & bien fondée
ntre les Barcelonois, à caufe des
fultes qu'ils avoient faites à fa femme,

lorſque l'Archiduc prit la ville en 1705.

1714. J'arrivai au camp devant Barcelone le 7 Juillet : le Duc de Popoly me remit le commandement, & partit trois jours après pour s'en retourner à Madrid.

Orry étoit à l'armée, & c'étoit à ma priere que le Roi avoit exigé de S. M. C. qu'il y feroit : incertain ſi les états, qu'on m'avoit envoyés des préparatifs immenſes pour le ſiege, étoient conformes à la vérité, je voulois qu'Orry y fût préſent, ſachant bien que le tenant auprès de moi, il n'omettroit rien pour me faire fournir ce dont je pourrois avoir beſoin. Mais après avoir reconnu que nous avions de tout en abondance & qu'il n'y avoit uniquement que l'argent qui pourroit nous manquer, en cas d'un long ſiege, je conſentis au départ d'Orry pour Madrid, d'autant qu'il n'y avoit que lui en Eſpagne qui pût trouver les fonds néceſſaires.

Quelques jours avant de partir, i

1714.

ı'avoit proposé de rester au service du
.oi d'Espagne, après la prise de Bar-
elone : il m'assûroit que S. M. C.
ıe donneroit le commandement géné-
ıl de toutes ses armées ; que je serois
plus son Vicaire-général dans la Cou-
ınne d'Arragon, & que j'aurois des
ıpointemens & pensions convenables.
rejettai absolument la proposition ;
parce qu'étant devenu François, &
fficier de la Couronne, il ne me con-
noit pas d'admettre une telle pensée ;
je regardois tout établissement en
pagne, comme chose fort en l'air,
sujet continuellement aux caprices
une Cour de tout temps orageuse. Il
laissa pas que de me presser encore,
me dit que la proposition en seroit
te au Roi par S. M. C. sans me com-
ettre en rien. Je le refusai net, l'assû-
ıt qu'après les obligations que j'avois
Roi son grand-pere, je ne le quit-
rois jamais, à moins qu'il ne me
ıassât de son service.

L'armée étoit composée de cinquante
1714. bataillons François & de vingt Espagnols, & de cinquante-un escadrons : nous avions de plus quinze bataillons en Lampourdan ou à Girone, & huit escadrons pour contenir le pays ; environ la valeur de quinze autres bataillons & de trente escadrons, répandus du côté de Tarragone, d'Ygualada & de la plaine de Vic, pour contenir les Miquelets.

La garnison de Barcelone étoit de seize mille hommes partagés en plusieurs régimens, tant d'étrangers que de Miquelets, & de la Députation.

Je trouvai dans notre parc d'artillerie quatre-vingt-sept pieces de gros canon dont vingt de trente-six & trente-trois mortiers : plus de quinze cens milliers de poudre, & tout en profusion de ce que l'on peut imaginer pour un siege ; ainsi il ne fut plus question que de voir par où nous attaquerions la place Le côté du Montjouy auroit été

ès-difficile, par rapport au canon que
s ennemis auroient pu établir à mi- 1714.
ôte, pour enfiler nos tranchées, & les
attre à revers, outre que, par-là, le
lacis de la ville cachoit les bastions,
: que le fossé y est très-profond.

Le front, qui regardoit les Capucins,
oit non-seulement de cinq bastions,
ais faisoit encore des angles rentrans;
: nous aurions eu de la peine à avan-
r sous un si gros feu.

Je me déterminai donc au côté de
Marine, qui regarde le Besos, at-
ndu que le front n'étoit que de trois
stions, dont les courtines élevées don-
ient beaucoup de prise au canon, &
ie le fossé n'avoit que six pieds de
ofondeur. Les approches en étoient
aucoup plus faciles, par rapport à de
tites buttes, derriere lesquelles l'on
uvoit mettre plusieurs bataillons à
uvert : de plus, notre parc d'artillerie
trouvoit tout à portée; au lieu que,
r-tout ailleurs, il nous auroit fallu

un temps infini, pour en transporter
1714. tout l'attirail. A la vérité, le terrein étoit
fort bas, &, en cas de pluie, il y auroit
eu force boue; mais la saison faisoit espérer un temps sec.

Le 12 Juillet, nous fîmes l'ouverture de la tranchée, avec dix bataillons, dix compagnies de Grenadiers d'augmentation, & trois cents chevaux. La nuit étoit si courte, qu'on ne put étendre la parallele aussi loin qu'on avoit résolu, de maniere que la gauche ne put être appuyée à la mer, selon ce qu'on avoit projetté.

Le lendemain, à une heure après midi, les Rebelles firent de ce côté-là une sortie de quatre mille hommes de pied, & de trois cents chevaux. Leur Cavalerie coula le long de la mer, jusqu'en arriere de notre parallele, & tua quelques Travailleurs : leur Infanterie s'avança aussi jusques sur le boyau; mais nos Grenadiers & nos Piquets y étant accourus, les repousserent vivement. Nos

trois cents chevaux s'avancerent en même temps à toutes jambes, chargerent les ennemis, leur tuerent soixante Cavaliers sur la place, prirent un Lieutenant-Colonel, & les poursuivirent jusqu'aux palissades du chemin couvert. Environ six mille Rebelles sortirent en même temps du chemin couvert, & marcherent en bataille à notre parallele; mais nos dix bataillons s'étant ébranlés de derriere le rideau, les obligerent, dans l'instant, de rentrer dans la place, avec très-grosse perte de leur côté. Nous n'eûmes dans cette action, qui fut longue & vive, qu'une cinquantaine de Soldats tués ou blessés. Le mauvais succès de cette sortie rebuta la garnison, qui n'en fit plus de considérable le reste du siege. 1714.

J'avois oublié de dire, que le 8 nous vîmes au large une flotte de cinquante voiles; sur quoi le sieur de Bellefontaine, Lieutenant Général, qui, depuis la maladie du sieur Ducasse, comman-

doit notre armée navale, mit à la voile
1714. pour aller à ſa rencontre. La nuit ſurvint avant qu'il pût la joindre; & le lendemain, cette flotte tâcha de percer dans Barcelone. Le ſieur de Bellefontaine prit une vingtaine de bâtimens, & une frégate; mais trente bâtimens, & trois frégates entrerent dans le port : ils étoient chargés de vivres, & venoient de Mayorque.

Le 25 Juillet, nos batteries commencerent à faire feu : il y avoit quatre-vingt pieces de canon; elles tirerent ſur les baſtions de Porteneuve, de Sainte-Claire & du Levant. Le 30, on fit le logement du chemin couvert avec fort peu de perte, attendu que les tranchées n'en étoient qu'à dix toiſes des angles ſaillans, & qu'il n'y avoit dedans aucunes traverſes. Le lendemain, les ennemis voulurent eſſayer d'en rechaſſer nos troupes; mais ils furent repouſſés avec perte.

Le Marquis Delpoal, homme de con-

lition, Catalan, qui se trouvoit dans es montagnes, à la tête des Miquelets, 1714.
ésolut de tenter le secours de la place. Pour cet effet, il assembla, du côté du Haut-Lauzanes, neuf à dix mille hommes. Je me contentai de renforcer les sieurs de Bracamonté, de Montemar & de Gonzales, qui se tenoient dans a plaine de Vic, avec ordre, dès qu'ils y trouveroient jour, d'attaquer les Rebelles.

Le 12 Août, y ayant breche au bastion de Sainte-Claire, & la mine sous l'angle flanqué du bastion de Porteneuve étant prête, je fis attaquer les deux susdits bastions. Nos gens y entrerent d'abord sans résistance, & travaillerent au logement; mais, au bout d'une demi-heure, les ennemis y revinrent, & nous en chasserent. Nous n'y eûmes pourtant qu'environ cent cinquante hommes de tués, ou de blessés.

Le 13, à huit heures du soir, je fis rattaquer le bastion de Sainte-Claire;

1714. nos gens y entrerent, & s'y logerent quoiqu'avec beaucoup de perte & d peine, à cauſe de la ſupériorité du rem part intérieur qui en fermoit la gorge Le lendemain, à midi, après que l tranchée eut été relevée, les aſſiégés re ſortirent, & rechaſſerent nos troupe du baſtion : nous eûmes dans cette affair près de mille hommes tués ou bleſſés.

La vigoureuſe réſiſtance des ennemi me détermina à ne plus haſarder d pareilles attaques; mais auſſi il étoit dif ficile de ſavoir comment on pourroi autrement ſe rendre maître de la place Nos Ingénieurs, qui ne ſavoient que le regles ordinaires de l'art, ne voyoien plus qu'un étang, &, pour toute reſ ſource, me propoſerent de donner u aſſaut général à une breche de trent toiſes, qu'il y avoit à la Courtine, entr Porteneuve & Sainte-Claire. On voyoi bien que la tête devoit avoir tourné à quiconque pouvoit faire une pareille pro poſition; car les flancs étoient dans leu

entier, la breche minée, & de plus il
y avoit derriere un très-bon retranche- 1714.
ment, outre deux coupures sur le rempart, aux deux côtés de la breche. Enfin, après m'être bien promené, & y avoir bien pensé, je me déterminai à ouvrir tellement le front de l'attaque, que l'on put, pour ainsi dire, y entrer en bataille. Ainsi, sans m'exposer à de nouveaux échecs, j'allois sûrement en besogne : j'avançai donc quelques batteries, & m'armai de patience contre tous les discours des Officiers de l'armée, qui s'ennuyoient fort de la longueur du siege.

Pendant ce temps, j'avois ordonné au sieur de Bracamonté de ravitailler le château de Bergues, qui, faute de vivres, étoit sur le point de tomber entre les mains des Rebelles. Il marcha pour cet effet avec six cents hommes de pied & cinq cents chevaux, & introduisit son convoi. Delpoal avoit résolu de l'attaquer à son retour, & s'étoit posté à un

défilé avec trois mille hommes. Bracamonté l'attaqua, le battit, & lui en tua trois cents ſur la place. Deux autres corps de Rebelles voulurent encore lui boucher le retour; mais il les défit pareillement, & leur tua auſſi beaucoup de monde.

1714.

Delpoal ayant, après cela, raſſemblé juſqu'à douze mille hommes, deſcendit des grandes montagnes juſqu'à Olſa, à ſix lieues de notre camp. Je crus qu'il convenoit de ne pas laiſſer groſſir la pelote davantage, ni de les laiſſer approcher de nous. Pour cet effet, je détachai le Marquis d'Arpajon, Maréchal de camp, avec quatre bataillons François, & deux cents chevaux, pour aller joindre, près de Martorel, le Marquis de Thouy, Capitaine Général, qui pouvoit avoir environ douze cents hommes. Montemart & Gonſales devoient marcher de leur côté, & attaquer tous en même temps le corps des Rebelles. Ceux-ci, enhardis par leur nombre, deſ-

endirent plus avant dans la plaine, & 1714.
inrent à Teraſſa & Sabadelle, puis à
amanat : nos détachemens s'y porterent.
e Comte de Montemart y arriva le
remier avec neuf cents hommes de
ied & cinq cents chevaux, attaqua
)elpoal, le battit, & le pourſuivit juſ-
u'aux grandes montagnes, où tous les
Iiquelets & Soumettans ſe jetterent,
: enſuite retournerent chez eux. Thouy
: Gonſales trouverent auſſi de leur
ôté quelques gros de Rebelles, qu'ils
éfirent. Nous n'y eûmes pas vingt hom-
ıes de tués ou bleſſés : il en coûta
ux Rebelles près de mille hommes de
ıés ou pris.

Le ſieur de Moragas, Maréchal de
amp de l'Archiduc, étoit venu en
ıême temps du côté de la plaine de
'ic, avec trois mille Miquelets; mais
Bracamonté l'obligea de ſe retirer avec
précipitation. Le Marquis Delpoal tâcha
le raſſembler encore du monde ; mais
es Soumettans ne voulurent pas s'aven-

turer ; ainſi il ne put avoir qu'environ
1714. trois mille Miquelets. Le Comte d
Montemart courut ſus avec ſa vivacit
ordinaire, le joignit auprès de Mont
ſerat, l'attaqua dans le plus haut de
montagnes eſcarpées, le mit totale
ment en déroute, lui tua cent cinquant
hommes ſur la place, & en prit ſoixante
que l'on fit pendre ſur le champ. De
poal reparut encore peu de jours après
& entra par ſurpriſe dans la ville c
Mareſſa. Un petit bataillon Eſpagnol
qui y étoit, ſe retira dans le réduit
où il ſe défendit à merveille : toutefc
il auroit été pris, ſi le Comte de Mo
temart n'y fût accouru. Les Rebelles
dont il étoit la terreur, ſe retirere
avec précipitation, abandonnant leu
bleſſés & leurs proviſions.

Comme nos breches avançoient for
& que je comptois qu'elles feroient da
peu de jours en état de pouvoir donn
l'aſſaut général, je crus devoir céder au
inſtances de tous les Officiers Générau

qui me pressoient de faire sommer la
place. Naturellement une telle démarche 1714.
me répugnoit : toutefois, pour n'avoir
point à me reprocher l'effusion de sang,
j'ordonnai, le 3 de Septembre, au Lieutenant Général de tranchée, de faire dire
à ceux de la ville, qu'ils eussent à m'envoyer des Députés. Deux heures après
qu'il leur eut signifié mon Message,
un Officier parut sur une breche, pour
demander si les Députés devoient être
Militaires, ou des Habitans de la ville :
on lui répondit que cela nous étoit égal,
pourvu que ce fussent gens en qui ils
eussent confiance ; sur quoi l'Officier
dit que M. de Villaroel, qui étoit Général des Barcelonois, n'avoit pas le
pouvoir de donner réponse sur pareille
matiere, & qu'on alloit assembler les
Conseils pour délibérer.

Le 6 Septembre, un Officier ennemi
demanda à parler au Général de la tranchée. M. d'Asfeld, Lieutenant Général,
s'avança à la tête des Sappes ; alors

cet Officier lut à haute voix un papier
1714. qu'il tenoit à la main, dont le contenu
étoit, que les trois Corps souverains de Barcelone, s'étant assemblés en conseil avoient résolu de ne faire, ni écoute aucune proposition pour rendre la place Ensuite l'Officier dit à M. d'Asfeld *Vostra Excellentia quiero algo mas* Votre Excellence souhaite-t-elle quelqu chose de plus ? M. d'Asfeld ne daign pas répondre, & fit dans l'instant recom mencer notre Artillerie.

L'obstination de ces peuples étc d'autant plus surprenante, qu'il y avc sept breches au corps de la place ; qu n'y avoit nulle possibilité de secours, que même ils n'avoient plus de vivre Ils voulurent faire sortir les femme mais je défendis qu'on les laissât appr cher, & j'ordonnai même qu'on tir dessus.

Le Roi d'Espagne, qui venoit de co clure son mariage avec la Princesse Parme, me donna ordre de faire part

ıcontinent huit gros vaiſſeaux, pour
ller à Genes chercher la nouvelle Reine. 1724.
e ne jugeai pas à propos de le faire,
'autant que je ſavois qu'il y avoit à
Iayorque quarante bâtimens chargés de
ıutes ſortes de proviſions, prêts à mettre
la voile, pour tâcher d'entrer dans
arcelone. Ainſi je différai le départ de
:tte eſcadre, juſqu'après la priſe de la
lace.

Enfin, toutes les breches étant très-
:aticables, & toutes les diſpoſitions
ʼant été faites pour l'aſſaut général, les
oupes deſtinées pour les différentes at-
ques partirent du camp le 10 Septem-
:e, après la nuit fermée, & ſe place-
:nt en colonnes aux débouchés qu'on
:ur avoit marqués dans la tranchée: celles
ui devoient être pour la réſerve, occu-
erent le terrein qui leur étoit aſſigné à
: queue.

M. de Dillon, qui étoit Lieutenant
Général de tranchée, commandoit la
roite de l'attaque; & M. de Cilly, qui

le devoit relever le lendemain, fut charg
1714. de la gauche.

Le 11, à la pointe du jour, le sign fut donné par une d.charge de dix pi ces de canon, & de vingt mortier. toutes les troupes déboucherent da l'inſtant, & monterent à l'aſſaut : to fut emporté avec peu de réſiſtance, ho au baſtion du Levant, où les Rebell tinrent ferme, jusqu'à ce que M. Cilly les eût fait attaquer par la gorg Tout ce qui ſe trouva dans les trois b tions fut égorgé : les retranchemens, q tenoient depuis le baſtion de Porte-neu jusqu'à la Courtine, entre le baſtion M.di & celui du Levant, furent en portés avec la même rapidité; après qu l'on s'étendit dans les Egliſes, maiſo & places voiſines, afin de pouvoir e ſuite ſe porter avec quelque ordre da le reſte de la ville.

Les Chefs des Rebelles ayant, ſur bruit de l'attaque, raſſemblé toute garniſon, vinrent pour attaquer not

ıuche ; mais ils la trouverent ſi bien
ɔſtée, qu'ils ſe contenterent d'y laiſſer 1714.
uelques troupes, pour ſe maintenir au-
:ès du Palais, & ſe porterent avec le
:os, du côté du baſtion de Saint-Pierre.
os gens s'en étoient emparés, mais
ʼoient négligé d'occuper le Couvent des
eligieuſes de S. Pierre, qui dominoit
ıut le rempart de ce côté-là ; de ma-
ere que les ennemis s'en étant ſaiſis,
; firent de-là un ſi gros feu ſur ceux
ıi étoient ſur le rempatt, & à la gorge
ı baſtion, qu'il fallut l'abandonner. Les
ebelles s'y avancerent, & tournerent
canon : on remarcha à eux, on les
chaſſa pluſieurs fois ; mais le Couvent
npêchoit que nos gens ne puſſent s'y
aintenir, & il falloit auſſi-tôt en reve-
r. Quoique j'euſſe défendu qu'on n'en-
eprît rien de plus de ce côté-là, je ne
ıs de long-temps retenir l'ardeur in-
iſcrete de quelques Officiers Généraux.
. la fin, j'y allai moi-même, & me
ːſtreignis à garder par ma droite le

baſtion de Porte-neuve, en attendan
1714. que je fiſſe attaquer de nouveau le reſt
de la ville.

Le feu, durant tout ce temps, fu
continuel & terrible, juſqu'à trois heure
après midi que les ennemis rappellerent
Ils m'envoyerent trois Députés pour capi
tuler. Je leur répondis qu'il n'étoit plu
temps; que nous étions dans la vill
maîtres de tout paſſer au fil de l'épée
& qu'ainſi je n'écouterois point d'autre
propoſitions de leur part que celles de ſ
ſoumettre à la diſcrétion de S. M. C
& d'implorer ſa clémence. Ils voulure
d'abord parler d'un ton fier; mais voyar
que cela ne leur réuſſiſſoit pas, ils vou
lurent m'engager à traiter avec eux, e
me propoſant la reddition de l'Iſle d
Majorque, à condition qu'on conſerve
roit aux uns & aux autres leurs privi
léges. Je n'écoutai pas plus cette propo
ſition que les autres; & enfin les ayan
renvoyés à la ville pour y faire connoîtr
mes intentions, ils revinrent le lende

nain matin, & se soumirent à tout ce
u'il me plut d'ordonner. Je leur promis 1714.
lors la vie, & même qu'il n'y auroit
icun pillage; ce que je faisois pour con-
erver au Roi d'Espagne une ville floris-
nte & riche, dont il pouvoit, par ce
noyen, tirer de grands secours dans la
iite.

Je ne voulus pas ce jour-là faire occu-
er par nos troupes le reste de la ville,
e crainte que la nuit arrivant avant que
eusse pu tout arranger, le désordre &
pillage ne s'ensuivissent: je jugeai donc
propos de cacher à tout le monde ce
ue je venois de conclure avec les Dépu-
s, & je feignis de vouloir tout disposer
our l'attaque générale le lendemain. Je
dire aux Rebelles de bien garder leurs
rricades & retranchemens: toutefois
soir je fis prendre possession du Mont-
uy. Le 13 au matin les Rebelles se reti-
rent de tous leurs postes; & nos trou-
es ayant battu la générale, marcherent

1714. au travers des rues aux quartiers qui leu furent assignés, avec un tel ordre, qu pas un Soldat ne s'écarta des rangs. Le habitans étoient dans leurs maisons, leur boutiques & les rues, à voir passer no troupes comme dans un temps de paix chose peut-être incroyable qu'un si granc calme succédât dans l'instant à un si gran trouble; chose encore plus merveilleus qu'une ville prise d'assaut ne fut pas pil lée : l'on ne peut l'attribuer qu'à Dieu car tout le pouvoir des hommes n'auro jamais pu contenir le Soldat.

Cette action n'auroit pas coûté deu cents hommes, sans les manœuvres qu l'on fit mal-à-propos du côté du bastio de S. Pierre. Nous eûmes près de deu mille hommes de tués ou de blessés la perte des Rebelles ne monta pas à plu de six cents hommes ce jour-là.

Messieurs de Dillon & de Cilly firen tout ce qu'on peut attendre d'Officie de courage & de tête; & il faut rendi

tte justice à toutes les troupes en géné-
l, qu'elles s'y comporterent avec beau- 1714.
up de valeur.

Nous eûmes durant ce siege dix mille mmes de tués ou de blessés : les habi-is en eurent environ six mille.

Dès que Barcelone fut pris, je fis rcher le Comte de Montemar à Car-nne avec quelques bataillons pour ndre possession de cette place, en tu de l'ordre que j'en fis donner à la putation : le Gouverneur ouvrit ses tes, à condition que ceux qui vou-ient rester dans le pays auroient leur don, & que ceux qui voudroient se rer ailleurs avec leurs effets en au-ent la permission. Le Marquis Del-l, & plusieurs autres, s'y étoient és exprès, afin de jouir de la capitu-on. La Cour de Madrid ne fut pas itente de ce que je venois d'accorder eux qui étoient dans Cardonne; mais rus que, vu la bonté de la la place

dans un pays de difficile abord, & vu l
1714. saison avancée, il convenoit mieux a
service de S. M. C. de soumettre au plu
tôt toute la Catalogne.

Dès que j'eus désarmé tous les habi
tans de Barcelone, j'abolis par un décre
la Députation & toute l'ancienne form
de Gouvernement; j'en établis un nou
veau sous le nom d'Administration &
de Junte, ordonnant que la police s
feroit à l'avenir selon les Loix de Castill
Le Roi d'Espagne auroit souhaité qu
j'eusse resté quelque temps en Cata
logne, afin de remettre toutes chos
en bon ordre; mais une pareille com
mission ne pouvoit me convenir: outr
que ma santé étoit très-mauvaise, ayan
eu souvent des accès de fievre, & avan
& pendant le siege de Barcelone, j'éto
de plus si épuisé par les fatigues, qu
je n'avois plus la force de rien faire. J
suppliai donc le Roi d'Espagne de nom
mer un Commandant général de la Prin
cipaut

ipauté, & le choix tomba ſur le Prince
e Tzerclas, qui commandoit alors en 1714.
Arragon.

Je fis publier un ban, ſur peine de
mort, pour que tous les peuples de
Catalogne euſſent à remettre leurs armes,
à l'exception des Gentilshommes à qui
je permettois d'en garder un certain
nombre chez eux. Je donnai en même
temps de ſi bons ordres aux Comman-
dans des différens quartiers, que la
choſe s'exécuta auſſi exactement qu'il
étoit poſſible, du moins perſonne n'oſa
en garder chez ſoi; & s'ils ne les re-
mettoient pas, ils avoient grand ſoin de
les cacher dans quelques cavernes.

Croyant qu'il étoit néceſſaire de faire
un exemple des principaux boute-feux
des Barcelonois, afin d'intimider ceux
qui oſeroient penſer à exciter de nou-
veaux troubles, j'en envoyai vingt au
château d'Alicante, pour être enfermés
toute leur vie: je fis auſſi embarquer
pour Gênes l'Evêque d'Albaraſin, &

deux cents Prêtres ou Religieux, avec
1714. défense à eux, sous peine de la vie, de jamais remettre le pied dans les terres de la domination de S. M. C.

Je renvoyai dans leurs habitations ordinaires tout le gros des Bas-Officiers & Soldats Catalans de la garnison, leur ayant auparavant fait prêter serment de fidélité. A l'égard des Castillans, Arragonois & Valenciens qui se trouvoient parmi eux, j'écrivis à S. M. C. de vouloir bien les renvoyer aussi chez eux, ou les faire passer à Ceuta, pour y servir contre les Maures.

Après avoir réglé les quartiers d'hiver, & fait partir vingt bataillons François pour retourner dans le Royaume, je remis le commandement de l'armée & du pays au Chevalier d'Asfeld, en attendant l'arrivée de Tzerclas : je partis ensuite pour Madrid, passant par le Royaume de Valence, où j'étois bien aise de me faire rendre compte des terres que j'y avois.

J'arrivai à Madrid le 28 Octobre, & e repartis le 4 Novemb... ...'en re- 1714.
:ourner en France. Sur mon chemin, à ſeize lieues de Madrid, le Roi d'Eſpagne n'envoya Orry, pour conférer avec moi ſur l'expédition de Majorque, que ce Prince vouloit abſolument entreprendre. Le Roi, à qui il en avoit écrit, s'en remettoit entiérement à ma déciſion, tant ſur le projet que ſur le temps de l'exécution, & ſur le nombre de troupes néceſſaires. Orry me preſſa d'y aller moi-même; mais ne le pouvant, à cauſe de ma ſanté, je nommai à ma place le Chevalier d'Asfeld, dont je connoiſſois la capacité. Je réglai donc tout avec Orry, & puis je continuai mon voyage. D'Asfeld conduiſit l'affaire à merveille; & dès qu'il eut débarqué dans l'Iſle de Majorque, Palma & tout le pays ſe ſoumit.

Après mon retour d'Eſpagne, je repris la conduite des affaires du Roi Jacques, dont je m'étois mêlé depuis 1708, &

dont le siege de Barcelone m'avoit dé-
1714. tenu pendant six mois ; mais pour les mieux faire comprendre, il est nécessaire de reprendre les choses de plus loin, n'ayant pas voulu jusqu'à présent interrompre la suite de ce qui regardoit les opérations militaires.

A la fin de 1710, l'Abbé (*a*) Gautier, dont la Cour de France se servoit pour traiter en secret de la paix avec l'Angleterre, vint me trouver à Saint-Germain de la part du Comte d'Oxford, nouvellement fait Grand-Trésorier. Le Marquis de Torcy me l'envoya, & me marqua que je pouvois prendre confiance en lui. En effet, il me dit qu'il avoit ordre de me parler sur les affaires du Roi Jacques, & de concerter avec moi les moyens de parvenir à son rétablissement; mais qu'avant d'entrer en matiere, il avoit ordre d'exiger promesse, 1.° que personne à Saint-Germain n'en

(*a*) J'ai parlé ci-devant de l'Abbé Gautier.

auroit connoiſſance, pas même la Reine;
2.° que la Reine Anne jouiroit tranquillement de la Couronne ſa vie durant, moyennant qu'elle en aſſurât la poſſeſſion à ſon frere après ſa mort; 1714.
3.° que l'on donneroit les aſſurances ſuffiſantes pour la conſervation de la Religion Anglicane & des Libertés du Royaume. A tout cela il eſt facile de croire que je conſentis volontiers, & je le lui fis confirmer par le Roi Jacques, à qui je le menai pour cet effet. Après ces préliminaires, nous entrâmes dans le détail des moyens de parvenir au but; mais l'Abbé ne put, pour cette premiere fois, entrer dans un grand détail, attendu que le Tréſorier ne lui avoit pas encore bien expliqué ſes intentions; & que même préalablement à tout il falloit que la paix fût conclue, ſans quoi le miniſtere préſent n'oſeroit entamer une matiere ſi délicate à ménager. Quoiqu'il me parût que l'un n'empêchoit pas l'autre, néanmoins pour faire voir que nous ne vou-

lions rien omettre, pour montrer notre
1714. bonne foi, nous écrivîmes à tous les Jacobites de se joindre à la Cour ; ce qui ne contribua pas peu à rendre le parti de la Reine si supérieur dans la Chambre-Basse, que tout s'y passa selon ses desirs.

Gautier me dit, avant de s'en retourner à Londres, que le Comte d'Oxford lui ordonnoit de m'assurer, que pendant cet été on enverroit le projet, & que, si je n'étois pas à la Cour, on me le feroit tenir à l'armée, attendu que l'on ne vouloit se fier qu'à moi. Pour qu'on pût répondre au projet, sans perte de temps, nous convînmes que le Roi Jacques, sous prétexte de faire le tour de la France, se trouveroit au commencement d'Août en Dauphiné où je devois commander l'armée, & y demeureroit avec moi le plus qu'il pourroit. En effet, ce Prince y vint ; mais je ne reçus point les papiers en question, & jusqu'à l'hiver je n'en entendis plus parler ; Gautier seulement m'écrivit qu'il arriveroit bientôt avec des instructions satisfaisantes.

Gautier revenu en France, je crus qu'il me parleroit plus clair; mais il 1714.
me dit ſeulement qu'il falloit encore avoir patience juſqu'à ce que l'on pût conclure totalement la paix; que le moindre vent des bonnes intentions de la Reine Anne pour ſon frere donneroit matiere aux Whigs de s'écrier hautement contre la Cour, & pourroit non-ſeulement détruire l'ouvrage néceſſaire de la paix, mais encore cauſer peut-être un bouleverſement dans le Miniſtere & dans l'Etat: que de plus, il falloit s'aſſûrer de l'armée, ce qui ne ſe pouvoit, que lorſque, la paix ſignée, on procéderoit à la réforme, & qu'alors il auroit attention à ne conſerver que les Officiers dont il ſeroit sûr.

Juſques-là ce raiſonnement paroiſſoit très-ſage; mais la paix conclue & publiée, & la réforme faite, le Tréſorier ne parla pas avec plus de clarté, ni avec plus de préciſion, & différoit de jour à autre de régler l'armée, malgré les ſol-

licitations du Duc d'Ormond, avec le-
1714. quel, à l'insçû d'Oxford, j'étois en commerce de lettres.

Les Jacobites, & autres bien intentionnés, pressoient aussi continuellement Oxford, de profiter du moment favorable; ils lui représentoient, que jamais il n'y avoit eu une Chambre Basse plus favorablement disposée, & qu'ainsi il n'y avoit qu'à leur proposer la révocation des actes en faveur d'Hanovre, & qu'indubitablement elle passeroit. Sa réponse étoit, qu'il falloit aller plus doucement en besogne; qu'il travailloit sérieusement à l'affaire, & que l'on ne se mît point en peine.

De cette manière, Oxford nous amusoit, & il étoit difficile d'y remédier: car, de rompre avec lui, ç'auroit été détruire tout, vu qu'il avoit le pouvoir en main, & gouvernoit absolument la Reine Anne: Il fallut donc feindre de se fier à lui; mais nous ne laissions pas de travailler sous main avec le Duc d'Ormond, &

ombre d'autres, afin de venir à bout e cette affaire par leur moyen, si Oxord nous manquoit. 1714.

Gautier étant revenu en 1713, après paix d'Angleterre, je le pressai trèsivement sur la lenteur, l'irrésolution & froid du Trésorier. Enfin, résolu de le iettre au pied du mur, après plusieurs ropositions que je lui fis, je le chargeai 'en faire une qui me paroissoit facile, sûre même l'unique, quoique d'abord elle emblât être un peu visionnaire. Je vouis que le Roi Jacques se rendît secrément, & seul auprès de la Reine sa œur, & qu'alors elle se rendît au Parment; qu'elle y expliquât le droit inontestable de son frere, & la résolution ù elle étoit de lui faire rendre ce qui lui ppartenoit par les Loix divines & huaines; mais qu'elle les assûrât en même emps qu'elle avoit pris ses mesures vec lui pour empêcher que la Religion Anglicane ne pût en aucune façon périliter par une telle action : qu'il étoit

réglé entr'eux, qu'elle jouiroit paiſibl
1714. ment de la Couronne pendant ſa vie,
qu'elle l'éleveroit comme ſon fils; qu'el
paſſeroit tels actes, qui ſeroient crus néc
ſaires pour la ſûreté de leur Religion
de leur liberté. Enſuite elle devoit, ſur
champ, le produire en plein Parlemen
& leur dire : » Meſſieurs, le voilà q
» vous promet lui-même de tenir invi
» lablement tout ce que j'ai avancé,
» d'en jurer l'obſervation; ainſi je vo
» requiers de révoquer dans l'inſtant l
» actes faits contre lui, & de le reco
» noître dans ce moment pour mon h
» ritier & votre maître futur, afin qu
» vous ſache quelque gré d'avoir co
» couru avec moi à ce que votre con
» cience, votre devoir & votre honne
» vous devroient avoir déjà inſpiré
Cette démarche imprévue auroit telle
ment étourdi les factieux, & charmé l
bien-intentionnés, qu'il n'y auroit certai
nement pas eu la moindre oppoſition
il n'y avoit pas lieu de douter que dan

'inſtant tout n'eût été fait ſelon les
ordres de la Reine; car il n'y auroit eu 1714.
perſonne qui n'eût été perſuadé que la
Reine avoit pris ſes meſures pour ſe
faire obéir; ainſi, d'un côté la crainte
du châtiment, & de l'autre, l'eſpérance de profiter d'un nouveau changement, auroient déterminé le Parlement à rétablir dans l'inſtant toutes
choſes dans l'ordre naturel, ſelon les
Loix fondamentales de l'Etat. Gautier,
bien inſtruit de cette propoſition, partit
de chez moi en Picardie pour l'Angleterre; mais quoiqu'il m'écrivît régulièrement, jamais je ne pus tirer de lui
aucune réponſe ſur cet article.

Enfin, voyant le temps s'écouler,
ſans qu'il parût aucun plan de la part
d'Oxford, & d'ailleurs apprenant que
la ſanté de la Reine Anne devenoit de
jour en jour plus mauvaiſe, je ſoupçonnai plus que jamais que le Tréſorier
nous trompoit, d'autant plus que je ſavois qu'il avoit écrit à l'Electeur d'Ha-

novre, & qu'il venoit d'envoyer à cette
1714. Cour son cousin Harlay. Je m'ouvris donc de cela à M. de Torci, Ministre des Affaires Etrangeres, & par qui passoit tout mon commerce avec Gautier & avec Oxford. Il tomba d'accord avec moi, que la conduite du Trésorier étoit fort extraordinaire; & nous résolûmes de lui écrire, pour lui représenter que la Reine Anne pouvoit manquer à toute heure, & qu'ainsi il étoit nécessaire qu'il nous fît savoir les mesures qu'il avoit prises en ce cas pour les intérêts du Roi Jacques, aussi-bien que les démarches que ce Prince devoit faire. Sa réponse fut, que, si la Reine venoit à mourir, les affaires du Roi Jacques & les leurs étoient perdues sans ressource. Jamais nous ne pûmes tirer autre chose de lui, ce qui prouvoit bien clairement sa fourberie; car s'il avoit eu véritablement les intentions qu'il nous avoit déclarées, auroit-il été si long-temps sans songer aux moyens de les effectuer? Auroit-il, pour

amour de lui-même & du parti Tory, 1714.
égligé de se précautionner contre la rage
es Whigs, qu'il savoit ne vouloir ja-
ıais lui pardonner, s'ils avoient une
ɔis le pouvoir en main ? Cette léthar-
e ne pouvoit venir de son manque de
ns, ou de courage ; personne n'en
oit plus que lui : ainsi il étoit mora-
ment certain que toutes les avances
'il nous avoit faites jusqu'à présent,
ıvoient eu pour motif que son propre
:érêt, afin de joindre les Jacobites aux
ɔrys, & par-là se rendre le plus fort
ıs le Parlement, & y faire approuver
paix. Dès qu'il en fut venu à bout,
ne songea plus qu'à se ménager avec
Cour d'Hanovre ; & quant au Roi
:ques, il l'amusoit de temps en temps
: quelque nouvelle proposition de
ıangement de Religion, ou du moins
:n faire semblant. La Cour de France,
ſſi-bien que nous, fut alors bien per-
ıdée qu'Oxford nous jouoit ; mais
nme elle avoit, par son moyen, fini

ſon affaire principale, elle s'en conſoloi
1714. aiſément.

Pour moi, je ſollicitai fortement l
Duc d'Ormond, & pluſieurs autres;
les exhortai à ſe réveiller de leur aſſou
piſſement, & à ſe précautionner cont
les malheurs qui leur arriveroient,
la Reine mouroit; je leur fis env
ſager que leur intérêt particulier éto
le même que celui du Roi Jacques
qu'il n'y avoit plus à balancer po
eux, qu'il falloit opter, ou d'être pe
dus, eux & leur parti, ou de rétablir
Prince. Convaincus de ce que nous le
mandions continuellement, ils s'évertu-
rent, & par le moyen de Madame M-
ham, ils déterminerent la Reine à re-
voyer le Grand Tréſorier, n'étant s
poſſible de conduire l'affaire à bien, t t
qu'il ſeroit en place. Elle congédia de
Oxford au commencement d'Août 17
Les autres Miniſtres ne doutoient p s
de pouvoir alors avancer leurs pro s
ſans obſtacle; mais le malheur vou u

qu'avant que le nouveau Miniſtere eût
ſeulement le temps de ſe reconnoître, 1714.
tout eſpoir de réuſſir s'évanouït par la
mort de la Reine, qui arriva le 12 Août
1714, quatre jours après le déplacement
du Comte d'Oxford. L'Electeur d'Ha-
novre fut dans l'inſtant proclamé Roi,
conformément à l'acte fait depuis la ré-
volution, & par ſes ordres tout fut
changé.

J'étois pour lors en Catalogne, trop
éloigné pour pouvoir, ni agir, ni
même donner des conſeils; & quand
j'aurois été à Paris, j'euſſe été fort em-
barraſſé attendu la conjoncture pré-
ſente des affaires. Ce n'étoit point notre
faute, ſi nous n'avions concerté aucun
arrangement, pour le cas qui venoit
d'arriver; & la France, quelque bonne
volonté qu'elle eût, n'étoit point en état
de riſquer une nouvelle guerre pour
ſoutenir les intérêts du jeune Roi. Nulles
meſures n'avoient été priſes, & ne pou-
voient même l'être de ce côté-ci de l'eau;

c'étoit aux bien-intentionnés en Angle-
1714. terre à nous prescrire tout ce que nou
devions faire, & n'étant point encor
les maîtres absolus, ils n'avoient pas e
le temps de s'arranger.

Dès que le Roi Jacques apprit la mor
de sa sœur, il partit en poste de Bar e
Lorraine, où, depuis la paix d'Utrecht
il faisoit sa résidence, & se rendit *in*
cognito à Paris, pour y consulter la Rein
sa mere & ses autres amis, bien résol
de passer ensuite dans l'Isle de la Grand
Bretagne, pour y revendiquer ses droit
La Cour de France, avertie de cette d
marche, lui envoya M. de Torci, po
lui persuader de s'en retourner d'où
étoit venu; & si les bonnes raisons r
prévaloient pas, il avoit ordre de l
déclarer qu'on ne pourroit se dispens
de l'y contraindre. Ainsi le Roi Jacqu
ne recevant aucunes nouvelles consolant
de ses amis d'Angleterre, où tout éto
alors dans la consternation, & ne s
chant pas même où il pourroit débarqu

ſûreté, ſe détermina à regagner Bar. Le Roi George partit d'Hanovre au 1714.
ɔis de Septembre ou d'Octobre, &
·iva à Londres, où il fut reçu avec
ıtes les démonſtrations poſſibles de joie.
lui auroit été facile, dans ces commen-
nens, de concilier les eſprits, ou du
ɔins d'empêcher que leur animoſité
lui fît aucun tort. Pour cela, il n'avoit
'à éviter de ſe déclarer pour aucun parti,
ʒarder tous les Anglois comme étant
ılement ſes ſujets, & ne diſtinguer que
ıx qui auroient le plus de naiſſance,
le plus d'attachement à ſa perſonne;
is, prévenu par les Whigs, il com-
nça d'abord par ôter toutes les charges
: Torys, & caſſa le Parlement, qui
ıoit de le reconnoître ſi unanimement.
-là les Torys prirent occaſion de ſe
ıier ſur le danger de l'Egliſe Angli-
e; les Miniſtres ne ceſſoient d'en par-
dans les chaires, & le peuple, animé
ces diſcours, & ſous main par les
obites, commença à s'aſſembler de

tous côtés, causant mille désordres, &
1714. refusant d'obéir aux ordres du Gouv-
nement. De plus, l'on ne cessoit e
répandre dans le public des libelles d-
famatoires contre le Roi George, cone
son fils & contre toute sa famille. A m
retour d'Espagne, je trouvai que l'oc-
sion paroissoit favorable pour les inté s
du Roi Jacques, & à cet effet nous -
voyâmes des Emissaires au Duc d'(-
mond, & aux principaux Seigneurs -
rys. L'argent fut répandu parmi les C i-
ciers réformés, & nous ne négligeâ s
rien de notre côté, tant pour re e
odieux le Roi George, que pour gag r
les cœurs de la Nation. Ormond, M ,
&c. nous assûroient que jamais s
peuples n'avoient été si bien dispo ;
que de dix, il y en avoit neuf co re
George, & par conséquent pour Jacq s;
& qu'ainsi pour peu qu'on voulût 1-
ger à une entreprise, il y avoit lieu d' re
assûré de la réussite. Sur cela, je pro-
sai qu'on tombât d'accord d'un ar

arqué pour faire un ſoulevement gé-
ral par tout le Royaume, & qu'on in- 1714.
quât un endroit où le Roi Jacques pût
rendre. Nous étions sûrs des Ecoſſois,
ii s'étoient déjà pourvus d'armes, &
ttendoient que le ſignal pour ſe dé-
irer. Mon projet étoit de profiter de la
njonćture préſente, n'y ayant que fort
u de troupes réglées dans toute l'Iſle,
je ne doutois pas que George, voyant
feu allumé aux quatre coins du
yaume, ne ſe trouvât dans un ſi fu-
ux embarras, qu'il ne ſauroit que
venir. J'étois de plus perſuadé que
tre deſſein ne pourroit réuſſir que par
e prompte révolution, c'eſt-à-dire,
'en trois ſemaines il falloit chaſſer
orge, ou que l'affaire ſeroit manquée,
endu que la France, ne voulant don-
r aucun ſecours de troupes, & les ſeuls
iglois devant finir l'ouvrage, George
trouveroit en état d'écraſer tout le
rti de Jacques, ſi on lui donnoit le
nps de faire venir des troupes de Hol-

1714. lande & d'Allemagne : outre que Geo
étant maître de toutes les places, il
roit ſur les Royaliſtes un avantage c
ſidérable, pour peu que l'affaire t
en longueur. J'avois beau preſſer (
mond & les autres, ils me répondoi
toujours que, malgré toute leur bo
volonté, & la diſpoſition favorable
eſprits, ils ne pouvoient, ni ne v
loient prendre les armes, jusqu'à ce
le Roi Jacques eût débarqué avec
corps de trois à quatre mille homn
En vain je leur repréſentois par lett
& par des perſonnes envoyées expr
que, quelques raiſons que nous euſſ
pu dire à la Cour de France, elle dem
roit ferme dans ſa réſolution de ne fou
aucuns ſecours publiquement, & qu'
il ne falloit plus parler de troupes ; l
réponſe étoit toujours la même.

1715. Au commencement de l'année 17
Milord Bolingbroke, contre qui
Chambre-Baſſe venoit d'intenter pro
pour crime de haute trahiſon, en mê

ıps que contre le Duc d'Ormond &
Comte d'Oxford, jugea à propos de 1715.
pas s'expoſer à l'animoſité du parti,
ſe ſauva en France. A ſon arrivée à
is, je le vis en ſecret, & il me con-
ıa la bonne diſpoſition des affaires
Angleterre; mais ne croyant pas
il convînt encore qu'il ſe mêlât pu-
ıuement des affaires du jeune Roi,
retira à Lyon, d'où, après quel-
s mois, nos amis lui manderent qu'il
à revenir à Paris; ce qu'il fit, &
s nous agîmes de concert en toutes
ſes. Le Roi Jacques, qu'il avoit vu
ar, lui avoit donné les Sceaux de Se-
aire d'Etat.

Cependant les déſordres continuoient
toutes parts en Angleterre; & les
ples non-ſeulement crioient publi-
ment contre le Gouvernement, mais
nancipoient auſſi en beaucoup d'en-
its à parler en faveur du Prétendant;
qui faiſoit que nombre de perſonnes,
t à S. Germain, qu'en Angleterre,

pressoient continuellement de faire qu-
1715. que entreprise, & blâmoient l'ind-
lence du Roi Jacques. Sur cela, j'écri
un Mémoire, que j'envoyai à Bar p
Milord Bolingbroke : il est à propos
l'insérer ici, il sera voir clairement l'é
des affaires.

» Beaucoup de personnes blâment
» Roi d'Angleterre de ce qu'il
» veut pas hasarder sa personne dans
» situation présente des affaires, & co-
» cluent que, cette conjoncture perdu,
» il n'en retrouvera jamais une si fa-
» rable, d'autant que George ne ma-
» quera pas de se procurer une bo
» armée; moyennant quoi, les To
» seront écrasés, ou forcés de se so-
» mettre.

» Je tombe d'accord que, d'abo
» ce raisonnement paroît juste; ma
» comme il ne convient pas à des g
» sensés de dire leur avis, ou de dé-
» der, sans examiner auparavant le fo
» des affaires, je vais les expliq

n peu de mots, & puis je dirai
anchement mon ſentiment. 1715.
, Le Roi n'a point d'ami, ni d'allié,
e qui il puiſſe eſpérer aucune aſſiſ-
ınce : ce n'eſt point faute d'avoir fait
s pas néceſſaires à cette fin ; mais
ırce que, d'ordinaire, les Princes ne
ıntéreſſent point en faveur d'un autre,
ı'autant qu'ils y trouvent leur avan-
ge particulier. Depuis vingt-ſix ans,
Europe a été engagée dans une guerre
nglante & onéreuſe ; ce qui a épuiſé
; bourſes, ruiné le commerce, &
minué même l'eſpece des hommes ;
maniere que tout le monde, étant
de la guerre, ne tend qu'à vivre
ı paix ; & il n'y a qu'une néceſſité
ıſolue qui puiſſe engager aucun
ince à la rompre. Le Roi Jacques
: peut donc compter que ſur le ſe-
ours de ſes Sujets pour le grand ou-
age de ſon rétabliſſement. Voyons
qu'il en peut attendre.
Je commencerai par l'Ecoſſe, qui,

» depuis la révolution, s'est toujou
1715. » montrée attachée à la Famille Royal,
» & dont un assez grand nombre d
» principaux Seigneurs ont actuellèmen
» pris des mesures pour se soulever,
» dès qu'il leur sera ordonné. Ils s'e-
» gagent à mettre en campagne h
» mille montagnards, & dix mille fa-
» tassins des autres Provinces; mais l
» leur manque des armes pour ces d-
» niers : il leur faut aussi de l'argent
» pour le paiement de ces troupes, s
» quoi ils ne pourroient les contenir
» pays seroit bientôt au pillage, & l'
» mée même se dissiperoit. Ils ne p-
» vent au plus lever que mille cheva
» ou Dragons, & même d'assez mauva
» qualité. Ils ont quelque espérance
» pouvoir se saisir des châteaux d'Edi-
» bourg, de Sterling & de Dunbarto;
» mais la réussite de ces sortes de p-
» jets est toujours fort incertaine.

» Le gros de la Nation Angloise
» si bien disposé, qu'on peut avan
hardim

hardiment que, de six, il y en a cinq pour le Roi Jacques. A la vérité, ce 1715.
n'est point tant à cause de son droit incontestable, qu'en haine de la race Hanovrienne, & pour empêcher la rüine totale de l'Eglise & des libertés du Royaume; mais, quels qu'en soient les motifs, il est certain que nombre de Seigneurs, d'Ecclésiastiques & de Gentilshommes ont donné des assûrances de leurs bonnes intentions. Plusieurs des plus considérables, des plus accrédités & des meilleures têtes se sont assemblés, pour concerter les moyens de rétablir le Roi; mais, jusqu'à présent, ils ont conclu que, sans le secours de quatre mille hommes au moins, de nombre d'armes, & d'une grosse somme d'argent, il seroit téméraire & même impossible de commencer un soulévement en sa faveur. Ils disent pour raison, que, ne pouvant ramasser qu'une populace non armée & non disciplinée, les troupes réglées,

1715. „ quoique peu en nombre, feront pour-
„ tant fuffifantes pour la diffiper dans
„ l'inftant qu'elle aura levé le mafque.
„ Ajoutez à cela qu'il n'y a dans toute
„ d'Angleterre aucunes armes, que dans
„ les magafins des places, dont George
„ eft le maître.

„ Le Duc d'Ormond, Milord Bo-
„ lingbroke & plufieurs autres ont ag
„ auprès de la Cour de France, pou
„ l'engager à donner le fecours demandé
„ on n'a rien omis de ce qui la pouvoi
„ perfuader; mais on n'a pu en veni
„ à bout; de maniere que le Roi n
„ peut préfentement tabler que fur c
„ qu'il a trouvé moyen d'emprunter fu
„ fon propre crédit: le tout confifte e
„ dix mille armes, & cent mille écu
„ Je demande donc fi un homme d
„ fens peut confeiller au Roi d'aventure
„ tant fa perfonne, que les biens d
„ vies de fes amis fur des préparatifs auf
„ minces, contre un Prince qui eft e
„ poffeffion, qui a de fon côté les Loi

présentes, quoique injustes, qui a actuellement une armée remplie de Whigs, & qui, de plus, a des voisins puissans ses Alliés, dont il peut tirer le nombre qu'il voudra de troupes, outre ce qu'il peut faire venir de ses propres Etats. 1715.

» Le Roi n'a pas assez d'armes pour fournir à l'Ecosse, & aux différens endroits de l'Angleterre qui en demandent. Il n'a point de places assez fortes, où ses amis puissent s'assembler en sûreté; & quand il auroit le temps de former une armée, il n'a pas de quoi, ni l'armer, ni la payer.

» Je conclus que le Roi doit se hasarder, mais non se précipiter dans une ruine certaine. S'il avoit une armée de Montagnards, d'Ecossois & de populace Angloise, il lui faudroit à la fin en venir à une bataille contre une armée de troupes réglées, & je crois qu'alors il courroit un assez grand risque : mais je ne vois pas

» qu'il puisse même espérer cette chance:
1715. » car il n'y a, jusqu'à présent, aucun
» concert sur cela en Angleterre, n
» même aucune envie d'agir sans un se-
» cours étranger. Est-il raisonnable, mal-
» gré cela, que le Roi parte? & peut-
» on donner le terme de grandeu
» d'ame, ou d'héroïsme à une démarch
» qui ne peut produire qu'un vain tu
» multe? Les mêmes personnes, qui
» maintenant, l'accusent de timidité
» l'appelleroient téméraire & mal-avisé
» quand il auroit échoué. En un mot
» je ne puis jamais être d'avis qu'il parte
» jusqu'à ce que les personnes les plu
» considérables d'Angleterre lui aient pro
» mis de se trouver en tel temps, en te
» lieu, pour l'y recevoir avec nombr
» d'amis; car, de croire qu'avec les seu
» Ecossois, il puisse réussir dans son en
» treprise, c'est ce que je regarderai tou
» jours comme une folie «.

Au mois de Juillet, le Pere Calaghan
Dominicain, homme d'ailleurs de bo

ens, alla trouver le Roi Jacques, de
a part du Duc d'Ormond, pour lui dire 1715.
le partir incontinent pour se rendre en
Angleterre. Ce Prince, sans consulter
Milord Bolingbroke, ni la Cour de
France, ni moi, prit aussi-tôt la résolu-
ion de se mettre en chemin, & fixa au
o de ce même mois son arrivée au
Havre-de-Grace, où il envoya sur le
hamp préparer un bâtiment, ayant
nandé en même temps à Bolingbroke
e se trouver le jour marqué au rendez-
ous. Celui-ci alla en donner avis à
M. de Torcy, qui, sur le champ, par
rdre du Roi, m'écrivit par un Cou-
er de me rendre en diligence à Marly.
' étant arrivé, le Roi me dit que le
Roi Jacques avoit pris brusquement une
ésolution qui lui paroissoit hasardée,
: à laquelle il ne vouloit point con-
entir, sans en savoir auparavant mon
vis. Je lui représentai alors que je ne
ouvois imaginer que le Duc d'Ormond
ût envoyé un tel Message, attendu qu'il

ne marquoit pas le lieu, où le Roi Ja-
1715. ques devoit débarquer, point totalement essentiel, & qu'ainsi je croyois qu'il falloit nécessairement différer son départ, jusqu'à ce que l'on eût d'autres nouvelles du Duc d'Ormond sur cet article. MM. de Torcy & Bolingbroke eurent ordre d'écrire en conformité au Roi Jacques. Environ huit jours après, arriva d'Angleterre un homme de condition envoyé par Ormond, Marr & plusieurs autres, avec un Mémoire en réponse à ceux que nous leur avions envoyés ci-devant : il contenoit à peu près les mêmes choses qu'ils nous avoient déjà mandées ; savoir, que, sans un secours d'hommes, d'armes & d'argent, ils ne croyoient pas possible d'engager la nation à prendre les armes ; que, toutefois, si le Roi Jacques le leur ordonnoit positivement, ils le feroient, mais que cela ne pouvoit être que vers le milieu du mois de Septembre, temps auquel l'on comptoit que le Parlement seroit prorogé, & cha-

que membre retourné dans sa Province.

Peu de temps après, vers les premiers 1715.
jours d'Août, nous fûmes fort surpris d'apprendre que le Duc d'Ormond étoit débarqué en France. Ce Seigneur, ayant été accusé de haute trahison, s'étoit retiré à Richemont, où il vivoit avec grande magnificence, & tenoit table ouverte. Tout le monde y couroit en foule; car il étoit l'idole du parti Tory, & il sembloit y avoir levé l'étendard contre le Roi George. Il nous avoit assûré par ses lettres, qu'il étoit résolu d'y demeurer tant qu'il y pourroit être en sûreté; qu'ensuite il se retireroit vers le Nord, ou l'Ouest de l'Angleterre, & se mettroit à la tête de ses amis, & de nombre d'Officiers réformés, qu'il avoit à cet effet dispersés dans les Provinces: il avoit même déjà disposé des relais de chevaux, afin de le faire plus diligemment, lorsque le temps seroit venu. Il avoit de plus pratiqué des intelligences dans Plimouth, Bristol & Exeter, dont

1715. il vouloit ſe ſaiſir, & en faire ſes place
d'armes. Il eſt certain que, dans c
temps-là, il étoit ſi généralement aimé
que, s'il ſe fût déclaré ouvertement con
tre le Roi George, pour l'Egliſe & le
libertés de la Nation, de toutes part
on feroit accouru à lui, & il ſe feroi
trouvé à la tête d'un parti ſi conſidéra-
ble, que George eût été fort embar-
raſſé, d'autant que les Ecoſſois ſe ſe
roient en même temps ſoulevés, & qu
peut-être partie des troupes réglées au
roit paſſé du côté d'Ormond : mais
pour exécuter un pareil projet, il falloi
un autre génie : de ſi grands deſſeins on
beſoin d'un Héros, & c'eſt ce que l
Duc d'Ormond n'étoit pas; car, quoi
que très-brave de ſa perſonne, & de
puis quelque temps bien intentionné, i
n'avoit que très-peu de qualités néceſ
ſaires pour une telle entrepriſe, & for
peu de connoiſſance du métier de l
guerre. La grande dépenſe qu'il faiſoit
ſa libéralité, ſon affabilité naturelle &

à naiſſance, lui avoient attiré l'amour & 1715.
'eſtime du peuple. Les Torys, qui
voyoient que, dans la conjoncture pré-
ente, il leur falloit un Chef apparent,
'étoient tous réunis, pour le ſuivre &
e prôner; mais, dans un inſtant, toutes
es belles eſpérances qu'on avoit fondées
ur lui, s'évanouirent par ſa retraite
précipitée. Etant averti que le Roi
George avoit envoyé des Gardes pour
nveſtir ſa maiſon, & l'arrêter, il ſe
auva vers les Côtes, & traverſa la mer
dans une chaloupe, ſans laiſſer le moin-
dre ordre pour ceux qui l'attendoient
ailleurs.

Bolingbroke & moi, nous concertâ-
mes avec lui toutes nos affaires, & nous
fîmes de nouveau de fortes inſtances au-
près de la Cour de France, pour en
obtenir un ſecours d'hommes: mais,
outre que le Roi T. C., malgré toute ſa
bonne volonté, étoit ferme dans ſon
premier principe, la retraite d'Ormond
l'y confirmoit encore plus, n'étant pas

1715. raisonnable de croire que cet homme si aimé, & dont le crédit faisoit notre principale espérance, se fût retiré, & eût abandonné la partie, si la Nation eût été dans les dispositions que nous lui avions tant de fois représentées. Nous récrivîmes donc en Angleterre, pour les presser de nouveau de ne plus insister sur un corps de troupes, mais de se déterminer à prendre les armes, & qu'ils nous marquassent le temps & le lieu où l'on vouloit que le Roi Jacques & Ormond se rendissent : leur réponse fut toujours ambiguë.

La répugnance que j'avois trouvée avec raison dans les Torys, jointe à la certitude où j'étois que la France ne se relâcheroit point de sa résolution, m'avoit déterminé, quelques mois auparavant, à m'adresser au Roi de Suede, dont les intérêts sembloient directement opposés à ceux du Roi George. Ce Prince extraordinaire, après s'être, par des commencemens brillans, attiré le respect &

l'attention de toute l'Europe, étoit tombé, 1715.
par la perte de la bataille de Pultawa, dans un enchaînement de malheurs, dont ses ennemis & ses voisins surent si bien profiter, qu'il se trouvoit alors presque entiérement dépouillé de ses Etats d'Allemagne. Chacun vouloit avoir part à ses dépouilles; & sans avoir égard, ni aux Traités passés, ni même aux garanties, on couroit sur lui de toutes parts. Loin de se laisser abattre par tant d'adversités, il sembloit au contraire en devenir plus fier, & plus obstiné à rejetter toutes propositions de paix, où il fût question de céder quelque Province, ou quelque place, résolu plutôt de périr, que de se soumettre honteusement à la loi du vainqueur.

Le caractere de ce Prince, dont les vues ne tendoient jamais qu'au grand, & son intérêt particulier, qu'il trouveroit à culbuter le Roi George, me firent espérer qu'il donneroit les mains à l'exécution de nos projets, d'autant plus qu'il

1715. n'y avoit pas d'autre moyen apparent pour le tirer de la ſituation critique où il étoit. Je lui fis repréſenter les juſtes prétentions du Roi Jacques, la gloire qu'il y auroit à rétablir un Prince opprimé, & les ſuites avantageuſes qui ne pouvoient manquer de lui en revenir, ſans compter la reconnoiſſance éternelle du Roi d'Angleterre pour un ſi grand bienfait. L'affaire me paroiſſoit d'autant plus facile, que l'on ne ſoupçonnoit ſeulement pas que nous en euſſions la penſée, & qu'il y avoit actuellement ſept à huit mille Suédois campés auprès de Gottembourg : joignez à cela qu'il y avoit dans ce port nombre de vaiſſeaux de tranſport, deſtinés à paſſer ces troupes à Stralſund, & que, de Gottembourg, l'on pouvoit, d'un ſeul vent, faire voile en droiture en Ecoſſe, ou en Angleterre, le trajet n'en étant que de deux fois vingt-quatre heures.

Lorſque je propoſai cette idée à la Cour de France, on la regarda d'abord

omme chimérique; mais, après qu'on
n eut parlé avec le Baron de Spaar, 1715.
Ambaſſadeur de Suede, & qu'on vit
qu'il ne s'éloignoit pas de l'approuver,
on me permit de négocier. M. de Torcy
& moi eûmes plusieurs conférences sur
ela avec Spaar; & pour faciliter l'entre-
prise, on convint que le Roi T. C.
ayeroit les arrérages de subside dûs au
Roi de Suede, & que le Roi Jacques
eroit donner incontinent cinquante mille
cus pour les frais de l'embarquement.
Spaar fit partir un Courier avec les dé-
pêches pour son Maître, & il envoya
n même temps un Officier en Hol-
lande, avec la remise des cinquante mille
écus que je lui avois donnés, afin que,
 la réponse de Suede étoit favorable,
on pût, sans perte de temps, faire paſ-
ser cette somme à Gottembourg. Mal-
heureusement le Roi de Suede se trou-
voit alors dans Stralsund, aſſiégé par
terre & par mer; de maniere que le
Courier fut un temps très-long, avant

1715. que de pouvoir donner ſes lettres. L
réponſe de ce Prince fut en termes très
honnêtes ; mais il diſoit qu'il ne pou
voit, dans la ſituation de ſes affaires
ſe défaire de ſes troupes, dont il avo
tant de beſoin, pour défendre ſes pro
pres Etats, outre que le Roi George n
s'étoit pas encore déclaré contre lu
Toutefois il aſsûroit le Roi Jacques d
ſon amitié, dont il lui donneroit d
marques dans la ſuite.

Il eſt certain que le Roi de Sued
manqua une belle occaſion d'avancer ſ
affaires, ou, pour mieux dire, de
tirer d'oppreſſion ; car, le Roi Jacqu
une fois rétabli, il en auroit tiré d
ſecours d'argent, d'hommes & de va
ſeaux ſuffiſans pour le remettre en é
de reconquérir ce qu'il avoit perdu. P
les regles du bon ſens, la révoluti
d'Angleterre étoit alors immanquabl
moyennant un corps de troupes réglé
pour ſoutenir les Bien-intentionnés. L
Roi George étoit univerſellement ha

& n'avoit que fort peu de troupes ſur
ɔied dans la Grande-Bretagne ; mais le 1715.
Roi de Suede, qui ſongeoit alors à ſauver
Stralſund, en quoi il ſe flattoit mal-à-
ɔropos, n'eut perſonne auprès de lui,
ɔour lui faire voir l'utilité de notre pro-
et, & le faux des ſiens.

Il a voulu depuis, en 1716, entre-
rendre une deſcente en Angleterre ;
nais les affaires avoient totalement changé
e face ; & s'il l'avoit faite, il y a lieu
e croire que, vu l'armée conſidérable
ue le Roi George avoit en Angleterre,
: les ſecours que les Hollandois n'au-
ɔient pas manqué d'y envoyer, il y auroit
:houé.

Vers le 20 du mois d'Août, le Roi
e France, Louis XIV, tomba malade,
: mourut le premier Septembre 1715.
amais homme ne montra plus de
ermeté, & moins de crainte de la
ıort ; toujours ſoumis & réſigné aux
olontés de Dieu. Il donna tous les
rdres qu'il crut néceſſaires, & puis

attendit tranquillement ſa derniere heure
1715. Il y avoit long-temps qu'il étoit occup
de ces réflexions ſérieuſes ; & il avoi
pluſieurs fois dit à la Reine d'Angleterre
qu'il n'ignoroit pas, qu'étant vieux, i
devoit bientôt mourir, & qu'ainſi il s'
préparoit tous les jours, afin de n'êtr
pas ſurpris. On avoit de lui toute une au
tre opinion dans le monde; car on s'ima
ginoit qu'il ne pouvoit ſouffrir qu'on lu
parlât de la mort. Je ſais pourtant ce qu
je viens de rapporter de la bouche mêm
de la Reine, Princeſſe très-véridique.

Il faut avouer que jamais Prince n'
été ſi peu connu que celui-ci. Les Pro
teſtans le faiſoient paſſer en Europe pou
un homme inacceſſible, cruel & ſans fo
J'ai eu l'honneur d'en avoir ſouvent au
dience & de le voir très-familiéremen
& je puis aſſûrer qu'il n'y avoit de fi
en lui que l'apparence. Il étoit né av
un air de majeſté, qui en impoſoit tell
ment à tout le monde, qu'on ne pou
voit en approcher ſans être ſaiſi de crain

: de respect ; mais dès qu'on vouloit
.i parler, son visage se radoucissoit, 1715.
: il avoit l'art de vous mettre dans
nstant en pleine liberté avec lui : il étoit
ıomme de son Royaume le plus poli ;
savoit sa langue en perfection ; & dans
s réponses il y mettoit tant de choses
əligeantes, que, s'il accordoit quel-
ue chose, on croyoit recevoir le double ;
: s'il refusoit, on ne pouvoit s'en plain-
·e. Depuis la Monarchie, vous ne trou-
ərez pas de Roi plus humain. Parmi les
rands du Royaume, hors le Chevalier
: Rohan, il n'y a eu aucun sang ré-
ındu de son régne, & même celui-ci ne
ərdit la vie, que parce que personne n'eut
ı l'amitié ou le courage de demander
grace ; car le Roi, en allant & reve-
ınt de la Messe le matin de l'exécution,
: tourna de tous côtés, pour voir si les
arens ou les amis ne viendroient pas se
ətter à ses pieds.

Je sais que pour ce qui regarde sa
onne foi, on m'objectera tout ce qu'il

a fait contre les Traités; mais j'ose as-
1715. rer qu'il n'en a jamais violé, qu'on ne
eût persuadé que ses ennemis y avoi
premiérement donné atteinte; & s
approuver ces infractions, quel est le
Prince, quelle est la Nation qui pu
se vanter d'avoir toujours préféré la bo
foi & la justice à ses intérêts? Il n
question que d'un peu plus ou un
moins; car l'on peut avancer hardime
qu'il semble que la Religion, l'équit &
la parenté ne sont plus présentement
motifs qui fassent impression; & q
pour satisfaire son ambition, & se p
curer quelques avantages, l'on se c
tout permis.

Le lendemain de la mort du Roi l
Duc d'Orléans se rendit au Parlem
avec tous les Princes du Sang & les P
de France. L'on avoit placé aux a
nues du Palais deux mille hommes
régiment des Gardes, afin d'empêc
qu'il n'y eût aucune émeute: de pl
presque tout ce qu'il y avoit d'Offic

Paris accompagnerent le Duc d'Or-
ans, à qui l'on avoit fait croire qu'il 1715.
ouveroit des obſtacles à ſe faire déférer
Régence : ſon intention étoit de ſe
éclarer Régent ſi le Parlement en faiſoit
fficulté, attendu qu'il prétendoit que
r ſa naiſſance le droit inconteſtable lui
étoit acquis. Dès qu'il fut à ſa place
ns la Grand'Chambre, il commença
r prier MM. les Pairs de ſuſpendre
our le préſent les prétentions qu'ils
oient contre les Préſidens à mortier au
jet du Bonnet, promettant que dans
uinze jours il finiroit cette conteſta-
on; il avoit auſſi exigé en particulier
s Princes du Sang de ne point atta-
uer alors les Princes légitimés, à qui
feu Roi avoit non-ſeulement accordé
rang, mais auſſi la qualité de Prince
u Sang, & l'habilité de ſuccéder à la
Couronne au défaut des véritables Princes
u Sang. Le Duc d'Orléans vouloit, avec
aiſon, éviter que rien n'interrompît
affaire de la Régence, d'où dépendoit

1715. le repos & la tranquillité de l'Etat, au[ssi]
bien que son intérêt particulier. Les Pa[ir]s
consentirent à la demande du Duc d'O[r]-
léans, & se contenterent de faire lire to[ut]
haut par l'Archevêque de Rheims le[ur]
protestation contre tout ce qui s'étoit fa[it],
ou se feroit contre leurs droits.

Le Duc d'Orléans fit ensuite une long[ue]
harangue, dans laquelle il représentoit q[ue]
le Roi, présentement régnant, étant m[i]-
neur, la Régence lui appartenoit de dro[it],
& qu'ainsi il demandoit que les Gens [du]
Roi parlassent, & qu'on passât ensu[ite]
aux opinions. Il entra aussi dans un dét[ail]
de la forme qu'il prétendoit donner [au]
Gouvernement, & finit par assûrer qu[e],
pour montrer ses bonnes intentions po[ur]
le bien public, & son estime pour le Pa[r]-
lement, il leur feroit rendre la libe[rté]
des représentations que le feu Roi le[ur]
avoit ôtée depuis long-temps.

Son discours achevé, il fut résolu qu'a-
vant de procéder sur aucune déclaratio[n],
on feroit l'ouverture du testament q[ue]

feu Roi avoit déposé l'année d'aupara-
nt. Le premier Président & les Gens 1715.
Roi l'allerent chercher, & on l'ou-
t devant l'Assemblée : la lecture en fut
suite faite. Il contenoit en substance,
'il y auroit un Conseil de Régence,
npofé du Duc d'Orléans, des Princes
Sang qui auroient vingt-quatre ans
complis, du Chancelier, de quatre
crétaires d'Etat, du Chef du Conseil
Finances, du Contrôleur Général
Finances, des Maréchaux de Ville-
, de Villars, d'Uxelles, de Tallard
d'Harcourt. Tout s'y devoit déter-
ner à la pluralité des voix. Le com-
ndement des troupes de la Maison du
i étoit donné au Duc du Maine, sans
cune subordination à la Régence : le
aréchal de Villeroi étoit nommé Gou-
rneur du Roi ; MM. de Saumery &
Joffreville Sous-Gouverneurs; mais le
uc du Maine, & à son défaut son frere
Comte de Toulouse, devoit avoir
nspection & une autorité supérieure

ſur tout ce qui regardoit la perſonne
1715. l'éducation du Roi. On lut enſuite
codicille, par où l'on auroit dû comme
cer : il contenoit peu de choſe, hc
que le jeune Roi devoit être préſent
Parlement lors de l'ouverture du teſt
ment; & qu'en attendant, le Maréch
de Villeroi ordonneroit de tout ce q
regarderoit la perſonne du jeune Princ
& commanderoit aux troupes de
Maiſon.

Le premier Préſident eut grand ſo
d'avertir à pluſieurs repriſes le ſieur
Dreux, Conſeiller au Parlement, de l
le teſtament diſtinctement & à hau
voix; car il diſoit: Voici notre Loi. L'
n'en jugea pourtant pas ainſi. Dès q
la lecture en eut été faite, Mgr. le D
d'Orléans, ayant ſeulement dit qu'il
avoit dans le teſtament pluſieurs choſ
auxquelles en honneur il ne pouvoit co
ſentir, & qu'il s'en expliqueroit dans
ſuite, demanda qu'on procédât à opin
ſur la Régence, qu'il réclamoit comm

droit. Il fut auſſi-tôt déclaré Régent
s contradiction. Il ne fut plus queſ- 1715.
n du Teſtament, & l'on procéda à
ler pluſieurs autres choſes, ſelon que
Régent le ſouhaitoit. Le Duc du Maine
le Comte de Toulouſe qui avoient,
ſi bien que tous nous autres, donné
rs voix pour la Régence, voulurent
outer l'article du commandement de
Maiſon du Roi, mais perſonne ne ſe
gnit à eux; ainſi le Duc du Maine,
ant qu'on lui ôtoit tout ce que le feu
i avoit réglé en ſa faveur, demanda
grace qu'au moins on voulût, pour
conſerver ſon honneur, lui accorder
lque titre honorifique. Sur cela les
ns du Roi propoſerent le nom de
intendant de l'éducation du Roi, &
Cour y conſentit, avec la clauſe toute-
que cela ne lui donneroit aucune
orité ſur les Officiers de la Maiſon du
i, ni ſur les troupes, ayant été ſpé-
é clairement que l'on ne reconnoiſſoit
utorité ſupérieure dans le Royaume

que celle de Mgr. le Duc d'Orléans R
1715. gent.

Le 12 du même mois, le Roi a
au Parlement tenir ſon Lit de Juſtic
où tout ce qui avoit été réglé le 2 f
publié & enregiſtré.

Le Duc d'Orléans commença ſa R
gence par établir des Conſeils, dans le
quels les affaires devoient paſſer, au li
d'en laiſſer la diſpoſition aux ſe
Miniſtres, ce qui a certainement
grands inconvéniens; mais auſſi il eſ
craindre que cette grande multitude
Conſeillers ne retardent les expéditio
& ſur-tout dans la partie de la guer
où, pour que les choſes aillent bien,
ſeul homme doit être chargé du dé
après que les points ont été réglés d
le Conſeil: quoi qu'il en ſoit, le Rég
avoit promis d'en paſſer par la plural
des voix dans les Conſeils, ne ſe réſ
vant que le pouvoir de faire des gra
par l'entiere diſpoſition des Charge
Emplois & Bénéfices.

Le Duc de Bourbon fut déclaré Chef 1715.
ι Conſeil de Régence; le Comte de
ouloufe Chef du Conſeil de Marine,
ant ſous lui pour Préſident le Maré-
al d'Eſtrées; le Maréchal de Villeroi
hef du Conſeil des Finances, & le
uc de Noailles Préſident; le Maréchal
Uxelles Préſident du Conſeil des Affaires
rangeres; le Maréchal de Villars Préſi-
nt du Conſeil de la Guerre; le Duc
Antin Préſident du Conſeil des Affaires
dedans du Royaume, & le Cardinal
Noailles Préſident du Conſeil de
nſcience.

Le Régent me propoſa d'être du Con-
l de Guerre; mais comme la premiere
ce étoit priſe, je ne crus pas qu'il me
ıvînt, par toutes ſortes de raiſons,
tre en ſecond ſous mon camarade,
utant que le reſte du Conſeil étoit
npoſé de Lieutenans Généraux. Si j'a-
ıs voulu agir comme d'autres, qui, dès
ınt la mort du Roi, avoient fait leur
ırché avec Mgr. le Duc d'Orléans,

j'aurois peut-être été traité aussi avant-
1715. geusement; mais Dieu merci je n'ai poi[nt]
à me reprocher d'avoir jamais voulu e[n]-
trer en aucune cabale. J'ai toujours [eu]
pour principe de m'attacher inviolabl[e]-
ment au Maître & à la Justice ; c'[est]
pour cela que j'avois toujours evité [de]
rien écouter sur l'avenir : toutefois c[e]
que le Roi fut sans espérance, je [me]
déclarai pour le Duc d'Orléans, [le]
bon droit & l'intérêt de l'Etat s'y tro[u]-
vant. Je pressai le Régent de me nom-
mer de la Régence; mais il s'en excu[sa]
sur les ménagemens qu'il avoit à gard[er]
avec le Roi George, & me dit, qu'en [at]-
tendant qu'il pût me placer dans ce pos[te],
& marquer l'estime qu'il avoit po[ur]
moi, il me donneroit quelque comma[n]-
dement considérable dans le Royaum[e].
J'avoue que ses raisons ne me satisfire[nt]
pas, mais il fallut bien prendre p[a]-
tience.

Le Comte de Stairs, Ministre d'A[n]-
gleterre, avoit, devant & après la m[ort]

Roi, donné des aſſûrances à Mgr. le
ıc d'Orléans de l'amitié de ſon Maître, 1715.
que, s'il ſe trouvoit en France quelque
poſition à ſes juſtes droits, il l'aſſiſte-
t de toutes ſes forces. Le Régent avoit
ɔuté avec plaiſir de pareils diſcours,
avoit auſſi fait donner au Roi George
; aſſûrances de l'envie qu'il auroit de
plaire; le tout dans la vue de ſe pré-
ıtionner contre la cabale qu'il ſavoit
ɔir été formée contre lui. En effet, il
certain que la plupart de ceux qui
ɔrochoient le feu Roi, à force de lui
réſenter le danger qu'il y auroit à
indre de la part du Duc d'Orléans, s'il
ıit la puiſſance en main, l'avoient con-
ıcu de la néceſſité de prendre des me-
es convenables pour l'empêcher. Sur
ı il avoit fait ſon teſtament, dicté par
Chancelier Voiſin; & l'on croit que
Duc du Maine, & autres des plus accré-
és, n'avoient ceſſé de tourmenter le
i, juſqu'à ce qu'il l'eût mis en dépôt
Parlement avec une Déclaration. Je

1715. ſais pourtant par la Reine d'Angleterr combien peu le Roi croyoit que cela ſe: viroit ; car cette Princeſſe étant allée l faire compliment ſur l'action de pr dence qu'il venoir de faire, il répond en ces termes : *On a voulu abſolume que je la fiſſe, mais dès que je ſerai mor il n'en ſera ni plus ni moins.*

Stairs ne ceſſa, dès que le Duc d'O léans fut reconnu Régent, de faire cour aſſidûment ; & ſachant que le f de rebellion étoit prêt à s'allumer da l'Iſle de la Grande-Bretagne, il pre vivement le Régent d'empêcher que Prétendant ne paſsât par la France po s'y rendre. Mais comme le Duc d'C léans avoit appris que le Roi George les Whigs ne ceſſoient de publier qu ne prétendoient pas s'en tenir à la P d'Utrecht, il voulut profiter de l'occaſi pour en découvrir la vérité ; ainſi il r pondit qu'il étoit prêt d'entrer dans liaiſons les plus étroites, pourvu q l'Angleterre donnât en même temps c

ſûrances de ſa réſolution à s'en tenir au
ernier Traité de Paix ; & que pour cet 1715.
fet l'on fît une alliance défenſive, où
s Hollandois ſeroient invités d'entrer.
airs répliqua que le meilleur moyen,
our entamer une pareille négociation,
oit de commencer par prendre en-
mble des meſures contre le Prétendant.
e Régent, voyant par cette réponſe,
ie Stairs ne cherchoit qu'à l'amuſer,
i en fit auſſi de très-vagues, & réſolut,
on-ſeulement de ne point s'oppoſer aux
ſſeins du Roi Jacques, mais de l'aider
ême ſous main en tout ce qu'il pour-
it, ſans que cela parût : car connoiſ-
it le mauvais état du Royaume, il
oit dans l'intention d'éviter toute guerre.
outefois Stairs ayant découvert que
us avions au Havre quelques vaiſſeaux
argés d'armes, & en ayant porté ſa
ainte, le Régent ne put ſe diſpenſer
faire arrêter leſdites armes ; ce qui
t d'un grand préjudice aux affaires du
oi Jacques, qui ne pouvoit s'en pro-

curer d'ailleurs pour envoyer où l'on a
1715. avoit besoin, tant à cause que l'arg t
lui manquoit, que par l'impossibil é
d'acheter en aucun pays des armes f s
la permission du Souverain.

Le Comte de Marr, qui avoit é
Secrétaire d'Etat pour l'Ecosse, du ten s
de la Reine Anne, & qui en avoit é
dépossédé par George, reçut au mois e
Septembre un ordre secret du Roi J-
ques de s'en aller dans l'instant en Eco ;,
& d'y prendre les armes. Ni Bolingbro ;,
ni moi, ne savions rien de ceci, quoi e
nous fussions ses principaux Minist ,
par qui toutes les correspondances d'A-
gleterre & tous les projets passoient ; e
qui ne faisoit rien augurer de bon, u
que sans nous il ne pouvoit y avoir n
de concerté. Quoi qu'il en soit, M r
partit par mer de Londres, & mena a c
lui M. d'Hamilton, Lieutenant Gé-
ral, homme qui avoit servi long-tei s
avec distinction en Hollande & en Flan :.
Il débarqua dans le nord d'Ecosse ; l

peu de jours après, ayant rassemblé ses amis & vassaux, il proclama publiquement le Roi Jacques, sommant tout bon sujet de se joindre à lui, pour rétablir leur Souverain légitime sur le Trône de ses ancêtres, & délivrer la nation de la tyrannie de George, Duc de Brunswick, usurpateur de la Monarchie. Un grand nombre de Montagnards & de Seigneurs considérables l'ayant joint, il marcha en avant & s'empara de la ville de Perth, au moyen de quoi il se trouvoit maître de toute la partie d'Ecosse, qui est au delà de la riviere de Tay. 1715.

Quelques Officiers avoient en même temps tenté de surprendre le Château d'Edimbourg, ce qui auroit rendu Marr maître de toute l'Ecosse, & auroit obligé ses ennemis de quitter le poste de Sterling; mais ce projet manqua. Dès que le Roi George apprit la révolte de Marr, il fit partir de Londres le Duc d'Argyle, qui, sans s'arrêter à Edimbourg, s'avança à Sterling avec ce qu'il put ramasser de

troupes, dont le nombre ne monte
1715. qu'à quinze cents hommes : George f
en même temps marcher quelques rég
mens d'Angleterre en Ecoſſe, & don
ordre qu'on y en tranſportât pluſie
d'Irlande ; il envoya auſſi demander a
Etats Généraux les ſix mille homm
qu'ils étoient tenus de donner par
Traités faits avec la feue Reine en fave
de la ſucceſſion proteſtante.

Cependant Marr s'amuſoit à form
ſon armée & à régler toutes les affaire
comme s'il avoit été sûr d'en avoir
temps néceſſaire. S'il avoit marché
avant dès qu'il eut raſſemblé huit ou
mille hommes, il n'auroit certaineme
trouvé aucune oppoſition, & Argy
auroit été obligé d'abandonner l'Eco
pour ſe retirer à Berwick. Alors il a
roit pu mettre ſon armée en regle, co
voquer un Parlement & marcher ſur l
frontieres, ſoit pour les défendre cont
les troupes de George, ou pour s'avan
cer en Angleterre, & y joindre les am

1 Roi Jacques, en cas qu'ils y for- 1715.
aſſent un parti comme on avoit lieu
: l'eſpérer ; mais ſon peu de connoiſ-
nce de la guerre lui fit manquer ſon
up, & il donna le temps aux troupes,
ıi marchoient de tous côtés, de joindre
Duc d'Argyle. L'on peut avoir beau-
up d'eſprit, beaucoup de courage per-
nnel, être habile Miniſtre, & toute-
is n'avoir pas les talens requis pour
ıe entrepriſe de cette nature. Il eſt cer-
in que Marr ne les avoit pas ; & auſſi
ne faut pas s'étonner s'il ne réuſſit pas.
près avoir tiré l'épée, il ne ſut plus
mment il falloit s'y prendre pour aller
avant, & par-là manqua l'occaſion la
us favorable qui ſe fut préſentée de-
uis la révolution de 1688.

Peu après que Marr ſe fut emparé de
erth, le ſieur Foreſter, Gentilhomme
crédité dans la Province de Northum-
erland, les Lords Derwentwater, Wi-
ington & autres y avoient pris les ar-
es, & proclamé le Roi Jacques : mais

leur principale force ne conſiſtant qu'e
1715. Cavalerie, ils demanderent à Marr u
ſecours d'Infanterie; ſur quoi celui-
détacha le Brigadier Mackentosh, av
dix-huit cents Montagnards, pour l
joindre. Mackentosh paſſa le Firth a
près d'Edimbourg, malgré quelqu
vaiſſeaux ennemis qui s'y trouvoient;
au lieu de marcher par le plus cour
pour joindre Foreſter, il s'approcha d'
dimbourg. Le Duc d'Argyle y accou
en diligence de Sterling, & Macke
tosh ſe retira à un vieux Fort ruin
appellé *Leith*, diſtant d'un mille de
ville : il n'auroit pu s'y maintenir, fa
de vivres, ſi le Duc d'Argyle n'eût
obligé de retourner promptement à St
ling, pour faire tête à Marr qui y m
choit. Mackentosh, ſorti de ce mauv
pas où il s'étoit embarqué ridiculemen
prit au plutôt la route des frontie
d'Angleterre; & en chemin faiſan
il fut joint par les Lords Kenmur
Nithsdale, &c. avec cinq cents cheva

e la partie méridionale d'Ecosse; mais 1715.
perdit beaucoup de ses Montagnards,
ui regagnerent leur pays. Après qu'ils
furent tous joints à Forester, au lieu
e marcher droit en Ecosse, pour tom-
er sur Argyle d'un côté, pendant que
Iarr l'attaqueroit de l'autre, ce qui étoit
unique bon parti à prendre, ils s'avan-
erent dans le Diocèse de Durham, ayant
uelque espérance que la ville de Neu-
astle se déclareroit pour eux; mais le
énéral Carpenter les ayant prévenus,
s'y étant posté avec un bataillon, &
uelques Dragons, ils prirent le che-
nin de la Province de Lancastre, où
ombre de Catholiques grossirent leur
rmée. Ils s'avancerent jusqu'à Preston,
omptant que les Provinces voisines pren-
roient aussi les armes; mais le Général
Vills, que le Roi George y avoit en-
oyé, ayant rassemblé quelque Infante-
ie, & plusieurs régimens de Cavalerie
de Dragons, marcha droit à eux; &
e trouva devant Preston, avant qu'ils

1715. en eussent la moindre nouvelle. Ils s mirent en défense, & même repousse rent vivement les troupes dans les pre mieres attaques, de maniere que, v la supériorité de Forester, & le peu d monde qu'avoit Wills, il y a apparenc que celui-ci auroit été, sinon battu, a moins obligé de se retirer; mais, tou d'un coup, la tête ayant tourné à Forester & à la plupart des Principaux de leu parti, ils demanderent à capituler. Le ennemis surent si bien les ménager qu'ils se soumirent à la discrétion du Ro George, en se contentant de l'assûranc que leur donna Wills d'employer se bons offices en leur faveur. Forester avoi environ deux mille hommes avec lui & Wills n'en avoit que mille au plus.

Cependant Marr, après s'être amus long-temps à Perth, se mit en march pour aller tenter le passage de la rivier de Tay, au-dessus de Sterling. Argyle en étant averti, alla au devant de lui, & ils se rencontrerent à Auchterader.

'armée du Roi Jacques pouvoit être de euf à dix mille hommes, & celle du Roi George de trois à quatre mille. 1715.

D'abord Argyle rompit la gauche de Marr, & celui-ci battit à plate-couture e reste de l'armée ennemie, dont il fit n assez grand carnage; mais il ne les oursuivit pas, & laissa Argyle, avec droite, se retirer en bon ordre à erling. Le lendemain, au lieu de pro-ter de son avantage, il remarcha à erth : il donnoit pour raison qu'il man-loit de vivres, ses troupes les ayant ttés, en allant au combat, & que, plus, les Montagnards ne vouloient us se battre : il auroit pourtant dû iercher les moyens de les y engager; r il lui étoit important de pousser sa binte, & de tout hasarder pour battre rgyle, avant que les Hollandois l'eus-ent joint. Cette bataille se donna à-peu-rès en même temps qu'arriva la triste venture de Preston.

Marr ayant su que Milord Suther-

land, malgré l'engagement où il étoit
1715. sur parole d'honneur, de ne plus remue
contre le Roi Jacques, s'étoit de nou-
veau soulevé dans le Nord, & s'étoi
même emparé d'Invernesſ, détacha le
Marquis de Huntley & de Séaforth, ave
leurs vassaux, qui faisoient cinq à si
mille, pour aller réduire Sutherland
mais ces Seigneurs, au lieu d'entre
d'abord en action, se laisserent amuse
par des négociations; & même Huntley
à qui on offroit son pardon, l'accepta
ce qui acheva de ruiner les affaires d
Roi Jacques. Séaforth n'étoit pas asse
fort de lui-même, pour attaquer Su
therland; ainsi il se contenta de garde
son pays, sans commettre d'hostilités.

Le Roi Jacques, sur la nouvelle qu'
eut du soulevement de Marr, partit a
mois d'Octobre de Bar, & se rend
incognito à Saint-Malo, où il fut reten
quelques jours par les vents contraires
pendant lequel temps, ayant eu avis qu
les Partisans de George s'étoient em-

arés de Dimſtafnage, lieu dans les montagnes, deſtiné pour ſa deſcente, 1715.
il prit le chemin de Dunkerque, où il s'embarqua, & mit pied à terre à Peterhead, vers la fin de Décembre. Jamais voyage ne fut plus long; car il ſe paſſa deux mois entiers depuis ſon départ de Lorraine juſqu'à ſon arrivée en Ecoſſe: auſſi donna-t-il occaſion à beaucoup de murmures parmi les Ecoſſois, & à beaucoup de mauvais diſcours parmi les autres; outre que le Comte de Stairs, qui en fut à la fin informé, en porta ſa plainte au Régent, demandant qu'on empêchât ce prince de traverſer la France. Le Régent répondit que, dès qu'on lui diroit où il pouvoit être, il y envertoit, pour le reconduire d'où il venoit; mais qu'il n'étoit pas obligé d'être, ni l'eſpion, ni le Prévôt du Roi George. A quelques jours de-là, Stairs aſsûra le Régent que le Prétendant devoit arriver un tel jour à Châlons en Champagne; ſur quoi Contade, Major des

Gardes Françoifes fut envoyé de c
1715. côté-là, pour tâcher de le trouver &
le ramener à Bar : mais il n'eut gard
de le rencontrer ; car, outre qu'il y avoi
déjà plufieurs jours qu'il étoit paffé, :
avoit pris une route détournée. A fo
retour, Contades fit de beaux compte
à Stairs de tout ce qu'il avoit fait, don
celui-ci fit femblant d'être content, quoi
que, dans le fond, il jugeoit bien qu
le Régent n'avoit pas grande envie d'em
pêcher le paffage du Prétendant, & qu
Contades n'avoit eu aucune envie c
réuffir dans fa commiffion.

Stairs avoit pareillement envoyé d
tous côtés des Emiffaires, pour tâche
de découvrir la marche du Prétendant
mais ce Prince étoit fi bien déguifé, &
marchoit fi peu accompagné, qu'il n'e
put jamais être informé que trop tard
pour en faire ufage.

L'on a dit auffi dans le monde qu
Stairs avoit employé des gens pour affaf-
finer le Roi Jacques : je dois cert

ſtice à la vérité, qu'après avoir exa-
iné à fond toutes les raiſons qu'on al- 1715.
guoit, pour prouver cette accuſation,
les ai toutes trouvées frivoles; &
ıoique Stairs fût un grand Whig, &
ır conſéquent ennemi juré du parti
ıcobite, je le crois pourtant trop homme
honneur, pour avoir jamais eu une
ıreille penſée. Le Duc de Marr, dont
s intérêts étoient bien oppoſés à ceux
: Stairs, en a toujours parlé de la
ême maniere; & quand il dit du bien
: ſon ennemi, on doit l'en croire.

Le Duc d'Ormond étoit parti de
:ris, à peu près en même temps que
Roi Jacques de Bar: il s'étoit embar-
ıé en Normandie avec une vingtaine
Officiers, & vingt-cinq Cavaliers du
giment de Nugent, qui ſe trouvoit
ıur-lors en quartier de ce côté-là. Une
mpête le força de relâcher; puis étant
: nouveau retourné ſur les côtes d'An-
eterre, il revint, ſans oſer y débar-
ıer, ayant appris que le Roi George,

inſtruit par le Colonel Maclaine es
1715. projets formés dans l'Oueſt, y avoit
envoyé un corps de troupes, & fait ar-
rêter nombre de perſonnes. Ce Ma-
claine étoit l'homme de confiance, dont
le Duc d'Ormond s'étoit ſervi pour con-
duire toutes ſes pratiques; c'étoit lui qui
avoit concerté, avec les Seigneurs les
plus accrédités du pays, les meſures pour
le ſoulévement général, & qui s'étoit
auſſi accordé avec les Officiers de la gar-
niſon de Plimouth, ſur la maniere dont
ils devoient ſe ſaiſir de cette place.
George commença par changer la gar-
niſon de Plimouth, fit entrer dans Br...
un régiment d'Infanterie, & fit toutes
les diſpoſitions convenables pour em-
pêcher l'exécution des deſſeins d'Or-
mond. Cela ne lui fut pas difficile en
étant inſtruit à fond par Maclaine de
plus, Milord Landſdowne, & le Che-
valier Windham, principaux arcboutans
de toute cette affaire, ayant été décou-
verts & arrêtés, il ne ſe trouva plus de

hef capable de remédier à ce contre-
mps, & tous les Gentilshommes du 1715.
ıys, effrayés, firent dire au Duc d'Or-
ıond, qu'ils ne pourroient plus le join-
:e, selon qu'ils s'y étoient engagés.

Je ne puis m'empêcher de faire en-
ɔre une observation sur le ridicule du
:ojet d'Ormond. Quand il quitta Riche-
ıont, que ne s'en alloit-il tout droit
ans l'Ouest? Ses amis étoient alors en
berté, ils étoient dans les meilleures
ispositions du monde : il y avoit deux
trois cents Officiers réformés qui l'at-
:ndoient, & George n'avoit aucunes
oupes, pour s'opposer à lui. Croyoit-il
ue, de passer par la France, lui don-
eroit un relief, & ne devoit-il pas con-
dérer qu'en fait de soulévement, il
e faut pas laisser refroidir les esprits;
ue chaque moment est précieux, &
ue celui qu'on perd ne peut plus se
etrouver?

Le Roi Jacques, en même temps
ju'il donna ordre au Duc d'Ormond

de partir de Paris pour l'Angleterr;
1715. m'envoya aussi une commission, & u
ordre en forme pour me rendre en Ecoss,
& y prendre le commandement de l'a-
mée. Comme je m'étois, du consent
ment de ce Prince, fait naturaliser Fra
çois; qu'ainsi j'étois devenu Sujet du R
Très-Chrétien; que j'étois de plus Of
cier de la Couronne de France, enga
par plusieurs sermens à ne sortir
Royaume, qu'avec permission par écri
& que, loin de me le permettre
cette occasion, le feu Roi & le R
gent me l'avoient expressément défend
je ne crus pas qu'en honneur, & en co
science, je pusse déférer à l'ordre q
j'avois reçu.

Milord Bolingbroke devoit rester
Paris, pour veiller aux intérêts du R
Jacques, & tâcher de lui fournir to
ce dont il avoit besoin. L'affaire éto
d'autant plus difficile, que le Régen
malgré ses bonnes intentions, ne vo
loit pas paroître : il avoit chargé de

n M. Le Blanc & le petit Renault.
es Messieurs faisoient espérer à Bo- 1715.
gbroke qu'ils lui donneroient des ar-
es; mais il eut beau les faire solliciter
us main (car ils n'osoient le voir eux-
èmes), jamais il n'en tira rien que
belles paroles; &, pour dire la vé-
é, je crois que le Régent, commen-
nt à avoir mauvaise opinion de cette
treprise, n'étoit pas trop porté à exé-
ter ce qu'il avoit fait espérer: de plus,
rmi nos gens, il y avoit des cabales
i ne contribuoient pas peu à faire
nouer toutes choses. Bolingbroke étoit
i des Irlandois, qui ne cessoient de
er contre lui. Le Duc d'Ormond,
mme foible, se laissa aller aux jalou-
s qu'on lui inspiroit, comme si Bo-
gbroke n'avoit pas pour lui assez d'é-
rds. La Reine, & ceux en qui elle
oit plus de confiance à Saint-Germain,
oient très-mécontens de ce qu'il ne les
nsultoit pas continuellement, & de
qu'il ne leur disoit pas réguliérement

tout ce qu'il faisoit. Des femmes mêm
1715. à Paris, qui vouloient être Ministres
& qui avoient trouvé moyen par de
souterrains de s'introduire auprès du Du
d'Orléans, s'acharnerent à décrier Bo
lingbroke auprès de cè Prince. En effet
je trouvai, dans plusieurs conversatior
que j'eus avec lui, qu'il étoit mécor
tent de Bolingbroke; &, ce qui pa
roîtra plus extraordinaire, c'est que
seule raison qu'il m'en donna, fut qu'
s'adressoit à ces femmes, pour le tou
menter depuis le matin jusqu'au soir. J
l'assûrai qu'il ne le faisoit, que parc
qu'il ne savoit par où pouvoir d'ailleu
parvenir à S. A. R. Sur cela, il me d
qu'il eût à s'adresser au Maréchal d'Uxe
les, & à nul autre; moyennant quoi
il l'écouteroit volontiers. Bolingbroke
dans l'instant, rompit toute liaison ave
ces femmes; lesquelles, déjà mal-dis
posees en sa faveur, & irritées par l
changement de sa conduite, se déchaî
nerent contre lui. Le Régent même m

dit, & m'ordonna en même temps
ssûrer Bolingbroke qu'il étoit content 1715.
lui. Cependant rien ne se faisoit pour
Roi Jacques de la part de la France,
out aboutissoit à des espérances, dont
ne voyoit nul effet.

Le Roi d'Espagne en agit avec plus
franchise; car, sur la représentation
nous lui fîmes du besoin que le
Jacques avoit d'une somme d'ar-
t, il nous envoya cent mille écus
lingots d'or, que nous fîmes partir
i-tôt avec mon fils, le Chevalier
skin & M. de Bulkeley; mais tout
bloit conspirer pour ruiner nos pro-
: le vaisseau, où ils étoient, fit nau-
e sur la côte d'Ecosse, & ils n'eu-
: que le temps de se sauver la nuit
s la chaloupe, sans pouvoir emporter
lingots qu'ils avoient cachés dans le
d du bâtiment.

J'ai déjà dit que, sur la représenta-
n de Stairs, l'on avoit arrêté au Ha-
les armes qui y étoient embarquées:

1715. il nous reſtoit outre cela trois mille fuſi[ls] qui, par bonheur, étoient dans un v[aiſ]ſeau au bas de la Seine : nous vouli[ons] les envoyer en Ecoſſe ; mais le Duc d'O[r]mond, qui n'avoit en tête que ſon [ex]pédition d'Angleterre, les garda, [en] dépit que nous en euſſions, de mani[ère] qu'ils n'ont jamais ſervi de rien.

Le Roi Jacques, à ſon arrivée [en] Ecoſſe, y trouva les affaires dans un [é]tat déplorable. Son armée, que le Duc [de] Marr, par ſes lettres, avoit fait mon[ter] à ſeize mille hommes, ne conſiſtoit p[lus] qu'en quatre ou cinq mille mal arm[és], mal en ordre, & dépourvus de to[ut]. Il ne laiſſa pas de ſe rendre à Per[th], afin de voir ce que pourroit produ[ire] ſa préſence : il manda aux Marquis [de] Huntley & de Séasforth de le venir jo[in]dre ; mais le premier ayant déjà fai[t sa] paix, s'excuſa ſur la mauvaiſe ſaiſo[n], & ſur ce qu'il ne pourroit, de quelq[ue] temps, raſſembler ſes vaſſaux, qui s'[é]toient retirés chez eux. Le ſecond al[lé]gu[a]

uoit les mêmes raiſons, outre qu'il
e pouvoit laiſſer ſon pays expoſé aux 1715.
ıvaſions de Sutherland. Le Roi Jacques
e pouvant faire venir ces Meſſieurs,
ur envoya des Officiers & de l'ar-
ent, afin de les maintenir dans ſes
ıtérêts.

Cependant Argyle, malgré la rigueur
e la ſaiſon, faiſoit tous les préparatifs 1716.
éceſſaires pour marcher en avant, dès
ue les ſix mille Hollandois l'auroient
int. Auſſi avoit-il fait venir nombre
e Pionniers, pour lui ouvrir les che-
ins au travers de la prodigieuſe quan-
té de neige qui étoit tombée; il avoit
ſſemblé tous les charriots du pays,
our porter, non-ſeulement ſes muni-
ons de guerre & de bouche, mais auſſi
ı bois & du charbon pour chauffer
s troupes. Il avoit un très-grand train
artillerie, en un mot, tout ce qu'il
lloit, tant pour ſa ſubſiſtance, que
our un gros ſiege. Il ſe mit en marche,
9 Février, d'auprès de Sterling, &

campa le premier jour à Dumblaine,
1716. le lendemain à Aucherader, où s'étoit
donné la bataille, & le 11 il arriva à
Tullibardine, à huit milles de Perth.
Cette derniere ville n'avoit d'autres fortifications qu'une ſimple muraille; &
quoique Marr y eût fait travailler, le
manque d'outils, de matériaux, d'argent
& de gens entendus, joint au mauvais
temps, avoit été cauſe que les fortifications étoient très-peu de choſe. A la
vérité, il y avoit vis-à-vis un poſte, en
ſoi-même très-bon, étant couvert par
la riviere, qui eſt très-large & qu'on
ne peut paſſer à gué qu'à dix milles
au deſſus, dans un pays de montagnes
de difficile accès. Malheureuſement le
froid étoit ſi exceſſif, que toutes les rivieres étoient entiérement gelées; de
maniere que les ennemis la traverſerent, comme s'il n'y avoit eu qu'une
plaine. Cette raiſon, & le mauvais état
de ſa petite armée, inférieure de moitié
à celle d'Argyle, détermina le Roi Jac

ues à quitter Perth. Il l'abandonna le
1, & se retira à Dundée, d'où il se 1716.
endit à Montrose avec une partie de ses
oupes, & envoya l'autre à Brékin. Le
Chevalier Areskin, qui vint en France
e sa part donner avis de cette démar-
ne, me dit positivement que le Roi
voit dessein de se retirer vers le Nord,
mesure que les ennemis avanceroient,
: qu'un peu en deçà d'Aberden il
oit résolu de tenir ferme, y ayant un
oste excellent, que cinq cents hom-
nes défenderoient contre dix mille. La
roite de ce poste étoit appuyée aux
randes montagnes, & la gauche à la
ner : un marais impraticable, que l'on
e pouvoit passer que sur une chaussée,
ouvroit tout le front. Mais, deux jours
près l'arrivée du Chevalier Areskin,
ous apprîmes que, sur l'approche d'Ar-
yle, le Roi Jacques avoit fait marcher
es troupes vers le Nord; qu'il s'étoit,
e sa personne, embarqué avec Marr
& quelques autres, & qu'il étoit arrivé

en France. Il laiſſa le commandement au
1716. Général Gordon, lui ordonnant de tâcher d'obtenir de l'ennemi des conditions pour ceux qui étoient dans son parti. Il eſt naturel de croire que, dès que les Montagnards & autres ſurent le départ de leur Roi, il ne fut plus queſtion que de ſe diſperſer, & de ſe cacher.

Ainſi finit, dans un inſtant, cette entrepriſe : tout le pays ſe ſoumit au Duc d'Argyle, qui s'étoit avancé à Aberden, & ceux qui ne crurent pas pouvoir obtenir de pardon, ſe retirerent dans les Iſles, d'où enſuite ils paſſerent en France. Mon fils & M. de Bulkeley, que le Roi Jacques n'avoit pas emmené avec lui, ne pouvant ſe réſoudre à ſe cacher dans les montagnes, comme d'autres, ſe haſarderent à venir du Nord d'Ecoſſe à Edimbourg. Perſonne ne les découvrit; & après avoir reſté huit jours dans cette Capitale, ils louerent un bâtiment qui les débarqua en Hollande, d'où ils

ıgnerent au plutôt la France. Le Ré- 1716.
ent, à la ſollicitation du Milord Stairs,
ur fit ôter leurs emplois, auſſi bien
u'à tous ceux qui avoient été en Ecoſſe.
n ôtant le régiment à mon fils, on
ıe le rendit.

L'on ſera peut-être curieux de ſavoir
ourquoi le Roi Jacques revint ſitôt
Ecoſſe, & pourquoi, ſelon ce que nous
oit aſsûré le Chevalier Areskin, il ne
étoit pas retiré au poſte en deçà d'Aber-
en : tout ce que j'en ai pu découvrir,
t que Marr lui avoit perſuadé qu'il
étoit plus poſſible de ſoutenir l'entre-
iſe ; que ce ſeroit ruiner totalement
ux de ſon parti, & qu'ainſi il falloit,
ır ſa retraite, leur donner lieu de faire
ı accommodement, que ſa préſence
ndoit impraticable. Il eſt vrai que cette
flexion auroit pu être faite avant le
épart d'Areskin; mais je ſuis convaincu
ue s'il y a eu une faute commiſe, elle
'eſt venue que de la trop grande dé-

férence de ce jeune Prince aux av
1716. d'autrui.

Le Roi vint secrétement à Saint-Ge main, où il demeura quelques jour de là, il en alla passer huit auprès Neuilly, & fut ensuite à Châlons Champagne, pour y attendre la répon du Duc de Lorraine. Ce Prince fais quelques difficultés de lui permettre revenir en Lorraine, à cause des égar qu'il se croyoit obligé d'avoir pour Roi George : il lui conseilla donc d'all aux Deux-Ponts, l'assûrant toutefois q si le Roi de Suede ne l'y vouloit p souffrir, il le recevroit dans ses Etat au hasard de ce qui lui en pourroit a river. Le Roi Jacques, très-méconte de cette réponse, aussi bien que de que le Prince de Vaudemont lui co seilloit la même chose, s'en alla Avignon, où les Ducs d'Ormond, Marr, & nombre d'autres Seigneurs rendirent auprès de lui.

Pendant le ſéjour que le Roi Jacques avoit fait auprès de Paris, il avoit congédié Milord Bolingbroke de la maniere du monde la plus offenſante. 1716.

Il lui avoit fait, à ſon retour d'Ecoſſe, une réception très-gracieuſe, & lui avoit témoigné une confiance entiere; enfin après lui avoir donné ſes ordres ſur pluſieurs choſes dont il le chargeoit, & lui avoir ſur-tout recommandé de ſe dépêcher de le ſuivre, il fit ſemblant de partir de la Malmaiſon pour Châlons; mais au lieu de cela il s'en alla chez Mademoiſelle de la Chauſſeraye auprès de Neuilly. Au bout de deux jours il envoya le Duc d'Ormond redemander les Sceaux à Milord Bolingbroke, qui fut très-ſurpris d'un pareil meſſage, & les rendit ſur le champ. Ce Prince publia, pour raiſon de ce qu'il venoit de faire, que Milord Bolingbroke avoit totalement négligé d'envoyer en Ecoſſe aucun ſecours d'armes, d'argent, &c. & que cela étoit cauſe du mauvais ſuccès de ſes affaires.

1716. Les brouillons de S. Germain ajoutoient, qu'il n'avoit tenu qu'à lui d'avoir du Régent toutes ſortes de ſecours, mais qu'il ne l'avoit pas voulu, afin de ruiner le Prétendant qu'il trahiſſoit ſous main; mais la véritable raiſon de ſa diſgrace procédoit d'autres motifs; l'on pourroit même croire que le Roi Jacques, qui deſiroit de ſe diſculper de tout ce que la malice de ſes ennemis pourroit inventer contre lui, n'étoit pas fâché qu'on rejetât tout ſur Bolingbroke. D'un autre côté le Duc d'Ormond avoit toujours été jaloux de Bolingbroke, qu'il regardoit comme un génie ſupérieur, & par conſéquent comme devant toujours avoir plus de crédit que lui. Mille petits politiques, qui ne trouvoient point leur compte avec un Miniſtre auſſi éclairé, & qui ſe croyoient aſſûrés de tout faire & tout ſavoir, ſi Ormond gouvernoit, ne ceſſoient d'animer ce dernier contre lui, & de rendre ſes moindres actions odieuſes. Marr avoit auſſi ſon intérêt particulier

ı vue ; il vouloit faire croire au public 1716.
ıe s'il avoit été ſecouru par Boling-
·oke , ſon entrepriſe auroit réuſſi : il
ɔuloit de plus être le ſeul Miniſtre &
ɪut gouverner ; & pour cela il falloit
ēceſſairement éloigner Bolingbroke ;
ır connoiſſant le petit génie du Duc
'Ormond, il ne craignoit pas de le trou-
ɜr dans ſon chemin. Mademoiſelle de la
:hauſſeraye & pluſieurs autres femmes,
ue j'ai marqué ci-devant être fâchées
ɔntre Bolingbroke, à cauſe qu'il ne les
ɔnſultoit plus, ſe joignirent au reſte des
Taillans ; & il y a apparence que les Mi-
iſtres de S. Germain, s'ils ne pouſſerent
as à la roue, du moins ne s'oppoſerent
as à ce renvoi. Il faudroit être dépourvu
e tout bon ſens, pour ne pas voir la faute
norme que le Roi Jacques faiſoit en chaſ-
ant le ſeul Anglois capable de manier
es affaires ; car quoi qu'en puiſſent dire
ıuelques perſonnes, plus paſſionnées que
enſées, de l'aveu de toute l'Angleterre,
3olingbroke eſt un des plus habiles Mi-

nistres qu'il y ait eu. Il est né avec des t
1716. lens supérieurs, qui l'ont élevé, quoiqu
très-jeune, aux plus hauts emplois :
étoit de plus très-accrédité parmi l
Chefs du parti Tory, dont, pour ain
dire, il étoit l'ame. N'étoit-ce pas la pl
grande faute de se défaire d'un tel homm
dans le temps où l'on en avoit le pl
de besoin, & où il ne convenoit pas
se faire de nouveaux ennemis ? Quan
même il auroit failli, la prudence vo
loit que l'on trouvât un moyen plus do
pour lui ôter le maniement des affaire
& il auroit été facile de le trouver : il n
avoit qu'à lui insinuer, qu'à cause de
froideur, qui étoit entre lui & Ormon
il ne convenoit pas qu'ils fussent e
semble ; que, de plus, sa présence à Pa
étoit nécessaire, pour veiller de plus pr
à tout ce qui se passeroit. L'on pouvo
même lui faire dire avec franchise, qu
pour des raisons particulieres, l'on
croyoit pas devoir se servir de lui pl
long-temps. Je connois assez son hume

& son caractere, pour assûrer qu'il auroit
demandé de lui-même à quitter ; mais 1716.
de lui faire un affront public, & de vouloir noircir sa réputation dans le monde,
c'est une action incompréhensible : aussi
a-t-elle ôté au Roi Jacques beaucoup
plus d'amis qu'il ne croit.

Comme j'ai été en partie témoin de
ce que Bolingbroke a fait pour le Roi
Jacques, pendant qu'il s'est mêlé de ses
affaires, je lui dois cette justice, qu'il
n'a rien omis de ce qu'il pouvoit faire :
il a remué ciel & terre pour obtenir des
secours, mais la Cour de France l'a toujours amusé ; & quoiqu'il le vît, & qu'il
s'en plaignît, il n'y avoit pourtant point
d'autre Puissance à qui il pût s'adresser.
De plus, les cabales dont j'ai déjà parlé
le contrecarroient en tout. Le Roi Jacques lui fit, quelque temps après, demander toutes les lettres qu'il lui avoit
écrites, & il les rendit sur le champ sans
même en garder de copies. Le Duc de
Marr lui joua un assez vilain tour ; il lui

dit, qu'étant accablé d'affaires, il n'avoit
1716. point gardé de minutes de ses Lettres, qu'ainsi il le prioit de les lui prêter pour en prendre des copies; Bolingbroke les donna, & il n'a jamais pu les ravoir.

Au mois d'Avril, je fus nommé Commandant en Guyenne, à la place du Maréchal de Montrevel, qui devoit aller en Alsace. La cause de ce changement venoit de ce que le Duc d'Orléans étoit bien aise d'avoir en ce pays-là une personne sur qui il pût compter, d'autant qu'il n'avoit pas lieu de se fier à M. le Duc du Maine, dont le second fils étoit Gouverneur de cette Province. Il avoit même dans cette vue eu intention de me donner aussi le commandement du Languedoc, & je devois faire ma résidence à Toulouse, qui se trouve au centre de ces deux Provinces; mais je représentai que cela pourroit m'attirer des envieux, & de plus, donner occasion à des raisonnemens qu'il valoit mieux éviter; qu'en cas de besoin il seroit toujours assez

temps de m'envoyer la commiſſion. 1716.
Le Duc du Maine, fâché de ce que le)uc d'Orléans m'avoit deſtiné pour la ›uyenne, ſans lui en avoir parlé aupa:vant, fit tout ce qu'il put pour l'emècher ; & ne pouvant y réuſſir, il s'aſa, pour me donner une mortification, : faire inſérer dans mes patentes, *ſous utorité de ſon fils le Comte d'Eu.* Il étendoit que c'étoit un privilége apparnant aux Princes du Sang. Dès que je le s, je déclarai, que s'il ne prouvoit cet age, je n'accepterois pas l'emploi à ces nditions, ne voulant pas être le preier à faire une planche ſi contraire à dignité de Maréchal de France ; que ous ſavions fort bien la différence qu'il avoit de nous à un Prince du Sang, ie nous leur rendrions toujours toutes rtes de reſpects ; mais qu'en fait de mmandement, nous ne pouvions obéir aucun abſent qu'au Roi & au Régent. [. de la Vrilliere, Secrétaire d'Etat, me nt trouver de la part du Duc d'Orléans,

pour me montrer les exemples sur la
1716. prétention du Duc du Maine, & pour
me dire que S. A. R. s'attendoit que je
n'y ferois aucune difficulté. Je répondis,
que les exemples qu'il m'alléguoit faisoient pour moi; & qu'ainsi j'aurois
l'honneur d'en parler moi-même à Son
Altesse Royale. En effet, j'allai au Palais
Royal, & fit voir clairement au Prince
qu'on lui en avoit imposé: toutefois
comme le Régent, en quelque sorte,
s'étoit engagé avec le Duc du Maine dans
cette affaire, il ne savoit plus comment
en sortir; il fit agir le Duc de Noailles,
& plusieurs autres, pour me persuader de
céder; mais je demeurai ferme dans ma
résolution, si bien que pendant deux
mois je fus incertain de mon sort. Enfin,
le Régent voyant que j'étois inébranlable, & d'ailleurs la plupart des Maréchaux de France, mes confreres, prenant
hautement mon parti, il fit refaire mes
Patentes à l'ordinaire, & je partis au
mois de Juillet pour Bordeaux. Le Ma-

:échal de Montrevel auroit pu, dès le
premier jour, finir la dispute, en mon- 1716.
:rant ses Lettres Patentes renouvellées
:rois mois avant la mort du feu Roi, &
par conséquent depuis que les Légitimés
avoient eu le rang & le titre de Princes
lu Sang : mais pour ne pas se brouiller
vec le Duc du Maine, il ne le dit qu'a-
près la décision. Le Marquis de la Vril-
iere, qui avoit expédié les Patentes du
Maréchal de Montrevel, auroit aussi dû
e dire au Régent ; mais l'envie de faire
a cour au Duc du Maine, lui fit taire
a vérité, & le fit passer en cette occa-
on pardessus les devoirs de son emploi.

Fin des Mémoires.

SUITE ABRÉGÉE

DES MÉMOIRES

D'APRÈS les lettres du Maré chal de BERWICK, & principa lement sa correspondance ave les Ministres.

1716. LE Maréchal de Berwick avoit dé fait, à l'âge de quarante-quatre ans vingt-six campagnes, & rempli ui grande carriere. La longue guerre, do l'Europe sortoit, l'avoit mis en occasi de faire connoître, à la tête des a mées, ses talens pour un Art qui demande plus qu'aucun autre pour exceller, l'art des Héros; & cela pe dant les onze dernieres campagnes, to tes heureuses & glorieuses, où il av commandé : chose bien digne de rema que, principalement dans cette gue malheureuse, où la victoire, accou mée autrefois à suivre constamment n

apeaux, sembloit presque par-tout leurs les avoir abandonnés. Une autre rriere vint encore s'ouvrir au Maréchal Berwick. 1716.

Il arriva à Bordeaux, au mois de illet 1716, pour prendre le comman-ment de la Province de Guienne. Le égent, qui connoissoit tout son mérite, qui s'étoit proposé de l'employer uti-nent pour l'Etat, auroit voulu, comme l'a déjà vu, ne pas borner les soins Maréchal au commandement de cette le Province. Il avoit, dès 1705, fait r en Languedoc, où il commanda is un temps critique & difficile, qu'il toit pas moins propre au gouverne-nt civil, qu'au commandement des nées : les hommes de génie le sont squ'à tout. Le Régent lui écrivoit à arrivée à Bordeaux : » Rien n'est lifficile entre vos mains, & je vous rie de compter toujours sur mon ami-ié ». Elle étoit fondée, cette amitié, l'estime & la confiance entiere, dont

1716. ce Prince honoroit le Maréchal, pa[r la] connoiſſance qu'il avoit acquiſe par l[ui-]même de ſa probité & de ſes tal[ens] dans la campagne d'Eſpagne, qu['ils] avoient faite enſemble en 1707; oc[ca]ſion qui ſervit à les unir pour toujo[ur]s. Le Régent n'avoit pas beaucoup de [foi] aux honnêtes gens; mais il diſoit q[ue] s'il y avoit un parfaitement honn[ête] homme dans le monde, c'étoit le [Ma]réchal de Berwick (a).

(a) L'Abbé Millot avance, à la page [...] tome IV de ſes Mémoires, que le Maréch[al de] Berwick *déplaiſoit* au Duc d'Orléans, & [que] ce fut en 1707 la cauſe de ſon rappel [d'E]ſpagne. S'il parle d'après le Duc de Noaille[s, on] ne peut imaginer où ce dernier, qui devoi[t être] cependant bien inſtruit, auroit pris cette [fauſſe] anecdote. Rien n'eſt plus oppoſé à la v[érité]. Le Maréchal de Berwick avoit coutume de [dire] que l'origine de ſa faveur auprès du Duc [d'Or]léans étoit cette même campagne de 17[07]. L'Abbé Millot reconnoît lui-même, tom[e II] page 395, en parlant du ſiege de Lérida, [à] la fin de cette campagne, que » Berwick c[ri]

Toutes les parties de l'adminiſtration toient, pendant la Régence, régies ar des Conſeils, qui donnoient aux 1717.

---

bua beaucoup à le rendre heureux par ſon habileté & ſon courage «. Il eut effectivement plus grande part au ſuccès, par les reſſources u'il ſut trouver dans l'embarras où l'on fut, & ır les peines infinies qu'il prit (quoiqu'il n'eût ıs été de l'avis du ſiege), n'ayant rien de plus cœur que la gloire des armes du Roi, & la opre gloire du Duc d'Orléans. Etoit-ce là lui plaire ? Ce Prince avoit trop de grandeur ame & de mérite perſonnel, pour être jaloux ı Maréchal de Berwick, & pour qu'on pût ême l'en ſoupçonner : tout ce qu'il fit depuis ur lui, prouve bien le contraire. La gravité ı Maréchal, & la régularité de ſes mœurs, ne ccordoient pas toujours avec les goûts & amuſemens du Duc d'Orléans; mais ils oient unis par des liens plus ſolides, par l'eſ-ne, par la confiance, on peut dire par l'ami-. Louis XIV rappella d'Eſpagne le Maréchal Berwick, au grand regret de Philippe V, des Eſpagnols, parce que les affaires y étoient ors rétablies, que l'on avoit plus pour elles ıcune inquiétude; que d'ailleurs elles étoient

* *Tom.* 2.

1717. Commandans des Provinces une corref-
pondance fort multipliée. Il suffit de lir
celle du Maréchal de Berwick, pou
être convaincu du cas infini que les dif-
férens personnages de ces Conseils fai-
soient de sa personne. Plusieurs étoien
liés avec lui par l'amitié; tous lui accor-
doient la plus grande estime.

Quoique sa réputation de sévéri
eût, avant son arrivée en Guienne, di
posé la Province, & particuliérement
Ville de Bordeaux, à redouter son ad
ministration, & que, dans tout le tem
qu'il y commanda, il eût continuell
ment avec le Parlement des discussion
cependant il fut bientôt connu, & alo

---

en bonnes mains, dans celles du Duc d'C
léans. Les frontieres du Rhin & du Dauphi
demandoient plus d'attention; on y avoit b
soin d'habiles Généraux. Louis XIV destin
le Maréchal de Berwick pour le command
ment de l'une des deux armées, qu'on y ra
sembloit, comme on l'a vu dans ces Mémoir

» il fut aimé de tout le monde (dit le » Président de Montesquieu), & il n'y 1717. » avoit point de lieu où ses grandes » qualités aient été plus admirées «. La Noblesse avoit en lui une confiance entiere, & souvent les Gentilshommes le prenoient pour le Juge de leurs différends.

Dans toutes ses discussions avec le Parlement, il eut toujours raison: mais quoique le Ministre décidât en toute occasion suivant ses vues, parce qu'elles se trouvoient toujours évidemment les meilleures, il employoit ensuite, dans l'exécution des ordres du Roi, tant de prudence & de modération, qu'il étoit impossible, même aux Officiers du Parlement, de ne pas reconnoître qu'il n'avoit mis dans les affaires aucun amour propre, & que celui de la justice, de l'ordre & du bien général l'avoit uniquement guidé. S'il se décidoit toujours par lui-même, c'est qu'il pensoit que celui qui étoit chargé des affaires, se

* *Tom.* 2.

trouvant plus intéressé qu'aucun autr
1717. au succès, devoit être, par cette raison
plus intéressé aussi à prendre le bo
parti; mais ce n'étoit qu'après avo
écouté ceux qui devoient l'être, & q
étoient capables de l'éclairer, & de l'in
truire sur ce qu'il falloit savoir : au
personne ne montroit ensuite plus c
fermeté. Comme cette fermeté étoit
fruit de l'examen le plus approfondi,
qu'elle tendoit toujours au bien, jama
il n'y en eut de plus éloignée de l'op
niâtreté.

On n'entrera point dans le déta
d'un grand nombre d'affaires peu int
ressantes, qui occuperent le Maréch
de Berwick : il suffit d'avoir montré l
principes, dont il ne s'écartoit jama
dans l'application.

Le Parlement de Bordeaux, au mo
1718. d'Avril 1718, voulut user du droit d
remontrances, que le Régent avoit fa
rendre à tous les Parlemens par la D
claration du 15 Septembre 1715. Il r

ufa d'enregiftrer les Lettres Patentes ac-
cordées à l'Hôpital général de Saint- 1718.
André. Ses délibérations avoient été très-
vives. On jugea qu'il s'étoit écarté des
regles & des difpofitions de la Décla-
ration même, qui l'avoit rétabli dans
les fonctions qu'il exerçoit ; il ne devoit
en ufer par cette Déclaration (*a*), que
sur les objets qui regardoient le bien
public du Royaume : celui dont il s'a-
giffoit, ne concernoit qu'une affaire par-
ticuliere. Monfieur d'Argenfon, Garde
des Sceaux, manda cependant au Pre-
mier Préfident, & au Procureur Gé-
néral, que Son Alteffe Royale vouloit
bien recevoir les remontrances du Par-
lement, mais à condition qu'elles fe-
roient faites dans le délai prefcrit par
la même Déclaration, & fans députa-
tion. Cependant le Préfident Lebreton
avoit été nommé Député, & étoit parti
pour la Cour, fans en demander la per-

(*a*) Lettre de M. d'Argenfon, Garde des Sceaux, .. Avril 1718.

1718. mission. Cette démarche dont il ne pouvoit se dispenser, auroit en quelque sorte corrigé sa nomination irréguliere.

Le Maréchal de Berwick se crut obligé de rendre compte à Son Altesse Royale de tout ce qui se passe. Monsieur de la Vrilliere, Secrétaire d'Etat de la Province, instruit, de son côté, le Maréchal, que Monsieur le Régent étoit déterminé à n'avoir aucun égard aux représentations du Parlement, qui lui paroissoient n'en point mériter; qu'il envoie à Monsieur de Courson, Intendant de la Province, une lettre de cachet pour l'Avocat Général Dudon, par laquelle il est relégué à Auch. La Cour le regardoit comme le plus répréhensible, pour s'être opposé aux Lettres Patentes avec plus de vivacité qu'aucun Membre du Parlement, contre le devoir de sa Charge d'Avocat pour le Roi (*a*), qui auroit dû plutôt le porter

(*a*) Lettre de M. de la Vrilliere, 10 Avril 1818.

les ſoutenir. M. d'Argenſon, dans ſa
ponſe au Maréchal de Berwick ſur 1718.
ette affaire, finit par lui dire : » On
ne doit pas préſumer que cette Compagnie prenne en cette occaſion d'autre
parti, que celui de ſe conformer aux
intentions de S. A. R. ; & S. A. R. ne
doute pas auſſi que votre autorité &
votre attention ſuivie, qui ſavent pourvoir aux moindres incidens, ne préviennent les ſuites de celui-ci «. M. le
égent marque de ſa propre main au
aréchal de Berwick : » J'ai donné des
ordres très-précis pour arrêter l'exécution des délibérations du Parlement
à cet égard; & je penſe, comme vous,
qu'il eſt très-important de prévenir,
dès le commencement, de pareilles
entrepriſes «.

Le Parlement, dit Paſquier quelque
rt, *eſt une bonne piece dans l'Etat;*
l'on peut ajouter que ſes remontrances
nt d'un excellent uſage; mais il doit
n ſervir avec prudence & retenue.

1718. L'abus même en eſt dangereux, & l
Miniſtere ne peut trop y ſurveiller
c'eſt de cet abus qu'il faut entendre l
lettre du Régent.

Le Préſident Lebreton, arrivé à l
Cour, fut réprimandé par le Garde d
Sceaux, & eut ordre de s'en retourn
à Bordeaux. La Cour prit le parti d'en
voyer des Lettres de Juſſion ; le Ma
réchal de Berwick ſe trouva au Parl
ment à leur lecture; il y opina à la ſo
miſſion, mais en montrant en mêm
temps un vif intérêt pour le Parlemen
Le Régent fut obéi ; les Lettres P
tentes, en faveur de l'Hôpital de Sain
André, furent enregiſtrées purement
ſimplement, & l'affaire finit. La let
de cachet de l'Avocat Général Dud
fut révoquée, à la priere du Maréch
de Berwick ; on fit paſſer l'ordre par
mains : toute cette affaire avoit été co
duite par ſes avis. Le Garde des Sceau
lui marquoit : » Les ordres de S. A.
» ſont entiérement conformes à vos av

où la prudence & le zèle du service du Roi paroiſſent toujours «. 1718.

La France commençoit à peine à goû-:r les douceurs d'une paix dont elle voit encore un extrême beſoin, lorſque ambition du Cardinal Alberoni, pre-ıier Miniſtre d'Eſpagne, vint la trou-'er par les projets qu'il enfanta. Il vou-it faire rentrer cette Puiſſance dans utes les poſſeſſions qu'elle avoit cédées ır le Traité d'Utrecht. Déjà il s'étoit npаré de la Sardaigne : vingt-cinq à ente mille Eſpagnols étoient débarqués Sicile, pour en faire la conquête ; faiſoit armer une flotte à Cadix ; tout oit en mouvement dans les ports du oyaume.

On comprit, dès 1718, que la ance ſeroit forcée d'en venir à une pture ouverte avec l'Eſpagne, & même porter une guerre offenſive, pour mplir les engagemens qu'elle avoit is avec ſes nouveaux Alliés, l'Em-reur, l'Angleterre & la Hollande, &

1718. pour obliger Philippe V à abandonn des projets, qui n'alloient à rien moi qu'à troubler l'Europe entiere, & causer de tous côtés des révolutions. I guerre ne fut pourtant déclarée qu'. mois de Janvier 1719 : toute l'ann précédente s'étoit passée à négocier av le Cardinal Alberoni, qui amusoit France & l'Angleterre, pour éloigner moment de la rupture avec ces de Cours, & se donner le temps de pr-parer tout ce dont il croyoit que dépe-doit la réussite de ses projets. Il ost se flatter d'ôter par ses intrigues, & r des soulévemens, la Régence au Dc d'Orléans, de la faire donner à P-lippe V, & de l'armer par-là de to la puissance de France : il entroit a dans ses vues d'opérer une révolutn en Angleterre, d'y rétablir le Roi Jacqs sur le Trône de ses Peres, & de : faire un Allié, en chassant son Ril. Les autres instrumens dont il devt se servir, & qu'il comptoit mettre

:uvre, étoient d'un côté le Turc, d'un
ıtre, le Roi de Suede. On voit que 1718.
›ut l'édifice d'Alberoni n'étoit fondé
ue ſur des eſpérances véritablement
ıimériques, & ſur le concours de plu-
eurs événemens, peu vraiſemblables,
u'il n'auroit pas dû ſe flatter pou-
›ir ſe procurer : il eut cependant l'a-
:eſſe de faire adopter au Roi d'Eſ-
ıgne ſes vaſtes projets auſſi injuſtes
ıe téméraires, quoique ce Prince,
'ec de la ſingularité, eût naturelle-
ent le cœur droit, & l'eſprit juſte.

Des lettres interceptées du Prince de
ellamare, Ambaſſadeur d'Eſpagne à
Cour de France, & qui étoient écrites
Cardinal Alberoni, découvrirent tout
complot. Le Régent prit ſur le champ
parti de renvoyer l'Ambaſſadeur, &
le faire accompagner juſqu'à la fron-
:re, par un Gentilhomme ordinaire
ı Roi. On fit imprimer les lettres in-
rceptées; elles étoient trop claires pour

1718. laisser le moindre doute sur les menée du Prince de Cellamare, & du Cardina Alberoni. Le Duc du Maine fut arrêté & envoyé au Château de Dourlens ; l Duchesse du Maine, à celui de Dijon & plusieurs personnes, qui leur étoien attachées, furent mises à la Bastille. L Prince de Dombes & le Comte d'E eurent ordre de s'éloigner de la Cour & le Cardinal de Polignac eut celui d se tenir à son Abbaye d'Anchin. Il n fut plus question que de s'occuper d préparatifs pour l'ouverture de la cam pagne.

Le Maréchal de Berwick fut cho pour commander l'armée, par la co fiance singuliere que le Régent pren en lui à tous égards : il étoit cependa un des François les plus affligés de ce guerre, quelque juste & forcée qu'e fût de la part de la France. Outre raisons communes à tout François, s'en trouvoit pour lui de particuliere il avoit sauvé deux fois l'Espagne;

ienfaits qu'il avoit reçus de Philippe V, 1718.
attachoient plus particuliérement à ce
'rince. Il devoit, d'un autre côté, de la
econnoissance au Régent, qui étoit atta-
ué personnellement dans cette guerre;
nais toutes ces considérations, dans le Ma-
échal de Berwick, cédoient toujours au
evoir le plus fort: c'en étoit un pour
ii indispensable, comme Commandant
ors en Guienne, & sur les fron-
eres d'Espagne, d'exécuter les ordres
u'il recevoit d'attaquer ce Royaume,
ıns avoir été au devant de ces ordres.
'n refus de servir eût été contre un
evoir actuel, dont il n'étoit point à
mps de se soustraire, & d'un exemple
ıngereux, qui eût même pu être re-
ırdé, en quelque sorte, comme cri-
ıinel, s'il eût entraîné après lui un
rand nombre d'imitateurs: il obéit
onc, parce qu'il devoit obéir.

Il avoit été mandé à la Cour, dès
: mois de Septembre, pour faire les
rrangemens de la campagne, & il étoit

de retour depuis quelque temps à Bor
1718. deaux, lorſqu'il envoya ſes plans & ſe
projets à S. A. R., pour les arrêter dé
finitivement, & pour recevoir ſes der
niers ordres.

Perſonne n'avoit plus de capacité qu
1719. le Maréchal de Berwick, pour embraſſe
à la fois tout un objet, quelque vaſt
qu'il fût. Il avoit employé ce talent dan
les quatre campagnes défenſives qu'
avoit faites ſur la frontiere d'Italie dan
la guerre de la ſucceſſion; il eut encor
occaſion de le montrer cette année.

La frontiere de France & d'Eſpagn
préſente une étendue de plus de cen
lieues, depuis Bayonne juſqu'à Pe
pignan & Collioure. Comme il n'éto
pas poſſible d'attaquer à la fois l'Eſ
pagne, dans tous les points d'une
grande étendue, en attaquant un côté,
falloit pourvoir en même temps à la dé
fenſe de tous les autres. Cet objet éto
d'autant plus eſſentiel, qu'on avoit affai
à Alberoni, c'eſt-à-dire, à un ennem

ıardi & entreprenant juſqu'à l'excès. Le
Maréchal calcule donc, il combine les 1719.
orces des ennemis avec les ſiennes, les
ues différentes qu'ils pourroient avoir,
ҡ les divers mouvemens qu'il leur ſeroit
ooſſible de faire ; &, ſur toutes ces com-
inaiſons, il forme ſes plans d'attaque
ƹ de défenſe. On voit par ſes lettres
ƹ ſes dépêches aux Miniſtres, qu'il a
out prévu, & tout diſpoſé : il y indique
'avance tout ce qu'il fera dans la cam-
agne, ſuivant les diverſes circonſtances
ù il ſe trouvera ; & les événemens
arurent s'y conformer.

Le Maréchal de Berwick auroit voulu
ouvoir commencer l'offenſive par le
ege de Pampelune : de fortes raiſons
y déterminoient. Quel étoit en effet
objet de la guerre contre l'Eſpagne ?
C'étoit de tâcher de la ramener par la
rainte : il falloit pour cela la convaincre
ue la France agiſſoit ſérieuſement con-
t'elle, & ſans nul égard pour la liaiſon
lu ſang ; ce que le Roi d'Eſpagne &

1719. ſon Miniſtre ne vouloient pas ſe perſuader. Rien n'étoit plus capable de le en convaincre, que la priſe de cette importante place, qui ouvroit à l'armé le chemin de Madrid; d'ailleurs cett expédition la conduiſoit dans un pay abondant en ſubſiſtances, & où l'o pouvoit la faire vivre pendant la cam pagne, & y prendre enſuite des quar tiers d'hiver, au ſoulagement de no finances. Enfin, comme cette offenſiv s'éloignoit moins du centre de la fron tiere, elle ſe combinoit mieux que tout autre avec la défenſive qu'il falloit fair en même temps des autres côtés. L'en trepriſe ne put pas cependant s'exécuter les préparatifs pour un grand ſiege comme celui de Pampelune, ſont im menſes, & la Cour n'avoit pas donn aſſez à temps les ordres qui dépendoien d'elle. Tout n'auroit pu être prêt qu' la fin de la campagne; & il y auroi eu de trop grands inconvéniens à craindre, ſi l'on avoit entrepris le ſiege

ard. On remit donc cette entreprise à
a seconde campagne (qui heureusement 1719.
'eut pas lieu, parce que la paix se fit
lans l'intervalle); & l'on se détermina
ux sieges de Fontarabie, & de Saint-
ébastien.

Pendant ces expéditions, qui devoient
e faire tout-à-fait à notre droite, on
voit à couvrir la Navarre, le Béarn, &
out le reste de la frontiere. Le Maréchal
voit eu soin d'aller, pendant l'hiver,
econnoître par lui-même tous les pas-
ages. Il chargea M. de Joffreville de
ette défense, & lui donna pour cela
uinze bataillons & vingt escadrons,
u'il répandit le long des Pyrénées, &
ui étoient à portée de se réunir au pre-
nier ordre, & de se soutenir les uns les
utres. L'objet de ce corps étoit d'arrêter
lans quelque bon poste l'ennemi, s'il
enoit à passer les montagnes avec des
orces supérieures, & de donner le temps
au Maréchal de Berwick d'arriver avec des
renforts suffisans pour lui faire rebrousser
chemin. N vj

Afin d'aſſûrer davantage les différentes
1719. parties de cette défenſive, M. de Bonas,
Maréchal de Camp, fut chargé, avec
ſept bataillons, de s'emparer du Château
de Caſtel-Léon, qui, quoique de la domination d'Eſpagne, ſe trouve du côté
de la France au pied des Pyrénées. Il fut
obligé d'y ouvrir la tranchée le 30 Mai,
de mettre ſon canon en batterie, & de
faire brêche. Il ne put s'en rendre maître
que le 12 de Juin.

Pendant ce temps-là l'armée s'étoit
aſſemblée, & portée vers le 15 Mai à
Iron, d'où elle inveſtit Fontarabie. Le
premier ſoin du Maréchal de Berwick
fut d'aller reconnoître la place, pour
déterminer le côté par où il falloit l'attaquer, & l'emplacement du parc d'artillerie. Cependant comme le canon,
qu'on faiſoit venir de Bayonne, n'étoit
pas ſuffiſant pour le ſiege, & que celui
qu'on tiroit de Bordeaux ne pouvoit
arriver de quelques jours, la tranchée
ne fut ouverte que le 27 au ſoir. Elle

: fut très-près de la place, à la faveur
'un fond qui n'étoit éloigné du chemin 1719.
ouvert que de cent cinquante toises;
attaque fut dirigée contre le polygone
ue présentoient les bastions des Inno-
ens & de la Reine : on travailla aussi-
ôt aux batteries; mais elles ne com-
iencerent à tirer que le 5 de Juin :
n avoit voulu attendre qu'elles fussent
n état toutes à la fois, pour n'être dé-
iasquées & ne partir qu'ensemble, afin
u'elles pussent mieux se protéger entre
les, & remplir leur plan d'attaque.

Quand les feux de l'artillerie de la
ace furent éteints, on s'occupa de faire
reche à la face gauche (par rapport aux
ssiégeans) du bastion de la Reine, à la
ourtine entre les deux bastions, & à la
ce droite de la demi-lune; on étendit
: logement sur le chemin couvert, où
on s'étoit déjà établi; & la nuit du 15,
es breches étant belles, la demi-lune
it attaquée & emportée sur le champ
ns grande résistance : le logement s'y

fit d'une épaule à l'autre, mais il coû
1719. assez cher; environ cent cinquante hom
mes y périrent. On se mit tout de sui
à travailler à la descente du fossé, &
perfectionner les débouchés pour donn
l'assaut au corps de la place. Les enne
mis ne l'attendirent point; ils battire
la chamade le 17: le Maréchal de Be
wick n'insista pas pour faire la garnis
prisonniere de guerre, le retard de
capitulation auroit prolongé le siege,
il étoit important, dans la situation
l'on se trouvoit, de n'être pas contrai
dans ses mouvemens.

La garnison sortit le 18 avec les ho
neurs de la guerre, & fut conduite
Pampelune par Saint-Jean-Pied-de-Po
On fit entrer deux bataillons dans
place; & dès le lendemain on travai
à raser les travaux & à combler les tra
chées: les décombres des breches fure
enlevés, les breches bouchées par
fascinage & mises en état de défense.

Pendant le siege, le Roi d'Espagn

ccompagné de la Reine, s'étoit mis en
ıouvement de Pampelune, où il étoit 1719.
rrivé le 11 de Juin, annonçant qu'il ıarchoit, dans l'intention de livrer baıille, & de faire lever le ſiege. Dom laiſe de Loya le mandoit au Commanant de Fontarabie, dans une Lettre ui fut interceptée. L'armée Eſpagnole ıarcha, en effet, à San-Eſtevan, & le oi ſe porta en perſonne, le 16, au camp e Leſſaca, à deux lieues & demie d'Iron. Iais ayant appris, le 17, que la place ıpituloit, il fit reprendre, le 18, à ſes quipages le chemin de San-Eſtevan, : s'en retourna à Pampelune. Ce Prince ıt mal conſeillé dans cette marche : il ıi étoit peu glorieux d'être venu juſqu'à . vue de Fontarabie, pour être témoin, vec ſon armée, de la capitulation, & e s'en retourner tout de ſuite à Pamelune.

Pour ne pas interrompre le récit du ege, on a différé juſqu'à préſent de arler d'une action qui, quoique de peu

d'importance en elle-même, mérite ce
1719. pendant d'être rapportée, à cause d
la valeur qu'y montrerent nos troupe
M. de Cadrieux avoit été envoyé, ave
un corps en avant, sur le chemin d
Pampelune, pour éclairer les mouve
mens des ennemis. On apprit que
même Dom Blaise de Loya, qui com
mandoit en Guipuscoa, avoit rassemb
deux mille hommes de Milice, qu
avoit joints à six ou sept cents homm
de troupes réglées, & avec lesquels
s'étoit porté à Ernani, qui n'étoit qu
deux lieues du poste de M. de Cadrieu
Le Maréchal de Berwick, ne pouva
souffrir si près de lui ce petit corps d
ennemis, fit partir M. de Cilly avec u
assez gros détachement, pour marche
Dom Blaise. Son avant-garde, comman
dée par M. de Verceil, suffit seule po
attaquer & chasser les troupes que Do
Blaise avoit mises dans un poste avanc
Nos gens les poursuivirent jusqu'à E
nani, y attaquerent Dom Blaise lu

ême, battirent les troupes réglées, dissiperent les Milices, de façon que 1719.
on n'en entendit plus parler.

Les forces supérieures de l'armée Franise mettoient le Maréchal de Berwick
ns le cas de ne point craindre celle d'Esgne, pour ainsi dire, corps à corps : cendant la grande étendue de la frontiere, il falloit nécessairement agir offensivent, donnoit toujours quelque sorte de ainte pour le centre, entiérement dépurvu de places, toutes les fois qu'on uloit faire quelque entreprise aux exémités de la droite ou de la gauche, s-à-vis un ennemi tel qu'Alberoni, dont confiance dans tous ses projets étoit trême. Il pouvoit se flatter de trour en Guyenne des Mal-intentionnés, mme il en avoit trouvé en Bretagne, êts à joindre l'armée d'Espagne, si elle uvoit, par quelque endroit, pénétrer France; & on est obligé de convenir i'il y avoit des Mécontens dans le oyaume. Le Cardinal Alberoni étoit

homme à tout hasarder, au risque d
1719. ce qui pourroit en arriver. On auro
sans peine fait repasser les Pyrenées
l'armée d'Espagne; mais, dès qu'el
auroit paru, plusieurs Mécontens l'au
roient jointe; & l'entrée du Roi d'Es
pagne en France, à la tête d'une armée
étoit capable d'exciter de la fermenta
tion dans les esprits par-tout le Royaume
& d'y causer un grand éclat; ce qu
convenoit d'éviter. Il est vrai que
Maréchal de Berwick avoit tout prévu
& arrangé en conséquence ses march
& contre-marches; mais encore falloit
des combinaisons justes. Si le succès e
dépendu du seul Maréchal de Berwick
on auroit pu être tout-à-fait tranquill
mais un Général ne peut pas être pa
tout: ces grands mouvemens exigeoie
le concours de plusieurs personnes, q
ne pouvoient toutes mériter la mêm
confiance. Ces réflexions porterent
Maréchal de Berwick à demander quel
ques bataillons, & quelques escadro

plus, qui lui furent accordés. Il disoit
ue, dans les circonstances où l'on se 1719.
ouvoit, il ne falloit rien donner au
sard; qu'il étoit de la prudence d'as-
rer la besogne. On a vu dans ses cam-
gnes, en Dauphiné & Provence, qu'il
étoit pas homme à demander inuti-
nent une augmentation de troupes,
isqu'il remit alors au Roi Louis XIV,
son propre mouvement, vingt batail-
ns, dont il crut pouvoir se passer pour
défensive qu'il avoit à faire, & qui
rent utilement employés pour ren-
rcer les autres armées. Le Roi d'Es-
gne, de son côté, avoit augmenté son
mée de vingt-six escadrons, de façon
l'elle étoit alors composée de soixante-
ux escadrons, & de vingt-un bataillons.

Le Maréchal de Berwick, dans le
essein de faire le siege de S. Sébastien,
de continuer ses conquêtes, se porta
avant, pour couvrir les convois &
s préparatifs nécessaires pour cette
ntreprise. Ayant appris que le Prince

1719. Pio s'étoit avancé à Tolozette avec u gros détachement, il fit marcher sur l: M. de Cilly, avec trois régimens (Dragons, deux cents chevaux, ving deux compagnies de Grenadiers, & auta: de Piquets. Ce Général trouva sur sc chemin trois cents Dragons ennemis qu'il poussa vivement, prit le Con mandant, deux Capitaines & cinq c six Dragons, après en avoir tué plusieu autres. En arrivant à Tolozette, il tom sur un poste avancé d'Infanterie, qu fit attaquer : on tua ving-cinq à tren hommes, & l'on fit soixante priso. niers, entre lesquels se trouvoient trc Officiers des Gardes Espagnoles & W: lones. Le Prince Pio s'étoit retiré même jour de grand matin, prenant route de Pampelune, où ses troupes suivirent.

Le Maréchal vint le 30 Juin camp devant S. Sébastien, & en faire l'i vestissement, appuyant sa droite à mer, & sa gauche à la riviere de Gı

mea, qui passe à Astiaraga. L'armée 1719.
Espagne, qui étoit campée à une lieue
: Pampelune, sur le chemin de Tolo-
tte, ne fit aucun mouvement : ainsi
Maréchal de Berwick n'eut plus,
our le moment, qu'à s'occuper du
ege.

Il se détermina à faire l'attaque le
ng de la riviere de Gurumea, à cause
: la facilité que l'on avoit de faire des
tteries de l'autre côté de la riviere,
environ deux cents toises du corps de
place, &, par leur moyen, d'ouvrir
muraille, qui, dans cette partie, étoit
ns flanc, & avoit peu d'épaisseur. Il se
ouvoit, entre la place & la riviere, un
rrein assez considérable, par où l'on
ouvoit arriver à la breche, en débou-
iant de la droite de la tranchée, que
on comptoit appuyer à la riviere. Cela
empêchoit pas qu'on ne fût toujours
bligé, par la gauche, d'attaquer de
ont l'ouvrage à corne, qui flanquoit
oute cette partie, mais seulement pour

1719. en éteindre les feux, & en détruire l
défenses. Ce plan d'attaque méritc
d'autant plus la préférence fur tout autr
& en particulier fur l'attaque par l'o
vrage à corne, que cet ouvrage fe tro
vant fort enterré, ainsi que le corps
la place de ce côté-là, l'on ne pouvc
faire de breche en aucun endroit, qu'av
des batteries établies fur le chemin co
vert. Il auroit donc fallu le prendr
avant de pouvoir fonger à la constru
tion des batteries, pour battre en brech
& ouvrir les ouvrages attaqués : on e
été assujetti à ce cérémonial pour
corps de la place, comme pour l'o
vrage à corne.

Les grandes pluies avoient retardé
convois d'artillerie pour le fiege,
par conféquent l'ouverture de la tra
chée. Le beau temps étant revenu,
ayant facilité l'arrivée des munitions n
ceffaires, la tranchée fut ouverte,
nuit du 19 au 20 de Juillet, à de
cents toifes du chemin couvert : la pe

ıommes fut peu conſidérable. On avoit
jà travaillé, de l'autre côté de la ri- 1719.
ɛre, aux batteries de canon & de mor-
rs; on devoit, dès le lendemain, en
.blir d'autres dans les nouvelles paral-
es, pour battre l'ouvrage à corne. Le
ıt fut exécuté, & les batteries com-
ɛncerent à tirer le 25. On ſe logea,
nuit du 26 au 27, ſur l'angle ſaillant
chemin couvert de la droite (par
ɔport aux aſſiégeans): c'étoit le point
ncipal qu'il falloit occuper, pour pou-
r gagner & attaquer la breche que
ı faiſoit au corps de la place, par
noyen des batteries dreſſées de l'autre
é de la riviere. Comme elles tiroient
moins de cent quatre-vingt toiſes de
:ance, la breche fut long-temps à
:e: elle ne ſe trouva praticable que le
r Août. Le Gouverneur alors, crai-
ınt d'être emporté d'aſſaut, fit battre
:hamade le même jour. Le Maréchal
Berwick obligea la garniſon d'entrer
ıte entiere dans le Château, dans la

1719. vue de la mettre plus à l'étroit, d'aug-
menter la consommation des subsistan-
ces, & d'accélérer par-là la reddition
du Château. On commença d'abord,
pour parvenir à s'en rendre maître, p
ouvrir quelques tranchées vis-à-vis d
la place; mais quand il fut question d
les pousser en avant, on sentit bient
toutes les difficultés de l'attaque. L
Château étoit si élevé au-dessus de
ville, & de tout le terrein qui l'env
ronnoit, qu'il étoit presque impossib
d'arriver par tranchées aux ouvrage
dont, cependant, on n'étoit éloigné q
d'environ trente toises. Outre cela,
ne trouvoit point d'emplacement con
nable pour les batteries de canon :
terrein étoit si bas, qu'elles n'auroi
pu faire aucun effet. On se trouvoit do
réduit aux batteries de bombes, qui
sont pas d'une grande ressource po
détruire les défenses, & qui ne le so
d'aucune pour faire breche : ce fut pou
tant par elles qu'on se rendit maître
Château

Château. On fut obligé de faire des blindages, pour pouvoir se maintenir dans 1719.
es tranchées, parce que les ennemis y crasoient les assiégeans de bombes, de grenades & de pierres, qu'ils ne faisoient que rouler sur eux.

Pour réduire la place de vive force, l n'y avoit guere d'autres moyens, que e se servir du mineur, & de le pousser usques sous le Château; mais, pour eu qu'on vînt à rencontrer le rocher, eût été une affaire d'une longueur nfinie. La seule ressource qui paroissoit ester, étoit celle du blocus; & c'est ussi à quoi on fut contraint de se borner.

Cependant on continua toujours le ombardement, pour tâcher de détruire outes les habitations, & ce que l'on ourroit des magasins. Ce moyen eut un uccès, qu'il n'étoit guere permis d'espérer. Les bombes gâterent les vivres, désolerent la garnison, au point qu'elle apitula le 19 d'Août. Le Maréchal e Berwick ne fit point de difficultés

pour lui accorder les honneurs de la
1719. guerre, bien content d'en être débarrassé

La flotte Angloise, pendant le blocus avoit pris sur son bord sept cent cinquante hommes de notre armée, avec lesquels elle fit voile vers Santona. Elle y débarqua nos troupes, qui s'emparerent de ce petit port, après en avoir chassé sept cents hommes de Milice Espagnole : elles brûlerent ensuite trois gros vaisseaux de guerre que l'on y construisoit, se rembarquerent, & vinrent rejoindre l'armée, sans avoir perdu un seul homme.

Il ne restoit plus à faire que les sieges d'Urgel & de Roses, que l'on avoit projetés pour la fin de la campagne. En attendant les derniers ordres de S. A. R., le Maréchal de Berwick fit longer ses troupes du côté de Navarins & d'Oleron. Le Roi d'Espagne étoit à Tudela avec son armée, & le Prince Pio en avant de Pampelune : mais, sur l'alongement de nos troupes par notre

gauche, Philippe V. se détermina à faire un gros détachement de son armée pour la Catalogne, où, d'ailleurs, les peuples paroissoient disposés à la révolte, & il prit ensuite de sa personne le chemin de Madrid. Son armée se replia sur Sanguesa, & ne tarda pas à diriger sa marche sur la Catalogne, où elle voyoit que nous allions opérer. 1719.

Le Maréchal de Berwick ayant reçu les derniers ordres pour les expéditions du Lampurdan & de Cerdagne, détermina la marche des troupes sur Mont-Louis, & se proposa de les devancer, pour être plus à portée de s'occuper de tous les préparatifs nécessaires. Il arriva au Mont-Louis le 11 Septembre : le siege d'Urgel ne put se commencer aussi-tôt qu'on l'auroit souhaité, parce que l'artillerie fut près de quinze jours à y être transportée du Mont-Louis à cause des mauvais chemins : elle n'y arriva que le 2 & le 4 d'Octobre. M. de Bonas étoit en avant, campé à la Pobla,

1719. ſur le Noguera-Paillaſſo, avec dix bataillons ; & deux régimens de Dragons : il occupoit les hauteurs, & ſon poſte étoit ſi bon, qu'il étoit inattaquable, même par toute l'armée d'Eſpagne, qui ſe trouvoit à Ager, à cinq ou ſix lieues de ſon camp. Les ennemis vinrent cependant attaquer nos Arquebuſiers de montagnes, & les chaſſerent du pont de Montagnane. M. de Bonas ne crut pas devoir ſouffrir cette inſulte : il marcha avec dix compagnies de Grenadiers, attaqua le détachement des ennemis, & le battit ; il ſe rendit maître enſuite de la Conque de Tremp, après avoir attaqué & chaſſé quatre cents hommes, qu'ils avoient laiſſés ſur la montagne de Mont-Sec.

Le ſiege du château d'Urgel n'étoit point encore achevé le 10 du mois d'Octobre, lorſque le Maréchal de Berwick, que l'expédition de Roſes preſſoit, en partit, pour ſe rendre au Boulou, où l'armée devoit être raſſemblée le 17, &

marcher tout de ſuite en Lampurdan & à Roſes. Il avoit laiſſé M. de Coigny avec dix-ſept bataillons, pour ſuivre le ſiege, qui ne dura pas long-temps après ſon départ : il apprit en effet, le 12, au Mont-Louis, par un Officier qui lui avoit été dépêché, que le château d'Urgel s'étoit rendu, & que la garniſon étoit priſonniere de guerre. M. de Coigny ſe mit en marche le 13, avec onze bataillons, pour joindre la grande armée, & laiſſa M. de Bonas, pour garder la nouvelle conquête & le pays, avec neuf bataillons & deux cents Arquebuſiers. 1719.

Le Maréchal de Berwick avoit obtenu pour les Officiers de ſon armée, après les ſieges qu'ils venoient de faire, des récompenſes conſidérables ; mais il crut en même temps, pour l'exemple, devoir faire punir d'une façon éclatante le ſieur Champier. Cet Officier avoit d'abord montré de la volonté & de l'intelligence : après la priſe de Caſtel-Léon, le Maréchal de Berwick penſa qu'il ne pouvoit

pas mieux faire, que de lui en donner
1719. le commandement; mais le ſieur Champier ne tarda pas à abuſer de ſon autorité dans ce poſte de confiance. Il fit une courſe dans le pays, leva de l'argent, & y enleva des grains à ſon profit: il eut l'indiſcrétion, ou l'impudence de faire part de ſes exploits à M. de Bonas. Le Maréchal ayant la preuve du délit de la propre main du coupable, en inſtruiſit le Duc d'Orléans. Quoique la corruption dans les mœurs fût déjà très-grande, il reſtoit encore de la pudeur, & l'on n'oſoit pas protéger le vice à découvert: un voleur impudent & reconnu ne trouvoit pas de protecteur. Le ſieur Champier fut caſſé ſans retour, mis en priſon dans la citadelle du Mont-Louis, & enſuite dans celle de Perpignan.

Toutes les troupes qui devoient compoſer l'armée deſtinée au ſiege de Roſes, au nombre de quarante bataillons, & de ſoixante eſcadrons, ſe trouvant raſ-

ſemblées au Boulou, ſe mirent en mar-
che le 22 d'Octobre, & vinrent, en 1719.
deux jours, camper à Caſtillon, & faire par terre l'inveſtiſſement de Roſes; mais on ne pouvoit rien commencer des travaux du ſiege, à l'exception des faſcines, que le convoi d'artillerie, de munitions de guerre & de bouche ne fût arrivé. C'étoit de la mer qu'on l'attendoit ſur les tartanes, qui devoient tout tranſporter à la plage, ſous l'eſcorte de deux galeres de France, & de ſix vaiſſeaux de guerre; deux François, & quatre Anglois.

Nos vaiſſeaux de guerre François ſe montrerent, le 1.er de Novembre, dans le Golfe de Roſes; mais le mauvais temps retenoit les tartanes: elles n'oſoient ſe riſquer, & attendoient que la mer fût plus praticable. Etant devenue moins forte, une partie des tartanes arriva le 4 Novembre, dans la baie de Roſes. Dès le lendemain, quoique la mer fût encore un peu groſſe, on com-

mença à débarquer l'artillerie & les
1719. munitions : on ne put, ce jour-là,
mettre à terre que peu d'effets. Le lendemain, la mer étoit ſi agitée, que les chaloupes ne purent manœuvrer, pour continuer le déchargement. Le 6, le vent augmenta à un tel point, que no tartanes, au nombre de vingt-huit échouerent : dix furent briſées, les autre ſubmergées. L'on envoya du ſecour ſur le champ, pour tâcher de ſauver c que l'on pourroit des effets. Beaucou de Matelots périrent; le reſte des tar tanes, au nombre de douze ou quinze relâcha où il put ſur la côte.

Ce déſaſtre nous priva de la plu grande partie de ce qui étoit néceſſair pour le ſiege; &, après l'examen qui e fut fait, on ſe trouva forcé de l'aban donner. La ſaiſon étoit ſi avancée, qu'o ne ſongea plus qu'à ſéparer l'armée, & à l'envoyer dans ſes quartiers : elle dé campa le 17 de Caſtillon, d'où chaqu corps prit la route du quartier qui lu

étoit aſſigné. Le Maréchal de Berwick resta quelques jours à Perpignan, & partit le 27, pour ſe rendre à la Cour. 1719.

La campagne qu'il venoit de faire, avoit dû démontrer à Philippe V, que la France agiſſoit franchement, & de concert avec ſes Alliés, & ſans ménagement pour l'Eſpagne; que, par conséquent, il lui étoit impoſſible de continuer une guerre qu'il lui faudroit soutenir ſeul contre les grandes Puiſſances qu'il attaquoit. En effet, l'Eſpagne ſe trouvoit dépourvue de tous les ſoutiens sur leſquels elle avoit compté. Le Turc avoit fait ſa paix avec l'Empereur; elle perdoit par-là une puiſſante diverſion, & rien n'empêchoit plus l'Empereur de tourner toutes ſes forces contre elle. Le Roi de Suede, Charles XII, avoit été tué devant Fredericshals : la perte de ce Prince ôtoit à l'Eſpagne l'eſpoir d'un appui qui étoit entré dans le calcul de ſes projets. Les intrigues d'Alberoni, pour exciter des troubles & des révolutions

en France & en Angleterre, avoient
1719. totalement échoué. Tous ces événemens ouvrirent enfin les yeux à Philippe V: il vit le précipice, où la témérité de son Ministre alloit le jetter. Pour s'en garantir, il forma des résolutions sages & pacifiques : une seule fut suffisante; il renvoya son turbulent Ministre, & la paix se fit.

Le Maréchal de Berwick, à qui l'on vouloit donner des marques de confiance & de satisfaction, fut mis au Conseil de Régence; mais on ne voulut point qu'il quittât le commandement de Guienne. Cet arrangement convenoit autant aux vues du Duc d'Orléans, qui étoit fort aise d'avoir à la tête de cette grande Province une personne sur qui il pût se reposer, qu'à la fortune du Maréchal, qui, n'étant pas riche, avoit besoin des appointemens de Commandant, pour soutenir son état. Il resta à la Cour jusqu'au mois de Juin, qu'il se rendit à Bordeaux, pour y reprendre

:s détails de l'adminiſtration de la 'rovince. 1719.

Le Maréchal de Berwick avoit pour rincipe que, dans tout état, quelle ue fût ſa forme, il falloit une autorité ıprême & abſolue, à laquelle chaque itoyen & chaque corps devoit être paſvement ſoumis. Perſonne auſſi ne reſeɛtoit plus cette autorité que lui, &, uand il en étoit chargé, ne la faiſoit ıieux reſpecter, parce qu'il ne la comrometcoit point, ne l'employant jamais ue ſuivant la juſtice. Sa droiture natuelle, ſon peu d'amour-propre, ſes luıieres, ſon grand diſcernement, l'emêchoient de s'en écarter : avec cela, 'il ſavoit ſoutenir la dignité du comnandement, & la portion d'autorité qui ui étoit confiée, il en connoiſſoit les ɔornes & ne les paſſoit jamais, étant ɔarticuliérement attentif à ne rien emɔiéter ſur l'adminiſtration de la juſtice; :ar il n'ignoroit pas que ſon autorité, & celle du Parlement, toutes deux éma-

nées du même principe, étoient diffé
1719. rentes par leurs objets, & indépendante
l'une de l'autre; mais que, de leur har
monie, dépendoit l'ordre & le bie
public. Quand cette harmonie parut s'al
térer, ce fut toujours contre la volont
du Maréchal, & malgré les soins qu'i
se donnoit pour la maintenir; aussi l
Chancelier d'Agueſſeau lui écrivoit-i
dans l'affaire, dont nous allons parler
» Je suis bien persuadé, Monsieur, que
» quand MM. du Parlement ne vivron
» pas bien avec vous, ce sera toujour
» leur faute. La justice regle chez vou
» l'usage de l'autorité «.

Au mois de Septembre 1720, le
1720. Jurats & les Baillis des Boulangers, man
dés par le Parlement de Bordeaux, au
sujet des bleds & des farines, déclarent
qu'il y en a dans la ville plus de deux
mille boisseaux de gâtés. Le Parlement
nomme deux Commissaires, pour faire
une visite dans Bordeaux : cette visite
se fait avec beaucoup d'éclat, même

dans les magafins du Roi ; c'étoit le lieu
où il fembloit que des brouillons, fous 1720.
prétexte du bien public, vouloient que
l'on fît le plus de recherches. A leur
nftigation, les Commiffaires eux-mê-
nes font jetter une quantité confidérable
le boiffeaux de bled & de farine, fans
rop d'examen, & fans fe concerter avec
e Maréchal de Berwick & l'Intendant,
e qu'ils auroient dû faire pour toutes
es chofes d'adminiftration, & principa-
ement quand il s'agiffoit de la deftruc-
on d'effets appartenans au Roi. Le Ma-
échal, dans les affaires de cette impor-
ance, où le fervice du Roi & le bien
ublic étoient également intéreffés, alloit
oujours au devant de tout, fans faire
ttention au manque d'égards qu'on au-
oit dû avoir pour lui. Il fit donc propo-
er à MM. du Parlement de faire cache-
er de leur fceau les facs de bled & de
arine, qui pouvoient être gâtés, d'en
endre compte à la Cour, & d'attendre
s ordres du Roi; mais ce parti fage

ne fut ni ſuivi, ni écouté. La conduite di
1720. Parlement ne pouvoit manquer d'être
blâmée par le Régent & par le Con-
ſeil : on y déſapprouva ſur-tout la vivacit
& l'imprudence des deux Commiſſaires
dans l'exécution de l'Arrêt, où ils avoien
même paru chercher, par des propc
indiſcrets, (*a*) à émouvoir le peupl
Ils eurent ordre de ſe rendre à la Cour
à la ſuite du Conſeil, pour rendre comp
de leur conduite. Le Chancelier d'Ague
ſeau reproche au Parlement, dans
lettre qu'il écrit au Premier Préſident
de n'avoir pas ſuivi le ſage tempér
ment propoſé par le Maréchal de Be
wick. Il fut ordonné, de la part du R
& du Régent, (*b*) » de laiſſer entre l
» mains des Jurats tout ce qui eſt
» la police ordinaire, à la charge
» l'appel au Parlement, & que, s'il fu

(*a*) Lettres du Chancelier d'Agueſſeau &
M. de la Vrilliere, 16 Septembre 1720.

(*b*) Lettre du Chancelier d'Agueſſeau, 16 Se
tembre 1720.

» venoit de ces cas extraordinaires, qui
» méritassent que cette Compagnie y 1720.
» entrât par droit de police générale,
» elle en conférât, avant toutes choses,
» avec le Maréchal de Berwick & l'In-
» tendant, même avant de nommer des
» Commissaires «. Le Parlement parut se
oumettre & se conformer aux ordres
'u Roi, & il ne fut plus question de
ette affaire.

Le Ministre avoit suivi en tout les
onseils & les avis du Maréchal. M.
'Aguesseau, dans une lettre du 28 Sep-
embre, lui* écrit : » Vous voyez aussi
avec combien de déférence on entre
ici dans vos vues ; & l'on ne sauroit
rien faire de mieux pour le bien de la
Province, dont le gouvernement vous
est confié «. M. d'Aguesseau recevoit,
n écrivant cette lettre, une nouvelle
épêche du Maréchal de Berwick, par
quelle ce Commandant marque, qu'il
hange de sentiment à l'égard des lettres
e réprimandes, qu'il avoit demandées

* *Tom.* 2.

pour quatre Officiers du Parlement
1720. trouvant cette Compagnie revenue dan
de si bonnes dispositions, que les lettre
ne lui paroissoient plus nécessaires. M
d'Aguesseau ajoute de sa main en P. S
» J'en ai rendu compte ce matin à Mg
» le Régent, qui approuve votre indu
» gence, comme il a approuvé votre fi
» vérité; il se repose donc sur vous d
» soin de donner à ses quatre Officie
» les avis qu'ils méritent. Je ne pu
» mieux faire que de suivre son exempl
» & je ne vous envoie point mes lettre
» persuadé qu'on ne peut se tromp
» en suivant vos inspirations «. On d
voit croire que le Parlement seroit pl
circonspect à l'avenir, & qu'il mettro
moins de vivacité, & plus de reten
dans sa conduite; mais les Compagni
les plus respectables, quand il est que
tion des intérêts du Corps, de ses pr
tentions & de son autorité, semble
oublier leur sagesse & leur prudence. L'
mour propre de celle-ci parut blessé e

quelque sorte d'avoir eu le dessous, &, 1720.
i elle en conserva du ressentiment, il
e tarda pas à se manifester.

Le 24 Janvier 1721, le Maréchal de 1721.
Berwick se trouva forcé d'instruire M.
'Aguesseau d'une nouvelle affaire entre
es Officiers de la Tournelle du Parle-
ment de Bordeaux, & les Jurats, à
occasion de quelques laquais qu'il avoit
it emprisonner pour le trouble qu'ils
voient causé à la Comédie, & pour
eur rebellion contre la Garde.

Cette affaire seroit sans doute peu
igne en elle-même d'être rapportée,
l'importance qu'on y mit ne la ren-
oit intéressante pour faire connoître
esprit & les mœurs du temps, ainsi
ue la prudence & la modération cons-
inte du Maréchal de Berwick. La
Tournelle mande les Jurats, & les re-
rend de ce qu'ils n'ont point procédé
ontre les auteurs du tumulte : ils ré-
ondent qu'il n'étoit point en leur pou-
oir d'agir; que les coupables ont été

mis en prison par l'autorité du Comman-
1721. dant, & qu'ils y restent sous la mêm
autorité. MM. de la Tournelle évoquer
cependant l'affaire, & ordonnent qu'
sera informé. Le Maréchal instruit c
cette procédure, pour éviter toute qu
relle, fait dire aux Jurats qu'ils n'o
qu'à lui redemander les coupables, qu
ordonnera qu'ils leur soient livrés &
la Justice. Les Officiers de la Tournel
n'adoptent point ce tempérament bi
naturel, & conforme aux Ordonnanc
& à la raison; ils refuserent même
se soumettre au Chancelier, qui,
son côté, leur prescrivoit le même ter
pérament. Dans une lettre du 29 Juin
il marque au Maréchal de Berwick
» Mais si la Chambre de la Tourne
» ne profite pas mieux qu'elle a fait ju
» qu'ici des égards qu'on a eus pour ell
» il faudra prendre d'autres voies, po
» terminer l'affaire des laquais, &
» passer d'un Parlement qui s'oppo
» même à ce que l'on veut faire en

ıveur. Je ne puis, au ſurplus, que
ɔuer votre ſageſſe, & ſouhaiter qu'elle 1721.
:ouve enfin des imitateurs dans le
ays que vous habitez «. Le Chancelier
vit en même temps, dans les mêmes
nes, au Premier Préſident. La fermeté
:ette ſeconde lettre eut tout ſon effet,
l'affaire finit conformément au tem-
ament propoſé par le Maréchal.

.a peſte depuis long-temps affligeoit
ellement la ville de Marſeille, où
s'étoit d'abord communiquée. On
ı prenoit à la négligence ou à l'a-
.té des Employés du Lazaret. Ils
ent accuſés, au moins fortement
pçonnés d'avoir, par la contrebande
ils faiſoient, répandu dans la ville
marchandiſes infectées de ce mal
tagieux, qui avoit enſuite gagné la
ɔvince. Les perſonnes qui étoient à la
: de l'Adminiſtration de quelques
res Provinces voiſines, y avoient laiſſé
ıétrer la maladie, ſoit par indolence,
t par incapacité, ſoit par la liberté

trop grande qu'ils avoient continué e
1721. laisser au commerce avec la Provi e
infectée, dans la crainte du tort q y
apporteroit la gêne, qu'on mettroit pu
préserver le pays de la contagion.

On apprit à la Cour que le mal av it
aussi gagné le Gévaudan; il n'étoit
core que suspecté dans la ville de Men ,
mais il s'étoit manifesté avec violen à
la Canourgue, & aux villages des
virons, frontieres du Rouergue & e
l'Auvergne. Le Ministere, justem
alarmé, crut qu'il ne pouvoit pas dor
trop d'attention à garantir le Royau
d'un fléau aussi cruel, & qu'il étoit é
cessaire de prendre les moyens les
prompts & les plus efficaces, pour ê
ter le mal & la contagion. Il falloit
au plus sûr, & en même temps ne n
au commerce, que le moins qu'il se
possible: cette balance n'étoit pas a
à tenir. Le Régent jetta les yeux su
Maréchal de Berwick, comme sur a
personne qu'il connoissoit la plus cap e

ſe bien acquitter d'une commiſſion
i difficile & auſſi importante. La ſanté 1721.
Maréchal n'étoit pas bonne alors ; à
eille de partir pour les eaux de Ba-
, il lui fallut dans ce moment ſe
ifier pour le ſalut commun : il ſe
it donc tout de ſuite à Montauban,
de s'approcher des Provinces infec-
de la peſte, & d'être plus à portée
elles qu'il avoit à en préſerver. On
t joint aux Provinces de ſon com-
dement de Guienne, celles d'Au-
ne, de Bourbonnois & de Limouſin.
es moyens qu'il propoſa, furent
ord trouvés trop tranchans, quoi-
s fuſſent les ſeuls capables d'arrêter
ſûreté la contagion, comme on le
nnut par la ſuite : ils étoient com-
is par ceux qui, ayant laiſſé com-
iquer le mal, pour avoir trop donné
conſidérations du commerce, ou
-être, ſous ce prétexte, pour avoir
écouté des intérêts particuliers,
ent de la peine à avouer qu'ils

1721. s'étoient trompés. Leurs raisonnem[ens] étoient plausibles ; ils persuaderent, [au] commencement, la plupart des Me[m]bres du Ministere.

Le Chancelier d'Aguesseau, que [le] Régent avoit mis à la tête du Con[seil] de santé, établi pour la peste, ainsi [que] quelques autres des plus sensés de [ce] Conseil, pensoient de même que [le] Maréchal de Berwick, dont l'avis ét[oit] de rompre toute communication a[vec] les Provinces pestiférées, comme le p[arti] le plus sûr : c'étoit celui qu'il sui[voit] dans l'étendue de son commandeme[nt] ; mais le plus grand nombre du Conf[eil] ayant des vues différentes, l'emport[oit] ; de façon qu'on agissoit sur d'au[tres] principes dans les Provinces qui n'éto[ient] pas du commandement du Marécha[l de] Berwick.

Tous les Commandans des Provin[ces] attaquées ou menacées de la peste, en[tr]etenoient une correspondance exacte av[ec le] Conseil de santé. Ils ne pouvoient d[on]

cacher le progrès de la maladie ; le 1721.
iger qui croissoit chaque jour, augmen-
t la crainte : cette crainte ramena tous
esprits du Conseil à des réflexions
is sérieuses ; chacun sentit alors que
Maréchal de Berwick avoit mieux
l'objet. Le Régent, en étant plus
ivaincu que personne, voulut que
n suivît par-tout ses arrangemens : ses
lonnances furent approuvées & adop-
s ; on se conforma à leurs dispositions
is un Arrêt du Conseil du Roi, qui
rendu, & envoyé dans les Provinces
ectées & voisines de la peste, pour
vir de réglement, & être exacte-
nt observé. Le Chancelier d'Agues-
u mandoit au Maréchal : » Il y a
ong-temps que j'ai dit qu'il n'y avoit
qu'à vous laisser faire, & que nous
erions bien gardés «.

Il ne suffisoit pas de faire des régle-
ens sages ; il falloit encore les faire
écuter. La maladie continuoit toujours
ravages en Languedoc, & s'étendoit

de plus en plus dans les différentes pa
1721. ties de cette Province, tandis que l'A
vergne & le Rouergue, qui avoien
pour ainsi dire, à leur porte le mal co
tagieux, en étoient entiérement préserv
par la sagesse des ordres du Maréch
de Berwick, mais sur-tout par sa vig-
lance, & l'activité de ses soins.

S. A. R., frappée de cette différenc
& des conséquences terribles qui en -
sultoient pour le Royaume entier, p
le parti de confier au Maréchal la co-
servation de toutes les Provinces voisi s
de la peste. Elle lui fit mander, r
M. Leblanc, Secrétaire d'Etat de a
Guerre, de faire un plan général e
ligne, tel qu'il l'avoit déjà proposé; c e
S. A. R. étoit résolue de le suivre, e
de lui donner exclusivement toute a
confiance pour l'exécution : en con-
quence, les ordres nécessaires lui fur t
envoyés. Cependant on lui recomma a
d'abord de les tenir secrets jusqu'à le r
exécution, à cause du Duc de Roq-
laur,

aure, qui commandoit en Languedoc; 1721.
nais il étoit peu néceſſaire de lui faire
ıne pareille inſinuation. L'eſprit de ré-
erve & de juſtice, qu'il mettoit dans
outes les affaires, l'avoit juſqu'alors
mpêché de ſe mêler en rien de la pré-
ervation du Languedoc, par égard pour
: Duc de Roquelaure : auſſi falloit-il,
ans cette occaſion, plutôt exiger ſes
oins, que les retenir. En effet, le
égent reconnoiſſant enſuite que ſes
ropres ménagemens, ainſi que la déli-
ateſſe du Maréchal de Berwick, pou-
oient tirer ici à conſéquence, crut de-
oir prendre un parti plus ferme. » Vous
êtes fort au deſſus du ſoupçon (lui
écrit M. le Blanc, de la part de Son
Alteſſe Royale), de vouloir empiéter
ſur le commandement de M. de Ro-
quelaure; & cette crainte ne doit point
être balancée avec le bien public, qui
a toujours fait votre principal objet «.
C'étoit prendre le Maréchal par l'en-
roit le plus ſenſible, & le plus capable

de le résoudre : il sentit donc qu'il n
1721. pouvoit, par aucune considération, s
refuser aux demandes qu'on lui faisoit
puisqu'elles portoient sur des objets auf
intéressans pour tout le Royaume. E
conséquence, il se détermina à envoy
au Régent le plan qu'il avoit conç
d'une ligne gardée par des troupes, po
ôter toute communication entre les Pr
vinces, qui n'étoient point atteintes c
mal, & les pays infectés, ou seuleme
suspectés. Il y propose, pour subve
aux besoins des Provinces investies, q
l'on ait attention d'envoyer de toute p
toutes sortes de provisions, qui seroie
portées sur la ligne, pour être ensu
distribuées aux personnes qui les auroie
demandées, mais sans communiquer a
elles, de façon que les effets seroie
déposés, par ceux qui les apporteroie
dans l'intérieur de la ligne, & dans
lieu marqué, & que les personnes, p
qui ils seroient destinés, n'en app
cheroient, pour les prendre, que qu

es autres se seroient retirés. Cette ligne 'appuyoit par sa droite à la méditerranée, 1721. uivoit le canal de Languedoc, jusqu'à Beziers, puis remontoit la riviere d'Orbe, our gagner le Rouergue (cette étendue ouvoit avoir dix à douze lieues); elle ontinuoit ensuite le long des frontieres u Rouergue, de l'Auvergne & du orez, & portoit, par le Velay, sa auche au Rhône. Le Maréchal propose ussi de donner les mêmes ordres de autre côté de cette riviere, pour dé-ndre tout commerce & toute com-munication avec le Languedoc & la rovence, &, quant aux besoins de s deux Provinces, d'y pourvoir par yon & le Dauphiné, au lieu du ivarais.

Quoique le Régent eût marqué au Maréchal de Berwick tout le desir qu'il voit de le voir se charger du comman-ement entier de cette ligne, le Maré-hal proposa cependant au Duc de Ro-uelaure de se concerter avec lui à Be-

ziers, dans l'idée de lui laisser l'honneu
1721. du commandement dans la partie de l
ligne, qui se trouveroit en Languedoc
M. le Blanc mandoit au Maréchal : » I
» est permis à peu de gens de pense
» avec autant d'élévation, que vou
» faites en cette occasion. S. A. R.
» fort loué vos sentimens ; mais Ell
» vous connoît depuis trop long-temps
» pour en avoir été surprise «.

Cette affaire devenoit si sérieuse, qu
le Régent comprit que les moindr
égards seroient déplacés, lorsqu'ils pou
roient nuire aux précautions nécessair
à prendre, pour arrêter le mal : il voul
donc absolument que le Maréchal
Berwick commandât encore dans le F
rez, & jusqu'au Rhône, dans le Vel
& le Vivarais, qui faisoient partie
commandement de Languedoc.

Quoique le Maréchal de Berwick f
l'homme du monde le plus ferme da
les principes qu'il avoit une fois adopt
après un mûr examen, il n'étoit ri

ıoins qu'opiniâtre ; il ſe relâchoit de
ı ſévérité, quand il croyoit pouvoir le 1721.
ire ſans nuire au bien de la choſe
ont il étoit chargé. Il en donna une
:euve en cette occaſion ; il crut qu'on
ɔuvoit ſe relâcher ſur la défenſe de
ute communication, qu'il avoit d'a-
ɔrd propoſée, & y ſuppléer, en choi-
ſant Beziers pour le lieu ſeul, où le
ımmerce du Bas-Languedoc ſe pour-
ɔit faire avec le Haut-Languedoc,
ɔurvu, toutefois, qu'on y établît une
ıarantaine de trente jours. Il fit part
: ſon idée au Régent ; &, en conſé-
ıence, le Roi rendit un Arrêt de ſon
onſeil, conforme à ces nouveaux ar-
ngemens.

Au milieu de tous ces ſoins, il eut
ı nouveau démêlé avec le Parlement
: Bordeaux : il avoit établi dans la ville
n Bureau de ſanté, conformément aux
:dres du Roi, pour veiller à tout ce
ui regardoit l'exécution de l'Ordon-
ance qu'il avoit rendue, pour préſerver

1721. la Province de la contagion. Le Parlement se plaignit au Chancelier de ce qu'aucun de ses Membres n'avoit été admis à ce Bureau. Le Chancelier en écrivit au Maréchal de Berwick : sa réponse est remarquable.

» Je n'ai pas cru (répond-il) devoir
» y nommer aucun Officier du Parle-
» ment, attendu qu'il m'a paru néces-
» saire d'éloigner tout retardement à la
» décision des affaires de cette nature.
» La conduite extraordinaire que ces
» MM. ont souvent tenue, m'a fait
» juger qu'ils étoient peu propres pour
» des assemblées, où l'union, la con-
» corde & l'expédition sont nécessaires;
» & tant que j'aurai l'honneur de com-
» mander dans cette Province, j'éviterai
» avec soin d'avoir aucun démêlé avec
» eux. Au lieu de vouloir entrer dans
» les affaires, dont le Roi leur a ôté
» la connoissance, ils devroient s'appli-
» quer à leur devoir principal, & ; par
» leur absence, ne point laisser langui

» le Palais, où, faute de Juges, les
» Parties se consument «. 1721.

On prendroit une idée bien fausse du Maréchal de Berwick, si on le soupçonnoit d'avoir écrit cette lettre avec humeur, & dans un esprit de critique. Il pensoit qu'il étoit de son devoir d'instruire le Chef de la Justice de ce qui pourroit y avoir à reprendre, & qui intéressoit l'ordre public, dans le Parlement de la Province, dont le gouvernement lui avoit été confié. Telle étoit la pureté de ses intentions, & de ses actions : tous ceux qui l'ont connu, sans aucune exception, n'en ont jamais douté.

Le Chancelier, dans sa réponse à cette lettre, dit : » Il faut convenir qu'il » auroit été très-difficile de se concerter » sur ce point (avec MM. du Parlement)..... Au surplus, le succès » que Dieu continue de donner à votre » zèle & à votre vigilance, pour la con» servation du pays où vous commandez, » est un bon garant, non-seulement de

1721. » la droiture de vos intentions, mais » de la sagesse & de la fermeté de votre » conduite : il n'y a donc qu'à vous laisser » agir avec votre prudence ordinaire «.

La maladie, contenue dans les pays infectés, s'y éteignit avec le temps; &, par les arrangemens, & la vigilance du Maréchal, elle ne se communiqua plus dans aucune des Provinces voisines.

Tout le pays étant purifié, & les symptômes de la peste ne se montrant plus dans aucun endroit, le Maréchal de Berwick crut pouvoir s'absenter de son commandement, pour aller à Paris & à la Cour vaquer à ses affaires particulieres, que le soin des générales lui avoit fait négliger. Ayant obtenu un congé, il arriva à la Cour dans le mois de Juin 1722 : il continua de commander en Guienne, jusqu'au commencement de 1724.

Le Duc d'Orléans étant mort d'apo-
1723. plexie, le 2 Décembre 1723, le Duc de Bourbon alla sur le champ demander

place de premier Miniſtre. Quoiqu'on
ıt eu le ſoin d'inſpirer au jeune Roi 1723.
:s préventions contre ce Prince, ce-
ndant, dans l'embarras de ſa réponſe,
n'oſa pas la lui refuſer. A peine ſe
t-il mis à la tête des affaires, qu'on
t divers changemens arriver dans les
fférentes portions du Gouvernement.
n ſupprima, entr'autres choſes, tous
s commandemens des Provinces, &
par conſéquent celui de Guienne.

Dans l'éloignement des affaires, &
ns l'eſpece d'oiſiveté où l'on avoit mis 1724.
r-là le Maréchal de Berwick, il paſ- à
it la plus grande partie de ſon temps 1732.
ſa campagne, & partageoit le reſte
ıtre la Cour & la ville. Il vivoit à
tz-James avec ſa famille, & un petit
ombre d'amis, s'occupant de ſes jar-
ns : c'étoit lui-même qui les avoit
lantés. Son ame ſembloit s'y être peinte;
ut y étoit dans le grand, & du meil-
ur goût. Une perſonne (*a*), qui en

(*a*) Le Duc d'Antin, Surintendant des Bâti-
ıens.

avoit beaucoup en ce genre, s'y pro-
menant un jour, étoit dans l'admiration
Elle se demandoit où cet Anglois avoi
pris tant de goût. On pouvoit lui ré
pondre : dans sa façon d'envisager tou
jours les objets, & dans la justesse d
son esprit. On ne voyoit chez lui aucu
faste ; il y menoit une vie uniforme &
simple. Toutes ses heures étoient réglée
& remplies : la lecture & la promenad
faisoient ses principales occupations.
jouoit peu, préférant la conversation
qu'il avoit douce, aimable & variée :
avoit vu tant de choses ; sa vie avoit to
jours été occupée par les plus grand
affaires ; jusqu'alors, il n'avoit poi
connu le repos. Son ame se trouvoit don
pour la premiere fois, livrée, pour ain
dire, à elle-même. Le tableau de sa v
passée, où, dans ses actions, il n'avo
jamais eu d'autre objet que le bien
mettoit dans cette ame juste tant de sé
rénité, qu'il étoit impossible à ceux qu
vivoient avec lui dans l'intimité, de n

pas voir le bonheur. Cette vue invitoit à la vertu, & la faisoit aimer bien plus sûrement que ne pourroient faire les discours & les écrits des Moralistes les plus éloquens & les plus pathétiques.

Ce fut de cette vie paisible & heureuse, qu'on vint le tirer en 1733, pour lui donner le commandement de l'armée, qu'on rassembla sur le Rhin. Louis XV ne pouvant en envoyer une en Pologne, pour y soutenir, contre l'Empereur & la Russie, l'élection légitime de son beau-pere, crut qu'il étoit également juste & glorieux de le venger des insultes qu'il éprouvoit de la part de ces deux Puissances. Il attaqua l'Empereur sur le Rhin & en Italie, & les Rois d'Espagne & de Sardaigne joignirent leurs armes aux siennes. L'Empereur réussit à la vérité à mettre sur le Trône de Pologne l'Electeur de Saxe ; mais il lui en coûta les Royaumes de Naples & de Sicile, & la France eut, pour récompense de sa générosité, la

Lorraine, que Louis XIV, dans le temps même de ses plus grands triomphes, ne put jamais acquérir. Louis XV fit ce que son bisayeul n'auroit pu entreprendre, sans jetter l'alarme dans toute l'Europe, & en soulever tous les Princes contre lui. Il attaqua l'Empereur, & le vainquit: les Anglois & les Hollandois, alliés naturels de ce Prince, ne prirent aucune part à la querelle; ils resterent neutres, & amis de Louis XV, qui dut cette neutralité & ses succès à la réputation de Prince juste & pacifique, qu'il s'étoit acquise pendant le Ministere du Cardinal de Fleury, & qu'il conserva, dans le sein même de la victoire, par la modération avec laquelle il en usa.

Le Maréchal de Berwick se rendit à Strasbourg, au commencement de Septembre: il n'y avoit encore aucun préparatif de fait pour les opérations de la campagne. Le Ministre étoit même dans l'incertitude sur les différentes entreprises

ıxquelles on pourroit ſe déterminer :
Empire ne s'étoit pas encore déclaré
our l'Empereur ; on croyoit en devoir
ıénager les Princes. On balançoit donc
on attaqueroit le vieux Briſach, qui
ppartenoit à l'Empereur, ou bien Kell
: Philisbourg, villes Impériales. La Cour
voit encore d'autres vues : elle auroit
ien deſiré pouvoir entreprendre le ſiege
e Luxembourg ; mais la ſaiſon ſe trou-
oit trop avancée, pour avoir le temps
e faire tous les préparatifs qu'exige un
ege de cette conſéquence, & pour
pérer de s'en rendre maître avant l'hi-
er. D'ailleurs, le Maréchal de Berwick
éféroit à la priſe de Luxembourg, les
nquêtes de Philisbourg & de Kell, qui
ous donnoient des paſſages ſur le Rhin,
des ouvertures pour attaquer plus
enſiblement l'Empereur, & l'Empire,
l venoit à ſe déclarer pour ſon Chef,
omme il fit, & pour ſe procurer en
ême temps, dans un pays abondant,
s ſubſiſtances néceſſaires, & y vivre

aux dépens des ennemis. On ſuivit l'av.
du Maréchal de Berwick.

Les préparatifs pour l'ouverture de l
campagne, & pour un ſiege, tinre
beaucoup plus de temps que l'on r
comptoit. L'armée ne put paſſer le Rhi
que le 13 d'Octobre. Le lendemain
Kell fut inveſti, & la tranchée s'ou
vrit le 20. Cependant le Roi fit déclar
à Ratisbonne, que ſon intention éto
de bien vivre avec tous les Princes d
Corps Germanique, qui ne prendroie
point d'engagement contre ſes intérêt
que la néceſſité ſeule le forçoit de s'en
parer du fort de Kell, pour s'aſsûrer u
paſſage ſur le Rhin, autant dans la v
d'offrir plus efficacement ſon ſecours
l'Empire, contre l'oppreſſion de ſ
Chef, que d'attaquer l'Empereur ſ
ennemi. Le ſiege de Kell ne fut pas lon
on y employa la méchanique ordinair
& la place capitula le 29. La ſaiſon éto
trop avancée, pour ſonger à d'autres co
quêtes, & le ſiege de Philisbourg f

emis pour l'ouverture de la campagne prochaine.

On avoit présenté au Maréchal de Berwick deux différens Mémoires, qui contenoient de prétendus projets pour couvrir la Champagne, & empêcher que l'ennemi n'y levât des contributions : mais la défense de cette Province, suivant les plans proposés, auroit infiniment plus coûté au Roi & à la Province, & auroit occasionné plus de vexations aux peuples, que les contributions elles-mêmes. Le Maréchal de Berwick les rejetta par ces raisons, & par plusieurs autres : il étoit difficile de n'y pas soupçonner, dans ceux qui les proposoient, des vues particulieres, autres que celles du bien général. Il n'y eut de ce côté-là aucun acte d'hostilité de part ni d'autre, & l'on garda, l'année suivante, une neutralité réciproque pour le pays de Luxembourg, & pour la Champagne. Le Maréchal instruisit le Roi des arrangemens qu'il avoit faits, pour se porter

avec l'armée ſur la Meuſe, la Moſelle & la Saare, dans le cas que les ennemis voudroient nous y attaquer : mais, de toute cette premiere campagne, qui fut très-courte, il ne parut d'ennemi d'aucun côté. Sur la fin d'Octobre, on rétablit le pont du Fort-Louis, & les fortifications de Schelingen : on établit auſſi un autre pont ſur le Rhin, à Huningue, pour s'y donner, en Haute-Alſace, un paſſage. L'armée repaſſa ce fleuve dans les premiers jours de Novembre, & alla prendre ſes quartiers.

Le Maréchal de Berwick s'étoit propoſé d'ouvrir la campagne, de très bonne heure, par le ſiege de Philiſbourg. Ce nouveau paſſage aſſûré ſur le Rhin, qu'il vouloit avant tout ſe donner, étoit la baſe de ſes projets mais, pour arriver devant cette place il falloit forcer les lignes d'Ettingen, qui les ennemis avoient conſtruites, pendant l'hiver, au deſſus de Philisbourg & qui, en couvrant cette place, bar

ient le pays, depuis ce fleuve, juſ-
u'aux montagnes; ou il falloit les ren-
e inutiles, en paſſant le Rhin au
ſſous. Ce projet ne pouvoit s'exécuter
ıs de grandes difficultés, ſi l'on ne
évenoit pas les ennemis, en entrant
campagne, avant qu'ils euſſent raſ-
nblé toutes leurs forces. D'ailleurs,
ſiege demandoit d'être fait au com-
encement du printemps, ou d'être re-
is en automne, à cauſe des inondations
Rhin, que produit ordinairement en
é la fonte des neiges, & qui rendent
ſiege de cette place, ſinon imprati-
ble, du moins très-difficile, & dan-
reux dans cette ſaiſon. Le Maréchal
Berwick partit donc à la fin de Mars
'34, pour Strasbourg, où il arriva le
): mais il ne trouva rien de prêt, ſoit
ıe la Cour eût trop tardé à donner des
dres, ſoit que leur exécution eût été
égligée. Ce retard, cependant, ſem-
oit n'être pas arrivé ſans deſſein, &
re le fruit de l'intrigue. Les chevaux

pour l'artillerie, & pour les vivres n'étoient point encore rendus à leur destination, ni même achetés pour le plu grand nombre, quoique M. d'Angervilliers, Secrétaire d'Etat de la Guerre eût aſsûré le Maréchal qu'ils ſeroient raſſemblés en Alſace, au commencement d'Avril, au nombre de dix-hu cents pour l'artillerie, ſans compter le chevaux haut-le-pied, & de cinq mil pour les vivres. Le Maréchal de Be wick n'avoit cependant ceſſé tout l'hiv de preſſer les Miniſtres ſur les prép ratifs de la campagne, leur mettant co tinuellement devant les yeux combi il étoit eſſentiel de ne pas perdre un m ment, ſi l'on vouloit aſsûrer le ſucc du ſiege important de Philisbourg. Ma le malheur des Cours eſt preſque to jours de ſe laiſſer gouverner par d Intrigans & des Favoris, & de les écou ter de préférence aux gens du mérite même le plus reconnu.

Quatorze années de commandemen

ujours heureuſes & toujours glo-
:uſes, ne valurent pas au Maréchal de
:rvick une confiance entiere du Mi-
ſtere pour les opérations de cette cam-
gne. Le Comte de Belle-Iſle, de-
uis Maréchal de France, avec la fa-
ur, eut le crédit de ſe faire écouter
même de ſéduire par ſon enthou-
ſme & ſon ton d'aſſûrance, le Car-
ıal Fleury & les autres Miniſtres,
ns d'Egliſe ou de robe, peu capables
juger ſainement des projets de guerre.
contrarioit ceux du Maréchal de Ber-
ck par les mémoires dont il ne ceſ-
t d'inonder les Cabinets des Miniſ-
:s; & où toutefois ſon propre intérêt
roiſſoit le plus ſouvent en premiere
ne, parce qu'il ne ſavoit pas le dégui-
:, quoiqu'il montrât beaucoup plus
ambition que de vrais talens. Il faut
nvenir qu'il étoit capable des plus
ands détails; mais comme il outroit
ut, il entroit ſi avant dans les plus
:tits, qu'il s'y noyoit lui-même : ſon

ambition l'aveugloit dans presque tou-
tes les affaires, parce qu'il les envisa-
geoit avec des vues personnelles & in-
téressées; sa tête toujours bouillant
l'emportoit au delà du vrai & dans
région sans bornes des chimeres.
mettoit une telle activité dans la pou-
suite de ses projets pour les faire adop-
ter, qu'il entraînoit souvent les Mini-
tres presque malgré eux; cependant
ne put réussir cette fois-ci, comme
auroit voulu. Il avoit, au mois de Jan-
vier de cette année (*a*), proposé sérieuse-
ment aux Ministres de faire travers
toute l'Allemagne à l'armée, de la po-
ter jusqu'en Saxe & en Boheme,
même encore plus loin. Il s'efforçoit e
conséquence de détruire tous les autre
plans de campagne, & il donna dan
le même temps un mémoire contre l
siege de Philisbourg. Le Maréchal d

(*a*) Lettre de M. d'Angervilliers, du 24 Jan-
vier 1724.

erwick désaprouvoit ces projets : il re-
ırdoit comme une témérité de vouloir
ɔnduire une armée à plus de cent cin-
uante lieues des frontieres, sur-tout
.ns communication assûrée avec la
rance, & il n'eut pas de peine à faire
ːntir au Roi toute l'absurdité du pro-
t, en lui en expliquant les raisons. Le
oi les rappelle au Maréchal de Ber-
ick, dans sa lettre du 8 de Mai :
Il est certain, dit ce Prince, que la
conquête de Philisbourg est préférable
à tout autre objet par beaucoup de
raisons, qui vous sont connues aussi
bien qu'à moi «. Le projet (*a*)

(*a*) Il fut plus accueilli en 1741, à la mort
l'Empereur Charles VI ; mais le succès ne ré-
ɔndit point, comme tout le monde sait, aux
ıes & aux promesses du Comte de Belle-Isle,
ːvenu Maréchal de France : ce qui prouve
en à quel point le projet étoit déraisonnable
ı 1734, puisqu'on avoit affaire alors à toute
Puissance de la Maison d'Autriche, jointe à
lle de l'Empire, qui se déclara pour l'Empe-

du Comte de Belle-Isle fut donc r
jetté. Il se réduisit alors à proposer
siege du château de Traerbach, & ol
tint d'en être chargé. Dès-lors il fall
le faire avant tout, malgré les bonn
raisons du Maréchal de Berwick, q
avoit fait voir qu'on devoit commenc
par celui de Philisbourg. La Cour e
lieu plus d'une fois de se repentir
n'avoir pas suivi en tout les plans pl
réfléchis & plus justes du Maréchal
Berwick, & d'avoir donné quelqu
fois la préférence à l'écolier sur le m
tre. Le Comte de Belle-Isle nouvell
ment fait Lieutenant-Général, n'av

---

reur; au lieu qu'en 1741, nous n'eûmes d'ab
à combattre, pour l'exécution du projet,
les seules forces de la Reine de Hongrie, ay
avec nous, pour Alliés, les deux plus puiss
Princes de l'Empire, le Roi de Prusse & l'El
teur de Saxe, sans compter l'Empereur, & l'a
torité de ce Chef. Les Anglois, les Holland
& le Roi de Sardaigne ne se déclarerent con
nous, qu'en 1743 & 1744.

ıere encore ſervi à la guerre que com-
e Brigadier, ſans que rien d'impor-
nt eût jamais roulé ſur lui.

M. d'Angervilliers, pour lever les
fficultés que le Maréchal objectoit
ntre le projet de remettre à l'été le
ège de Philisbourg, lui mandoit dans
lettre du 5 Avril, qu'il y avoit eu
u de neige cette année, par conſé-
ıent qu'il n'y auroit pas d'inondation.
lais la ſaiſon & les élémens ne ſe prê-
rent pas aux deſirs & aux volontés
es Miniſtres. Les chaleurs furent for-
s; elles occaſionnerent dans les mon-
gnes noires une fonte de neige extraor-
naire, parce que les ſommités en
nt toujours couvertes, ſans que la
eige ſe trouve jamais entiérement épui-
e, quelque grande qu'en ſoit la fonte.
e Rhin groſſit & déborda cette an-
ée plus que de coutume; mais la Cour
n avoit voulu courir les riſques. Le
Iiniſtre avoit marqué au Maréchal, que
e Roi deſiroit infiniment le ſiege de

Philisbourg, malgré la saison de l'été
& qu'il seroit très-mortifié, si cett
entreprise ne pouvoit pas avoir lieu.
fallut donc s'y résoudre. De ce mo
ment, le Maréchal de Berwick s'o
cupa tout entier à surmonter les obstacl
que lui-même avoit prévus & annoncé
& auxquels on pouvoit s'attendre.

On devoit compter que le Prin
Eugene auroit tout le temps de rassem
bler les forces de l'Empereur & de l'Er
pire, avant la fin du siege, pour ma
cher à Philisbourg, & essayer de no
y attaquer, ou pour chercher à no
attirer loin de la place assiégée, p
une diversion sur la Moselle, ou sur
Haut-Rhin, afin de pouvoir nous
combattre avec toutes ses forces réuni
pendant que les nôtres seroient affoibl
par les troupes que nous aurions laissé
au siege, &, par une victoire, no
obliger de le lever. Il falloit aussi pou
voir au cas de l'inondation du Rh
Le Maréchal de Berwick n'étoit jam
surp

ſurpris par les événemens, parce que, dans les accidens qui pouvoient les accompagner, ſa prévoyance active avoit toujours pourvu d'avance au remede : il fit part au Roi de ſes plans & de ſes diſpoſitions. Trente-cinq bataillons & vingt eſcadrons étoient deſtinés au ſiege : il formoit, du reſte de ſes forces, une armée d'obſervation de ſoixante - quinze ou quatre-vingt bataillons, & de cent vingt eſcadrons, pour ſe porter par-tout, & faire tête au Prince Eugene, de quelque côté qu'il ſe préſentât, & qu'il agît. Il comptoit faire tracer des lignes de circonvallation autour de Philisbourg, & les rendre inattaquables : elles devoient être bordées de cent bataillons, avec leſquels il étoit déterminé à recevoir le Prince Eugene, s'il y portoit toutes ſes forces, comme il fit.

Quelques Officiers Généraux ne furent point d'avis d'attendre l'ennemi dans ses lignes ; ils vouloient en ſortir, &

aller au devant du Prince Eugene ; il
resterent même dans l'inquiétude, pen
dant tout le temps que dura le siege. I
faut pourtant convenir que le soldat n'eu
jamais la moindre crainte ; qu'il paroif
soit même desirer d'être attaqué, comp
tant sur son courage, & se croyant e
pleine sûreté dans une position qu'avoi
choisie un Général, en qui il avoit tout
confiance. Le Maréchal de Berwick per
soit, ainsi que M. de Luxembourg (*a*)
que des retranchemens, où l'art n'avo
rien négligé, & que leur peu d'étendu
permettoit de garnir par-tout de deu
lignes d'Infanterie, n'étoient pas suscep
tibles d'être forcés. Il parut dans la sui
que c'étoit également le sentiment c
Prince Eugene, puisqu'il n'osa jama
attaquer nos lignes ; car, dans la situ
tion où se trouvoit l'armée de France
& qu'il étoit permis de regarder comm

(*a*) Voyez les Mémoires ci-dessus, Tome
page 92.

critique, il n'auroit pas héſité à la combattre dans ſes retranchemens, s'il eût eu la moindre eſpérance de pouvoir les forcer.

Le Maréchal de Berwick étoit ſi aſſûré de ſon opération, que, malgré cette prudence, qui l'empêchoit de jamais rien promettre à la légere, il ne balança pas d'écrire au Roi du ton le plus affirmatif, & comme un homme qui eſt ſans inquiétude ſur le ſuccès du ſiége. » Quand nous ſerons devant la » place, lui marque-t-il, nous chercherons à ſurmonter l'obſtacle des » eaux, ſoit en en diminuant le volume » par les ſaignées, ſoit en conduiſant nos » tranchées, par le moyen de nombre » de faſcines : le pire qui puiſſe arriver, » c'eſt que nous ſoyons obligés de ſuſpendre, pendant quelque temps, nos » travaux, pour les reprendre enſuite » avec plus de force, dès que les eaux » ſeront diminuées. En un mot, Sire, » nous attendrons tranquillement, dans

» notre camp bien retranché, que les
» obstacles soient levés, & nous pren-
» drons Philisbourg, dussions-nous y
» rester jusqu'au mois d'Octobre «.

Malgré ces assûrances si positives, la Cour éprouva, bientôt après, les plus vives alarmes : le Maréchal de Berwick, sur qui elle se seroit entiérement reposée, n'existoit plus dans les momens critiques qui arriverent.

Revenons aux opérations du commencement de la campagne, que nous avons interrompues. Le Maréchal de Berwick rassembla une partie de l'armée, dans le mois d'Avril, & alla camper, le 9, à Spire & à la petite Hollande, d'où il masquoit le débouché de Philisbourg : il étendit ses troupes à Franckendal, & à Worms. Par ces mouvemens, il donnoit aux ennemis de la jalousie sur le Bas-Rhin, & les tenoit dans l'incertitude sur le parti que nous prendrions. L'armée arrêtée dans ses opérations par le siege de Trarbach, où le Comte

de Belle-Isle ne put ouvrir la tranchée, que la nuit du 25 au 26 de ce mois, resta dans cette position jusqu'à la fin d'Avril. Alors elle se mit en marche, & remonta le Rhin jusqu'au Fort-Louis, où elle passa cette riviere, & se porta tout de suite aux lignes d'Etelingen. Du moment que les ennemis furent instruits de notre marche, ils ne douterent plus qu'elle ne fût dirigée sur leurs lignes, pour les attaquer, & ils y porterent toutes leurs forces; mais, malgré notre retard, pour agir de ce côté-là, nous les avions encore prévenus. Ils n'avoient pu rassembler à la hâte, qu'environ trente mille hommes, commandés par le Duc de Bevern. Ces lignes étoient faites avec beacoup de soin; elles avoient un bon fossé, des redans de distance en distance, qui se flanquoient les uns les autres, & un excellent parapet. Leur gauche se perdoit dans la montagne où elle étoit appuyée; de-là elles traversoient la plaine, & alloient porter leur

droite au Rhin, auprès de Mulberg. Quoique leur étendue fût au moins de quatre lieues, les Princes des Cercles du Bas-Rhin les regardoient comme une barriere capable de nous arrêter. Cette considération avoit même été employée, par les Ministres de l'Empereur, pour faire décider contre la France la diete de l'Empire, comme elle avoit fait.

Le Duc de Noailles, Lieutenant Général, & le Comte de Saxe, Maréchal de Camp (depuis Maréchaux de France), furent chargés de tourner les lignes par les montagnes; ce qu'ils firent. Mais sur quoi comptoit le plus le Maréchal de Berwick, pour déterminer les ennemis à abandonner leurs lignes, c'étoit sur un corps de vingt mille hommes, qu'il avoit laissé sous les ordres du Marquis d'Asfeld, auprès de Spire. Ce Général, aussi-tôt qu'il apprendroit que les ennemis se seroient portés, avec toutes leurs forces, aux lignes, pour les défendre contre la grande armée, de-

voit marcher à l'Isle de Nekerau, au dessous de Philisbourg, pour y jetter un pont sur le Rhin, & le passer; il en menoit un à sa suite sur des haquets. Par cette manœuvre, combinée avec les mouvemens de la grande armée, le Maréchal de Berwick étoit assûré que, dès l'instant que les ennemis sauroient que M. d'Asfeld auroit passé le Rhin, & qu'il pourroit même être renforcé d'autant de troupes qu'il seroit nécessaire pour agir avec supériorité sur leurs derrieres, ils n'auroient rien de plus pressé que d'abandonner les lignes, & de se retirer. En effet, sur la nouvelle qu'ils eurent du passage du Rhin par M. d'Asfeld, ils firent leur retraite, le même jour 4 Mai, que nous tournâmes leurs lignes, avec une telle diligence, que l'on ne put atteindre leur arriere-garde, au moins l'entamer. Ils se retirerent sur Hailbron; & ce fut pendant ces mouvemens, que le Prince Eugene joignit son armée. Trarbach venoit de se

rendre au C. de Belle-Isle. Notre armée marcha des lignes à Bruxhal, où M. d'Asfeld la rejoignit, le 11, avec le corps qu'il commandoit.

M. d'Asfeld fut détaché, le 13, avec trente bataillons & deux régimens de Dragons, pour faire l'investissement de Philisbourg, où l'armée le suivit. La tranchée s'ouvrit, du 3 au 4 de Juin, & l'attaque fut dirigée le long du Rhin, contre l'ouvrage à corne : on avoit fait attaquer, quelques jours auparavant par les Suisses, l'ouvrage qui couvroit le pont volant de Philisbourg, à la rive gauche de l'autre côté du Rhin. La prise de ce dernier ouvrage procuroit le grand avantage d'établir à cette rive des batteries, avec lesquelles on pouvoit prendre des revers & des enfilades sur les ouvrages de la place, qui appuyoient au Rhin, & les battre à ricochet. Voilà ce qui avoit déterminé en partie le Maréchal de Berwick dans le choix de l'attaque, le long de la riviere. C'étoit par le même côté,

que cette place, assiégée en 1688, par le Dauphin & M. de Vauban, avoit été prise. Des trois attaques que l'on fit alors, celle-ci eut le plus de succès.

Quelques Officiers, à qui la médiocrité de talens, & des idées peu justes, font faire presque toujours de fausses applications des grands modeles, pourroient croire, sur l'exemple de M. de Vauban, que le Maréchal de Berwick auroit dû également se déterminer à trois attaques; mais le Maréchal, connu pour un des Généraux les plus instruits de la partie du génie, étoit trop habile & trop réfléchi, pour s'écarter, sans de bonnes raisons, d'un plan tracé par Vauban. Il lui étoit facile d'envisager que le Prince Eugene, aussi-tôt qu'il auroit rassemblé toutes ses forces, pourroit marcher à Philisbourg, pour chercher à attaquer les lignes; que, dans cette supposition, il étoit important de se borner à une seule attaque, pour n'avoir point trois tranchées à garder,

& n'être pas obligé d'y employer un trop grand nombre de troupes, dont l'armée auroit été affoiblie devant le Prince Eugene, s'il eût pris le parti d'attaquer les lignes. Le Dauphin & Vauban n'avoient pas, en 1688, les mêmes raisons : ils ne craignoient point alors d'ennemi au dehors, qui pût venir troubler le siege : d'ailleurs, c'étoit à la fin du mois d'Octobre qu'il se faisoit ; les troupes n'avoient autre chose à faire, après l'expédition, que d'aller se reposer dans leurs quartiers d'hiver. Les trois attaques, dans ces circonstances, pouvoient être bien vues, pour fatiguer la garnison & la rendre, en divisant ses forces moins vigoureuse à chaque attaque. Il faut pourtant encore convenir que cette méthode n'est pas toujours sans inconvéniens ; elle augmente les travaux & la fatigue des assiégeans, & même beaucoup plus, en proportion, que ceux des assiégés. On pouvoit donc aussi penser qu'il est souvent expédient de mettre un

peu plus de temps à un siege, que de l'abréger, en excédant ses troupes de fatigues, & en y causant par-là des maladies qui détruisent l'armée. On sait que les travaux d'un siege sont immenses, & qu'on les multiplie, en multipliant les attaques. Le siege de Philisbourg, en 1734, se faisoit au commencement de la campagne; il falloit conserver le bon état de l'armée, autant qu'il étoit possible, vis-à-vis celle des ennemis, qui étoit toute fraîche, sortant de ses quartiers, & contre laquelle on auroit encore à agir après le siege, pendant quatre mois de campagne.

Le Maréchal de Berwick ne s'en rapportoit à personne de ce qu'il pouvoit voir & faire par lui-même : c'étoit lui, proprement, qui dirigeoit le siege. Il ne manquoit point de se rendre tous les jours, de grand matin, à la tranchée, où, d'abord, on lui rendoit compte du travail de la nuit : il se por-

toit ensuite à la tête de la Sappe, pour connoître, de ses propres yeux, l'état des choses; puis il régloit avec l'Ingénieur en chef les travaux de la nuit suivante. Le 12 de Juin, il se rendit, comme à son ordinaire, à la tranchée; alla visiter les Sappes; & monta sur la banquette, suivant son usage, pour tout observer. Une de nos batteries donnoit sur la crête de la Sappe, où le Maréchal de Berwick s'étoit arrêté: quelques Soldats y avoient été tués par notre propre canon; on y avoit même mis une Sentinelle, pour empêcher que personne ne s'arrêtât dans cet endroit, &, sur-tout, ne montât sur la banquette. Soit que la Sentinelle n'eût osé rien dire à son Général, soit que le Maréchal, emporté par son intrépidité naturelle, qui lui faisoit toujours trop mépriser le danger, n'eût pas fait assez d'attention à l'avertissement, ce fut ce même endroit qu'il choisit, pour faire ses observations. Cette position le mettoit entre

notre batterie, & celle des ennemis qui lui étoit opposée; elles tirerent toutes les deux à la fois: un boulet emporta la tête du Maréchal, sans que l'on ait jamais bien su de quel côté il étoit parti. La mort, bientôt répandue dans l'armée, y mit une consternation générale: parvenue à la Cour, elle y jetta, ainsi que dans Paris, la même consternation; car il avoit la confiance de l'armée, du Roi, du Ministere & des François. Les ennemis craignoient en lui un Général, qui avoit fait de grandes choses, & que le bonheur avoit toujours accompagné. A sa mort, il laissoit l'armée dans une situation qui paroissoit critique à bien des gens: elle se trouvoit renfermée dans ses lignes, autour d'une forte place, au secours de laquelle le Prince Eugene marchoit, en grande hâte, à la tête d'une armée formidable (*a*). Il empor-

(*a*) On en faisoit monter le fonds à cent dix mille hommes.

toit avec lui le ſecret de ſes projets : o
ſavoit ſeulement qu'il en avoit de vaſtes
Malgré ſa retenue ordinaire, il avoit
pendant l'expédition de Trarbach, laiſſ
échapper ſon impatience du retard qu
lui cauſoit ce ſiege pour ſes grande
opérations.

Le Marquis d'Asfeld qui, auſſi-tô
après la mort du Maréchal de Berwick
prit, comme le plus ancien Lieutenant
Général, le commandement de l'armée
reſta conſtamment dans ſes lignes vis-à
vis du Prince Eugene. Il continua le
opérations du ſiege malgré ce Génér
& malgré les inondations du Rhin, &
ſe rendit maître de Philisbourg le 1
Juillet. La campagne ſe borna à cett
conquête.

Quoique Milord Bolingbroke, dan
ce qu'il dit du Maréchal de Berwick
n'ait prétendu marquer que quelques
uns des principaux traits de ſon portrait
& que la mort ait empêché le Préſiden
de Monteſquieu d'achever celui qu'i

ʼoit commencé, nous ne tenterons pas
; le reprendre après ces deux grands
eintres : qu'il nous ſoit permis ſeule-
ıent d'ajouter ici pluſieurs traits qu'ils
ıt omis, laiſſant à une autre main, &
us habile, le ſoin de les recueillir tous,
ɔur en compoſer le tableau en entier.

On a vu le Maréchal de Berwick,
ıns le long cours d'une vie laborieuſe,
ire des exploits mémorables ; mais il
montroit chaque fois tellement ſupé-
eur à ſes propres actions, quelque
andes qu'elles fuſſent, qu'on le jugeoit
ujours capable de plus grandes choſes.
'n peut donc dire, avec vérité, qu'il
ʼoit en lui encore plus de grandeur,
ı'il n'eut occaſion d'en faire paroître,
giſſant toujours par la voie la plus
mple, & ne cherchant jamais à ſe faire
aloir.

Le Maréchal de Berwick avoit toutes
;s parties d'un homme de guerre ; mais
ſeroit trop long d'entrer dans leur dé-
ail ; ce ſeroit faire, en quelque ſorte,

un Traité de l'art de la guerre. Tou
Militaire qui étudiera ses campagnes
admirera dans leurs plans la justesse de
vues, l'étendue des combinaisons, &
par-tout l'empreinte du génie : il n
trouvera pas dans leur exécution la moin
dre faute à relever ; il verra que les me
sures étoient si bien prises, que le succè
étoit presque toujours assûré d'avance
aucun Général n'eut un coup-d'œil plu
perçant & plus sûr, soit dans une action
pour appercevoir d'où dépend l'avan
tage, & faire faire aux troupes les mou
vemens décisifs qui entraînent la vic
toire, soit dans une campagne, pour re
connoître & saisir des positions avanta
geuses qui en font le succès. Il s'enten
doit mieux que personne à faire vivr
une armée : on a vu les soins & le
peines que son activité lui fit prendre
& les ressources qu'il sut trouver pou
faire subsister la sienne en 1709, où l'o
manquoit de tout ; mais on remarquoi
principalement en lui son habileté sin

liere dans les arrangemens des ſub-
ſtances & dans le choix judicieux de
leurs emplacemens, d'où dépend ſouvent,
& les conſéquences qui en réſultent,
la réuſſite des campagnes. Les ſiennes ne
manquent pas de cet éclat qui attire
l'admiration des hommes ; mais il faut
être du métier & les examiner de près
pour en ſentir tout le mérite : elles ont
le caractere diſtinctif de tous les ouvrages
des grands Maîtres ; plus on s'y arrête,
plus on les détaille, & plus auſſi on y
trouve de perfection : elles ont pour
la plupart des choſes propres qui les diſ-
tinguent de celles des autres Généraux :
il eſt difficile de les parcourir ſans trou-
ver, pour ainſi dire, à chaque pas un
trait particulier de génie qui les marque
à ſon coin.

Combien d'exemples frappans, & qui
prouvent ce que nous venons d'avancer,
ne pourrions-nous pas tirer de ces Mé-
moires ? Il ſuffiroit de rappeller les quatre
campagnes qu'il fit en Dauphiné. Il y

porta l'art de la défensive plus loin qu'au
cun Général ait peut-être jamais fait pou
la défense de cette frontiere. Le Maréch
de Catinat avoit été chargé, en 1692
dans le même pays, de la même guer
défensive; mais il ne la soutint point ave
une gloire égale à celle qu'il s'étoit pré
cédemment acquise en Piémont dans
guerre offensive qu'il y avoit faite cont
le Duc de Savoie. On ne peut mên
s'empêcher de trouver bien de la diff
rence dans la maniere dont il défen
alors cette frontiere, & dans celle do
le Maréchal de Berwick fut la défend
plusieurs années après. Le Maréc
de Catinat étoit cependant supérie
en force à son ennemi, & le Maréc
de Berwick toujours inférieur. M.
Catinat avoit, selon M. de Feuquier
une armée composée (*a*) de cent b
taillons & de quarante escadrons, rép

(*a*) Mémoires de Feuquieres, Tome II, p
192, *in*-12, 1750.

le long de la frontiere : cependant, gré ce nombre si considérable de trou-, malgré l'habileté si reconnue & la lance de M. de Catinat, le Duc de oie, avec des forces fort inférieures nfanterie, vint à bout de pénétrer France. Il prit Embrun par les deres de notre armée, & il se fût même du dans le Dauphiné sans la petite le qu'il eut à Embrun, & dont il fut ial, que son expédition demeura susdue. De cet exemple & de pluirs raisonnemens plausibles, (a) M. de quieres conclut dans ses Mémoires, u'il n'est pas possible, de ce côté-là, e soutenir une guerre défensive, xempte de quelques inconvéniens haque année «.

Le Maréchal de Villars ne réussit mieux que le Maréchal de Catinat, is la défense de cette même frontiere

(a) Mémoires de Feuquieres ; Tome II, page ', in-12, 1750.

en 1708, quoiqu'il eût aussi une ar-
mée supérieure en infanterie à celle du
Duc de Savoie; il ne put empêcher ce
Prince d'assiéger & de prendre Exiles
& Fenestrelle, dont il fit même les gar-
nisons prisonnieres de guerre.

On peut donc regarder comme un
plan sûr de défensive pour nos fron-
tieres d'Italie, celui que le Maréchal
de Berwick envoya à Louis XIV en
1709. Ce fut en effet en suivant con-
tamment le même plan pendant quatre
campagnes de suite, qu'il sut conte-
nir le même Duc de Savoie pendant
tout ce temps, & l'empêcher de pé-
nétrer nulle part dans le Royaume,
malgré les projets qu'il en avoit formés,
& cette fois-ci malgré la supériorité de
son armée sur la nôtre, tant en infan-
terie qu'en cavalerie. Aussi ce Prince,
depuis Roi de Sardaigne, bien fait sans
doute pour apprécier les Généraux &
les campagnes de guerre, disoit, en par-
lant de celles que le Maréchal de B-

k avoit faites contre lui, » qu'il n'a-
oit jamais vu aussi bien manœuvrer,
i faire la guerre si savamment & si
oblement «.

)ans le dessein où l'on est de rappor-
e ce qui peut le mieux faire con-
ıre toute l'étendue des talens du
réchal de Berwick pour la guerre,
 ne doit pas omettre ici deux
onstances. Ce plan de défensive,
lus vaste peut-être & le plus
cile que l'on sache à imaginer, par
ndue & la nature (*a*) du pays qu'il
rasse, & une fois trouvé, le plus sûr
e plus facile dans l'exécution, fut
uit d'une seule promenade que le
réchal fit d'un bout à l'autre de la
ıtiere, avant l'ouverture de la pre-
re campagne. La seconde circonstance,
n'est pas moins digne de remarque,
: que ce plan, qui par l'immensité

ı) Il avoit plus de soixante lieues d'étendue
ravers des Alpes.

de ses combinaisons paroît être un pr-
dige de calcul, se trouva si bien rem-
pli, dès l'instant qu'il l'eut conçu, qu'il
ne fut point obligé d'y changer la moin-
dre chose dans la suite; il osa toujours
assûrer Louis XIV de la bonté & de la
sûreté de son plan de défensive, dont
le succès, répété chaque campagne vis-
à-vis un Général habile, faisoit la meil-
leure preuve que l'on pût en donner. L'ex-
périence qu'il acquit pendant les quatre
campagnes dont nous parlons, lui in
même connoître, qu'en suivant le plan
de défensive qu'il s'étoit fait, une ar-
mée de quarante-cinq bataillons & de
vingt escadrons, (a) devoit suffire pour
défendre toute la frontiere, contre une
armée de soixante à soixante-dix batail-
lons & de cinquante escadrons.

La différence de combinaison de

(a) *Voy.* les Mémoires instructifs du Ma-
réchal de Berwick sur la Provence & le Dau-
phiné: *Dépôt de la guerre.*

on trouve entre le plan de défenſive
u Maréchal de Berwick & ceux des au-
es Genéraux, dans le nombre de trou-
s que chacun d'eux exige, en raiſon
celles qu'il ſuppoſe aux ennemis pour
ffenſive, a droit de ſurprendre : le
aréchal de Catinat avoit toujours de-
andé un tiers d'infanterie de plus que
avoit l'ennemi; & le Maréchal de Ber-
ck s'étoit borné à un tiers de moins
a fin des quatre campagnes qu'il fit.
ette grande différence ne peut venir
e de la façon toute neuve & ſupé-
ure dont le Maréchal de Berwick a
voir & prendre cette défenſive qui
oit échapée aux plus grands Généraux.
. de Feuquieres connoiſſoit bien l'avan-
ge que peut donner une poſition cen-
le, pour ſe porter à tous les points
une circonférence qu'un ennemi peut
aquer & pour l'y prévenir; mais il
en trouva pas, comme le Maréchal de
erwick, l'application pour la défen-
e de cette frontiere, dans le tracé

d'une ligne telle que ce dernier ſut ima-
giner, & dont la grande étendue étonn
Ses campagnes d'Eſpagne peuvent ég
lement ſervir d'exemple & de mode
aux gens de guerre ; il y fut altern
tivement ſur l'offenſive & ſur la défe
ſive. Il eſt plus qu'inutile de rapport
les manœuvres qu'il fit ; il les a mieu
rendues dans ſes mémoires qu'on
feroit ici : on obſervera ſeulement qu
y montra qu'il n'étoit jamais plus gra
que dans les malheurs, & lorſqu'
avoit perdu tout eſpoir : auſſi éto
il dans les événemens imprévus & c
tiques l'homme, pour ainſi dire,
moment, la reſſource de la Cour
des Généraux même. On le fit par
d'Eſpagne au milieu de la campagne
1707, pour ſe rendre en Provence a
près du Duc de Bourgogne, qui ma
choit au ſecours de Toulon, aſſiégé p
le Duc de Savoie. Après la bataille
Malplaquet, en 1709, il reçut ordre
ſe rendre de Briançon, où il venoit
fir

finir sa campagne à l'armée de Flandre, que le Maréchal de Boufflers commandoit depuis la blessure du Maréchal de Villars. Louis XIV, à la priere du Maréchal de Villars, voulut que le Maréchal de Berwick allât en Flandre pour le secours de Douay. Il ne faisoit que d'arriver du Dauphiné à la Cour à la fin de 1712, lorsqu'on le fit repartir sur le champ pour aller en Catalogne, y dégager Gironne, que le Comte de Staremberg tenoit étroitement bloquée, & qui étoit aux abois.

Le Maréchal de Berwick conservoit dans le mouvement des opérations de guerre les plus difficiles, & même au milieu des actions les plus chaudes, une tranquillité d'ame & un sang froid que produisent l'intrépidité naturelle, & cette connoissance parfaite de l'art, qui, en nous montrant tout ce qu'il y a à craindre de l'ennemi, nous instruit en même temps de ce qu'on peut lui opposer. Cette tranquillité d'ame venoit en-

core de la fermeté & du courage d'esprit, qui met si fort le sage au dessus des événemens, parce qu'il n'a jamais rien à se reprocher. Il eut dans toutes ses entreprises le bonheur qui accompagne presque toujours le Grand Homme, parce que sa grande capacité lui fait toujours voir & embrasser toutes les parties de son objet, que rien ne lui échappe, que la justesse de son esprit lui donne des combinaisons justes, & lui fait toujours saisir le meilleur parti; qu'enfin l'activité qu'il met dans l'exécution, & qui est le garant du succès est encore guidée par la prudence.

Peu de personnes avoient autant servi que le Maréchal de Berwick; il avoit fait, durant sa vie, vingt-neuf campagnes de guerre, dans quinze desquelles il avoit commandé les armées; il ne s'étoit cependant trouvé qu'à six batailles, dont il n'y en avoit qu'une, celle d'Almanza, où il commandoit. On peut être surpris de ne voir qu'une

ataille dans le très-grand nombre de
ampagnes où il s'eſt trouvé à la tête
les armées, ſur-tout avec la hardieſſe
ju'il a toujours fait paroître; lui-même
n donne la ſolution. Il diſoit qu'il fal-
oit être deux pour ſe battre, & qu'un
Général ne devoit livrer de bataille que
juand il ne ſavoit pas mieux faire,
arce que l'événement en étoit toujours
ncertain, & qu'il ne falloit pas mettre
u hazard le ſuccès d'une campagne,
l'une guerre, & même ſouvent le ſort
le l'Etat, lorſqu'on pouvoit également
ar de bonnes diſpoſitions & par des
nanœuvres habiles remplir ſon objet,
ans riſquer une bataille. Il ne les évi-
oit pourtant pas au point d'être taxé
le timidité, parce que l'honneur des
rmes exige qu'on ne montre point de
eur, qu'il plaçoit l'honneur au deſſus
le tout, qu'il ne craignoit point les ba-
ailles, (ce qu'il a bien montré dans
es champs d'Almanza) & qu'enfin
ette apparence de timidité dans le Géné-

ral, auroit ſuffi pour la réaliſer dans le ſoldat. Si donc on ne le vit point courir après les batailles, trop ſouvent recherchées des Héros, & s'il ſe mit au deſſus de l'éclat qu'elles répandent dans la vie des grands Capitaines, ce fut, ſi on oſe le dire, par un heroïſme ſupérieur. Il regardoit comme un devoir de ne pas faire verſer le ſang inutilement, & de préférer toujours, dans la vue du bien général, une beſogne aſſûrée à la gloire particuliére qu'il pouvoit ſe flatter de ſe procurer & de recueillir dans les batailles, où ſon habileté lui auroit donné communément tout l'avantage ſur celui qu'il auroit eu à combattre.

Ce grand principe d'humanité le gouvernoit également dans les ſieges. Il fut toujours très-ſoigneux d'y ménager la vie du ſoldat : il choiſiſſoit de préférence la méthode d'aller pied à pied à la ſappe pour conſerver les hommes, & il préféroit d'alonger la durée d'un ſiege

de plusieurs jours, à des attaques vives & meurtrieres qui l'auroient abrégé au prix d'un sang précieux.

Personne ne mettoit plus de dignité dans le commandement. Quoiqu'il fut taxé de sévérité, ceux qui l'ont bien connu disoient qu'il étoit plutôt exact que sévere, sans nulle pédanterie. Il n'étoit en effet sévere que par devoir, que quand il étoit chargé de le faire remplir aux autres; mais toujours plus sévere pour lui-même que pour ceux qui lui étoient soumis. Cette exactitude tenoit aussi à l'amour de l'ordre & de la discipline qu'il avoit au suprême degré, connoissant toute l'importance & la nécessité de maintenir l'un & l'autre, principalement dans les armées. L'Histoire dira qu'il savoit commander, mais elle pourra dire aussi qu'il savoit obéir; deux qualités assez rares à trouver à la fois dans la même personne. Elevé dans les principes d'une obéissance passive, il n'y eut jamais de sujet plus soumis

à ſon Prince & plus zélé pour ſon ſervice. Cette ſoumiſſion, dont il s'étoit fait un principe invariable, n'étoit pourtant ni baſſe ni aveugle ; on le voyoit même d'une fermeté inébranlable, au point d'être accuſé d'opiniâtreté vis-à-vis les Miniſtres des plus grands Princes, dans les choſes qui regardoient uniquement la guerre, parce qu'il ſuppoſoit que la raiſon devoit être évidemment de ſon côté, ſur des objets qu'il connoiſſoit mieux que ceux qui vouloient alors l'emporter ſur lui.

C'eſt avec la même fermeté que dans certaines opérations de guerre il s'eſt auſſi quelquefois écarté des déciſions des maîtres de l'art, lorſqu'il avoit une conviction forte & éclairée qu'ils s'étoient trompés. Il étoit trop inſtruit de toutes les parties qui appartiennent à la guerre, & trop judicieux pour ſe laiſſer entraîner à cette confiance aveugle qu'inſpirent leurs déciſions au commun des hommes. N'igno-

ant pas que les gens les plus habiles peuvent quelquefois se tromper, il soumettoit tout à l'examen, sa propre opinion comme celle des autres; avec cette impartialité qui mene toujours à prendre le parti le meilleur, quand on y joint la sagacité & l'esprit réfléchi qu'avoit le Maréchal de Berwick. Il ne craignit donc point au siege du château de Nice, dont il fut chargé en 1705, après avoir bien examiné & bien reconnu la place, de s'écarter de l'avis du Maréchal de Vauban, dont Louis XIV l'avoit instruit, & d'attaquer cette forteresse par le côté même que Vauban avoit déclaré inattaquable. Le succès & les connoissances, que l'on acquit par le siege, prouverent que le Maréchal de Berwick avoit mieux vu & mieux choisi le côté de l'attaque; qu'il avoit apperçu ce qui étoit échappé aux gens de l'art, & que son génie le plaçoit quelquefois au dessus des plus grands maîtres. Mais il mettoit tant de simplicité, & si peu d'amour-propre

dans ses oppositions aux sentimens qu'il combattoit, qu'il étoit difficile de s'en offenser.

Quoique la vie du Maréchal de Berwick ne doive guere être regardée que comme celle d'un guerrier, cependant il a montré qu'il eût pu être aussi un habile politique. Il fut chargé pendant plusieurs années des affaires de Jacques III, connu sous le nom de Chevalier de Saint-Georges. Son projet pour le rétablissement de ce Prince, en 1715, après la mort de la Reine Anne, fait voir qu'il étoit capable de grandes vues dans ce genre, de saisir les circonstances qui n'avoient point frappé les autres, & d'en profiter. Il démontre dans ses Mémoires, l'infaillibilité du succès de l'entreprise dans les circonstances où l'on se trouvoit : il ne falloit qu'une parole du Roi de Suede, qui lui eût été aussi utile à lui-même qu'au Roi Jacques, & la révolution étoit faite en Angleterre.

Le Maréchal de Berwick avoit de

l'ambition ; mais cette paſſion, qui égare plus ou moins preſque tous les hommes qui en ſont atteints, ne l'a jamais écarté de la vertu. Il aimoit la gloire, mais il la cherchoit principalement dans la ligne du devoir : perſonne ne le connoiſſoit mieux que lui, & ne l'a mieux rempli. Bien différent de ceux qui ne s'en acquittent que ſervilement, & qui ſemblent craindre toujours d'en trop faire, il meſuroit l'étendue de ſes devoirs ſur ſes facultés, perſuadé que l'uſage & le compte des talens qu'on peut avoir, ſont dûs à Dieu, de qui on les tient ; à ſon Roi, à la patrie, pour le ſervice deſquels ils ſont donnés ; à ſoi-même, pour le calme de ſa conſcience. On ne connoît point de moderne qui puiſſe mieux que le Maréchal de Berwick rappeller les Grands Hommes de l'antiquité, particuliérement les Grecs. Leur étude principale étoit la Morale, & ils mettoient leur gloire dans l'accompliſſement des

devoirs. Si Ariſtide, ſi Epaminondas, ſi Fabius, ſi Caton euſſent paru dans notre miſérable ſiecle, & qu'ils ſe fuſſent rencontrés dans les mêmes circonſtances où s'eſt trouvé le Maréchal de Berwick, ils eûſſent été ce qu'il fut dans toutes ſes parties. Le ſentiment intérieur d'une conſcience éclairée, dont la pratique ſeule de la vertu conſerve la droiture, fut ſon guide dans toutes ſes actions. Héros Chrétien, elles eurent pour terme la fin véritablement grande que la Religion nous préſente, ſeule capable de fixer & de remplir les deſirs de l'homme. Attaché aux vrais & grands principes avec beaucoup d'élévation dans l'ame, ſa conduite étoit ſimple: il n'avoit aucune oſtentation; la modeſtie & la vérité ont toujours fait & marqué ſon caractere. Auſſi réſervé à ne louer que ceux qui le méritoient, qu'attentif à ne dire du mal de perſonne, il ne parloit jamais de lui. Quoiqu'il fût impénétrable lorſqu'il

falloit du ſecret, ſa franchiſe, & l'aſſûrance où l'on étoit avec lui de n'être point trompé, lui attiroient cette confiance, avec laquelle les difficultés les plus grandes s'applaniſſent dans les affaires.

Jamais bon Citoyen n'a porté plus loin que lui l'amour du bien public, & n'a eu de volonté plus décidée de bien faire ce dont il étoit chargé : c'étoit-là comme ſa paſſion dominante ; & elle étoit ſi forte en lui, qu'il employoit de préférence la perſonne même qui avoit cherché à lui nuire, s'il croyoit pouvoir s'en ſervir plus utilement que d'aucun autre, pour la réuſſite des affaires, paroiſſant alors avoir oublié les ſujets de mécontentemens perſonnels qu'il pouvoit avoir, mais dont ſon ame avoit été peu affectée. C'eſt par cette conduite généreuſe, vraiment noble & patriotique, qu'il ſe faiſoit de véritables amis, de gens qui ſuſceptibles de reconnoiſſance, &

confus de leurs premiers ſentimens injuſtes à ſon égard, devenoient les plus grands admirateurs de ſes vertus, & lui étoient enſuite ſi attachés, qu'ils ſe ſeroient ſacrifiés pour lui.

Le Maréchal de Berwick ne connoiſſoit pas l'intrigue : les Intriguans même paroiſſoient reſpecter ſa vertu. Il étoit généralement connu pour un homme, qui, dans les grandes affaires, ne ſe ſeroit jamais déterminé par les conſidérations d'un intérêt particulier, encore moins du ſien propre, mais toujours par la vue du bien général. Auſſi les actions, que la néceſſité des circonſtances auroit rendu équivoques dans tout autre que dans lui, étoient toujours regardées du bon côté, & favorablement interprétées du public, tant ſa droiture étoit au deſſus du plus léger ſoupçon.

Le commandement des armées, pendant quinze campagnes, auroit pu enri-

chir le Maréchal de Berwick ; mais il vécut toujours dans le mépris, ou plutôt dans l'oubli des richeſſes. Bon & tendre avec ſes enfans, on trouvera peut-être qu'il étoit trop peu attaché à l'argent pour un pere de famille ; la vraie gloire & la vertu ne laiſſoient point de place dans ſon cœur pour cet attachement. Autant par goût, que par principe, il mettoit de la modeſtie dans ſes dépenſes, principalement dans celles qui regardoient ſa perſonne : il vivoit cependant honorablement, & quelquefois même avec magnificence, quand les occaſions l'exigeoient.

Aux qualités de bon citoyen, de bon ami, de bon pere, le Maréchal de Berwick joignoit encore celle de bon mari : il n'y en eut jamais de meilleur, de plus tendre, de plus complaiſant, même de plus patient, mais toujours ſans foibleſſe. Il perdit ſa premiere femme peu de temps après ſon mariage.

Sa deſtinée ſembloit être d'en avoir une pour la rendre heureuſe. Il ne tarda pa à ſe remarier, & fit le bonheur de ſa ſeconde femme pendant trente-quatre ans qu'il vécut avec elle dans l'union la plus douce & la plus parfaite ; mais elle paſſa dans la douleur les dix-ſept années qu'elle lui ſurvécut, n'ayant jamais pu ſe conſoler de ſa perte. La Maréchale de Berwick étoit connue pour une femme forte & courageuſe, & pour une femme d'eſprit ; ſon tendre attachement pour ſon mari ne tenoi donc pas à la foibleſſe : l'impreſſion peu commune, que fit ſa perte ſur cette ame forte & ſenſible, & qui fut ſ profonde, que le temps & l'abſence de l'objet ne purent jamais ni l'effacer ni même l'affoiblir, prouve mieux, que l'on ne pourroit faire, les qualités aimables & eſſentielles du Maréchal de Berwick.

Avec une figure noble, ſa taille avan-

tageuſe, ſon air froid & ſérieux lui donnoient encore un air ſévere, qui inſpiroit le reſpect, & même une eſpece de crainte à ceux qui l'abordoient, & que leur rang ou leur emploi mettoit au-deſſous de lui. Cet extérieur impoſant couvroit beaucoup d'humanité & de douceur, avec une égalité d'humeur très-remarquable, ſoit en affaires, ſoit dans le commandement des armées ou des Provinces, ſoit dans la ſociété, qui le rendoit toujours maître de lui-même. La régularité qu'il mit de bonne heure dans ſes mœurs, fit voir qu'elle ne nuiſoit point à la gaieté douce qui lui étoit naturelle. On la retrouva même toujours dans ſa vie privée & familiere, quoique cette décence, que recommandent tant les Anciens, l'eût bientôt porté à ſe former un maintien grave, qu'exige la repréſentation, & à s'en faire une habitude dans les grands emplois, dont il fut chargé dès ſa jeuneſſe. Ha-

milton, célebre par ses jolies Poésies ;
par ses Contes pleins d'esprit & de
goût, & par quelques autres ouvrages,
étoit de la société du Maréchal, & n'en
bougeoit : il y trouvoit l'agrément &
le plaisir, qu'il savoit si bien y porter
lui-même. Il entretenoit un commerce
de lettres avec le Maréchal dans ses
absences.

Le Maréchal de Berwick parloit peu
à moins qu'on ne l'échauffât sur quelque
matiere qui lui plût : ce qu'il disoit
étoit toujours bien dit, & en peu de
mots. Personne n'avoit des idées plus
claires, & ne les rendoit plus claire-
ment. Il avoit beaucoup de sens, & de
justesse dans l'esprit, une grande saga-
cité pour saisir le vrai ; ce que l'on recon-
noît dans toutes ses actions & ses entre-
prises, & qu'on a vu dans ses Mémoires.

Il est peu de Héros qui ne s'oublient
dans des instans, & qui ne laissent voir
l'homme ; mais le Maréchal de Berwick

ſans avoir beſoin d'art pour ſe cacher (il ne le connoiſſoit pas), ne montra de foibleſſe dans aucun moment de ſa vie à ceux qui l'approchoient de plus près. Il avoit ſans doute des défauts, puiſqu'il étoit homme; cependant on ne lui en donne aucun, parce qu'il n'en avoit aucun de marqué. Tout ce que l'on pourroit dire, c'eſt que ſon tempérament l'auroit porté à la colere; mais il ſut ſi bien le corriger de très-bonne heure, que cette diſpoſition naturelle ne fut peut-être apperçue, que de quelques amis qui l'avoient beaucoup pratiqué.

En finiſſant de rapporter ces différens traits du Maréchal de Berwick, on ne peut s'empêcher d'obſerver qu'il réuniſſoit en lui un aſſemblage aſſez remarquable, & peut-être unique dans la même perſonne. Il avoit commandé les armées de trois des premiers Monarques de l'Europe; de France, d'Eſpagne & d'Angleterre : il étoit revêtu,

comme Pair de France & d'Angleterre, & comme Grand d'Efpagne, de la premiere Dignité de chacun de ces Royaumes, & chacun de ces Rois l'avoit honoré de fon Ordre.

Fin du Tome fecond, & dernier.

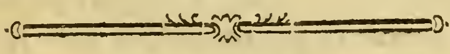


NOTES
POUR
LES MÉMOIRES
DU MARÉCHAL
DE BERWICK.

TOME SECOND.

N. I.

Extrait de plusieurs Lettres écrites par Mgr. le Duc de Bourgogne, par M. le Duc de Vendôme, & par M. le Maréchal de Berwick, pendant la campagne de 1708.



LETTRE

De M. le Maréchal de Berwick, à Mgr. le Duc de Bourgogne.

A Lille, le 15 Juillet 1708. Duplicata de celle du 14.

L'ARMÉE des ennemis vint hier camper à Elchin, ainsi que j'ai eu l'honneur de vous le

mander. Aujourd'hui elle a passé la Lis à Menin, & auprès, & est allé camper à Outhem; ils ont ce matin forcé les lignes sans grande peine, & ont pris les postes qu'il y avoit dans Comines & Warneton. Il paroît, par cette démarche, qu'ils en voudroient à Ypres; toutefois je ne sais s'ils ont assez d'artillerie dans Menin pour un pareil siege. M. de Chevilly m'a mandé, que conformément à ce que je lui avois écrit hier, il a garde tous les Soldats de votre armée, qui sont aux environ de cinq mille hommes.

L'on m'assûre que l'armée du Prince Eugene est jointe avec celle de Marlborough; ainsi voila présentement l'autre côté de l'Escaut libre: il s'agit donc de voir le parti qu'il vous plaira prendre, afin que je manœuvre en conformité.

Il me semble que vous n'avez que quatre choses à faire: premiérement, de rester derriere le canal, auquel cas il faudra de nécessité que vous envoyiez un gros corps d'infanterie se porter entre Nieuport & Bruges, pour assûrer la marche de vos convois; & alors je crois que vous jugerez à propos de ne pas garder avec vous toute votre cavalerie, vous pourriez m'en envoyer une partie: secondement, de marcher aux ennemis, auquel cas il vous faut abandonner Bruges, laisser une grosse garnison dans Gand, si vous voulez le garder, & venir par l'autre côté de l'Escaut; je m'avancerai à la hau-

teur d'Oudenarde à votre rencontre ; ensuite de quoi vous prendrez votre résolution sur le chemin qu'il vous faudra tenir pour le secours d'Ypres, & pour attaquer les ennemis : le troisieme parti, c'est de vous porter dans le Brabant, pour prendre Bruxelles, Malines, Louvain, & en même temps par vos derrieres faire faire les sieges d'Huy & de Liege : le quatrieme, si les ennemis attaquent Ypres, d'attaquer en même temps Oudenarde.

Quelque résolution que vous preniez, il n'y a pas un instant à perdre pour en faire les dispositions & ordonner les préparatifs. En attendant que vous m'honoriez de vos ordres, j'assemblerai toutes mes troupes auprès de Douay ; les dernieres n'y pourront être que le 19 ou le 20, &c.



LETTRE.

De M. le Maréchal de Berwick, à M. le Duc de Vendôme.

De Lille, ledit jour 15 Juillet.

Les ennemis ont marché ce matin d'Elchin, ont passé la Lis à Menin, & auprès, & sont actuellement campés avec toute leur armée entre Ypres & Comines : vous croyez bien qu'ils n'ont pas eu grande peine à forcer les lignes, & à se rendre

maîtres des postes de Comines & de Warneton ; j'avois pourtant mandé à l'Officier qui commandoit ce dernier, de se retirer; mais il me paroît par les lettres que j'ai reçues de lui, que le postillon aura été pris, ou s'est égaré.

J'ai heureusement fait rester dans Ypres près de cinq mille Soldats de votre armée ; car cette place, en cas de siege, auroit été bien dépourvue de monde, ne pouvant plus présentement y en jetter.

Mes troupes s'assembleront à Douay, mais les dernieres n'y pourront être que le 19 ou le 20. J'ai envoyé à Tournai un régiment de Dragons & il en viendra demain ici un autre.

J'écris une grande lettre à Mgr. le Duc de Bourgogne, où je prends la liberté de lui dire les différens partis qu'il me paroît qu'il peut prendre; en voici la copie : je n'ai rien à ajouter, sinon qu'il n'y a pas un moment à perdre pour se déterminer, &c.

LETTRE.

De M. le Duc de Vendôme à M. le Maréchal de Berwick.

Du camp de Lovendeghem, 17 Juillet 1708.

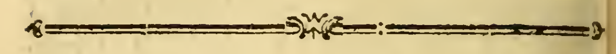
J'AI reçu la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire, avec la copie de celle qu

vous écrivez à Mgr. le Duc de Bougogne, dans laquelle vous marquez les différens partis que nous pouvons prendre. Je vous dirai ſur cela, que ce que vous penſez eſt à merveille : cependant il eſt certain que l'armée du Prince Eugene étoit encore hier de l'autre côté de la Dendre, & il n'y a nulle apparence que les ennemis puiſſent faire le ſiege d'Ypres, ayant tout à tirer de Bruxelles : ainſi, comme c'eſt le ſiege de cette place, & la jonction du Prince Eugene, qui ſont les deux principes ſur leſquels vous fondez votre raiſonnement, il me ſemble qu'il n'eſt pas encore temps de nous déterminer.

Pour moi, je perſiſte toujours à croire que les ennemis ne ſongent qu'à nous déplacer d'ici, afin de reprendre Gand & Bruges, qui leur tiennent fort à cœur : je vous dirai de plus que les conquêtes qu'ils pourroient faire entre la Lis & la Mer leur deviennent inutiles, tant que nous aurons Gand & Bruges, puiſqu'il ne tient qu'à nous, pendant l'hiver, de boucher le paſſage d'Oudenarde, & de reprendre non-ſeulement Ypres, mais même de nous rendre maîtres de Menin.

Après cela je vous dirai qu'Ypres eſt un ſiege d'une ſi groſſe conſéquence, qu'il eſt impoſſible de le faire, ſans avoir tous les vivres, & ſon artillerie à Menin. Après cela, ſi vous voulez de la cavalerie, vous n'aurez qu'à dire com-

bien vous en voulez, nous vous en enverrons, &c.



LETTRE

De M. le Maréchal de Berwick à Mgr. l Duc de Bourgogne.

A Courtray, le 17 Juillet

LA plupart des avis nous disoient que l'armé du Prince Eugene avoit joint celle de Marlborough : cela se trouve entiérement faux; ca il est sûr que l'infanterie de ce Prince étoit l 14 à Louvain. Cela étant, ne pourroit-on pa empêcher la jonction des ennemis, & rendr par-là la subsistance de Marlborough très-diff cile ? Car, si vous pouviez trouver une situa tion à vous mettre dans l'entre-deux de la L & de l'Escaut, Oudenarde derriere nous, Mar borough n'auroit plus que Menin pour l fournir du pain, & vous auriez le vôtre assûr par Tournai, en faisant des ponts sur l'Escaut au dessous de votre gauche. Je ne connois pa assez à fond le pays, pour pouvoir dire, si c que j'ai l'honnenr de vous proposer se peut exe cuter; mais vous avez plusieurs gens dans votr armée, qui connoissent parfaitement le terrei dont il est question, par où vous jugerez

vou

vous pouvez vous mettre la droite à la Lis, & la gauche à l'Escaut, Oudenarde derriere vous. Je ne m'ébranlerai point de Douay, que je ne sache la résolution que vous jugerez à propos de prendre, d'autant plus que mes dernieres troupes n'y arriveront que le 20.

Il n'y a pas de temps à perdre, si vous croyez pouvoir exécuter ce que je propose ; la gauche au ruisseau d'Epierres, & la droite au ruisseau de Saint-Eloi. Il vient de Bruxelles un gros convoi qui doit être escorté par les troupes du Prince Eugene, &c.



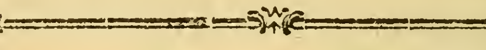
LETTRE

De M. le Maréchal de Berwick à M. de Vendôme.

A Tournai, le 17 Juillet 1708.

L'INFANTERIE du Prince Eugene n'a certainement point joint, elle étoit le 14 à Louvain : ne pourrions-nous pas, de Gand & de Tournai, par une marche de nuit & forcée, nous placer la gauche à l'Escaut, la droite à la Lis, & Oudenarde derriere nous ; par-là nous tiendrions Marlborough assiégé dans notre pays : nous empêcherions sa jonction avec l'armée du Prince Eugene ; & les grands convois qu'on lui prépare à Bruxelles, & qui doivent être escortés

par les susdites troupes du Prince Eugene, n
pourront les joindre : c'est à vous, Monsieur
qui avez une parfaite connoissance du pays, :
juger si la chose que je vous propose se peu
exécuter, & si vous trouvez que cela soit bon
c'est un de ces projets de guerre que le moindr
délai peut faire échouer, &c.



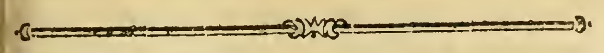
LETTRE

De M. de Vendôme, à M. le Maréchal d Berwick.

Au camp de Lovendeghem, le 19 Juillet 170

J'ai reçu ce matin la lettre que vous m'ave
fait l'honneur de m'écrire, dans laquelle j'
reçu la proposition que vous me faites; je cro
que vous trouverez comme moi, que le mei
leur parti que nous puissions prendre, c'est
rester ici le plus long-temps que nous pourron
Notre poste est excellent, & nous le rendo
tous les jours meilleur; ainsi nous ne pouvo
rien faire de mieux, que d'y rester, & de con
server par ce moyen Gand & Bruges : à vot
égard, vous n'avez qu'à songer à la conse
vation des places frontieres, quoique je croy
que les ennemis ne soient pas en état d'en fo
mer les sieges; si cependant ils se déterminoie

à quelque chose, nous serons toujours en état de nous joindre, & de nous opposer à leurs entreprises, &c.

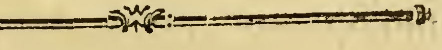


LETTRE

De Mgr. le Duc de Bourgogne, à M. le Maréchal de Berwick.

Du même camp, & du même jour.

J'AI reçu ce matin, Monsieur, votre lettre, & son duplicata ; il me paroît, comme à M. de Vendôme, que nous ne sommes pas en état d'exécuter ce que vous proposez, & que nous devons nous contenter de défendre Gand & l'Artois, chacun de notre côté, pour faire perdre aux ennemis le fruit de leur avantage : je ne désespere pas qu'entre ci & la fin de la campagne, il ne se présente quelque occasion d'en reprendre sur eux à notre tour, &c.



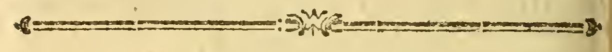
LETTRE

De M. de Vendôme, à M. le Maréchal de Berwick.

Au camp de Lovendeghem, le 17 Juillet 1708.

NOUS sommes, Monsieur, dans la meilleure situation du monde, & nous n'y manquons

abſolument de rien. Tous les mouvemens que les ennemis font, n'ont d'autre objet que celui de nous faire abandonner Gand ; mais c'eſt à quoi il ne réuſſiront point : il faut leur laiſſer prendre une poſition sûre, après quoi nous prendrons notre parti, &c.

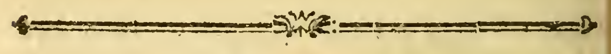


LETTRE

Du même, en réponſe de celle de Lille, du 14.

Au même camp, le 18 Juillet.

Vous êtes bon & ſage, & j'eſpere que vous remédierez à tout. Il n'eſt queſtion que de quelques jours ; car je ſuis perſuadé que la difficulté des vivres obligera dans peu les ennemis à ſe rapprocher de l'Eſcaut & de la Dendre, &c.



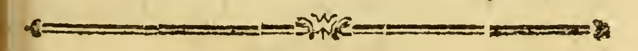
LETTRE

De M. le Maréchal de Berwick, à Mgr. le Duc de Bourgogne.

Au camp ſous Douay, le 18 Juillet.

J'ai reçu aujourd'hui à midi la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire, datée d'avant-hier à onze heures du matin, par laquelle je vois que le Cômte de Bergueick eſpere de

ſuppléer aux vivres qu'on ne pourroit vous fournir de ce pays-ci, vu la ſituation de l'armée des ennemis. Il me paroît auſſi, par ce que m'écrit M. de Vendôme, que vous avez deſſein de reſter où vous êtes, dans l'opinion que les ennemis ne pourront ſubſiſter long-temps dans notre pays : ſi cela eſt, ne trouveriez-vous pas à propos d'envoyer de ces côtés la moitié de votre cavalerie, l'autre moitié étant plus que ſuffiſante derriere le canal ? cela me mettroit en état de me promener dans tout le Brabant, & obligeroit par-là lé Duc de Marlborough de repaſſer au plutôt la Lis & l'Eſcaut ; & je crois que, malgré l'armée du Prince Eugene, que M. le Duc de Vendôme dit être campée à Gramont, la cavalerie que vous vouliez m'envoyer, pourroit venir par l'autre côté de l'Eſcaut ; ſi vous en envoyiez la moitié de ce que vous avez, je pourrois même, en avertiſſant, m'avancer pour lui donner la main, &c.



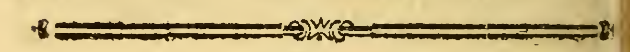
LETTRE

De M. le Maréchal de Berwick, à M. de Vendôme.

Au camp ſous Douay, le 18 Juillet.

SI vous avez aſſez de vivres où vous êtes, & qu'en y reſtant vous croyez que les ennemis

ſeront obligés de ſortir bientôt de notre pays faute de ſubſiſtance, ne jugeriez-vous pas à propos de m'envoyer la moitié de votre Cavalerie, avec laquelle, & les troupes que j'ai ici, je m'avancerai au milieu du Brabant ? ce qui obligeroit indubitablement le Duc de Marlborough à repaſſer la Lis & l'Eſcaut : en attendant, je compte de marcher d'ici le 21, pour aller me mettre ſur l'Eſcaut, me couvrant toujours de la Scarpe, & puis de me mettre de l'autre côté de l'Eſcaut, ou du moins d'y fourrager. Je ſerai là également à portée de vous donner la main, s'il en eſt beſoin, de couvrir le Cambreſis, & hors de tout péril de l'armée de Marlborough ; car, pour celle du Prince Eugene, nous ne la craignons point, &c.



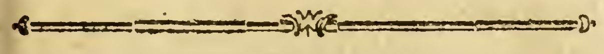
LETTRE

De M. de Vendôme, à M. le Maréchal de Berwick.

Au camp de Lovendeghem, le 21 Juillet 1708.

Nos retranchemens ſur le bord du canal depuis Gand juſqu'à Bruges, ſont preſque finis ; j'irai demain coucher à Bruges pour les viſiter, & je porterai ma promenade juſqu'à Plaſſendal ; j'eſpere que les ennemis ne nous feront aucun

mal ſolide : ils ont tiré quelques contributions du pays d'Artois, nous pourrions bien dans peu de jours en tirer auſſi de la meilleure partie de la Zélande, &c.



LETTRE

De M. le Maréchal de Berwick, à Mgr. le Duc de Bourgogne.

Au camp ſous Douay, le 19 Juillet 1708.

LA difficulté & l'embarras que je trouvois dans votre ſituation, n'étoit que pour votre ſubſiſtance : du moment que vous me faites l'honneur de me mander qu'elle ne vous manquera pas, j'ai l'eſprit en repos ; mais en même temps cela me confirme dans l'opinion que toute votre cavalerie n'étant point néceſſaire derriere le canal, l'on pourroit utilement s'en ſervir de la moitié de ces côtés, ainſi que je vous l'ai propoſé hier : je ne doute pas que, dès l'inſtant je paſſerai l'Eſcaut avec un ſi gros Corps, & que je m'avancerai devers Leuze ou Chievre, que le Duc de Marlborough ne repaſſe auſſitôt la Lis & l'Eſcaut ; du moins l'armée du Prince Eugene n'oſera-t-elle reſter à Gramont, crainte de ſe trouver entre votre armée & moi ; ſi elle le faiſoit, l'on pourroit trouver moyen de lui donner un coup de patte ; je laiſſerois

en ce cas M. de Mortagny à Béthune; les deux régimens de Dragons, qui sont à Lille, y demeureroient aussi, & je mettrois ici quatre cents chevaux, avec quelque infanterie le long de la Scarpe, &c.



LETTRE

De M. le Maréchal de Berwick, à M. de Vendôme.

Au camp sous Douay, le 19 Juillet

J'AI reçu hier, Monsieur, la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire du 17. Le principal fondement de tous les raisonnemens que je vous ai faits, étoit la crainte que vous ne puissiez avoir de vivres où vous êtes que par le moyen des convois qu'on vous feroit passer; mais du moment que vous me mandez que votre subsistance est assurée, j'ai l'esprit en repos, sur-tout puisque vous ne croyez pas que les ennemis aient dans Menin ni dans Oudenarde de quoi faire un siege; cela étant, je crois que ce que je vous ai proposé hier au sujet d'une partie de votre Cavalerie, est l'unique parti à prendre présentement; car outre que me portant de l'autre côté de l'Escaut avec un si gros Corps, les ennemis seront obligés de venir au secours du Brabant, une pareille diminution de cava-

ſerie vous fera ſubſiſter plus long-temps où vous êtes, &c.

LETTRE

De M. le Maréchal de Berwick, à Mgr. le Duc de Bourgogne.

Du camp de Douay, le 22 Juillet.

J'AI eu avis cette nuit que l'armée du Prince Eugene eſt décampée hier matin d'auprès de Bruxelles, prenant ſa marche ſur Enghien; il eſt parti, en même temps, un grand convoi, prenant la même route. Cela s'accorde avec les avis que je reçois de toutes parts, que les ennemis font venir de Bruxelles de la groſſe artillerie pour faire un ſiege de ces côtés-ci. Il ſeroit de la derniere importance de tâcher de battre ce convoi; non-ſeulement cela mettroit les ennemis hors d'état de rien entreprendre, mais les obligeroit même de quitter notre pays, & de repaſſer l'Eſcaut.

Si je ſavois à point nommé, ce que vous avez deſſein de m'envoyer de cavalerie, le chemin & le jour de ſa marche, je tâcherois de m'arranger pour attaquer le convoi, quoique l'attention que j'ai pour le pays d'Artois m'en tienne un peu éloigné. Il faut néceſſairement que ce convoi paſſe à Oudenarde; il me ſemble qu'il n'y a guere plus de cinq lieues de Gand

à Oudenarde : étant bien averti ne pourriez-vous pas le faire attaquer de l'autre côté de l'Escaut avant qu'il arrivât à Oudenarde ? Quand même l'armée du Prince Eugene l'escorteroit, vous pourriez envoyer un corps supérieur du double, & l'affaire seroit finie, & vos troupes rentrées à Gand avant que Marlborough en pût être averti & arriver au secours. C'est de cette entreprise que dépend la réussite de cette campagne ; car je vous avoue que je ne puis être de l'avis de ceux qui croyent que la conservation de Gand durant l'été, puisse nous mettre en état de reprendre l'hiver les places que nous perdrions ; ce ne seroit point Gand qui bloqueroit Oudenarde, Menin & les places que nous perdrions ; ce seroient elles qui bloqueroient Gand. L'on ne peut prévenir ce coup qu'en battant le convoi.

Depuis la lettre que je me suis donné l'honneur de vous écrire ce matin, j'ai reçu des lettres de M. de Saillan & de M. de Varo, dont je vous envoie copie ; il n'est point question dans le convoi qu'il y ait aucune grosse artillerie ; mais, quoi qu'il en soit, ce seroit un coup d'état si on pouvoit le battre, &c.



LETTRE

De M. le Maréchal de Berwick, à M. le Duc de Vendôme.

Au camp sous Douay, le 22 Juillet.

J'AI reçu cette nuit une lettre de Mons, par laquelle l'on me donne avis du départ hier de Bruxelles d'un grandissime convoi, escorté par l'armée du Prince Eugene ; le tout prend sa marche sur Enghien, pour de-là gagner Oudenarde. Le succès de cette campagne dépend de la réussite de ce convoi ; si l'on peut le battre, les ennemis ne pourront plus faire d'entreprises de ces cotés-ci ; s'il leur arrive, ils feront des conquêtes qui nous dérangeront infiniment ; il me semble que de Gand, par l'autre côté de l'Escaut, on pourroit l'attaquer avant que Marlborourgh eût pu être averti ou le secourir, &c.

LETTRE

De Mgr. le Duc de Bourgogne, à M. le Maréchal de Berwick.

Du camp de Lovendeghem, le 23 Juillet.

JE viens de recevoir votre lettre d'hier matin, & j'ai envoyé querir sur le champ le Comte de Bergueick : il m'avoit déjà donné avis du départ du convoi, mais il assure qu'il n'y a

point de greſſe artillerie, & on dit qu'il faudroit un temps infini aux ennemis pour charger, ſur des charriots, celle qui ſeroit néceſſaire pour faire un ſiege tel que celui de Lille. Notre ſituation, & le chemin que tiennent les ennemis par Renay, ne nous permettent guere de ſonger à les attaquer ſans haſarder de ſéparer l'armée, & que ce qu'on y enverroit fût obligé enſuite de reprendre le chemin de Tournai; mais le Duc de Vendôme, avec qui j'en ai raiſonné, croit que, pour embarraſſer davantage les ennemis, & les inquiéter pour les convois qui viendront dorénavant, vous devriez vous porter ſur la Scarpe près de Mortagne, en donner avis à Cheylades, qui doit être aujourd'hui à Nieuport, & laiſſer du côté de l'Artois tel corps de Cavalerie qu'il vous plairoit : pour moi je crois toujours que les entrepriſes ſur nos places ſeront bien difficiles aux ennemis, & que leur idée préſente eſt de nous tirer d'ici pour retomber ſur Gand, &c.

LETTRE.

De M. de Vendôme, à M. le Maréchal de Berwick.

Du camp de Lovendeghem, le 24 Juillet.

MONSEIGNEUR le Duc de Bourgogne dépêcha hier ſon Courier ſi bruſquement, que je n'eus

pas le temps de répondre à votre lettre ; je le fais aujourd'hui par celui qui m'en a apporté le duplicata, pour vous dire, conformément à ce que Monſeigneur le Duc de Bourgogne vous a mandé, qu'il me paroît que vous ne ſauriez aſſez tôt vous placer du côté de Condé, comme vous me le marquez ; je crois même qu'il convient de le faire avant que le détachement de Cheyladet vous ai joint ; il a couché la nuit derniere à Nieuport, & il vous joindra à Condé auſſi aiſement qu'où vous êtes préſentement.

Le convoi que les ennemis font paſſer de Bruxelles à leur armée, ne mene qu'une partie de leurs gros bagages & quelques farines, même en petite quantité ; il n'eſt pas composé en tout de plus de huit cents charriots, & il n'y a pas une ſeule piece de canon, ni même aucune autre munition de guerre : ce que je vous mande eſt ſûr, je le ſais par une perſonne qui a tout vu, & qui m'en a rendu compte. Si les ennemis vouloient faire paſſer quelque autre convoi conſidérable, & faire venir leur artillerie, nous pourrons nous donner la main lorſque vous ſerez à Condé, & nous y oppoſer. Voilà pourquoi il me paroît que vous ne ſauriez vous y placer trop tôt, il faut pourtant laiſſer toujours un corps de Cavalerie a Bethune, & un autre à Douai, pour s'oppoſer aux partis des ennemis, &c.

LETTRE

De Mgr. le Duc de Bourgogne, à M. le Maréchal de Berwick.

De Lovendeghem, le 24 Juillet.

J'ai reçu hier au ſoir le duplicata de votre let-tre d'avant-hier : nous avons ſu, depuis cell que je vous écrivis hier, que le convoi, qu vient aux ennemis, n'étoit que de farines ; mai des nouvelles ſûres diſent qu'ils embarquent d gros canon à Anvers pour l'envoyer par ea à Bruxelles ; ſi vous vous placez à Mortagne vous ſerez à portée non-ſeulement de les in quiéter, mais même de leur nuire quand ſera queſtion de tranſporter, par terre, to ce qu'il faudroit pour un ſiege : pour nous nous ſommes bien éloignés ; nous y feror cependant tout du mieux qu'il nous ſera po ſible ; nous ne devons pas haſarder de ſépar le corps d'Infanterie qui eſt ici, ni même not Cavalerie, dont nous pourrons avoir beſoi s'il falloit en ſortir, &c.



LETTRE

De M. le Maréchal de Berwick, à Mgr. le Duc de Bourgogne.

Au camp de Douay, le 2 Août.

J'AI eu avis que le grand convoi ſe préparoit à partir de Bruxelles demain 3 du mois ; permettez-moi ſur cela de vous propoſer les idées que j'ai, vous en ferez tel uſage que vous jugerez à propos, ſoumettant toujours mes lumieres à ceux du maître, & au génie ſupérieur.

Il eſt conſtant que les ennemis ne ſauroient faire d'entrepriſe qu'au moyen de l'artillerie, munitions de guerre, & vivres qu'ils font venir de Bruxelles ; cela étant, il eſt certain que ſi vous pouvez trouver une ſituation, laquelle leur ôte leur communication avec Bruxelles, vous ferez avorter tous les projets de Marlborough ; j'avois pris la liberté de demander ſi entre la Lis & l'Eſcaut il n'y avoit point quelques poſtes que vous puſſiez prendre, mettant Oudenarde derriere vous ; mais apparemment il n'y en a point. Je me ſuis enquis de M. de Chayladet, quelle ſorte de terrein il y avoit de l'autre côté de l'Eſcaut ; il m'a fort aſſûré que la hauteur domine extrêmement &

de près ſur Oudenarde : ſi cela eſt, ne pourriez-vous pas y venir en une marche, vous y placer, étendant votre gauche juſques devers la Rone ? J'envoyerois en même temps partie de mon infanterie, & une trentaine d'eſcadrons ſe joindre à votre gauche pour empêcher que l'armée de Marlborough ne fît des ponts à Poth & Eſcanaff. Je pourrois même en ce cas y envoyer auſſi les bataillons de campagne que j'ai mis dans Lille & Tournai, parce que tant que l'on barreroit le paſſage du convoi, ces places ne ſont point en danger d'être attaquées.

Tant que le corps de M. de Tilly ſera à Lens, je ne pourrai me diſpenſer de garder ici, ou auprès d'Arras, un corps de Cavalerie égal au ſien, & quelques bataillons pour la ſûreté de Douai & d'Arras ; le Roi m'ayant ordonné préférablement à tout, d'empêcher les courſes en Picardie ; mais dès l'inſtant que M. de Tilly remarchera pour rejoindre Marlborough, j'en ferai de même pour vous joindre, & me placer à Poth, ou à l'endroit que vous m'ordonnerez.

Si une fois vous pouvez, avec une centaine de bataillons & la plupart de votre cavalerie, être placé, & que je vous faſſe joindre par une vingtaine de bataillons & une trentaine d'eſcadrons, en attendant que M. de Tilly prenne ſon parti, il me paroît qu'il ſera difficile à Marlborough de forcer le paſſage de l'Eſcaut,

de donner la main à l'armée du Prince Eugene, & par conséquent d'avoir son artillerie; je ne sais même comment il pourra faire pour subsister. Gand & Bruges ne courront aucun risque; car je suppose que vous y laisserez le Corps de Monsieur de la Mothe, & le surplus des bataillons de votre armée avec quelque peu de cavalerie; & si l'armée de Marlborough se portoit de ces côtés-là, vous êtes toujours à même d'y remarcher par votre droite, en me laissant seulement de quoi être supérieur à l'armée du Prince Eugene.

Ce parti me paroîtroit d'autant plus convenable que le Roi n'approuve pas ce que vous aviez d'abord pensé, & qu'ainsi, si les ennemis étoient une fois en état de faire un siege, il faudroit, pour les faire échouer, les attaquer peut-être bien postés, au lieu que de cette maniere l'on met un obstacle insurmontable à leur dessein, & cela sans coup férir.

Je vous demande mille pardons, Monseigneur, de la liberté que je prends; vous m'avez permis de vous dire ce que je pense, & vous savez mieux que personne en démêler le bon ou le mauvais, &c.



LETTRE

De Mgr. le Duc de Bourgogne, à M. le Maréchal de Berwick.

Au camp de Lovendeghem, le 4 Août.

J'ai reçu hier vos deux lettres, du 1 & du 2 de ce mois. Je vois, dans la premiere, que les ennemis n'ont point réussi dans leur entreprise sur la Picardie; & dans la seconde, que le Corps de M. de Tilly a remarché du côté de leur grande armée. Nous raisonnâmes hier au soir sur le parti que vous nous proposiez; il est certain qu'il seroit excellent de se pouvoir placer de telle maniere qu'ayant des rivieres devant nous, nous séparassions les ennemis & empêchassions le grand convoi de les joindre: mais la difficulté seroit de se porter assez à temps où vous proposez; vous ne pouvez y aller de Douai qu'en deux marches tout au plus; nous ne saurions quasi y aller qu'en deux non plus, ayant nos troupes très-séparées, au lieu que les ennemis n'ont qu'une marche à faire pour se porter sur l'Escaut, & que s'ils faisoient ce mouvement quand nous ferions le nôtre, nous nous trouverions assez embarrassés; d'ailleurs de la hauteur d'Oudenarde jusqu'à la Rône, il y a trois lieues; ajoutez à cela que si, quand nous serons passés l'Escaut, les ennemis, for-

çant une marche, alloient droit à Bruges, je ne sais si le Comte de la Mothe les pourroit empêcher de s'en rendre les maîtres, auquel cas Gand ne se pourroit soutenir; mais ce n'est pas là la plus grande difficulté, & celle de faire un mouvement chacun de dix lieues au moins, tandis que les ennemis n'en ont que quatre ou cinq, me paroît plus grande. Nos bons avis ne marquent point encore quand le convoi doit partir de Bruxelles, & au contraire ils disent que tout n'est pas encore déchargé des bateaux. Je ne sais, comme je vous l'ai déjà marqué, s'ils n'en voudroient pas plutôt à Mons qu'à Lille ou à Tournai, par la facilité du pavé qui les y mene de Bruxelles. J'ajouterai encore à ce que je viens de vous dire, qu'il est apparent que la grande armée ennemie fera un mouvement vers l'Escaut dès que le corps du Comte de Tilly l'aura rejointe, & qu'ainsi nous ne serions plus à temps de faire le nôtre. J'ai reçû, pendant qu'on chiffroit cette lettre, votre derniere du 2 au soir; il me paroît que toutes les précautions que vous prenez sont très-nécessaires: vous savez déjà qu'hier au soir le Comte de Tilly avoit rejoint la grande armée qui étoit sur le point de marcher, & vous saurez aussi leur mouvement plutôt que nous; je crois qu'entre ci & peu de jours nous serons éclaircis de leurs desseins.

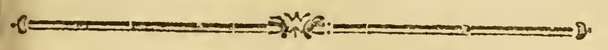
LETTRE

De M. le Maréchal de Berwick, à Mgr. le Duc de Bourgogne.

Du camp de Château-l'Abbaye, le 11 Août 1708.

COMME il n'y a pas lieu de douter que les ennemis ne faſſent quelque ſiege, il eſt néceſſaire que vous ayez la bonté de me donner une idée générale des mouvemens & des marches que vous avez intention de faire, afin que je puiſſe manœuvrer en conformité, & me tenir le plus à portée qu'il me ſera poſſible, d'exécuter les ordres dont il vous plaira m'honorer : le temps preſſe, car avant qu'il ſoit deux jours je ne doute pas que Lille ou Tournai, ou bien Ypres, ne ſoit inveſti : ſi leur deſſein eſt ſur Lille, mon intention étoit de mettre dans Tournai les détachemens de Mortagny & de Chamfleur, pour barrer la communication des ennemis de Bruxelles à l'Eſcaut, & de me porter auprès de Douai avec toutes mes troupes, tant cavalerie qu'infanterie, pour les reſſerrer de ces côtés-là ; & en cas que le Duc de Marlborough demeure ſéparé du ſiege, je verrai ſi je ne pourrois pas attaquer un quartier du Prince Eugene ; mais je ne puis rien penſer, ni imaginer de juſte, que je ne ſache vos in-

tentions ; ou que vous ne me donniez vos ordres ſur la ſituation que je prendrai, &c.



LETTRE

De M. le Maréchal de Berwick, à Mgr. le Duc de Bourgogne.

Du camp de Château-l'Abbaye, le 12 Août 1708.

IL paroît que les ennemis ſont déterminés pour le ſiege de Lille, puiſque le convoi, ayant paſſé l'Eſcaut, a pris la route de Menin ; cela étant, permettez-moi de vous propoſer mon idée, vous en ferez l'uſage qu'il vous plaira, puiſqu'elle ne part que de l'extrême envie que j'ai que les affaires ſe tournent avantageuſement pour le ſervice du Roi & votre gloire.

Les ennemis étant une fois poſtés devant Lille, je doute qu'il ſoit poſſible de leur en faire lever le ſiege de vive force ; car ils ſe placeront, ſe retrancheront, & notre infanterie n'eſt pas la meilleure du monde pour attaquer les retranchemens, ni pour un combat de poſte ; ainſi je craindrois fort qu'après avoir bien perdu du monde, nous n'euſſions un échec conſidérable qui nous mettroit hors d'état de rien faire ailleurs, & peut-être même de pouvoir garder Gand. Je voudrois donc ſonger au plutôt à rendre aux ennemis la conquête

de Lille inutile, & les mettre hors d'état de le pouvoir garder; peut-être même, si ce que je propose réussit, auront-ils de la peine à garder Menin & Oudenarde.

Avant de faire mon raisonnement, il est nécessaire de tabler sur les forces de l'une & de l'autre armée. Celle de Marlborough est composée de cent douze bataillons, & à peu-près de cent quatre-vingt escadrons; celle du Prince Eugene, de trente-six bataillons & soixante escadrons; ce qui fait en tout cent quarante-huit bataillons, & deux cent quarante escadrons, sur quoi il faut retrancher huit bataillons qu'ils ont détachés pour aller à Hulst, joindre le Général Fagel; huit qui sont actuellement campés sous Bruxelles avec neuf escadrons; quatre bataillons qu'ils ont mis à Anvers, & de plus un petit corps, dont je ne sai pas le nombre, lequel est en marche d'auprès d'Ath, pour aller à Bruxelles; de maniere qu'on peut hardiment retrancher de l'armée des ennemis vingt-quatre ou vingt-cinq bataillons, & une vingtaine d'escadrons; ainsi il ne leur restera que cent vingt ou cent vingt-cinq bataillons, & deux cent vingt escadrons.

Vous aviez cent trente-quatre bataillons, dix de M. le Comte de la Mothe, trente-quatre que j'ai amenés d'Allemagne; ce qui fait cent soixante-dix-huit bataillons. Vous aviez deux

cent cinq eſcadrons, M. de la Mothe ſept, & moi ſoixante-cinq ; ce qui fait en tout deux cent ſoixante-dix-ſept eſcadrons.

Je voudrois laiſſer M. le Comte de la Mothe à Bruges & à Gand, avec trente des bataillons qui ont le plus ſouffert, & une vingtaine des eſcadrons qui ſont en plus mauvais état. Vous paſſeriez l'Eſcaut à Gand avec cent bataillons & deux cents eſcadrons, pour venir vous poſter, votre droite vis-à-vis d'Oudenarde, & votre gauche devers la Rône, mettant auprès de Poth & Eſcanaff un corps ſuffiſant pour empêcher que les ennemis n'y faſſent des ponts, & pour vous donner le temps de vous y porter. Le Duc de Marlborough ne pourra ſe porter avec des forces ſupérieures, ni même égales aux vôtres, & en même temps continuer le ſiege de Lille.

Il vous reſtera encore quarante-huit bataillons & cinquante-ſept eſcadrons, dont je ſuppoſe qu'il faut laiſſer neuf bataillons dans Ypres, Béthune, Aire, Arras & Douay ; ainſi je pourrois marcher avec trente-neuf bataillons & cinquante-ſept eſcadrons, droit à Bruxelles pour en faire le ſiege. Je ferois venir du gros canon de Namur, & je ne compte pas que ce ſoit une affaire de plus de huit jours. Je me rendrois enſuite maître de Malines, de Lierre & de Louvain ; &, ſi j'en ai le temps, il ne me ſera

pas difficile de prendre aussi Lewe; M. le Comte de la Mothe occupera en même temps Alost, auquel il faudra faire travailler en toute diligence, afin d'y pouvoir mettre quelques bataillons en sûreté.

Pendant que nous exécuterons ce projet, que peuvent faire les ennemis? Marlborough (comme j'ai déjà dit) ne sauroit venir à vous avec des forces supérieures ni même égales, & continuer en même temps son siege de Lille : quand même il le feroit, pourra-t-il passer l'Escaut devant vous? S'il levoit le siege & qu'il marchât avec toutes ses forces, vous serez toujours le maître, ou de lui disputer le passage de l'Escaut, ou de vous replier sur Gand, auquel cas vous auriez gagné votre procès, puisque vous auriez empêché les ennemis de prendre Lille; & quant à moi, j'aurai toujours ma retraite assûrée sur Mons, Charleroi, ou Namur.

Si Marlborough nous laisse faire, & qu'il préfere la prise de Lille à toute autre chose, je demande comment s'y pourra-t-il maintenir l'hiver, & comment pourra-t-il s'en revenir? Car mon expédition faite, je pourrai vous renvoyer une vingtaine de bataillons & une vingtaine d'escadrons, au moyen de quoi vous lui barrerez toujours le passage de l'Escaut; d'autant que Lille pris, il faudra qu'il y reste quelque garnison. Il ne sera pas non plus en état de faire

faire le siege d'Ypres, n'ayant pas de quoi, & la saison étant trop avancée. S'il prend des quartiers de l'autre côté, & le long de la Lis, vous en pourrez faire de même le long de la Dendre, & dans tout le Brabant, & vous serez toujours à portée de vous rassembler s'il vouloit venir à vous ; mais on aura le loisir de discuter plus à fond cette derniere matiere, sur laquelle je ne puis pas raisonner bien au juste, n'ayant pas tout-à-fait la situation du pays dans ma tête : mais il me paroît, par ce que j'ai oui dire, qu'en cas que Marlborough se rassemblât, en vous mettant la gauche à la Dendre, & vous étendant sur le ruisseau qui vient du Cocambre & qui entre dans l'Escaut au dessous d'Oudenarde, vous conserverez toujours votre communication libre d'Alost à Gand, & même de Bruxelles à Alost. Peut-être tout ce que je vous propose vous obligera à une guerre d'hiver ; mais elle devient nécessaire, & vous la ferez avec bien plus de commodité que les ennemis, &c.



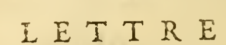
LETTRE

De M. le Maréchal de Berwick, à Mgr. le Duc de Bourgogne.

Au camp de Château-l'Abbaye, le 13 Août.

QUOIQUE M. de Marlborough ſe ſoit porté à Elchin, il me paroît que cela ne dérange point le projet que j'ai pris la liberté de vous envoyer hier; il n'y aura que cette différence, qu'avant que de marcher ſur Bruxelles, il faudra que je m'avance devers Poth & Eſcanaff, comme pour vous joindre, afin que vous puiſſiez vous placer; après quoi je pourrai remarcher diligemment par vos derrieres, pour exécuter le projet dont j'ai l'honneur de vous envoyer le duplicata, crainte que celui d'hier ne ſoit pris.

Je reſterai ici avec ma cavalerie & quelque infanterie juſqu'à ce que je reçoive vos ordres, &c,



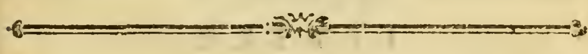
LETTRE

De Mgr. le Duc de Bourgogne, à M. le Maréchal de Berwick.

Du camp de Lovendeghem, le 14 Août.

J'AI lu avec plaiſir le projet que vous m'avez envoyé pour ſe rendre maître de Bruxelles &

du reſte du Brabant, pendant que les ennemis ſeroient occupés à leur ſiege. Si nous avions toutes choſes prêtes, il nous ſeroit peut-être auſſi avantageux que celui de tenter le ſecours de la place; mais avant que nous euſſions raſſemblé à Namur tout ce qui nous faudroit pour cette entrepriſe, celle des ennemis ſeroit avancée; & quand, par les poſtes que nous prendrions, nous leur empêcherions le débouché de l'Eſcaut, ils pourroient envoyer un corps du côté de France, qui, entrant en Picardie, pouſſeroit la contribution, & feroit qu'on vous rappelleroit bientôt pour garder la frontiere: mais quand ils ne le feroient pas, de crainte de ſe ſéparer, & qu'on ne ſe raſſemblât plutôt qu'eux, vous ſavez que les intentions du Roi y ſont préciſes ſur ce qui regarde le ſecours de la place, & je crois qu'il nous y faut conformer, en ſongeant, au plutôt, à raſſembler toutes nos forces aſſez diſperſées, &c.



LETTRE

De Mgr. le Duc de Bourgogne, à M. le Maréchal de Berwick.

Du même camp, le 17 Août.

JE viens de recevoir la lettre que vous m'écrivîtes hier; j'y vois les meſures que vous

prenez conformément à ce que je vous ai écrit pour faire jonction quand il en sera temps. J'ai appréhendé cependant que le dépôt des ennemis n'étant point fait absolument devant Lille, il ne fût dangereux de dégarnir Ypres sitôt : vous verrez, par la lettre que M. de Vendôme écrivit hier à M. de Bernieres, quelques changemens à ce que je vous avois mandé, mais qui ne sont pas d'une grande conséquence dans le fond, car le gros de l'affaire est toujours le même. Pour ce qui regarde le projet que vous aviez proposé, le Roi n'en est pas d'avis, ainsi que vous le verrez par une lettre qu'il m'écrit, & dont il vous a envoyé la copie. La circonvallation des ennemis autour de Lille est telle que le Maréchal de Boufflers me l'avoit dépeinte. Si les ennemis ne peuvent défendre la Marque, je crois qu'ils seront bien embarrassés dans leurs retranchemens, &c.

LETTRE

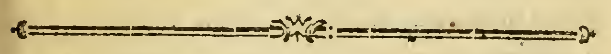
De M. le Maréchal de Berwick, à Mgr. le Duc de Baurgogne.

Du camp de Château-l'Abbaye, le 21 Août 1708.

J'AI reçu hier au soir la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire, en date d'hier ; je vais me tenir prêt à exécuter vos ordres, soit

pour vous donner la main, ſoit pour obſerver Marlborough, ſoit pour tenter quelque choſe ſur les quartiers du Prince Eugene, en cas qu'il ſe dégarniſſe pour mettre Marlborough en état de marcher à vous : la premiere marche que vous ferez fera prendre un parti aux ennemis, d'après quoi vous prendrez le vôtre.

J'ai reçu copie de la lettre que le Roi vous a écrite en date du 19 ; & comme en même temps j'ai eu ordre de ne point faire ſortir de compagnies des garniſons, je les ai contremandées. Il n'y a rien de nouveau de Lille depuis la lettre que j'ai eu l'honneur de vous écrire hier matin : nul avis encore de l'ouverture de la tranchée, &c.



LETTRE

De M. le Maréchal de Berwick, à Mgr. le Duc de Bourgogne.

Du camp de Château-l'Abbaye, le 23 Août 1708.

J'ai différé juſqu'à l'heure qu'il eſt à avoir l'honneur de vous mander la marche de Marlborough vers Forêts, eſpérant de pouvoir vous rendre compte exactement de l'endroit où il ſeroit campé. Mais comme je n'en ai point de poſitives, ni de Tournai, ni de mes partis, j'ai cru qu'il étoit toujours néceſſaire de vous

rendre compte, en diligence, que sûrement (à ce que me mande M. Dolet) toute l'armée de Marlborough a passé l'Escaut. Il est question de voir ce que vous jugerez à propos que je fasse, & si vous ne jugerez pas convenable, avant que je passe l'Escaut ou la Hayne, de vous avancer devers Gramont, afin que je puisse plus sûrement vous aller joindre.

Permettez-moi de vous faire quelques petites réflexions, lesquelles sûrement ne proviennent d'aucun autre motif que de celui du bien du service.

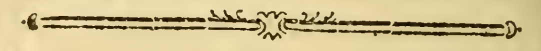
Lille étant assiégé, il faut, pour le secourir, combattre l'ennemi; cela étant, il est plus avantageux de le combattre loin de son siege, parce qu'il sera moins en force. Marlborough a présentement aux environs de soixante-dix bataillons, & de cent soixante escadrons. Si vous marchez à lui, il est sûr qu'il vous attendra: étant dans la nécessité de combattre, ne le ferez-vous pas avec plus d'avantage de cette maniere qu'en l'attaquant dedans les lignes de circonvallation, joint avec le Prince Eugene, quoique je vous aye aussi joint? Il est sûr que si vous attendez, pour marcher à lui, que je vous aye joint (chose qui ne sera peut-être pas facile, du moins que pour l'exécuter il faudra faire un grand circuit), Marlborough alors repassera l'Escaut, pour tâcher de nous en disputer ou re-

tarder le paſſage ; & quand vous l'aurez paſſé, il ſe retirera dedans ſes lignes, où il faudra l'attaquer, ſes forces réunies, avec déſavantage & grande incertitude de ſuccès. C'eſt ce qui me feroit penſer qu'il vaudroit peut-être mieux que vous marchaſſiez ſur lui, & vous vous miſſiez ſi près qu'il ne puiſſe plus ſe retirer devant vous, ni paſſer l'Eſcaut ; & alors je vous joindrois en droiture, & vous l'attaqueriez avec toutes vos forces. S'il prenoit le parti de vous attaquer lui-même avant que j'arrivaſſe, ce ſeroit avec un corps d'infanterie bien inférieur au vôtre. S'il attendoit que le Prince Eugene lui renvoyât un renfort, il me donneroit auſſi le temps d'arriver ; & cependant le ſiege n'iroit que lentement : vous auriez encore une autre alternative en cas que le Prince Eugene envoyât un gros renfort à l'armée de Marlborough, ce ſeroit de me faire alors attaquer ce qui reſteroit au ſiege.

Tout cela, Monſeigneur, ſont des penſées dont vous ferez l'uſage que vous jugerez à propos. Je ferai toujours avancer, après demain, mon infanterie juſqu'auprès de Mons, afin d'être en état d'exécuter ce qu'il vous plaira de m'ordonner, &c.



Extrait de plusieurs Lettres du Roi, de M. de Chamillart, & de M. le Maréchal de Berwick.



LETTRE

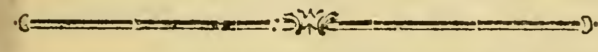
De M. le Maréchal de Berwick, à M. de Chamillart.

Du camp de Douay, le 18 Juillet 1708.

J'ai reçu, Monsieur, la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire, du 16, par un Courier de M. de Vendôme. Vous avez vu par la copie de la lettre que j'avois écrite à Monseigneur le Duc de Bourgogne, du 16, les différens partis que je lui ai proposés : je joins encore ici copie de celle que je lui écrivis hier. Depuis que je suis venu en ce pays, je n'ai pu encore savoir le plan que l'on s'étoit fait dans la situation présente des affaires ; car naturellement il faudroit que j'en fusse instruit, afin d'agir conformément : j'attends donc la réponse & les ordres de Monseigneur le Duc de Bourgogne ; mais si entre ci & trois jours l'on ne me mande rien de positif, je me porterai, par derriere la Scarpe, auprès de Mortagne, en laissant, de ces côtés-ci, un millier de chevaux, afin d'empêcher les petits partis ennemis (qui

courent déjà l'Artois), de pénétrer plus avant. De Mortagne je pourrois bien passer l'Escaut pour m'approcher de Tournai, afin de voir de plus près ce qui peut venir de Bruxelles à Ath, & d'Ath à Oudenarde.

Les avis qu'on m'avoit donnés de la jonction de l'armée du Prince Eugene avec celle de Marlborough, se sont trouvés faux; car l'infanterie de ce Prince étoit le 14 à Louvain: ainsi en passant l'Escaut, j'aurai à observer cette armée. Je n'ai jamais vu une frontiere où les Gouverneurs & Commandans soient si mal informés: je leur ai écrit lettres sur lettres, mais il semble qu'ils dorment tous, car ils ne me mandent jamais que de vieilles & très-mauvaises nouvelles, &c.



LETTRE

De M. le Maréchal de Berwick, au Roi.

A Douay, le 18 Juillet 1708.

J'AI reçu les deux lettres que Votre Majesté m'a fait l'honneur de m'écrire, du 14 & du 16, & j'attends la réponse à plusieurs que j'ai écrites à Monseigneur le Duc de Bourgogne, afin de pouvoir me déterminer sur les mouvemens qu'il me convient de faire dans la situation présente; car jusqu'à ce que je sache le sys-

tême & le plan que l'on s'est fait, il n'est pas possible que je manœuvre juste. Il n'y a point encore de temps perdu, d'autant que mes dernieres troupes ne pourront être ici qu'après demain.

Votre Majesté a vu, par la copie de la lettre que j'ai écrite à Monseigneur le Duc de Bourgogne le 16, les différens partis que je lui propose; vous verrez aussi celle que je lui écrivis hier, par la copie que j'en envoye à M. de Chamillart: si entre ci & l'entiere arrivée de mes troupes je n'ai point de réponse, j'étendrai ma droite jusqu'auprès de l'Escaut, afin de pouvoir être en état d'inquiéter les convois qui viendront par l'autre côté de Bruxelles à Oudenarde; mais tant que les ennemis seront de l'autre côté de la Lis, à Comines, il faudra que je tienne quelque cavalerie ici pour empêcher les courses, &c.

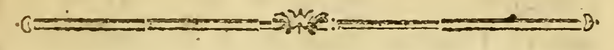
LETTRE

De M. le Maréchal de Berwick, à M. de Chamillart.

Au camp sous Douay, le 22 Juillet 1708.

J'ai eu avis cette nuit que l'armée du Prince Eugene décampa hier de Bruxelles, escortant un grandissime convoi, & dirigeant sa marche

par Halle & Enghien ; sur quoi j'ai dépêché dès l'instant un Courier à Mgr. le Duc de Bourgogne & à M. de Vendôme. Vous trouverez ci-jointes copies des lettres que je leur écris ; je vous envoie aussi un article d'une lettre de M. de Vendôme, du 17, afin que vous puissiez comprendre ce que je dis dans celle que j'écris à Mgr. le Duc de Bourgogne, au sujet des conquêtes que les ennemis pourroient faire. J'attends réponse de Mgr. le Duc de Bourgogne & de M. de Vendôme, afin de prendre mon parti ; car si l'on ne veut point tenter d'interrompre le commerce de l'armée de Marlborough avec Bruxelles, je pourrois bien aller camper auprès de Lens, ou même à Béthune, pour mieux couvrir l'Artois, & avoir attention au côté de la mer, &c.



LETTRE

De M. de Chamillart, à M. le Maréchal de Berwick.

A Fontainebleau, le 25 Juillet 1708.

J'ai reçu votre lettre du 22 de ce mois, par laquelle je vois, avec autant d'inquiétude que vous, que le convoi de grosse artillerie qui s'étoit assemblé à Bruxelles en est parti pour venir par Enghien, escorté de toute l'armée du

Prince Eugene. J'ai même lieu de croire que le Duc de Marlborough a fait un détachement au moins de douze mille hommes de ſon armée pour venir au devant. Il n'y a pas à douter que ce convoi (à moins qu'il ne ſoit traverſé) n'arrive en quatre jours à Courtrai, & que lorſqu'il y ſera, il ne paſſe aiſément à Menin, ou par-tout ailleurs que les ennemis pourroient en avoir beſoin. Je ne ſaurois croire que Mgr. le Duc de Bourgogne ſoit averti aſſez à temps, ni qu'il puiſſe faire des mouvemens aſſez juſtes pour que, de concert avec ce qu'il feroit marcher de ſon armée, vous puiſſiez l'attaquer. Quand on ne ſauroit traverſer ſon ennemi par la force, il faut ſe ſervir de ruſes. S'il ſe trouvoit quelques gens bien entreprenans qui vouluſſent courir le riſque du danger qu'il y auroit d'haſarder de mettre le feu aux chariots de poudre, bombes, grenades, & de l'artillerie, le Roi conſentiroit volontiers à les récompenſer chérement s'ils étoient aſſez heureux pour y réuſſir. Il faut tenter toutes ſortes de moyens, &c.



LETTRE

De M. de Chamillart, à M. le Maréchal de Berwick.

A Fontainebleau, le 30 Juillet 1708.

QUOIQUE l'objet du convoi mérite une très-sérieuse attention, Sa Majesté desire néanmoins que par préférence vous vous donniez tout entier à la conservation de l'Artois & de la Picardie, &c.

LETTRE

De M. de Chamillart, à M. le Maréchal de Berwick.

A Fontainebleau, le même jour 30 Juillet 1708.

J'AI reçu, Monsieur, les lettres que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire les 24 & 26 de ce mois; je vous envoie copie de celle que j'écris par ordre du Roi, à M. de Bernage, par laquelle vous verrez la résolution que Sa Majesté a prise, de permettre aux Etats d'Artois de traiter de la contribution avec les ennemis à des conditions supportables. S'ils conviennent entre eux, & que vous preniez le parti de vous éloigner, comme il y a bien de l'apparence, pour

vous porter du côté de Mortagne, j'ai peine à croire qu'ils ne fassent pas avancer un Corps du côté de la Picardie. Ce mouvement jetteroit une grande terreur jusqu'à Paris : il sera pourtant bien difficile de l'empêcher, tant que l'armée de Mgr. le Duc de Bourgogne restera derriere le canal de Bruges, sans en faire aucun. L'intention du Roi est que, par préférence à tout, vous donniez de si bons ordres pour ses places de la frontiere, qui pourroient être exposées aux surprises, particuliérement pour celles d'Arras, Saint-Omer, Béthune & Aire, qu'il n'arrive aucun inconvénient de votre éloignement, &c.

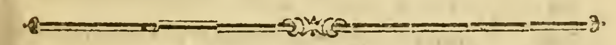
LETTRE

Du Roi, à M. le Maréchal de Berwick.

A Fontainebleau, le premier Août 1708.

Mon Cousin, j'ai vu par la lettre que vous m'avez écrite le 29 du mois passé, jusqu'où les ennemis portent leurs demandes pour la contribution. Je vois bien, en l'état où vous êtes, que vous ne pouvez pas couvrir avec le Corps de troupes qui vous reste toutes mes frontieres, de maniere à s'assûrer de les garantir des courses de leurs partis, & en même temps vous assûrer de peuvoir interrompre absolument le passage

des convois qu'ils tirent de Bruxelles. Je crois vous avoir déjà fait ſavoir que vous devez, par préférence à tout, prendre toutes les meſures qui dépendront de vous pour couvrir, autant que vous le pourrez, les Provinces d'Artois & de Picardie, me remettant à vous, au ſurplus, d'agir de concert avec le Duc de Bourgogne & le Duc de Vendôme, auxquels j'ai écrit amplement ſur le grand convoi que les ennemis doivent faire partir de Bruxelles, pour eſſayer de tomber deſſus & de battre ſon eſcorte, &c.



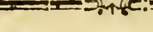
LETTR

De M. de Chamillart, à M. le Marechal de Berwick.

A Fontainebleau, le premier Août 1708.

J'AI reçu, Monſieur, la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire, du 29 du mois paſſé, & celle qui y étoit jointe pour le Roi; je l'ai remiſe à Sa Majeſté, qui m'a ordonné de vous en adreſſer la réponſe. Il eſt aiſé de voir, l'armée de Mgr. le Duc de Bourgogne étant fixée ſur le canal, l'impoſſibilité dans laquelle vous vous trouvez de couvrir l'Artois & la Picardie, d'entreprendre ſur les ennemis, & de traverſer leurs convois: quoique ce dernier article ſoit des plus importans, il eſt néan-

moins certain que, par préférence à tout, vous devez avoir une grande attention aux mouvemens que les ennemis pourroient faire vers la Somme ou Lauthis avec un corps considérable. Ce seroit un moyen sûr pour achever de ruiner la Picardie, répandre l'effroi dans la Normandie, & jusqu'aux portes de Paris. Mais sans vous déplacer entiérement, la bonne volonté & la capacité de M. Dolet pourroient suppléer au manque de forces; & s'il avoit quelque peu d'infanterie avec de la cavalerie, le pays qui est à portée de lui étant rempli de défilés, il pourroit faire un grand dérangement sans commettre les troupes qu'il employeroit à cette expédition. Il n'y a pas un moment à perdre si vous êtes en état de l'aider, &c.



LETTRE

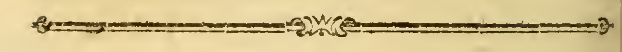
De M. le Maréchal de Berwick, à M. de Chamillart.

Du camp de Châteuau-l'Abbaye, le 21 Août 1708.

Il me paroît que rien n'est plus juste que le raisonnement contenu dans lad. lettre (du 19 Août), & qu'il vaut beaucoup mieux que Mgr. le Duc de Bourgogne fasse un grand tour par l'autre côté de la Dendre, pour s'approcher de moi,

que de me faire aller à Gramont, pour ensuite revenir par Leuſe ſur Tournai. Le Duc de Marlborough me voyant ici avec une armée, ne doit pas naturellement s'avancer ſur la Dendre; car en ce cas l'on pourroit peut-être faire des manœuvres qui l'embarraſſeroient, en m'approchant de Tournai de ce côté-ci de l'Eſcaut, & me mettant derriere la riviere d'Ere, d'où je puis aller en pleine bataille ſur la Marque. De plus, l'armée du Duc de Marlborough, n'étant que d'environ ſoixante-dix bataillons, n'eſt pas aſſez nombreuſe pour ſonger à attaquer, ni même à arrêter celle de Mgr. le Duc de Bourgogne, lequel en partant de Gand aura cent deux bataillons. Si Marlborough fait venir des troupes de l'armée du Prince Eugene, pour à-peu-près s'égaliſer à Mgr. le Duc de Bourgogne, alors en raſſemblant mes troupes, je pourrois, ſi le Roi l'approuve, tenter le ſecours de Lille, d'autant que j'ai quatre-vingt-dix-huit eſcadrons, & que je pourrois, en cas de beſoin, raſſembler juſqu'à trente-cinq bataillons. Le Prince Eugene a actuellement dans ſon camp ſoixante-quatre bataillons, & autant d'eſcadrons: s'il envoyoit à Marlborough quinze ou vingt bataillons, je deviendrois auſſi fort que lui, vu qu'il faudra qu'il laiſſe du monde pour la garde de ſes batteries. Le pire qui puiſſe arriver, c'eſt que je ne puiſſe pas forcer

les lignes; car étant ſupérieur en cavalerie, je ne puis jamais être battu, &c.



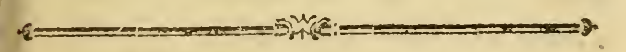
LETTRE

De M. le Maréchal de Berwick, à M. de Chamillart.

A Valenciennes, le 25 Août 1708.

J'ai reçu hier au ſoir votre lettre du 23 de ce mois : je vous avouerai franchement que je ne laiſſe pas d'être inquiete du mouvement de M. de Marlborough; car il veut combattre, & cela, s'il eſt poſſible, avant ma jonction. Je ne puis paſſer la Haine, que Mgr. le Duc de Bourgogne ne ſoit ſur la Dendre; & c'eſt juſtement en y venant, que Marlborough attaquera l'armée, ſi l'on n'y marche avec de grandes précautions, & bien en ordre. Si une fois Mgr. le Duc de Bourgogne ſe poſte, je ne ſais comment Marlborough pourra m'empêcher, ou de joindre, ou de ſecourir Lille : car ayant Mgr. le Duc de Bourgogne devant lui, il ne pourra plus donner la main au ſiege; & pour peu que le Prince Eugene envoye de détachement conſidérable à Marlborough, je ſerai aſſez fort pour tenter le ſecours; car, en cas de beſoin, je raſſemblerai une quarantaine de bataillons, y

compris les débris de l'armée, & trois ou quatre des meilleurs bataillons des places. Je suis de votre avis ; un combat entre la Dendre & l'Escaut ne peut être à desirer, c'est un pays très-fourré, où il sera bien difficile que notre cavalerie agisse, & que l'affaire soit décisive ; ainsi pour secourir Lille, il faudroit encore recommencer.



LETTRE

Du Roi, à Mgr. de Duc de Bourgogne.

A Fontainebleau, le 26 Août 1708.

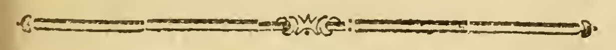
JE vois par la lettre que vous m'avez écrite, du 23, que, sur les avis qui vous étoient venus, que le Duc de Marlborough avoit passé l'Escaut, n'en ayant point encore de l'ouverture de la tranchée devant Lille, vous aviez mandé au Maréchal de Berwick de surseoir sa marche jusqu'à ce qu'il en fût certain, & que les ennemis, attachés tout-à-fait au siege, n'eussent pas assez de forces à l'armée du Duc de Marlborough pour s'opposer à votre passage : vous devez avoir été informé depuis ce temps-là, par la lettre du Maréchal de Boufflers du 23, que la tranchée avoit été ouverte le 22 à dix heures du soir, & qu'ils attaquoient la place par les

tenaillons. Il ont continué depuis ce temps-là & par les ſignaux qui ont été faits, le ſiege va ſon train. Les batteries n'avoient point encore tiré hier 25 au matin : il eſt difficile de comprendre comment ils peuvent ſuivre tant de différens objets à la fois, & encore davantage qu'ils y réuſſiſſent. Il y a pourtant bien de l'apparence que le Duc de Marlborough n'a point paſſé l'Eſcaut ſans être déterminé à combattre l'armée que vous commandez, ou celle du Maréchal de Berwick, pendant qu'elles ſeront en marche pour ſe joindre, & cette jonction m'a paru ſi dangereuſe à tenter, qu'après y avoir bien penſé, je la crois abſolument inutile, l'objet de tous les mouvemens qui ſe font de part & d'autre, étant uniquement la conſervation ou la priſe de Lille. On peut ſecourir cette place ſans ſe commettre au ſort d'une bataille, qui ſe donneroit dans un trop grand éloignement pour obliger les ennemis à abandonner cette entrepriſe ; ou du moins s'il arrivoit quelque contretemps qui empêchât votre jonction, ou qui retardât votre marche, les ennemis, pendant ce temps-là, pourroient ſe rendre maîtres de la ville, dont la perte ſeroit irréparable. Pour ne point tomber dans cet inconvénient, je ne vois qu'un ſeul parti à prendre (quoiqu'il ait ſes difficultés), c'eſt celui qui m'a paru le meilleur de tous, & celui

que je desire que vous vous mettiez en état d'exécuter avec toutes les précautions, le secret, & la bonne conduite que demande une affaire de cette importance. Il faut pour cela que tous vos mouvemens soient bien concertés avec le Maréchal de Berwick, & qu'au lieu de s'approcher de vous pour vous joindre, il se fortifie du plus grand nombre de troupes qu'il pourra rassembler, & qu'incontinent après qu'elles l'auront joint dans le lieu où il est, ou à portée de Valenciennes, il s'avance, en deux marches forcées, sur les lignes des ennemis; que vous soyez informé deux ou trois jours auparavant du mouvement qu'il se disposera de faire; que vous le préveniez en vous avançant avec toute l'armée que vous commandez, du côté d'Alost; que vous preniez vos mesures pour avoir au moins du pain pour six jours. Si le Duc de Marlborough se fait joindre par une partie des troupes qui sont au siege pour marcher à vous à dessein de vous combattre, votre armée étant composée de cent un bataillons & de cent quarante escadrons, la Dendre entre vous & lui, il aura bien de la peine à passer cette riviere devant vous, & rien ne vous empêchera de trouver des postes assez avantageux pour éviter de donner un combat: mais dans ce cas, il laisseroit si peu de troupes pour le siege & pour la garde des lignes, qu'il ne seroit

pas difficile au Maréchal de Berwick, en pre
nant ſes meſures avec le Maréchal de Boufflers
d'entrer dans les lignes, & de faire un tel dé
rangement dans le camp des ennemis, qu'il
ne feroient plus en état de continuer le ſiege
& vous pourriez pour-lors vous retirer à Gan
ſans vous commettre à une action. Si, a
contraire, le Prince Eugene fortifioit ſon ar
mée, & qu'il y eût au moins ſoixante batail
lons & autant d'eſcadrons dans les lignes, quoi
que ce ſoit peu par proportion à ce que l
Maréchal de Berwick feroit en état de mene
avec lui, qui pourroit compoſer du moins un
armée de trente-ſix bataillons & de cent eſca
drons, non compris la garniſon qui feroit e
état d'agir en même temps; il ſemble que c
que le Duc de Marlborough auroit avec lui n
feroit pas ſuffiſant pour vous empêcher de con
tinuer votre marche, & d'arriver à Mons. J'a
même peine à croire qu'il voulût s'y expoſer
& paſſant la Dendre & l'Eſcaut, s'éloigner en
tiérement de l'armée du Prince Eugene. Vou
ſavez que dans les deux armées des ennemis
il ne peut y avoir au plus que cent trente-ſi
bataillons & deux cent trente eſcadrons : cell
que vous commandez & celle du Maréchal d
Berwick, en ont au moins un pareil nombre
Ils ont la garde des lignes, celle du camp, l
ſervice de la tranchée qui en doit conſomme

une partie. C'est ce qui me donne lieu de croire qu'en vous conduisant, de part & d'autre, avec précaution, on peut conserver Lille & Gand en même temps. Si par l'événement les ennemis faisant leur principale affaire de la prise de Lille, vous trouviez plus de facilités que vous n'avez lieu de l'espérer à vous rendre à Mons, &c.



LETTRE

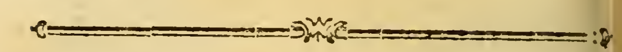
De M. le Maréchal de Berwick, à M. de Chamillart.

Au camp d'Hérines, le 28 Août.

J'ai reçu ce matin, étant déjà en marche pour venir ici, vos lettres des 25 & 26; ainsi j'ai continué ma marche, de peur de causer quelque dérangement à celle de Mgr. le Duc de Bourgogne : je suis arrivé ici à six heures du soir avec la tête de ma cavalerie; la queue & l'infanterie n'arriveront que tard. Les ennemis n'ont point fait de mouvement, ainsi je ne suis qu'à deux lieues de Ninove; l'on peut compter notre jonction faite.

J'ai reçu réponse de Mgr. le Duc de Bourgogne depuis qu'il a reçu le paquet du Roi, & il me mande de continuer toujours ma marche; ce que je ferai à la pointe du jour. Je

vous informerai des résolutions qu'il prendra pour le secours de Lille, &c.



LETTRE

De M. le Maréchal de Berwick, à Mgr. le Duc de Bourgogne.

A Bruges, le 25 Septembre 1708.

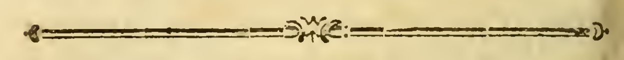
En arrivant ici j'ai appris de M. le Comte de la Mothe, que les ennemis étoient entrés, par le pont de Leffingue, dans le Camerlinback, pour charger à Ostende leurs charrettes, par où nous voyons que l'inondation ordonnée à Nieuport n'a pas eu l'effet que l'on espéroit. Il s'agit présentement de barrer le retour du convoi. Pour cet effet, M. le Comte de la Mothe a dessein d'aller demain se poster à Odembourg, afin d'occuper l'unique chaussée qui vient de Leffingue, moyennant quoi ils ne peuvent plus trouver de chemin que par le Nord du Franc de Bruges; ce qui leur sera impossible, vu qu'il leur faut après passer le canal d'Ostende devant M. le Comte de la Mothe.

Tout ce qu'il y a à craindre, c'est que le Duc de Marlborough n'envoie diligemment un assez gros corps de troupes pour attaquer M. le Comte de la Mothe : le remede me paroît facile,

facile, ce ſeroit de lui envoyer incontinent une augmentation de quinze ou vingt bataillons, ce qui le rendroit ſupérieur à tout ce que M. de Marlborough pourroit détacher; & il vous reſteroit encore ſuffiſamment de troupes pour maſquer Oudenarde & garder l'Eſcaut. Ce ſeroit même commencer à mettre à exécution l'idée que vous avez eue pour la conſervation de ce pays-ci: vous pourriez auſſi envoyer, à M. le Comte de la Mothe, une augmentation de vingt eſcadrons. Comme les ennemis ont bien moins de chemin à faire pour venir à Oudenbourg de leur grande armée, que les détachemens que vous pourriez faire, & que le ſuccès de cette campagne dépend des empêchemens que vous pourrez apporter au paſſage du convoi; je crois qu'il n'y a pas un inſtant à perdre pour faire paſſer à M. le Comte de la Mothe, le nombre de troupes que vous jugerez à propos: le moyen le plus prompt ſeroit de faire marcher les troupes qui ſont auprès d'Oudenarde, & qu'on remplaceroit incontinent par celles que vous avez étendues le long de l'Eſcaut.

J'irai aujourd'hui me promener, ſi je puis, juſqu'à Plaſſendal; mais je ne ſuis pas ſûr de pouvoir repartir demain, voulant me mettre bien au fait de ce pays, pour avoir l'honneur

de vous en rendre un compte plus exact ; mais sûrement je serai de retour vendredi, &c.



LETTRE

De M. le Maréchal de Berwick, à Mgr. le Duc de Bourgogne.

De Bruges, le 26 Septembre 1708.

JE fus hier reconnoître le canal d'Ostende jusqu'à Plassendal ; & en même temps j'ai pris une idée à-peu-près du reste du pays. Il me paroît que M. le Comte de la Mothe ne peut prendre une meilleure situation qu'Oudenbourg, occupant par sa droite & retranchant la digue, qui vient de Leffingue le long du canal de Nieuport : il pourra même, par le moyen des fossés & watergans, assûrer son front contre ce qui pourroit venir de l'armée de Marlborough, pourvu que le nombre n'en soit pas trop supérieur. Il faudra nécessairement que par sa gauche il tienne le canal de Bruges à Ostende, faisant même faire des ponts auprès de Plassendal, afin de tirer plus commodément sa subsistance de Bruges, & pouvoir se porter dans le nord du Franc de Bruges, s'il en étoit besoin. Les troupes que mene M. de Puyguion arriveront ici avant midi : ainsi M. le Comte

de la Mothe pourra ſe mettre en marche vers le ſoir. Si l'on avoit ſu cacher l'arrivée de toutes ces troupes, il auroit mieux valu laiſſer déboucher le convoi en deçà de Leffingue avant que de bouger d'ici, afin de le pouvoir prendre tout entier; mais comme il n'eſt pas poſſible de cacher pendant vingt-quatre heures l'arrivée d'une armée, il faudra ſe contenter de boucher le paſſage au convoi; & pour cet effet ſe porter devers Oudenbourg, & s'y retrancher de tous les côtés.

Les nouvelles qu'on eut hier d'Oſtende portoient qu'on y chargeoit à force ſept cents charriots venus de l'armée de Marlborough; que les troupes étoient campées à Mariquerque, ayant un gros poſte pour la garde du pont de Leffingue. Ils ont auſſi envoyé un détachement dans le nord du Franc de Bruges, pour en faire venir toutes les charrettes. On a donné ici des ordres très-exprès pour l'empêcher, & les payſans ſe ſauvent avec leurs chevaux, &c.

LETTRE

De M. le Maréchal de Berwick, à Mgr. le Duc de Bourgogne.

A Bruges, le 27 Septembre 1708.

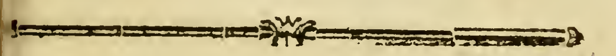
SUR la nouvelle que nous eûmes hier de l'arrivée du Comte d'Albemarle à Rouſſelaer, avec

un aſſez gros corps de troupes, M. le Comte de la Mothe devoit ce matin avant jour prendre le chemin de Dixmude, afin de le trouver ſur ſa marche de Rouſſelaer à Leffingue, & le combattre, vu que M. de la Mothe a quarante-quatre eſcadrons & trente-quatre bataillons; & que, ſelon le rapport de tous les payſans, M. d'Albemarle n'a tout au plus que quatre mille chevaux & huit à dix mille hommes de pied. Cette réſolution priſe, j'ai reçu cette nuit avis, par un homme parti hier après-dîné de Menin, que le Duc de Marlborough y avoit paſſé, auſſi bien que M. d'Auverquerque & toute l'armée ennemie; que le quartier de Marlborough étoit marqué à Rombecq, & celui d'Auverquerque à Izeguem auprès de Rouſſelaer. Quoique l'on ne puiſſe entiérement ſe fier à cet avis, néanmoins comme l'homme paſſe pour être ſûr, & qu'il dit beaucoup de circonſtances, j'ai cru qu'il ne falloit pas faire avancer M. le Comte de la Mothe trop avant, juſqu'à ce qu'on fût informé de la vérité du fait, de peur qu'il ne trouvât partie beaucoup trop forte pour lui : ainſi il a marché devers Saint-André à Vaſnart, où il fera halte avec le gros de ſes troupes, juſqu'à ce qu'il ait des nouvelles des ennemis par les partis qu'il a envoyés ſur Thourout, ſur Rouſſelaer, & ſur le chemin de Courtrai. Il a détaché en même

temps la plupart de ses Grenadiers pour occuper Oudenbourg, afin d'être à portée de voir déboucher de Leffingue le convoi, de l'attaquer, ou de marcher à M. d'Albemarle, si l'armée de Marlborough ne le suit point. L'on assûre que de Leffingue il faut nécessairement que le convoi suive la digue qui vient à Oudenbourg, à cause des eaux qui remplissent tous les chemins depuis le fort de Nieuvendam jusqu'en deçà de Snasquerque.

Je demeurerai ici jusqu'à ce que je sache certainement la vérité de la marche de Marlborough, après quoi je partirai pour me rendre auprès de vous.

L'on charge le convoi à Ostende, mais nous n'avons pas eu avis qu'il soit encore parti, &c.



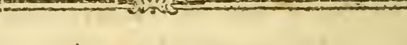
LETTRE

De M. le Maréchal de Berwick, à M. de Chamillart.

Du camp du Saulsoy, le 29 Septembre 1708.

IL est temps de songer aux dispositions à faire pour soutenir Gand & Bruges; car il ne faut pas douter que, l'expédition de Lille finie, les ennemis ne fassent tout leur possible pour nous enlever ces deux places, ou du moins la der-

niere, afin de ſe donner une communication plus prochaine avec Menin & Lille. J'eſpere que moyennant les bleds que nous avons actuellement dans Gand & Bruges, & ceux qu'on y voiture, les troupes qu'on y mettra auront ſuffiſamment de quoi y ſubſiſter juſqu'à la campagne prochaine, &c.



MÉMOIRE.

Du dernier Septembre 1708.

SELON toutes les apparences, l'on doit s'attendre que Lille ſera pris; mais qu'il le ſoit ou ne le ſoit pas, il eſt certain que rien n'eſt plus important que d'empêcher que les ennemis ne ſe faſſent une communication courte & facile avec Courtray & Menin. Pour cet effet, il faut dès à préſent commencer à faire la diſpoſition pour la conſervation de Gand & Bruges, qui ſont les ſeuls endroits par où les ennemis peuvent établir la ſuſdite communication; il faut auſſi & en même temps arranger & diſpoſer les troupes, de maniere à pouvoir couvrir la France de toutes entrepriſes, ou courſes.

L'on propoſe donc de faire incontinent un partage des troupes de cette armée, d'envoyer cinquante bataillons & ſoixante eſcadrons pour

mettre derriere le canal ; ce qui, joint à ce qu'on avoit laiſſé dans Gand & Bruges, ſera ſuffiſant pour la conſervation de ces deux places. Celui qui ſera chargé de cette beſogne, examinera ſur les lieux la ſituation qu'il prendra, ſoit en mettant dans Gand une vingtaine de bataillons, avec douze ou quinze eſcadrons, & ſe retranchant avec le reſte ſous Bruges, ou ſoit en s'accommodant derriere le canal, pour tenir par la gauche & par la droite à ces deux villes. Le reſte de l'armée compoſée de ſoixante-quinze bataillons & cent cinquante eſcadrons, ſe tiendra derriere l'Eſcaut, maſquant Oudenarde juſqu'à ce que Lille ſoit pris ou manqué ; après quoi l'on croit qu'il faudra ſe rapprocher de Mortagne, afin d'être à portée, en ſe mettant derriere la Scarpe, de couvrir Douay, & garantir la France de toutes courſes.

L'on verra enſuite le parti que prendront les ennemis. S'ils viennent paſſer à Oudenarde pour regagner le Brabant, c'eſt ce que l'on peut deſirer de mieux, parce qu'alors la campagne finira à l'ordinaire. S'ils marchent vers Bruges ou vers Gand, l'armée qui eſt reſtée derriere la Scarpe paſſera la Lis, pour ſuivre les ennemis, & empêcher qu'ils ne puiſſent rompre toute communication de Bruges avec la France; car il eſt certain qu'une de nos deux armées près de Bruges, & l'autre près d'Ypres, les ennemis ne ſauroient

barrer le chemin de Bruges à Gand, & celui de Bruges à Ypres; l'un ou l'autre ſera libre. Si les ennemis marchent vers la Scarpe, l'on croit que les ſoixante-quinze bataillons & les cent cinquante eſcadrons ſeront ſuffiſans pour les arrêter, ſur-tout en y faiſant travailler incontinent : de plus, en ce cas, l'armée qui eſt ſur le canal de Bruges ſe rapprochera auſſi-tôt de la Lis, pour inquiéter les ennemis par leurs derrieres, & ſera toujours à portée de ſe mettre derriere ſon canal, ſi l'ennemi y remarchoit.

Ce que l'on propoſe non-ſeulement eſt néceſſaire pour le ſoutien de Bruges & de Gand, mais auſſi pour tâcher d'empêcher le paſſage des autres convois que les ennemis ont ſûrement deſſein de faire venir d'Oſtende : mais ſur-tout il n'y a pas un inſtant à perdre à prendre ſon parti; car tout-à-coup Lille ſe prendra, & l'on ſe trouvera embarraſſé de manœuvres à faire, outre que l'on aura perdu le temps de s'accommoder.

LETTRE

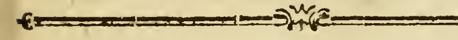
De M. le Maréchal de Berwick, à M. de Chamillart

Au camp du Saulſoy, le premier Octobre 1708.

MONSEIGNEUR le Duc de Bourgogne écrit au Roi au ſujet des diſpoſitions & meſures à prendre

pour le reste de cette campagne. Il me paroît qu'il n'y a autre chose à faire que ce qui est porté dans sa lettre, & il n'y a pas un instant à perdre pour se préparer, afin de n'être point surpris ni embarrassé dans ces mouvemens.

J'oubliois d'ajouter qu'après avoir fait tout ce qui dépendra de nous pour sauver Lille, si pourtant il se perd, je ne crois nullement impossible de songer à le reprendre cet hiver; je dis plus, qu'il est absolument nécessaire de faire pour cela des efforts : à la vérité si les ennemis hivernoient dans le voisinage de Lille, cela ne seroit pas facile; mais si le gros de leur armée retourne en Brabant, avec de l'arrangement fait de bonne heure, cela se peut, &c.



LETTRE

De M. de Chamillart, à M. le Maréchal de Berwick.

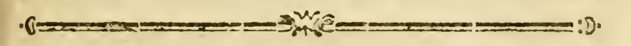
A Versailles, le 1 Octobre 1708.

Rien n'est plus affligeant que de voir prendre Lille après avoir eu tant de sujet d'espérer de le conserver. A peine le Roi avoit-il appris l'entrée de M. le Chevalier de Luxembourg dans la place, que Sa Majesté a été informée par la lettre de M. le Comte de la Mothe à M. de Vendôme,

que le convoi de ſept cents charriots partis d'Oſtende étoit paſſé pour joindre l'armée, ſans y avoir pu mettre aucun obſtacle, quoiqu'il ait attaqué les ennemis, parce que ſon infanterie n'a pu les enfoncer.

Vous verrez par la copie de la lettre de Sa Majeſté à Mgr. le Duc de Bourgogne, qu'Elle ne veut plus attendre à la derniere extrêmité, pour prendre des meſures ſur ce qu'il y aura à faire pendant le reſte de la campagne, ſoit pour traverſer à l'avenir les convois, ou pour embarraſſer les ennemis dans leur retraite, en cas qu'ils ſe déterminent à faire retourner une partie des troupes qu'ils ont en Allemagne, ou dans la Flandre & en Hollande. Donnez au projet que Sa Majeſté demande une attention ſérieuſe; Elle compte ſur votre zele & votre affection à ſon ſervice : j'ajouterai de mon chef une choſe qui ſera pour vous ſeul, & dont vous ne ferez aucun uſage public. Rien ne feroit plus dangereux, que de donner aux ennemis la même idée que celle que je vous communique dans le dernier ſecret; j'aurois peine à la confier à tout autre qu'à vous. Quoique je ſois perſuadé qu'elle ne peut être d'aucun uſage, je m'en vais vous l'expliquer. Je me ſuis mis dans l'eſprit que les ennemis, pour conſerver Lille, feront des établiſſemens à Armentieres, Warneton, Comines, Warvick, Menin,

Courtray, Oudenarde, Rouſſelaer, Tourout, Oudenbourg, Plaſſendal, afin d'entretenir la communication par Oſtende : l'abondance de ce pays (quoique mangée) leur fournira des ſubſiſtances, & ils peuvent y laiſſer tant de troupes que vous ne ſeriez pas en état de le leur faire abandonner. Dieu veuille que je me trompe, & que vous puiſſiez prendre Courtray & Menin cet hiver ; Lille rentreroit de lui-même ſous l'obéiſſance de ſon légitime Souverain, &c.



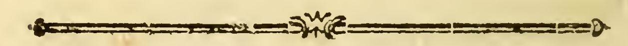
LETTRE.

De M. de Chamillart, à M. le Maréchal de Berwick.

A Verſailles, le 3 Octobre 1708.

Je ne ſaurois être de même avis que vous, pour ſonger à reprendre Lille, en ſuppoſant qu'il eſt déjà perdu. Je vous aſſûre qu'il eſt encore plus aiſé de le ſauver, en l'état où il eſt, qu'il ne ſeroit d'en faire le ſiege, s'il étoit entre les mains des ennemis. Permettez-moi de vous dire que Mgr. le Duc de Bourgogne aura encore bien des choſes a faire, avant que les ennemis ſe ſéparent, s'il veut employer ſon armée. Ne pourriez-vous point eſſayer d'avoir des intelligences à Oudenarde ? Il y a peu de

garnison, encore moins de munitions; l'armée seroit mieux employée à seconder la bonne volonté des habitans, qu'à demeurer dans l'inaction derriere l'Escaut. Il n'est point naturel qu'étant maître des places & du pays, avec une armée du moins égale à celle des ennemis, ils fassent passer tous leurs convois, & prennent Lille, sans que Mgr. le Duc de Bourgogne leur forme aucun obstacle. Le Public, peu charitable, en attribue la cause au peu d'union qui est entre M. de Vendôme & vous; je voudrois que vous eussiez déjà trouvé l'occasion de le désabuser, &c.



LETTRE

De M. le Maréchal de Berwick, à M. de Chamillart.

Au camp du Saulsoy, le 5 Octobre 1708.

Je ne puis mieux répondre à vos deux lettres, du 2 & du 3 de ce mois, qu'en vous disant ce que je pense sur les vues & dispositions pour le reste de la campagne. Il m'a paru, par la premiere, que le Roi attendoit de Mgr. le Duc de Bourgogne un projet: il a prévenu, sur cela, S. M. par celui qu'il lui a envoyé le 2; & il lui écrit encore présentement plus au long. Si

les ennemis sont obligés, par le mauvais temps, ou par manque de munitions, de lever le siege de Lille, je crois que nous n'aurions point de meilleur parti à prendre, que de mettre, derriere le canal de Gand à Bruges, un corps de troupes suffisant pour donner la main à ces deux villes, & empêcher le Duc de Marlborough de rien entreprendre sur elles; puis, lui laissant libre le passage d'Oudenarde, songer, dès que les ennemis se mettront en quartier, à occuper Deinse, Courtray & Dixmude, afin, durant l'hiver, de bloquer Menin, & être en état, au commencement de la campagne, d'en faire le siege, en masquant avec le gros de l'armée le débouché d'Oudenarde, par l'autre côté de l'Escaut. Mais si les ennemis prennent la ville de Lille, il paroît que le principal objet qu'on doit avoir, c'est de conserver Bruges & Gand, & d'empêcher les ennemis de prendre des quartiers sur les frontieres de France, ainsi que vous avez vous-même marqué le craindre.

La conservation de Bruges & de Gand nous est nécessaire, tant par le profit qu'on tirera de deux des plus considérables villes des Pays-Bas, que pour rendre difficile aux ennemis leur communication avec Oudenarde, Menin & Lille. L'on ne peut conserver ces deux places, tant que la campagne durera, qu'au moyen d'un corps de troupes très-considérable, sauf, la

campagne finie, & les ennemis retirés, à renvoyer en France ce qu'on en jugera à propos, occupant pourtant les postes de Dixmude, de Deinse, & même Courtray, si l'on trouve jour à le prendre.

Pour empêcher les ennemis de s'établir l'hiver sur les frontieres de France, il faut deux choses; l'une, leur ôter la libre communication avec leur pays, en conservant Bruges & Gand, au moyen de quoi, ils ne puissent, qu'avec le secours d'une armée, rien voiturer à Menin, ni à Lille; & l'autre, leur donner la liberté de regagner leur pays: car si on leur bouche tous les passages, il faudra de nécessité qu'ils y demeurent; & le parti forcé qu'on leur aura fait prendre, leur fera peut-être trouver des facilités à y subsister; & alors, quand même on leur ouvriroit le chemin du retour, ils n'en voudront plus sortir: ainsi il vaut mieux, Lille pris, ne point barrer le passage de l'Escaut.

Mais, outre qu'il ne seroit pas possible de rester, tout l'hiver, derriere l'Escaut, dès que l'on verroit les corps ennemis se promener en Artois & en Picardie, l'on seroit contraint de revenir au plus vîte, pour sauver le voisinage de Paris d'être mis à contribution, & empêcher l'ennemi de vivre en abondance à nos dépens.

Je crois donc que, Lille pris, ou manqué,

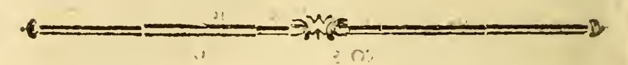
il faudroit se rapprocher de Mortagne, pour être à portée de veiller à la France, & vivre, si l'ennemi passe l'Escaut, dans la Châtellenie d'Ath, en attendant la fin de la campagne.

Mais si, malgré tout ce qu'on a dit ci-dessus, les ennemis, ayant pris la ville de Lille, avec la citadelle, ou sans la citadelle, prenoient le parti de s'établir le long de la Lis, & dans les environs de Lille, il faudra de nécessité se mettre aussi en quartier, en faisant le demi-cercle, depuis Tournay jusqu'à Ypres, en attendant l'occasion de pouvoir tomber sur eux.

Voilà, à peu près, tous les cas; il faut les prévoir tous, & prendre ses mesures dès à présent. Les projets de surprises de places ne sont pas à négliger; mais aussi il ne faut pas y tabler.

Quant à ce que vous me dites, que le Public peu charitable attribue ce qui arrive au peu d'union qui est entre M. le Duc de Vendôme & moi, je ne vous en peux rien répondre, que ce que vous savez aussi bien que moi. Je n'ai rien à me reprocher sur les pas que j'ai faits pour être en amitié avec M. de Vendôme, & je n'ai point vu que depuis votre départ nous ayons eu ni dispute, ni altercation. Si je ne suis pas de son avis sur toutes choses, il faut, pour me faire changer, me donner des raisons, auxquelles je me rendrai; mais, je vous le

répete ; depuis votre départ, il n'a pas été question d'être d'avis différens, &c.



LETTRE

De M. le Maréchal de Berwick, à M. le Comte de Bergueick.

Au camp du Saulsoy, le 5 Octobre 1708.

J'AI reçu en meme temps vos deux lettres du 3 & du 4. Je suis persuadé, comme vous, que le dessein des ennemis (après avoir pris la ville de Lille) est de se retrancher contre la citadelle, & de tâcher à se rendre maîtres de Bruges & de Gand, afin de tirer plus commodément tout ce dont ils ont besoin, & faire hiverner leur armée le long de la Lis & dans les environs de Lille, suivant toujours l'idée qu'ils ont de pénétrer en France, & obliger par-là le Roi à faire la paix aux conditions qu'il leur plaira ; c'est aussi ce qui doit nous obliger à mettre tout en œuvre pour traverser leurs desseins, & faire notre capital de la conservation de Bruges & de Gand. Le mémoire que je vous ai envoyé rouloit principalement sur cela ; & il me paroît que nos sentimens ne different que dans le nombre de troupes qu'il y faudroit laisser : s'il ne tenoit pourtant

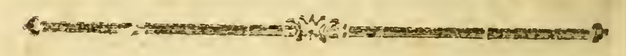
qu'à une dixaine de bataillons que nous fussions d'accord, j'opinerois à les lâcher; en ce cas il y auroit soixante bataillons indépendamment des garnisons, & je crois que cela pourroit suffire, sur-tout considérant que Marlborough n'y sauroit marcher avec toutes ses forces, ne pouvant se dispenser de laisser dans Lille une très-grosse garnison, outre que son armée est considérablement diminuée, & diminuera avant la fin du siege.

Je ne saurois être de l'avis de barrer toujours le passage de l'Escaut, par la raison que notre armée n'y pourroit pas subsister, & que nous exposerions la France à de terribles courses, qui feroient crier tout le pays jusqu'aux portes de Paris.

Lille donc pris (si Lille se prend), je laisserois derriere le canal l'armée destinée pour la conservation de Bruges & de Gand, & avec le reste je me mettrois à portée de Mortagne, afin d'être en état d'aller défendre la France. Vous ne pouvez faire qu'une seule objection à ce que je propose, à savoir qu'en démasquant Oudenarde nous laissons libre le chemin de Bruxelles; mais à cela je réponds qu'indépendamment des difficultés qui se trouveront dans une saison avancée au travers d'un pays gras, l'ennemi ne sauroit faire passer de Bruxelles aucuns convois, que toute son armée ne vienne

en deçà de l'Efcaut pour l'efcorter ; & en ce cas peut-être trouverons-nous le moyen de nous placer de l'autre côté d'Oudenarde, pour lui barrer le retour ; mais quand cela ne feroit pas, nous garderons toujours Bruges & Gand, & nous couvrirons notre pays, en attendant que nous voyons jour à faire des entreprifes prématurées.

Les ordres que vous avez envoyés pour faire des magafins de fourrages à Bruges & à Gand, nous feront très-utiles, auffi-bien que les armes que vous y voulez faire paffer, &c.



LETTRE

De M. de Chamillart, à M. le Maréchal de Berwick.

A Marli, le 8 Octobre 1708.

LA lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire du 5, a pour objet la fin de cette campagne, & les difpofitions que vous croyez qu'il faudroit faire, foit que Lille foit pris, ou non. Il me femble qu'il y a un article préalable fur lequel vous ne vous étendez pas affez ; c'eft l'état préfent, la fituation dans laquelle fe trouvent les armées, & ce qu'il y auroit à faire pour ôter aux ennemis tous moyens de

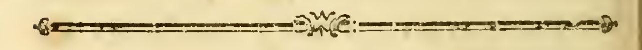
tirer des convois de Bruxelles & d'Oſtende. S'il eſt vrai, comme on l'aſſûre, qu'ils n'ont pas de munitions ſuffiſantes pour prendre la ville de Lille, comment pourroient-ils faire pour la garder & pour prendre la citadelle, en demeurant comme vous êtes, & faiſant tout ce qu'il y aura à faire de votre part, & de celle de M. de Vendôme, pour ôter la communication d'Oſtende & de Bruxelles ? Si l'on en croit ceux qui écrivent avec connoiſſance, & qui ſont remplis de bonnes intentions, le ſeul poſte de Leſſingue pouvoit ôter toute inquiétude du côté d'Oſtende. Les ennemis s'y retranchent & le fortifient, ils paſſeront à Slipe comme ils ont fait à Guiſtele; & lorſque leurs convois ſeront préparés, ils feront avancer un corps de troupes ſi conſidérable, que celui qui eſt aux ordres de M. de Vendôme ſera expoſé, ou qu'il ſe trouvera obligé de prendre des partis de ſageſſe, au lieu d'attaquer les ennemis, qui leur donneront des facilités pour paſſer. Si les quarante-trois bataillons & les ſoixante-quatre eſcadrons, qui ſont aux ordres de M. de Vendôme, reſſembloient, pour l'infanterie, au régiment de Piémont, & pour la cavalerie, à la Gendarmerie, je tiendrois les ennemis plus embarraſſés que lui; car avec un corps auſſi nombreux, ils auroient beſoin de la moitié de leur armée pour ſe rendre ſupérieurs; & dans l'état où eſt

celle du Prince Eugene, ils l'exposeroient s'ils s'avançoient trop du côté d'Ostende, dans le temps que Mgr. le Duc de Bourgogne est à portée d'eux avec une armée suffisante pour marcher droit à Lille, s'il pouvoit y arriver pendant que M. de Marlborough ne seroit occupé que de faire passer le convoi.

Le moyen le plus sûr pour suspendre ces mouvemens, c'est de faire des ponts sur l'Escaut, pour donner lieu aux ennemis de craindre que l'armée de Mgr. le Duc de Bourgogne ne tombe sur eux, & qu'il ne passe cette riviere d'un moment à l'autre, avec toute son armée, pour s'avancer où il croiroit la pouvoir faire agir plus utilement, ou du moins pour suspendre les mouvemens des ennemis, en les obligeant de se tenir ensemble à portée de Lille, garantissant, par cette voie, M. le Duc de Vendôme de toute inquiétude, & ôtant tous moyens aux ennemis de tirer des convois. Je ne vous dis rien sur les précautions que vous auriez à prendre pour assûrer les ponts de communication, si Mgr. le Duc de Bourgogne se déterminoit d'en faire faire sur l'Escaut; car je ne doute point qu'il ne fît faire quelques redoutes & des retranchemens pour les couvrir, & que l'on ne prît soin de les replier la nuit du côté du Brabant. Il y a même bien de l'apparence qu'il les feroit faire à Potk & Esca-

naff, & dans une diſtance aſſez grande de Tournay pour donner une égale inquiétude aux ennemis du côté de Rouſſelaer ou de Lille, ſuivant les mouvemens qu'ils feroient. En un mot, ſans vouloir digérer un projet, je vous dirai qu'étant occupé comme je le ſuis, & comme je le dois être de la douleur de voir Lille tomber entre les mains des ennemis, en faiſant tout ce qu'ils veulent devant une armée de cent mille hommes, je crois que Mgr. le Duc de Bourgogne peut employer plus utilement celle qu'il a, qu'à garder l'Eſcaut; qu'il vaudroit beaucoup mieux ſonger à conſerver Lille avant qu'il ſoit aux ennemis, qu'à le reprendre quand il ſera entre leurs mains, & qu'il leur aura peut-être fourni les moyens d'hiverner dans l'étendue des pays que les armées des deux Couronnes occupent, dont la meilleure partie eſt de la domination de Sa Majeſté. Il ſera temps de ſe déterminer ſur le projet de Mgr. le Duc de Bourgogne, lorſque l'on verra plus clair à l'affaire de Lille. Les ennemis n'en ſauroient faire uſage, quand même ils l'auroient pris, s'ils n'ont des vivres & des munitions pour le ſoutenir & pour le conſerver: faites-y bien vos réflexions; ſongez que dans l'éloignement où ſe trouve M. de Vendôme, une partie du bien ou du mal qui arrivera du côté de Mgr. le Duc de Bourgogne, roulera ſur vous. Je vous mande

librement & naturellement ce que je pense; vous en savez plus que moi, mais mon zele m'a forcé de vous écrire cette lettre, dont vous ferez l'usage que vous jugerez plus convenable au service du Roi, à la gloire de Monseigneur le Duc de Bourgogne & à la vôtre, &c.



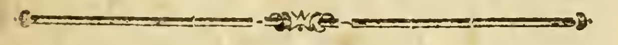
LETTRE

De M. de Chamillart, à M. le Maréchal de Berwick.

A Marli, le 9 Octobre 1708.

POURRIEZ-VOUS demeurer avec quatre-vingt bataillons & cent cinquante escadrons derriere l'Escaut, dans le temps que les ennemis feroient encore passer un convoi de l'Ecluse & du Sas, par le canal de Bruges à Gand? Il y va de la gloire de Mgr. le Duc de Bourgogne, & votre honneur est un peu intéressé à contribuer aux moyens de l'empêcher, ou du moins de faire un mouvement qui vous tire de l'état extrême où vous êtes. N'abandonnez point Lille, ni M. le Maréchal de Boufflers. Il a trop bien rempli ce que l'on pouvoit attendre de son zele & de son courage, pour le voir sortir par une capitulation de la plus importante place que le Roi ait. Ne croyez pas pouvoir reprendre

Lille ſi vous le perdez ; j'enviſage des ſuites ſi fâcheuſes ſi nous n'avons que cette derniere reſſource, qu'il ne me reſtera de conſolation que celle de n'avoir rien à me reprocher : agiſſez en homme vertueux comme vous êtes. Ath n'eſt point un objet qui doive trouver ſa place dans une pareille conjoncture ; puiſque vous avez en vos mains les moyens de ſauver Lille, ou d'en rendre la conquête inutile aux ennemis, employez-les promptement & utilement, &c.



LETTRE

De M. le Maréchal de Berwick, à M. de Chamillart.

Au camp du Saulſoy, le 10 Octobre 1708.

DANS les lettres précédentes que je vous ai écrites, en vous propoſant les partis à prendre, Lille pris ou non pris, je n'ai point prétendu qu'il fallût rien négliger, dès-à-préſent, pour embarraſſer les ennemis dans l'exécution de leur entrepriſe. Je dis plus, quoique l'affaire de M. le Comte de la Mothe ne nous donne pas grande confiance dans une partie de notre infanterie, je ne laiſſe pas d'être de ſentiment que dès que l'on pourra trouver l'occaſion favorable de tomber ſur les ennemis,

il ne la faut point laiſſer échapper : mais en faiſant maintenant tout ce qui dépend de nous pour ôter le paſſage des convois, & pour ſe mettre à portée de profiter des conjonctures favorables qui ſe pourroient préſenter, la prudence requiert que l'on faſſe, ſans perte de temps, un plan pour l'avenir, ſelon les différens cas & ſituations des affaires ; car ſi on n'y eſt pas préparé à l'avance, on ſe trouvera bien embarraſſé alors dans l'exécution de ce qu'on jugera à propos de faire. Vous dites que les ennemis ne ſauroient faire d'uſage de Lille ni la ſoutenir, s'ils n'ont des vivres & des munitions de guerre pour y mettre; j'ai toujours été de ce ſentiment, & tout ce que je me ſuis donné l'honneur de propoſer, n'a tendu qu'à cela; conſerver Bruges & Gand, qui leur coupent ou rendent très-difficile la communication avec Lille & Menin, & empêcher qu'ils ne puiſſent tirer des ſubſiſtances hors des Provinces de la France. L'exécution de ces deux projets ſera facile, en prenant, dès-à-préſent, les meſures ; attendez plus long-temps, je n'en réponds plus. Dès en arrivant ici, Mgr. le Duc de Bourgogne fit faire des ponts ſur l'Eſcaut, vis-à-vis de la gauche, à Hérines, à Poth & à Eſcanaff, & tous les jours nos partis vont par-là à la guerre : nous avons auſſi des poſtes aux châteaux d'Elchin & de Wareoin par le moyen

moyen des susdits ponts. A l'égard de l'inaction où il paroît qu'est l'armée de Mgr. le Duc de Bourgogne, permettez-moi de vous dire que si les troupes ne demeuroient pas fixes dans les postes qu'elles occupent, comment barreroit-on le passage des convois, ainsi qu'on l'a fait sur l'Escaut ? S'il n'en a pas été de même du côté d'Ostende, ce n'est ni à Mgr. le Duc de Bourgogne, ni à M. de Vendôme qu'il s'en faut prendre, puisque, dès notre arrivée à ce camp, Monseigneur avoit donné ses ordres précis pour l'inondation ; s'ils eussent été exécutés, il n'y auroit point de convoi qui eût pu passer, & Lille étoit sauvé ; de plus, il a envoyé pour arrêter & battre le convoi, le double de troupes que les ennemis : c'est tout ce qu'il peut faire, si on ne les emploie pas utilement, & qu'on ne s'en serve pas ; c'est un malheur qui ne peut tomber sur lui.

Vous aurez su que M. de Marlborough a marché il y a trois jours à Rousselaer avec une grande partie de son armée, sur quoi Monseigneur le Duc de Bourgogne avoit pris le parti (en cas qu'il s'éloignât davantage du siege) de marcher au Prince Eugene pour l'attaquer dans ses lignes : mais ayant appris, hier matin, que Marlborough avoit renvoyé un corps de quatorze mille hommes, & qu'il restoit toujours campé avec le reste à Rous-

ſelaer, ayant des ponts ſur la Lis auprès de Menin, Monſeigneur a jugé à propos de renforcer encore M. de Vendôme de quinze bataillons & de dix eſcadrons, pour mieux empêcher que les ennemis ne puiſſent forcer le canal de Bruges à Gand, & par-là faire venir du Sas-de-Gand ou de l'Ecluſe, les convois qu'ils y ont tout prêts, d'autant que, dans la ſituation où eſt Marlborough, il ſeroit auſſi-tôt de retour à Lille que nous y pourrions arriver, à cauſe que partie de nos troupes ſont occupées à maſquer Oudenarde.

Vous verrez par la lettre de M. de Vendôme à Mgr. le Duc de Bourgogne, qu'il aſsûre qu'il ne paſſera point de convois, & les avis que nous avons eus portent que Marlborough doit revenir à Ronques.

J'eſpere que vous me connoiſſez aſſez pour être perſuadé que, ſans avoir attention au public, ni au qu'en dira-t-on, je donnerai toujours à Mgr. le Duc de Bourgogne les meilleurs avis dont je ſuis capable, agiſſant par des principes de zele & d'attachement pour le Roi, pour ſon Etat & pour la gloire perſonnelle de Monſeigneur. Je ne me donnerai point pour infaillible, mais pour droit & vrai, &c.

LETTRE

De M. le Maréchal de Berwick, à M. de Chamillart.

Au camp du Saulſoy, le 11 Octobre 1708.

AU reſte, je ne crois pas que perſonne ici ait beſoin d'être animé & réveillé pour ſe ſouvenir de ſon devoir & du bien de l'Etat. On prend les partis que l'on croit les meilleurs, & l'on ſeroit très-obligé à ceux qui voudroient propoſer des moyens ſolides pour faire plus.

Je tombe d'accord qu'Ath n'eſt pas un objet bien conſidérable, ni l'équivalent de Lille; mais quand l'entrepriſe ne nous détourne d'aucune autre choſe, je n'y vois point d'inconvénient: & quant à ce que vous me faites l'honneur de me dire, que nous avons en nos mains les moyens de ſauver Lille, ayez la bonté de nous les expliquer; & j'oſe vous aſsûrer par avance, que Mgr. le Duc de Bourgogne & M. de Vendôme ne demandent pas mieux: de mon côté j'y contribuerai autant qu'il dépendra de moi, ſans en demander ni gloire ni honneur, trop content de la ſatisfaction de voir les affaires ſe bien tourner, &c.

LETTRE

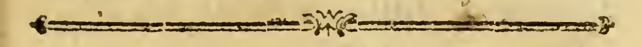
De M. de Chamillart, à M. le Maréchal de Berwick.

A Verſailles, le 14 Octobre 1708.

MA réponſe à vos deux lettres du 11 ſera fort courte. Je ſuis bien éloigné de vous rien imputer ; mais je voudrois bien, quand par une expérience tardive on connoît que l'on auroit dû empêcher un premier convoi de paſſer, que l'on punît ceux qui ont mal exécuté les ordres qu'ils ont reçus : c'eſt le moyen de réuſſir. Pour le ſiege de Lille, je le vois réduit à de grandes extrêmités ; & je plains M. le Maréchal de Boufflers de ne pouvoir jouir pleinement du fruit de la plus belle défenſe qui ait jamais été faite.

Je ne croyois pas que ce que je vous ai mandé dans ma lettre du 9, eût beſoin d'explication ; je crois encore que vous avez en vos mains les moyens de ſauver Lille, ou d'en rendre la conquête inutile ; & pour me faire entendre, il me paroît que ſi les ennemis ont des munitions ſuffiſantes pour prendre la ville, s'il ne paſſe plus de convois, ils n'en auront pas aſſez pour la conſerver : voilà ce que j'ai penſé, & j'eſpere que vous ferez en ſorte de me confirmer dans

mon idée. J'appréhende bien l'obſtination du Prince Eugene : quelques jours nous éclairciront ; ils ſont longs à paſſer, &c.



LETTRE

De M. le Maréchal de Berwick, à M. de Chamillart.

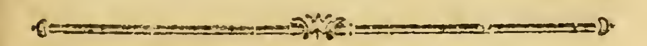
Au camp du Saulſoy, le 17 Octobre 1708.

Les ennemis ont trouvé moyen, malgré les inondations, de faire venir des poudres, qui commencerent hier à arriver à leur camp devant Lille ; ainſi nous allons, dans un jour ou deux, avoir la douleur d'apprendre la perte de cette importante place ; mais il ne faut pas, quelque ſenſibles que nous y ſoyons, que cela nous faſſe perdre un inſtant à nous déterminer ſur le parti à prendre. Il eſt ſans difficulté qu'il faut garder Bruges & Gand, ce qui ne ſe peut qu'en y mettant un corps de troupes ſuffiſant pour défendre le paſſage du canal. M. de Vendôme en a déjà un nombre conſidérable ; pour peu qu'on le renforce, le tout ſera en ſûreté de ce côté-là : reſte à ſavoir ſi, pour empêcher que les ennemis ne tirent point de convois de Bruxelles, on veut que l'armée demeure pendant tout l'hiver derriere l'Eſcaut, occupant les

mêmes postes, & masquant Oudenarde. Si l'on prend ce parti, indépendamment de la liberté que vous laissez aux ennemis de se promener en Picardie, (car nous ne saurions garder Bruges & Gand, masquer l'Escaut, & être assez en force pour empêcher le Prince Eugene d'envoyer, quand il lui plaira, cent escadrons en France); comment notre cavalerie subsistera-t-elle? elle souffre déjà beaucoup par l'éloignement des fourrages qu'il faudra chaque jour aller encore chercher plus loin, outre que les chemins vont se gâter : de plus, l'ennemi réuni après la prise de Lille, percera indubitablement quelque part, l'étendue du pays étant trop grande pour la bien garder : mais quand même il ne le feroit pas, de quoi a-t-il besoin? Il trouvera dans Lille des grains plus que suffisans; ce ne sera que de munitions de guerre : il en tirera par Ostende; ou s'il n'en tiroit pas, pour l'empêcher de conserver Lille, il faut en venir à l'assiéger; car les ennemis, à qui vous bouchez le chemin du retour, sont dans la nécessité d'y demeurer; & pour les en chasser il faudra que ce soit par la force.

Il est donc question de savoir si le Roi veut que Lille pris, nous continuions, pendant l'hiver, à garder l'Escaut, ou bien si nous rapprochant de la Scarpe, nous nous mettions en état & à portée de barrer & couvrir, tant l'Ar-

tois que la Picardie. Il faut opter, nous ne saurions faire l'un & l'autre : je vous dirai même que beaucoup de gens assûrent que le Prince Eugene a dessein de faire hiverner toute son infanterie autour de Lille, & le long de la Lis, dans Courtrai, Menin, Warvick, Comines, Warneton, Armentieres, Rontain, Lannoi, Turcoin, & peut-être dans la Bassée. Cela pourroit être encore une raison pour se présenter à lui (Lille pris) du côté de l'Artois, de peur qu'il ne pousse ses quartiers plus avant, &c.

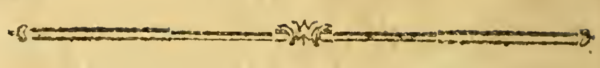


LETTRE

De M. de Chamillart, à M. le Maréchal de Berwick.

A Versailles, le 17 Octobre 1708.

DANS aucun cas, il n'a paru à Sa Majesté, qu'il convînt que Mgr. le Duc de Bourgogne se joignît à M. de Vendôme pour aller combattre l'armée du Duc de Marlborough, éloignée du siege de Lille ; il seroit même assez difficile, pour ne pas dire impossible, que l'armée de Mgr. le Duc de Bourgogne pût passer la Lis à Deinse comme il se l'étoit proposé, sans aucune opposition de la part du Duc de Marlborough, &c.



LETTRE.

De M. le Maréchal de Berwick, à M. de Chamillart.

Au camp du Saulsoy, le 19 Octobre 1708.

J'ai reçu votre lettre du 17, par laquelle je vois que vous croyez qu'indépendamment de M. de Vendôme, Mgr. le Duc de Bourgogne devroit passer l'Escaut pour s'approcher de Lille. J'ai à vous dire sur cela que le Duc de Marlborough étant à Rousselaer, n'a que cinq lieues à faire pour arriver au camp du Prince Eugene, qu'il a même déjà une vingtaine de bataillons d'alongés sur Menin, & qu'il a des ponts sur la Lis auprès dudit Menin; de maniere qu'il ne seroit pas possible qu'ayant à rassembler nos troupes, étendues jusqu'à Oudenarde, nous pussions dérober une marche & arriver sur le Prince Eugene avant Marlborough; mais quand même cela seroit, on n'attaque point des retranchemens sans quelques préparatifs; & surement pendant lesdits préparatifs arrivera le Duc de Marlborough, lequel nous voyant en beau début, extrêmement inférieurs en nombre, ne manquera pas de devenir l'aggresseur; car quoique M. de Vendôme marchât en même temps sur Rousselaer, il ne pourroit nous donner la main,

ni, par conséquent, nous empêcher d'être battus : ainsi, quant à présent, je ne vois point d'autre parti à prendre que de tâcher d'empêcher (s'il est possible) les passages des convois d'Ostende, à moins que Marlborough ne s'éloignât du siege ; car quant à la proposition que fait M. de Vendôme, ensuite de l'avoir lui-même réfutée, il ne me paroît pas que cela soit faisable, ni même que cela puisse convenir, par la raison qu'il n'est pas possible que nous passions l'Escaut & la Lis pour arriver à Rousselaer, sans que Marlborough en soit averti ; & en ce cas, il se mettra derriere la Lis, dont il nous défendra le passage, & nous obligera, pour revenir sur Oudenarde, à faire le tour par Gand ; si même pendant ce temps-là Lille venoit à se perdre, notre communication avec la France deviendroit difficile par ailleurs que par Ypres, &c.



LETTRE

De M. le Maréchal de Berwick, à M. de Chamillart.

Au camp du Saulsoy, le 22 Octobre 1708.

J'AURAI l'honneur de vous dire que je n'ai point changé de sentiment au sujet de cette

derniere propoſition de M. de Vendôme. Quand on a propoſé la marche à Monſeigneur, je ne la trouvai point de mon gré ; néanmoins, comme quelques perſonnes inſiſterent, je fus d'avis de la propoſer à M. de Vendôme pour en ſavoir ſon ſentiment : il ne l'approuva pas, la réfutant par des raiſons qui vous ſemblerent bonnes auſſi bien qu'à moi. Il l'a propoſé depuis, ſans en dire d'autre que celle de ne ſavoir plus comment faire pour ſauver Lille ; mais n'ayant point détruit ni même combattu les bonnes raiſons qu'il avoit données auparavant, j'ai demeuré dans mon opinion : voilà la vérité du fait ; après cela je ne croyois pas avoir donné lieu que l'on me crût capable de varier de ſentiment uniquement par caprice, ou, pour mieux dire, toujours en oppoſition à celui de M. de Vendôme. Je vous ai déjà aſſûré, & je vous le répete, que je n'ai pas la moindre rancune contre lui. Les démarches que j'ai faites à ſon égard en peuvent faire foi : du reſte, l'envie de vivre en paix & union, me pourra faire garder le ſilence, mais ne me fera jamais approuver ce que je crois contraire au bien du ſervice, &c.



LETTRE

De M. le Maréchal de Berwick, à M. de Chamillart.

Au camp du Saulſoy, le 23 Octobre 1708.

L'ON vient d'avoir nouvelle que Lille capitule; il n'y a point de temps à perdre pour que le Roi envoie des ordres ſur ce que Monſeigneur fera. Vous avez vu ce que je penſois dans les différentes lettres & mémoires que j'ai eu l'honneur de vous envoyer. Je crois que la principale attention doit être la conſervation de Bruges & de Gand, juſqu'à ce que les ennemis prennent le parti de ſe ſéparer. Pour cet effet, je croirois qu'il faudroit renforcer M. de Vendôme, & avec le reſte de cette armée ſe mettre derriere la Scarpe; mais ſur tout cela je me remets aux lettres que j'ai eu l'honneur de vous écrire, où j'ai traité la matiere au long; je ne pourrois que vous redire les mêmes choſes, car je n'ai point changé de ſentiment, &c.



LETTRE

De M. le Maréchal de Berwick, à M. de Chamillart.

Au camp du Saulſoy, le 23 Octobre 1708.

Nous avons eu encore, cette après-dînée, confirmation de tous côtés que Lille a capitulé hier : Mgr. le Duc de Bourgogne en rend compte au Roi, & demande en même temps ſes ordres. Je crois que tout le monde eſt d'accord de l'importance de conſerver Gand & Bruges ; pour cet effet, il faut de néceſſité renforcer M. de Vendôme de quelques bataillons ; reſte à ſavoir ce que fera le reſte de l'armée. Si nous maſquons Oudenarde & gardons l'Eſcaut, il eſt ſûr que nous ôtons aux ennemis le moyen de tirer de chez eux des munitions de guerre, mais en même temps nous leur laiſſons la liberté de vivre aux dépens de notre pays, d'y prendre même des cantonnemens. Si nous marchons à eux pour les en empêcher, le maſque d'Oudenarde ceſſe, & ils s'y viennent camper, puis font venir du Brabant tout ce dont ils auront beſoin. De plus, ſi nous nous opiniâtrons à reſter ſur l'Eſcaut, notre armée périra, ſur-tout notre cavalerie, pendant que les ennemis ſeront chez nous dans l'abondance ; outre cela je ne doute pas,

ſi les ennemis veulent en forcer le paſſage, qu'ils n'en viennent à bout, vu que l'étendue eſt bien grande depuis Condé juſqu'à Gavre. Mon avis ſeroit donc, ainſi que je vous l'ai mandé il y a long-temps, de nous mettre derriere la Scarpe dès que les breches de Lille ſeront un peu raccommodées.

Quant aux quartiers d'hiver, il n'eſt pas queſtion d'y ſonger, ni d'en prendre, juſqu'à ce que les ennemis nous en donnent l'exemple, &c.



LETTRE

De M. de Chamillart, à M. le Maréchal de Berwick.

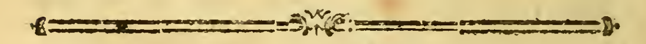
A Verſailles, le 23 Octobre 1708.

Si les nouvelles que je reçois de différens endroits, ſont fondées, il n'y a pas lieu de douter que les ennemis ne ſongent à un établiſſement fixe, à portée de Lille, pour s'y maintenir pendant tout l'hiver, & ſe donner une communication par mer & par terre avec leur pays. Rien ne leur ſera plus facile, dans l'arrangement que Mgr. le Duc de Bourgogne ſe propoſoit, que d'en venir à bout. S'il ſépare dès à préſent ſon armée, & qu'il ne puiſſe pas

faire hiverner une bonne partie de ſes troupes dans toutes les places qui ſont à portée d'eux, lorſque la leur ſera ſéparée, & tenir la ſienne enſemble le plus qu'il pourra juſqu'à ce temps-là, il eſt certain que celui qui obligera ſon ennemi à ſe ſéparer le premier, aura de grands avantages. Vous rendriez un grand ſervice au Roi & à la France, ſi vous pouviez contribuer par vos ſoins, & votre application, à conſerver les chevaux de la cavalerie, & leur faire trouver des moyens pour ſe mettre à l'abri de l'injure du temps, en prenant d'ailleurs des meſures avec M. de Bernieres pour leur ſubſiſtance, propoſant dès à préſent à Mgr. le Duc de Bourgogne de renvoyer en France toutes les bouches inutiles, même tous les Officiers qui s'ennuyeroient d'une ſi longue campagne. C'eſt le moyen de calmer leurs inquiétudes, & d'y faire ceſſer les diſcours que quelques-uns tiennent, qui font grand tort aux affaires, & au ſervice de Sa Majeſté. Ils trouveront ſans doute qu'il vaut mieux aller paſſer les journées à Tournay, que de demeurer dans certains villages, où il n'y a ni portes, ni fenêtres, & ſouvent peu de bois pour ſe chauffer : mais la conjoncture eſt de telle nature, qu'il faut prendre la réſolution de forcer l'impoſſible ; & ſi Mgr. le Duc de Bourgogne ne ſe détermine pas à prendre ce parti-là, il verra les ennemis

s'établir dans la partie du Royaume qui eſt la plus forte, & en état de commencer la guerre, la campagne prochaine, ſur la frontiere de Picardie. Si vous joignez à cela la terreur qu'un pareil établiſſement va répandre dans l'eſprit des peuples, l'inquiétude des gens de finance, qui perdront le peu de confiance qui leur reſte, & qui ſerreront leur argent avec grand ſoin, vous reprendrez ce même eſprit de courage & de force, que je vous ai connu, & qui eſt devenu ſi néceſſaire, que je ſuis obligé de vous dire que c'eſt ſe flatter que de ſe faire une idée de reprendre Lille cet hiver, après avoir donné le temps aux ennemis de s'approviſionner de toutes choſes, de rétablir la place, & de fortifier tous les poſtes qui l'environnent, qu'il faudroit commencer par attaquer & s'en rendre maître, avant que de la pouvoir inveſtir. Il ne tiendra qu'à vous de juger ſi l'on doit ſe promettre un ſuccès prompt & favorable d'une pareille idée, puiſque vous voyez que le poſte de Leſſingue, qui n'eſt rien par lui-même, devient un objet impénétrable pour les troupes de Sa Majeſté. Ceux qui veulent remettre à un temps éloigné le mal qu'ils ſentent, ne ſont occupés que du préſent, & point de l'avenir. Je vous répete encore que ſi Mgr. le Duc de Bourgogne ne forme pas préſentement tous les embarras qu'il pourra aux ennemis, il en arrivera des incon-

véniens, auxquels il ne sera plus temps de remédier. Je mande à M. de Bernieres d'avoir une conférence sérieuse avec vous, sur la matiere de cette lettre : il peut, par sa capacité, aussi bien que par sa bonne volonté, & par les secours qu'il tirera de M. le Blanc, vous aider à faire un arrangement capable de soulager Mgr. le Duc de Bourgogne, & parvenir au moyen d'obliger les ennemis à chercher ceux de faire passer une partie de leurs troupes dans leur pays, au hasard de ce qui leur en pourroit arriver, en leur rendant impossible toute communication pour les subsistances de leur Cavalerie pendant l'hiver, &c.



LETTRE

De M. le Maréchal de Berwick, à M. de Chamillart.

Au camp du Saulsoy, le 25 Octobre 1708.

Je ne pourrai répondre bien exactement à la lettre que vous m'avez écrite le 23, par la raison qu'il y a plusieurs choses que je n'ai point bien comprises : je me contenterai donc de vous répéter ce que je pense sur le parti que doit prendre Mgr. le Duc de Bourgogne dans la situation présente des affaires, & puis de vous

demander une explication claire & poſitive des intentions du Roi, afin que nous puiſſions nous y conformer exactement, du moins, autant qu'il nous ſera poſſible.

Si je ne me trompe, le principal objet de votre lettre roule ſur les moyens d'empêcher l'ennemi de faire un établiſſement fixe, à portée de Lille : je vous dirai franchement que ſi le Prince Eugene en a envie, & que les Alliés y conſentent, je ne ſache pas de moyen pour l'en empêcher, d'autant qu'outre les amas de grains qu'ils ont tirés d'Artois & d'ailleurs, ils en trouveront dans Lille plus que ſuffiſamment pour y faire vivre leur armée : voilà donc de quoi nourrir ſes hommes ; il ne s'agit plus que des bêtes. Les environs de Lille, ſelon toute apparence, ſont fort mangés ; ainſi toute leur Cavalerie auroit de la peine à ſubſiſter, ſi on leur barre l'entrée de l'Artois ; car ils ne peuvent voiturer des fourrages par terre de leur pays (ce trajet étant trop long), ni par mer, tant que nous aurons Gand. Pour empêcher donc qu'ils ne tirent des fourrages de l'Artois, il faut s'en mettre à portée avec un corps de troupes ſuffiſant ; ou, pour mieux dire, avec une armée ; car de petits corps peuvent bien incommoder une armée ennemie, mais ne l'empêchent pas d'exécuter ce qu'elle veut.

Je conclus donc que l'unique moyen de tâcher

d'empêcher que l'ennemi n'hiverne dans le voisinage de Lille, c'eſt de lui ôter totalement les commodités qu'il pourroit tirer de l'Artois, par y mettre une partie de l'armée, & de lui laiſſer une porte ouverte, pour s'en retourner chez lui; car ſi l'on s'obſtine à vouloir lui boucher tous les paſſages, vous le réduiſez de néceſſité à reſter dans notre pays, & à chercher les expédiens pour y vivre : je parle de ſa cavalerie; car pour ſon infanterie, elle aura abondamment de quoi y ſubſiſter.

De plus, faites, je vous prie, réflexion que pour barrer entiérement aux ennemis le retour chez eux, ou la communication avec leur pays, il faut que nous nous étendions depuis Bruges juſqu'à Condé, parderriere le canal & l'Eſcaut; & il faut, pour garder cette étendue de pays, toute notre armée : ainſi, il ne reſte plus rien du côté de la France. Je ſais bien que les ennemis n'ont pas de quoi y faire des ſieges, que la ſaiſon même ne le permet pas, & que, par conſéquent, nos places n'ont à craindre que les ſurpriſes. Je ſai auſſi que les ennemis ne voudront pas aventurer leur armée, & pénétrer en France, ſans magaſins & ſans places; mais notre armée, étendue depuis Bruges juſqu'à Condé, ne ſauroit empêcher leur cavalerie de ſe cantonner au beau milieu de l'Artois; leur infanterie demeurera ſur la Lis, pays ſi coupé

que de la cavalerie n'y ſauroit agir. Vous me direz que dès l'inſtant que les ennemis prendront ce parti, nous n'avons qu'à marcher pour troubler ces établiſſemens. Je vous répondrai que ſi nous réuniſſons toutes nos forces, nous laiſſons libre aux ennemis la porte du retour chez eux, ſoit par l'autre côté de la Lis, ſoit de ce côté-ci de l'Eſcaut, notre armée ne pouvant garder l'un & l'autre. Je dirai plus, que ſi nous marchons droit deſſus les ennemis campés leur droite auprès de Lille, leur gauche à la Lis, la Baſſe-Deulle devant eux, ils nous y attendront avec ſeulement leur infanterie, & leur cavalerie ne ſe remuera point de ſes cantonnemens en Artois. Si nous marchons en Artois pour les en chaſſer, c'eſt en revenir à ce que j'ai propoſé ci-devant, & alors les ennemis ſont les maîtres de s'en retourner, & de communiquer avec leur pays par où ils voudront.

Mais ſuppoſé que, malgré toutes ces raiſons, le Roi ſe déterminât de faire reſter ſon armée derriere le canal & l'Eſcaut, pour barrer le retour aux ennemis, ayez la bonté de nous faire ſavoir les moyens de faire ſubſiſter notre cavalerie; car vous pouvez compter qu'à ſix lieues de l'Eſcaut tout eſt mangé; toutefois, pour en défendre le paſſage, il faut que nous ſoyons campés deſſus. MM. de Bernieres & le Blanc

ſont de très-habiles gens, zélés, pleins d'expédiens; mais ils ne ſauroient faire choſe impoſſible. Il arriveroit donc que notre armée dépériroit entiérement, pendant que les ennemis ſeroient bien plus à leur aiſe. Je vous dirai auſſi que, malgré toutes nos précautions, les ennemis peuvent renvoyer chez eux par le Cambréſis le nombre de cavalerie qu'ils jugeront à propos, ne gardant avec eux que ce qu'ils pourront faire ſubſiſter.

Voilà bien du raiſonnement, & pour l'achever, j'aurai l'honneur de vous répéter que l'unique moyen d'empêcher les ennemis de s'établir ſolidement ſur les frontieres de France, c'eſt de leur laiſſer une porte ouverte pour s'en retourner chez eux : & quant au moyen d'empêcher que l'année prochaine l'ennemi ne porte la guerre ſur la frontiere de Picardie, il me paroît que cela ſe pourra fort aiſément, en prenant de bonne heure les meſures néceſſaires pour remettre l'armée, & remplir les magaſins; car alors l'on ſera en état de ſe raſſembler tous, & d'arrêter ou de combattre l'ennemi. Il n'y a pas de temps à perdre pour s'y préparer, ſur-tout pour faire les recrues, les remontes, remplir les arſenaux, où vous n'avez plus ſuffiſamment de poudres, racommoder vos places qui ſont en mauvais état, faire mettre

des farines pour la ſubſiſtance de votre armée, & que le tout ſoit prêt d'aſſez bonne heure pour prévenir les ennemis, & vous mettre en campagne avant eux. Il y a de plus une choſe eſſentielle à faire, c'eſt de fortifier Gand & Bruges, de maniere à n'être pas obligé d'y laiſſer une armée pour les garder, &c.



LETTRE

De M. le Maréchal de Berwick, à M. de Chamillart.

Au camp du Saulſoy, le 26 Octobre 1708.

MONSIEUR de Vendôme vient de mander à Mgr. le Duc de Bourgogne la priſe de Leffingue. Ce poſte étoit abſolument néceſſaire pour nous conſerver une communication libre de Bruges avec la France. Il faut préſentement y faire travailler, & de plus faire des redoutes le long du canal de Nieuport, pour en aſſûrer la navigation; mais en même temps il faut ſe tenir en force derriere le canal de Bruges à Gand, de peur que Marlborough n'entreprenne de le forcer; & pour nous, nous n'avons point d'autre parti à prendre, que d'avoir attention à couvrir l'Artois & la Picardie. Je vous en ai donné les raiſons plus au long dans la lettre que j'ai eu l'honneur de vous écrire hier, & qui eſt ci-jointe.

Vous ſaurez apparemment que M. le Prince de Heſſe eſt à la Baſſée, & qu'il y fait travailler: cela mérite attention, & vous montre que, lorſque je vous ai marqué que, Lille pris, il falloit ſonger à couvrir la France, ce n'étoit pas hors de ſaiſon, ni envie de nous mettre en quartier; car je vous le répete, tant que les ennemis ne finiront point la campagne, il nous faut reſter campés, & même après; mais il faut prendre des ſituations utiles, & ne point vouloir, en s'imaginant embarraſſer ſon ennemi, nous détruire, nous & nôtre pays.

Depuis cette lettre commencée, Mgr. le Duc de Bourgogne m'a fait voir celle que vous avez écrite d'hier; vous verrez par la réponſe, que ſi les ennemis groſſiſſent à la Baſſée, il ſera obligé de prendre ſon parti, avant votre arrivée, & de ſe porter vers Douay avec les troupes qui gardent préſentement l'Eſcaut, &c.

LETTRE.

De M. le Maréchal de Berwick, à M. de Chamillart.

Au camp du Saulſoy, le 28 Octobre 1708.

Vous ſavez, ſans doute, que le Prince de Heſſe eſt à la Baſſée avec treize bataillons &

trente escadrons ; Marlborough a envoyé enlever tous les grains qui sont le long & de l'autre côté de la Lis ; & l'on dit que les ennemis ont dessein, dans peu de jours, de se rassembler pour forcer le passage de l'Escaut ou du canal de Bruges à Gand. Je suis toujours de même sentiment, que nous n'avons point d'autre parti à prendre que de laisser pour la défense du canal de Bruges à Gand, ce qui sera nécessaire, & avec le reste de l'armée nous replier vers l'Artois, pour empêcher que les ennemis ne continuent à tirer de notre pays des subsistances pour leur hiver. Tant que nous resterons derriere l'Escaut, nous leur laissons faire ce qu'ils veulent, & nous dépérissons ; laissons-leur le débouché d'Oudenarde, ils ne pourront faire venir de Bruxelles ce qui leur faut qu'avec beaucoup de temps, de peines & d'escortes. De plus, je ne crois pas chose facile d'empêcher qu'ils ne fassent un trou quelque part. M. de Vendôme trouve qu'il sera bien difficile d'empêcher les ennemis de forcer un passage sur le canal de Bruges à Gand, à plus forte raison ne le pouvons-nous empêcher sur l'Escaut, puisqu'il est de bien plus grande étendue. A l'égard de ce que M. de Vendôme propose, de se réunir tous de l'autre côté de la Lis, je ne vois pas à qu'elle fin. Marlborough se mettra de ce côté-ci, & non-seulement vivra de l'Artois & de la France,

mais s'établira encore une communication avec Bruxelles. De plus, nous mangerons Gand & Bruges, que nous devrions plutôt ſonger à munir de vivres, les habitans même commençant à en manquer. Mais de tout cela, ſi vous venez ici, nous raiſonnerons plus au long, ſuppoſé que les ennemis nous en donnent le temps; car je ne vous réponds pas qu'avant qu'il ſoit deux jours, nous ne leur voyions faire quelques mouvemens. Je ne m'étends pas davantage, ne pouvant que vous répéter ce que j'ai eu l'honneur de vous marquer dans pluſieurs de mes lettres précédentes.

J'oubliois de vous dire que Mgr. le Duc de Bourgogne envoie à M. de Vendôme les ſix bataillons de plus qu'il lui a demandés; & que, comme il ne nous reſtera que ſoixante-neuf bataillons pour toute la garde de l'Eſcaut, il a ordonné à M. d'Hutiſort, en cas que les ennemis vinſſent pour paſſer à Oudenarde avec toute leur armée, de ſe replier ſur Eſcanaff, n'étant pas poſſible, en voulant tout garder, de n'être pas percés quelque part, & eſclandre nous arriveroit: Monſeigneur a auſſi mandé à M. de Vendôme, d'envoyer dix eſcadrons à Ypres, pour harceler & incommoder les ennemis de ces côtés-là, &c.

❀

LETTRE

LETTRE

De M. le Maréchal de Berwick, à M. le Comte de Bergueick.

Au camp du Saulſoy, le 29 Octobre 1708.

IL eſt conſtant que ne pouvant barrer l'Artois & la Picardie, maſquer Oudenarde & l'Eſcaut, & en même-temps avoir un corps de troupes ſuffiſant pour conſerver Bruges & Gand, il faut abandonner celui de nos trois objets qui ſera le moins utile aux ennemis. Je tombe d'accord avec vous que le point principal, c'eſt la conſervation de Bruges & de Gand; c'eſt pourquoi j'y veux mettre ſoixante-dix bataillons, & à-peu-près autant d'eſcadrons, & avec le reſte de l'armée je me replierois en Artois, reſſerrant les ennemis. J'avoue que prenant ce parti nos forces ſont ſéparées: mais quel profit en tirera l'ennemi? Il a beau raſſembler les ſiennes, il ne peut pénétrer en France, ni faire d'entrepriſes ſur nos places, puiſque vous dites vous même qu'il n'a pas de munitions de guerre. Il ne peut nous enlever ni Bruges, ni Gand, puiſque nous avons derriere le canal une armée ſuffiſante pour lui en empêcher le paſſage; ce qu'il ne peut tenter avec toutes ſes forc[illegible],

car enfin pendant que nous ſommes en Artois, il ne peut ſe diſpenſer de laiſſer un gros corps dans Lille, & même s'il ne veut point que nous ſecourions la citadelle, il faut qu'il ait une armée pour nous en barrer l'approche, ſans quoi nous trouverions moyen, malgré l'inondation, d'y faire non-ſeulement entrer tout ce que nous voudrions, mais auſſi d'y faire peut-être entrer un ſi gros corps de troupes, que l'on reprendroit la ville par l'eſplanade; quand même cela ne ſeroit pas praticable, nous ſerions en état de nous poſter ſi près de la citadelle, que les ennemis ne nous en pourroient plus chaſſer; & c'eſt en ce cas que je demeurerois volontiers campé tout l'hiver : mais ceci n'eſt qu'une idée, revenons au fait. Gand & Bruges ſont en ſûreté au moyen du corps que j'ai marqué ci-deſſus; & l'ennemi, lorſque nous ſerons en Artois, ne pouvant plus tirer de vivres que de Bruxelles, je vous laiſſe à juger s'il lui ſera poſſible de ſonger à hiverner avec toute ſon armée dans notre pays. S'il eſt obligé de repaſſer l'Eſcaut avec partie de ſon armée pour aller prendre des quartiers ailleurs, c'eſt alors que je conſentirois de nous raſſembler tous ſur l'Eſcaut, afin de faire le ſiege de Lille (objet que nous ne devons point perdre de vue, & auquel nous devrions nous être préparés depuis un mois).

Je n'ai qu'une ſeule choſe à ajouter pour finir mon raiſonnement, c'eſt que je ne ſaurois croire que nous puiſſions garder le canal & l'Eſcaut contre les forces réunies de l'ennemi ; nous ſerons trop foibles ſur l'un ou ſur l'autre : cela étant, je ne puis être jamais d'avis de nous replier tous du côté de Gand, car alors non-ſeulement il tirera des convois de Bruxelles, & ramaſſera autant de grains qu'il lui plaira en Artois, mais auſſi ſes parties ſe promeneront en Picardie, & s'ils veulent même juſqu'aux portes de Paris.

N°. 2.

CETTE anecdote eſt aſsûrément bien ſinguliere ; on ne peut s'empêcher d'être ſurpris que le Roi & ſon Conſeil ſe ſoient laiſſé conduire dans la réponſe que M. de Chamillart fut chargé de dicter au Duc de Berwick, par l'idée que c'étoit la crainte qui faiſoit agir le Duc de Marlborough. Si on avoit pu imaginer que la ſituation des ennemis autour de l'Isle, les mettoit dans l'embarras, & devoit leur donner de l'inquiétude ; on ne pouvoit plus le ſuppoſer après la capitulation de la ville, quoique la citadelle ne fût pas encore priſe. C'étoit le même homme que l'on voulut acheter ſix mois après au poids

de l'or, qui se présentoit de lui-même pour négocier la paix avec toutes les apparences de la bonne foi. C'étoit un homme dont le crédit alors étoit monté si haut, qu'il étoit le maître de la guerre & de la paix, & qu'on laissa échapper par une réponse choquante & mal-adroite. On savoit cependant que, si le Maréchal de Berwick avoit rétabli les affaires en Espagne, les malheurs, depuis la bataille d'Hochstet, s'étoient accumulés par-tout ailleurs, à Ramilly, à Turin, &c.; que la Cour avoit été tellement abattue de la premiere défaite, que dès 1705 elle avoit été tentée d'entamer une négociation avec les Etats Généraux. Le Médecin Helvetius, Hollandois, pere de celui qui a été premier Médecin de la feue Reine, & grand-pere de l'Auteur du Livre *de l'Esprit*, & M. le Marquis d'Alegre, depuis Maréchal de France, avoient été employés l'un après l'autre à cet effet. (Voyez le Supplément aux Mémoires de M. de Torcy.) En 1707, M. Helvetius ayant été invité par M. de Wenvoirden de l'illustre Maison de Wassenaar, qui étoit un des principaux Membres du Conseil secret, de passer en Hollande pour le traiter d'une longue maladie, on avoit profité encore de cette occasion pour renouer la négociation, qui étoit demeurée suspendue par les opérations de la guerre. M. Helvetius donna avis que les Etats Généraux étoient plus dis-

posés que jamais à entrer en négociation pour la paix, pourvu qu'elle se fît secrétement, & à l'insu de leurs Alliés, dont ils parurent fort mécontens. Sur cet avis, la Cour de France envoya en Hollande le sieur Menager, pour entamer la négociation du traité particulier, que l'on ne désespéroit pas de conclure avec les Hollandois à l'insu de leurs Alliés; mais le Prince Eugene & le Duc de Marlborough avoient acquis un tel ascendant auprès des Etats Généraux par l'éclat de leurs victoires, & par l'étendue le leurs conquêtes, qu'il étoit difficile que toutes ces négociations secretes & particulieres que l'on faisoit sans eux, pussent avoir aucun succès. Ces deux Généraux s'étoient rendus maîtres des délibérations de la République, & rien ne passoit que par leur avis: le Pensionnaire Heinsius vivoit avec eux dans une parfaite intelligence; les Membres du Conseil secret qui avoient écouté les propositions d'Helvetius, du Marquis d'Alegre & du sieur Menager, craignirent plus d'une fois de s'étre trop avancés, & ils ne recommanderent rien tant au sieur Menager, quand il partit de la Haye, que de garder un secret inviolable sur ce qui s'étoit dit dans leurs conférences secretes, & sur-tout de ne point compromettre les Membres du Conseil, en disant leur nom; ce qui faisoit assez voir qu'ils ne se croyoient pas autorisés à

traiter indépendamment du Prince Eugene & du Duc de Marlborough, qui avoient assez de crédit pour les perdre, s'ils avoient su ce qui s'étoit passé entr'eux & les Envoyés secrets de la Cour de France.

Voilà où en étoit l'affaire de la négociation avec les Hollandois, lorsque le Duc de Marlborough fit des offres de service qui parurent sinceres. Seulement six mois après, sans que la France eût reçu d'autre échec que la perte de Gand & de Bruges, que les alliés reprirent à la fin de la campagne, on regarda la paix, que l'on venoit en quelque sorte de rejetter, comme l'unique ressource de l'Etat. Les Ministres de la Cour de Versailles, ayant perdu toute espérance de réussir par une négociation particuliere avec la Hollande, prirent le parti de traiter à découvert; & le Président Rouillé fut envoyé à la Haye avec la qualité de Plénipotentiaire, pour obtenir la paix. Louis XIV, ce Monarque accoutumé jusques-là à vaincre & à prescrire des Loix à toutes les Puissances, offrit inutilement la restitution d'une grande partie de ses conquêtes, celle de la Monarchie d'Espagne, l'abandon de ses alliés, &c.

» La relation des dernieres Conférences de » M. le Président Rouillé avec les Négocia- » teurs Hollandois, lue au Conseil, dissipa » toute espérance de paix, (dit M. de Torcy):

» on en ſentit encore plus la néceſſité de l'ob-
» tenir, quelque prix qu'elle pût couter«.....
Le Roi consentit à de nouveaux ſacrifices, & il accepta l'offre que M. de Torcy, ſon Miniſtre des affaires étrangeres, lui fit, d'aller ſolliciter lui-même le Penſionnaire de Hollande. Je n'ai garde de tranſcrire ce qu'on lit dans les Mémoires de Torcy, tome I, pages 357 & ſuivantes. On ne peut s'empêcher de dire que ceux qui compoſoient le Conſeil du Roi, ne ſe ſont pas montrés aſſez Romains en cette occaſion. La conſternation & la foibleſſe de la Cour de France eurent l'effet qu'elles devoient avoir, celui de rendre un ennemi peu généreux encore plus inſolent : auſſi le bon vieillard Foſcarini diſoit-il aux Négociateurs (Suppl. aux Mém. de M. de Torcy) : » Voudriez-vous abandonner
» la Monarchie d'Eſpagne, quand vous pou-
» vez la conſerver ? Faites la paix ou la guerre ;
» ne demeurez pas indignement dans un lieu ſi
» peu convenable (à Gertruidemberg); vous
» avez affaire à des gens groſſiers qui ne con-
» noiſſent pas la généroſité ; cela ne vous ap-
» porte que de la honte ſans profit ; vous perdez
» de toute maniere. Si vous avez ſi grand be-
» ſoin de la paix, que vous preniez la réſo-
» lution d'agir vous-même contre Philippe V,
» faites au moins vos conditions, & vous ob-
» tiendrez certainement Naples & Sicile. Ces

» gens-ci ne ſont orgueilleux, que parce qu'ils » vous voient dans une indigne humiliation; » ils ne ſe croient forts, que parce que vous » vous montrez foibles; ils ne s'eſtiment riches, » que parce que vous vous avouez gueux; & » ſi vous y penſez bien, vous trouverez que » vous n'êtes guere plus mal qu'eux «. Quoi qu'il en ſoit, M. de Torcy nous apprend que le Duc de Marlborough, qui avoit fait offre de ſes ſervices en 1708, fut le grand mobile de 1709 de tout ce qui ſe fit en Hollande, pour traverſer toutes les meſures de la Cour de France. Ses grands ſuccès avoient tellement confirmé ſon autorité en Angleterre, que, quoique la Reine Anne ſe fût déjà dégoûtée de la Ducheſſe de Marlborough, Godolphin le Tréſorier & lui y régnerent en Souverains; ils donnerent toutes les charges à leurs amis; ils chaſſerent Harley du Conſeil; ils formerent une Chambre des Communes à leur dévotion, qui ſans débats accorda tous les ſubſides demandés. Ils obtinrent ſept millions ſterlings pour la campagne, dix mille hommes d'augmentation pour l'armée. Le Général Anglois paſſa en Hollande au printemps, où il anima le Penſionnaire contre la France, & fut la cauſe des réponſes dures que Buys & Vander-Duſſen firent à M. Rouillé. Il retourna en Angleterre à la fin du mois d'Avril, & n'attendit pas que le vent fût

bon pour ſon trajet : c'étoit pour ſe maintenir & ſoutenir ſes amis ; mais ſon animoſité fut ſi publique, que l'opinion commune étoit, que le principal motif de ce voyage ne pouvoit être que le deſſein formé de rompre toute négociation de paix. A ſon retour en Hollande, il dit à M. de Torcy : (1) » Qu'il avoit fait » un voyage pour ſes affaires particulieres, » qu'il ne l'auroit pas entrepris & qu'il ſeroit » demeuré en Hollande, s'il eût ſu que le Mi- » niſtre du Roi dût y arriver : il ſe plaignit » obligeamment de n'en avoir pas été averti, » comme il pouvoit l'être facilement *ſi le Duc* » *de Berwick eût été chargé de l'en inſtruire :* » *outre l'affectation de ſa part de nommer le* » *Duc de Berwick, il marqua beaucoup de* » *tendreſſe pour un neveu, digne de l'eſtime* » *& de l'amitié de ceux qui le connoiſſoient* «. N'étoit-ce pas pour reprocher au Miniſtre le peu d'égards que la Cour de Verſailles avoit eu pour les avances faites par ce neveu, de ſa part, quelques mois auparavant ?

(1) Mémoires de Torcy, Tome II, pag. 145.



N°. 3.

Le Maréchal de Berwick ne s'accorde point avec les relations de plusieurs Ecrivains, dans ce qu'il dit de la bataille de Villaviciosa : écoutons le Roi d'Espagne, qui étoit en personne à cette affaire. Ce Prince avoit trop de grandeur réelle & de véracité, pour déguiser la vérité dans la vue de cacher des circonstances capables de diminuer sa gloire. On va donner ici un extrait de la lettre qu'il écrivit à la Reine d'Espagne ; & l'on verra que ce qu'avance le Maréchal de Berwick, y est entiérement conforme.

Extrait de la Lettre du Roi d'Espagne, écrite au camp de Fuentes, le 11 *Décembre* 1710.

» Un moment après, nos deux lignes s'é-
» branlerent pour charger les ennemis ; & sur
» les trois heures & demie la bataille com-
» mença par la droite de la cavalerie, qui
» rompit entiérement leur gauche, & la mit
» en déroute ; tomba sur quelques-uns de leurs
» bataillons qu'elle enfonça & maltraita beau-
» coup, & se rendit maîtresse d'une batterie de

» canon qu'ils avoient à leur gauche. La nôtre » chargea un moment après, & après plusieurs » charges & avoir poussé & été repoussée à » diverses reprises, elle gagna les derrieres de » l'infanterie ennemie, & notre cavalerie de » la droite, qui avoit défait les ennemis de » son côté, se joignit à elle par le derriere de » cette infanterie, pendant qu'elle combattoit » avec beaucoup de vigueur avec la nôtre & » la poussoit tout doucement, à la réserve de » mes Gardes Walonnes, qui percerent les » deux lignes & le corps de réserve des enne- » mis, & pousserent ceux qui étoient devant » eux bien au delà du champ de bataille, en » faisant un très-grand carnage. *M. de Ven- » dôme, voyant que notre centre plioit & que » notre gauche de cavalerie n'entamoit pas la » droite, crut qu'il falloit songer à se retirer » vers Torija, & donna l'ordre pour cela ; » mais comme nous y allions avec une bonne » partie des troupes*, nous apprîmes que le » Marquis de Val-de-Canas & Mahoni avoient » chargé l'infanterie ennemie avec la cava- » lerie (1) qu'ils avoient à leurs ordres, & l'a- » voient fort maltraitée.... *Ce qui nous fit pren- » dre sur-le-champ le parti de remarcher avec*

(1) C'étoit une réserve de quinze escadrons.

» *le reste (2) de l'armée, & nous nous avan-*
» *çâmes sur les hauteurs de Brihuega, où nous*
» *avons attendu le jour pour rentrer dans le*
» *champ de bataille, &c. &c.*

On ne peut s'empêcher d'admirer la modestie du Roi d'Espagne dans son récit de la bataille, au succès de laquelle il eut la plus grande part, puisque l'aile droite, qu'il commandoit, se trouva la seule, avec les Gardes Walonnes, qui renversa l'ennemi. Ce fut certainement à la fermeté de Philippe, à son courage héroïque, & même, dans cette occasion, à son activité qu'il dut le rétablissement & la formation d'une nouvelle armée, qui le mit en état de se relever de la défaite & de la déroute de ses troupes à la bataille de Saragosse.

---

(1) On voit que le reste de l'armée est l'armée entiere, à l'exception de quinze escadrons de Val-de-Canas.

FIN.

PRIVILEGE DU ROI.

LOUIS, par la grace de Dieu, Roi de France & de Navarre : A nos amés & féaux Conseillers, les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand Conseil, Prévôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Justiciers qu'il appartiendra : SALUT. Notre cher & bien amé cousin le Maréchal de FITZ-JAMES, Nous a fait exposer qu'il désireroit faire imprimer & donner au Public *les Mémoires Militaires de notre bien amé cousin le Maréchal de Berwick*, s'il Nous plaisoit lui accorder nos Lettres de Privilége à ce nécessaires. A CES CAUSES, voulant favorablement traiter l'Exposant, Nous lui avons permis & permettons de faire imprimer ledit Ouvrage autant de fois que bon lui semblera, & de le vendre, faire vendre par-tout notre Royaume. Voulons qu'il jouisse de l'effet du présent Privilége, pour lui & ses hoirs à perpétuité, pourvu qu'il ne le rétrocede à personne ? & si cependant il jugeoit à propos d'en faire une cession, l'Acte qui la contiendra sera enregistré en la Chambre Syndicale de Paris, à peine de nullité, tant du Privilége que de la cession ; & alors par le fait seul de la cession enregistrée, la durée du présent Privilége sera réduite à celle de l'Exposant, ou à celle de dix années à compter de ce jour, si l'Exposant décede avant l'expiration desdites dix années. Le tout conformément aux ar-

ticles IV & V de l'Arrêt du Conseil du 30 Août 1777, portant Réglement sur la durée des Priviléges en Librairie. FAISONS défenses à tous Imprimeurs, Libraires & autres personnes de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangere dans aucun lieu de notre obéissance; comme aussi d'imprimer ou faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter ni contrefaire lesdits ouvrages sous quelque prétexte que ce puisse être sans la permission expresse & par écrit dudit Exposant, ou de celui qui le représentera, à peine de confiscation des exemplaires contrefaits, de six mille livres d'amende, qui ne pourra être modérée pour la premiere fois, de pareille amende & de déchéance d'état en cas de récidive, & tous dépens, dommages & intérês, conformément à l'Arrêt du Conseil du 30 Août 1777, concernant les contrefaçons. A la charge que ces Présentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, dans trois mois de la date d'icelles; que l'impression dudit Ouvrage sera faite dans notre Royaume & non ailleurs, en beau papier & beau caractere, conformément aux Réglemens de la Librairie, à peine de déchéance du présent Privilége; qu'avant de l'exposer en vente, le Manuscrit qui aura servi de copie à l'impression dudit Ouvrage, sera remis dans le même état où l'Approbation y aura été donnée, ès mains de notre très-cher & féal Chevalier Garde des Sceaux de France, le sieur HUE DE MIROMESNIL; qu'il en sera ensuite remis deux Exemplaires dans notre Biblio-

theque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, un dans celle de notre très-cher & féal Chevalier Chancelier de France, le ſieur DE MAUPEOU; & un dans celle dudit ſieur HUE DE MIROMESNIL. Le tout à peine de nullité des Préſentes: du contenu deſquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir ledit Expoſant, & ſes hoirs, pleinement & paiſiblement, ſans ſouffrir qu'il leur ſoit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons que la copie des Préſentes, qui ſera imprimée tout au long, au commencement ou à la fin dudit Ouvrage, ſoit tenue pour duement ſignifiée, & qu'aux copies, collationnées par l'un de nos amés & féaux Conſeillers-Secrétaires, foi ſoit ajoutée comme à l'original. Commandons au premier notre Huiſſier ou Sergent ſur ce requis, de faire, pour l'exécution d'icelles, tous actes requis & néceſſaires, ſans demander autre permiſſion, & nonobſtant clameur de Haro, Charte Normande, & Lettres à ce contraires: Car tel eſt notre plaiſir. DONNÉ à Paris, le dix-huitieme jour du mois d'Avril, l'an de grace mil ſept cent ſoixante-dix-huit, & de notre Regne le quatrieme. PAR LE ROI EN SON CONSEIL.

Signé, LE BEGUE.

Regiſtré ſur le Regiſtre XX de la Chambre Royale & Syndicale des Libraires & Imprimeurs de Paris, N°. 1299, fol. 524, conformément aux diſpoſitions énoncées dans le préſent Privilége, & à la charge de remettre à la ſuſdite Chambre huit exemplaires, preſcrits par l'Article CVIII du même Réglement. A Paris, ce 18 Avril 1778. GOGUÉ, Adjoint.

ERRATA du Tome ſecond.

PAGE 45, lig. 19, raiſon, *liſ.* raiſons.
Pag. 52, lig. 5, *ajoutez* à la marge, *voy.* la note n. 1.
Pag. 60, lig. 16, culbuter, *liſ.* de culbuter.
Pag. 70, lig. 7, cinq cents, *liſ.* cinquante.
Pag. 96, lig. 9, la ville d'Aoſt, *liſ.* la vallée d'Aoſt.
Pag. 97, lig. 22, d'Argentiere : *liſ.* de l'Argentiere.
Pag. 104, lig. 20, ſur l'Abbaye, *liſ.* ſur l'Ubaye.
Pag. 110, lig. 6, des vivres, *liſ.* de vivres.
Pag. 116, lig. 21, Catholique, *liſ.* Chrétienne.
Pag. 122, lig. 24, qui peut valoir environ de trois, *liſ.* qui peut valoir environ trois, &c.
Pag. 139, lig. 20, planche, *liſ.* Planche.
Pag. 163, lig. 14, ſe retiroient, *liſ.* ſe retirerent.
Pag. 199, lig. 8, de s'écrier, *liſ.* de crier.
Pag. 201, lig. 5, d'Anglererre, *liſ.* de l'Angleterre.
Pag. 266, lig. 2, à Aucherader : *liſ.* à Auchterader.
Pag. 269, lig. 2, du Milord, *liſ.* de Milord.
Pag. 345, lig. 3, ce Prince, *liſ.* cette place.
Pag. 352, lig. 21, Ettingen, *liſ.* Etlingen.
Pag. 355, lig. 19, *après* le déguiſer, au lieu de la virgule, *mettez* un point.
Pag. 355, lig. 20, *après* talens, *mettez* une virgule.
Pag. 415, lig. 18, dès l'inſtant je paſſerai, *liſ.* dès l'inſtant que je paſſerai.
Pag. 420, lig. 15, Cheylades, *liſ.* Cheyladet.
Pag. 450. lig. 9, inquiete, *liſ.* inquiet.





